



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 06934567 0

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE
SENS.

1846.



SENS,
IMPRIMERIE ET LITH. DE THOMAS-MALVIN.

1846

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE

SENS.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE
SENS.

1846.



SENS,
IMPRIMERIE ET LITH. DE THOMAS-MALVIN.

1846

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

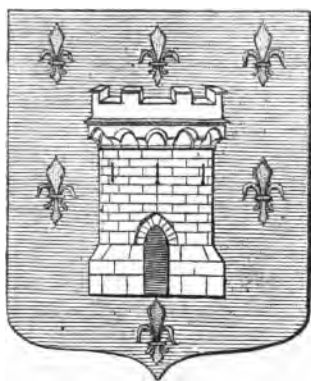
DE

SENS.

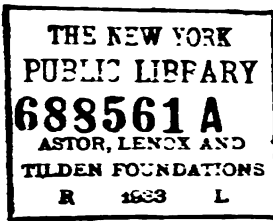
BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE
SENS.

1846.

Tome I



SENS,
IMPRIMERIE ET LITH. DE THOMAS-MALVIN,
rue Royale, 42.
1846.



DE LA FORMATION

ET DES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ.

PAR M. CIGUET.

Aucune époque n'a été, plus que la nôtre, féconde en recherches historiques; jamais recherches n'ont été aussi riches en aperçus lumineux. On ne s'est plus contenté de recueillir, de coordonner, d'approfondir les annales, les chroniques, les archives, les traditions poétiques et populaires: on les a confrontées encore avec les éléments des langues, avec les monuments, avec tout ce qui pouvait porter témoignage pour ou contre leur authenticité, et de cette épreuve, il est résulté qu'on les a rectifiées, complétées, souvent même reconstruites à l'aide de matériaux empruntés à la linguistique et à l'archéologie.

Le but auquel tend ce mouvement des idées est bien propre à stimuler l'activité des plus nobles esprits. Lorsque l'on contemple les temps écoulés, on ne cherche pas seulement dans les écrits qui nous en ont transmis les souvenirs, des récits attrayants ou des enseignements vagues que les passions et la diversité de point de vue puissent modifier à l'infini; mais on veut concentrer les lueurs vacillantes que nous a laissées le passé en un faisceau assez ferme, assez puissant pour éclairer la marche des divers peuples qui nous ont précédés, pour dévoiler à nos regards la cause unique d'où découlent la multitude des effets, pour nous initier aux secrets de cette pensée providentielle que l'on démêle toujours au fond des agitations humaines. En un mot on veut réduire l'histoire à des principes fixes sur lesquels se repose l'avenir.

Jusqu'à ce que cette aspiration ait conduit au degré de certitude qu'il a été donné aux facultés humaines d'espérer et d'atteindre, il n'est point de document qui n'ait sa portée; il n'est point de localité, ayant eu vie, qui ne soit à même d'offrir son

Lefevre 25 Ag 33 T. 1-17

humble tribut à l'immense collection de faits dont la discussion peut amener à la connaissance de la vérité.

C'est donc un devoir pour les hommes studieux, qui habitent une contrée historique, d'explorer leur sol, d'interroger leurs vieux édifices et de publier modestement leurs découvertes, dusent-ils laisser à de plus habiles, le soin d'en déduire les conséquences.

Telle est la pensée principale qui a présidé à la création de la Société archéologique de Sens.

De tous les peuples réputés barbares, les Gaulois Sénonais apparaissent activement les premiers sur la scène du monde. Dans le siècle même où tout l'Orient s'agite et recueille ses forces comme pour s'approprier à répandre ses flots de lumière jusqu'aux confins de l'Occident, où Jérusalem renaît, où les Perses importent sur les rives de l'Hellespont, la culture intellectuelle de la haute Asie, où Pisistrate ouvre aux Athéniens la carrière de la poésie et des beaux arts, dans laquelle ils doivent jeter un incomparable éclat, où une colonie de Phocéens s'établit aux Bouches-du-Rhône, où Rome, par l'expulsion des Tarquins, fonde sa future grandeur, les Gaulois Sénonais refluent vers le berceau du genre humain et courent au-devant des foyers de civilisation dont les révélations sont destinées à se résumer, à se continuer sur leur propre territoire.

Cette grande expédition, en sens inverse des migrations des peuples, n'a plus d'analogue dans l'histoire de l'antiquité jusqu'aux conquêtes d'Alexandre; quel en a été le mobile? nous l'ignorerons toujours. Quelle réaction a-t-elle produite sur la mère patrie? c'est à l'archéologie qu'il appartient de chercher à résoudre cette question. Peut-être un examen attentif, une classification chronologique des monuments de l'ère celtique, mettront-ils sur la trace de quelques améliorations dans les arts, et par suite dans les mœurs d'une nation qui s'était ouvert le monde.

Quoi qu'il en soit, l'émigration à laquelle il serait permis de rapporter un commencement de progrès, constate une singulière exubérance de forces dont il ne paraît point qu'elle ait tari les sources. En effet, lors de l'invasion Belge, qui supprime toute la population septentrionale de la Gaule, et la balaie jusqu'aux Îles Britanniques, les Sénonais se trouvent limitrophes des vainqueurs. Comment les ont-ils contenus au-delà de la Marne? Il est sans

exemple que les peuples d'outre-Rhin, entraînés au Midi, aient fait halte avant d'avoir épuisé leur élan, ou de s'être heurtés contre d'invincibles obstacles. Or, les Belges n'ont point dégénéré sur la terre conquise par leurs armes; ils ont conservé assez de nerf pour tenir tête aux Germains qui s'avançaient sur leurs pas. On peut donc admettre, sans crainte de se laisser égarer par l'imagination, que les Sénonais les ont contraints de respecter leur nationalité. Aux prix de quels exploits, de quels périls, de quels sacrifices? Hélas! après comme avant Agamemnon, combien de braves n'ont-ils pas vécu! il leur a manqué un chantre sacré, et les voiles d'une profonde nuit pèsent à jamais sur eux ¹.

Toutefois cet oubli n'est pas toujours immérité. Les fables antiques, où l'on reconnaît maintenant la reproduction symbolique de faits réels, placent, avant l'apparition sur la terre des héros fondateurs des cités, une race d'hommes au cœur de diamant, aux armures d'airain, aux demeures d'airain. Ces guerriers farouches ne songent pas à cultiver leurs champs; ils n'ont d'autre souci que les combats, les outrages, les alarmes; et, domptés par leurs propres mains, ils descendent tous sans nom, sans gloire, aux demeures glacées des divinités infernales ².

N'est-ce point là une image terrible de la vie sauvage, pendant laquelle la plus aveugle fureur semble conspirer avec toutes les forces de la nature, pour hâter la destruction à laquelle l'espèce humaine est soumise?

Mais c'est à des temps moins barbares que remontent les hauts faits ignorés de nos ancêtres. En arrêtant les Belges, ils ont contraint ceux-ci d'arrêter à leur tour les Germains, et l'Occident est resté en équilibre jusqu'à ce qu'il fut préparé pour obéir à l'impulsion mystérieuse qui devait lui faire faire un pas de géant dans la carrière de la civilisation.

Les Sénonais ont donc accompli une tâche héroïque: vraisemblablement les poètes sacrés qui en eussent perpétué la mémoire, si leur langue n'avait péri, ne leur ont pas manqué, et la même similitude que l'on peut remarquer entre leurs Menhirs, leurs Barrows, leurs Gals-gals et les cippes, les tombes des héros Grecs ou Romains, a sans doute existé, sauf l'éclat, entre leurs chants populaires et ceux que les siècles ont mieux respectés.

Leur énergie se manifeste encore contre le conquérant romain;

¹ Horace, ode 9, liv. iv. — ² Hésiode: Les travaux et les jours.

ils succombent; mais leur nom s'impose à l'une des dix-sept provinces gallo-impériales. On les considère au sein de la métropole comme l'un des principaux centres d'activité: car c'est chez eux que commence la prédication chrétienne, et leur prélat peut revendiquer le titre de primat des Gaules et de Germanie.

Après l'invasion des Barbares, la Lyonnaise des Sénonais est démembrée; mais la cité de Sens est trop vivace pour perdre son individualité; et, quand les grands fiefs se forment, si la Champagne, la Bourgogne, le duché de France s'enrichissent des débris de la province, la capitale, l'Agendicum de César, reste le chef-lieu d'un comté qui se maintient indépendant au milieu de trois puissants feudataires. Elle ne renonce enfin à son existence féodale que pour se réunir au domaine de la couronne et devenir une des bases de l'unité française.

Ainsi les études archéologiques sur le territoire de Sens embrassent l'ère celtique, la conquête de César, l'époque gallo-romaine, l'établissement du christianisme dans les Gaules, les premières luttes du moyen âge et le développement du pouvoir central.

Si la moisson est clair-semée le champ ne manque pas d'étendue, et la Société Sénonaise a droit de s'attendre à ce qu'on lui sache quelque gré d'avoir entrepris ses travaux.

L'appel, fait par ses fondateurs à leurs concitoyens, a été promptement entendu. Deux séances préparatoires ont suffi pour que l'on tombât d'accord sur les principes de l'organisation et sur le règlement qui a été voté. On s'est aussitôt mis en mesure d'obtenir l'autorisation ministérielle, et dès que l'on a été constitué légalement, une séance d'installation a eu lieu, à laquelle la présence de Mgr l'Archevêque de Sens, celle de M. le Sous-Préfet, membres d'honneur, et celle de M. le Député de l'arrondissement, membre honoraire, ont donné une véritable solennité.

Après un premier essai de fractionnement intérieur, pour mieux répondre à sa détermination primitive de ne point se borner à l'archéologie proprement dite, la Société s'est définitivement subdivisée en quatre commissions, 1° d'histoire, 2° des sciences, 3° d'architecture, 4° et des beaux-arts, ayant pour mission d'examiner les communications, soit de personnes étrangères à la Société, soit de ses membres même.

C'est à ces quatre sections que se rapportent les travaux de la Société.

Malgré le rôle éminent que les Sénonais ont rempli pendant l'ère celtique, le sol qu'ils ont alors si vaillamment défendu a été depuis trop tourmenté par les Romains, pour qu'il y soit resté de nombreuses traces des temps antérieurs à la conquête. Cependant la main puissante de ces infatigables colonisateurs n'a pas tout effacé.

Une notice de M. Chanoine décrit deux Dolmens à Trancault, non loin de Nogent-sur-Seine (voir ci-après la légende et le dessin.)

Une notice de M. Vignon signale le Menhir ou pierre levée de Diant (voir ci-après la légende et le dessin) et cette même pierre de Diant et les monuments celtiques en général, ont donné lieu à un mémoire par M. Prou (voir ci-après). Mais il n'est aucun habitant de Sens et des environs qui n'ait sous les yeux un vestige présumé des temps celtiques, plus apparent que ceux qui viennent d'être rappelés : ce sont les mamelons, connus sous le nom de tombelles, qui dominent le coteau de Saint-Martin. Sur la proposition de M. Prou, tendant à y faire des fouilles, la Société a décidé qu'elle se mettrait en rapport avec M. le maire de Saint-Martin-du-Tertre, et M. le Sous-Préfet a bien voulu promettre d'intervenir auprès du conseil municipal de la commune, lorsque la Société serait en mesure de procéder à cette exploration pleine d'intérêt.

De l'époque celtique, passons à la conquête. Est-ce au temps de César que se sont élevées les constructions dont les ruines sont connues sous le nom de *la Motte-du-Ciar*? Par suite d'une proposition faite par M. Chanoine, des fouilles sont entreprises, sous la surveillance de M. Lallier, dans le but d'assigner à l'édifice principal et à ses accessoires, leur véritable caractère. A mesure que les fondations sont mises à jour, le problème change de face, et le résultat de ces investigations sera, selon toute probabilité, l'objet capital de la plus prochaine publication de la Société.

On retire de ces ruines quelques médailles dont la description aujourd'hui serait prématurée.

D'autres monuments de l'art numismatique, appartenant à

l'époque gallo-romaine, ont été découverts à Sens et aux alentours. M. de Maupassant a décrit, 1° un Domitien, grand bronze, 2° un Antonin-le-Pieux, grand bronze, 3° un Marc-Aurèle, grand bronze, 4° un Macrin, grand bronze, 5° un Constant, or.

M. Leys, membre honoraire, a donné une notice sur une médaille petit bronze, plus rare et plus remarquable, c'est celle de Carausius, de ce général romain, qui s'étant fait proclamer empereur à Boulogne-sur-Mer, s'empara pour son compte de la grande Bretagne, et conserva la pourpre, avec l'assentiment de Dioclétien et de Maximin, jusqu'à ce qu'il fut assassiné.

Sur cette médaille trouvée à Saligny, on lit IMP. C. CARAUSIUS P. AVG.; au revers, PROVID. AUGGG. Femme debout, tenant de la main droite un globe, de la gauche la haste transversale; dans le champ S. P., exergue C.

M. Leys a en outre communiqué trois notices par lui faites, sur d'autres bronzes qui, quoique étrangers à la localité, n'en sont pas moins dignes d'intérêt à cause de leur originalité. Ce sont 1° une monnaie byzantine de Bazile I^{er}, 2° une médaille inédite de la *Judée navale*, 3° enfin une médaille que, par une interprétation ingénieuse de la légende, M. Leys attribue à Baudoin de Flandre, empereur de Constantinople.

Comme les médailles, les inscriptions qu'on découvre à Sens sont liées avec l'histoire générale de l'empire; mais elles ont un rapport plus immédiat avec celle de la contrée Sénonsaise. Un des premiers soins de la Société a été d'en assurer la conservation.

M. Lallier a proposé d'adopter la résolution suivante :

« La Société archéologique de Sens, dans le but d'assurer plus complètement la conservation des pierres chargées d'inscriptions, bas-reliefs, sculptures, etc., que l'on extrait des murailles gallo-romaines de la ville, lors de leur démolition, arrête qu'une indemnité double de la valeur matérielle des pierres sera désormais payée par elle aux propriétaires des murs, pour toutes les pierres qu'une Commission composée de trois membres de la Société, déclarera dignes d'être conservées. »

Le Bureau a reconnu l'importance et l'opportunité de cette proposition, mais considérant que l'initiative de pareilles mesures appartient de droit à l'Administration municipale; considérant que les pierres monumentales des murs étant la propriété de la ville, c'est à la ville qu'il convient de voter les fonds nécessaires

pour les recueillir autant que possible dans leur intégrité, et pour créer à Sens un musée lapidaire, qui pourrait devenir l'un des plus beaux titres d'honneur d'une administration intelligente et éclairée : le Bureau a substitué au projet de résolution de M. Lallier, le suivant :

« La Société archéologique de Sens, saisie d'une proposition relative aux mesures à prendre pour la complète conservation des pierres monumentales que l'on extrait des murs de la ville, croit convenable de laisser l'initiative de ces mesures à l'Administration municipale. En conséquence elle invite M. le Président à écrire à M. le Maire pour lui signaler les inconvénients graves qu'entraîne l'état actuel des choses, et le prier de vouloir bien, d'accord avec le Conseil municipal, prendre les mesures indispensables pour que ces inconvénients disparaissent, et pour que des monuments, du plus haut intérêt pour l'histoire et l'archéologie Sénonnaise, soient scrupuleusement conservés.

Cette proposition du Bureau a été adoptée. Il a été convenu toutefois que celle de M. Lallier demeurait réservée pour être examinée plus tard, s'il en était besoin.

Les prévisions de la Société ont été justifiées par M. Lallier lui-même, qui a signalé entre la porte Dauphine et la première tour à l'ouest, quatre pierres enfouies et disséminées dans les fondations du mur de ville.

Sur ces quatre pierres, dont l'une est même renversée, se trouvent, 1° une inscription *M. EMILIO NOBILI FLAMINI AUG. MUNERAR. OMNIB. HONORIB. APUD SUOS FVNCTO.*

2° Une autre inscription en tout semblable à la première, sauf les nom et prénom qui manquent, et auxquels a été ajouté le *cognomen* : *HONORATO.*

« Ces deux inscriptions, a dit M. Lallier, en demandant à la Société de voter les frais d'extraction des quatre pierres où elles se trouvent, ces deux inscriptions sont vraiment dignes de toute l'attention de la Société archéologique de Sens. Elles indiquent la haute importance de cette ville dans les temps anciens. Qu'il y ait eu à Sens des prêtres d'Auguste, qu'ils y aient donné des spectacles de gladiateurs, qu'on ait pu dire d'eux qu'ils avaient rempli avec honneur toutes les charges publiques, qu'on les ait récompensés en gravant leurs noms sur la pierre, et en plaçant ces inscriptions, réunies sous le même encadrement, au

front de quelque grand édifice, assurément toutes ces circonstances rappellent bien la cité appelée par César, *puissante entre toutes*. Elles viennent confirmer ce que Lamartinière dit d'un amphithéâtre dont les ruines se voyaient de son temps à l'est de Sens; elles expliquent comment le trou des arènes, près des Gaillons, a réellement autrefois mérité le nom qu'il a conservé. Ces inscriptions enfin, concourent avec toutes les autres, et mieux que tous les raisonnements, à démontrer la position véritable de l'Agendicum des Commentaires, etc. »

Par le concours de l'Administration municipale et de la Société, les pierres sur lesquelles se trouvent ces inscriptions que M. Lenormant, membre de l'Institut, et notre correspondant, a qualifiées de précieux monuments, ont été retirées de la muraille, d'abord au nombre indiqué; mais les travaux d'extraction, en ont mis à nu trois autres, chargées comme les premières d'inscriptions, qui seront l'objet d'un supplément d'investigations.

M. Lallier a été conduit à cette importante découverte par les indications qu'il a trouvées dans un ouvrage de l'abbé Lebeuf, lors des recherches auxquelles il s'est livré pour compléter son mémoire sur les murailles de Sens (voir le Mémoire ci-après).

Dans les développements dont on vient de lire l'extrait, M. Lallier a effleuré l'une des questions qui devaient le plus préoccuper la Société Sénonaise.

Des deux villes de Sens et de Provins, quelle est celle que César, dans ses *Commentaires*, désigne sous le nom d'*Agendicum*?

Cette question a été traitée *in extenso* par Mgr Allou, évêque de Meaux, membre correspondant.

Le Mémoire de Mgr Allou, communiqué par lui jadis à la Société de Provins et envoyé à celle de Sens, est inséré dans le présent bulletin, grâce à la bienveillance de l'Auteur (voir ci-après).

Une autre question relative à l'histoire locale a été soulevée par l'Administration supérieure.

M. le Préfet de l'Yonne ayant résolu de placer dans la salle des séances du conseil général, les armes des principales villes du département, la Société a été consultée sur la manière exacte dont les armes de Sens devaient être représentées.

La section chargée de cette recherche a nommé rapporteur

M. Déligand, qui, après quelques considérations générales, s'est exprimé en ces termes.

« La bibliothèque de Sens possède un manuscrit précieux sous le point de vue de l'art, précieux surtout par son objet. C'est le manuscrit *original* de la coutume du bailliage de Sens, portant la date du 3 novembre 1555, et revêtu des signatures, *manu propria*, de Christophe de Thou, président, Christophe de Harlay et Barthélemy Faye, conseillers du roi Henri II, en sa cour du parlement.

« Ce manuscrit porte en son frontispice les armes de France, (trois fleurs de lis d'or sur champ d'azur), et les armes de la ville de Sens, *siège du bailliage et du présidial*.

« Ces dernières armes sont *d'azur, portant tour d'argent crénelée, et six fleurs de lis d'or, dont trois en chef, deux latérales et une en pointe*.

« Elles sont en outre entourées d'une guirlande de feuillages découpés. »

L'authenticité de ces armes, apposées sur les tables de la loi du pays Sénonais, a paru évidente à M. le rapporteur, elle est d'ailleurs confirmée, a-t-il dit encore, par le manuscrit de Taveau, par Piganiol de la Force, et par la constance de la gravure et de la sculpture à reproduire les mêmes signes.

« La couronne de comte, les guirlandes, les devises : *urbs antiqua Senonum, nulla expugnabilis arte*, dont l'écu héraldique est quelquefois accompagné, ne sont que des accessoires de circonstance ou de simples ornements de fantaisie. »

En résumé, conformément aux conclusions du rapport adopté par le comité des beaux arts, la Société a décidé que les armes de la ville de Sens, devaient être ainsi représentées :

Ecu simple,
 Champ d'azur,
 Portant tour d'argent crénelée,
 Et six fleurs de lis d'or :
Trois,
Deux,
Une.

C'est-à-dire, trois en chef, deux latérales, et une en pointe.

Nos monuments plus modernes ont été aussi l'objet des études des membres de la Société.

On doit à M. Vignon une note descriptive sur l'église de Saint-Julien-du-Sault.

M. l'abbé Chauveau a entremêlé ces communications d'une exposition complète des principes qui servent de base à l'Archéologie. M. l'abbé Chauveau a passé rapidement en revue les monuments de l'Egypte, de Babylone, de Tyr, de la Judée, et avec plus de développement, ceux de la Grèce et de Rome, puis, remontant aux sources, il a clos ce travail, qui embrasse toute l'architecture de l'antiquité, par une analyse de l'ouvrage de Petit Radet, sur les monuments cyclopéens.

Des principes, la Société a eu plus d'une occasion de passer à l'application.

A l'extrémité du faubourg Notre-Dame, s'élève ¹ « l'église de Saint-Savinien-des-Champs, dont l'humble aspect ne présente au voyageur, qui jette les yeux de ce côté, que l'idée d'une simple église de village. C'est cependant l'édifice religieux le plus ancien peut-être du pays Sénonais.

« Une nef d'une construction fort simple, précédée d'un petit porche; après la nef, une tour carrée, portée sur arceaux, et supportant elle-même un clocher; et finalement un sanctuaire érigé sur une crypte à laquelle se rattache la tradition du martyr de saint Savinien et de ses compagnons: tel est ce monument.

« La nef était jadis flanquée de deux collatéraux, en grande partie ruinés, et dont on n'a conservé que ce qu'on est convenu d'appeler les chapelles latérales qui accompagnent la tour du clocher et les deux petites sacristies adjointes au sanctuaire.

« A en juger par la petitesse et la forme des jours, où se retrouve constamment le plein cintre romain, par la simplicité du chapiteau des deux grosses colonnes, qui supportent en grande partie le clocher, et surtout par le genre d'inscription qui se lit sur le tailloir d'un de ces chapiteaux, cette construction est bien antérieure à toutes celles que les 13^e et 14^e siècles ont vu s'élever en France. Toutefois ce que les chroniques religieuses rapportent de l'exhumation des corps des saints martyrs ne permet pas de la faire remonter au-delà du milieu du 9^e siècle.

« Les temps qui se sont écoulés depuis lors ont amené des ruines comme ils ont amené des changements dans le goût architectonique. De là des modifications et des additions qui ont

¹ Rapport de M. Jeulain.

motivé de la part de M. Petit de Julleville, membre correspondant, un projet de restauration de ce petit édifice.»

Mgr l'Archevêque de Sens ayant bien voulu soumettre la question à la Société archéologique, une commission composée de MM. Bidault, de Chauveau, Jeulain, l'abbé Chauveau et Vignon, a examiné, en visitant l'édifice, les propositions de M. Petit de Julleville. En les coordonnant avec ses propres observations, la Commission a présenté à la Société, qui, sur le rapport de M. Jeulain, a voté dans le sens de ses conclusions, un plan général de réparations, tendant à rétablir l'harmonie dans toutes les parties de l'église de St-Savinien, et à lui restituer son caractère primitif.

Mais la métropole elle-même est l'objet de la sollicitude du gouvernement, et l'occasion s'étant présentée de rapprocher de l'unité les parties assez dissemblables de notre antique cathédrale, Monseigneur a daigné encore consulter la Société sur deux questions d'une haute importance.

1° La tour septentrionale exigeant de grandes réparations, convient-il de la restaurer purement et simplement; vaut-il mieux substituer au clocher de plomb une construction en pierres, symétrique avec la tour méridionale?

2° Est-il opportun de supprimer les jubés qui séparent la nef du chœur?

1° Sur le rapport de M. Prou, un vote a été émis favorable au projet de surélever en pierres, jusqu'au niveau de l'autre tour, celle dite de Plomb.

2° La suppression des jubés a donné lieu à une longue discussion que M. Vignon, rapporteur de la commission chargée d'examiner la question, a résumée dans un travail inséré ci-après.

Tels sont les travaux intérieurs de la Société archéologique, maintenant achevés.

Extérieurement: pour répondre à l'invitation de se faire représenter au congrès scientifique de Reims, elle a délégué M. Bally, membre correspondant, qui a bien voulu accepter cette mission.

M. Bally a été nommé vice-président du congrès général et président de l'une des sections. Les témoignages de sympathie dont il a été personnellement l'objet, ceux qu'il a été chargé de transmettre à ses collègues, l'hommage à eux fait de la médaille

frappée par la municipalité de Reims, en l'honneur de M. l'abbé Godinot, contribueront infailliblement à perpétuer les rapports ainsi établis entre l'Académie des sciences de Reims et la Société Sémonaise.

Des remerciements ont été votés tant à M. Bally qu'aux Autorités rémoises, mais ce ne sont pas les seuls que la Société archéologique ait à publier.

Ses premiers pas ont reçu les plus honorables encouragements. M. le ministre de l'Intérieur a mis à sa disposition une somme de 500 francs qu'elle applique aux fouilles de la Motte-du-Ciar.

Mgr l'Archevêque, M. le Sous-Préfet, n'ont négligé aucune circonstance qui pût favoriser le développement de ses études.

Enfin il n'est point de séances où de nouveaux candidats ne se présentent pour être admis dans son sein.

Son zèle ne fera pas faute à des marques d'estime aussi formelles, elle redoublera d'efforts, et son avenir ne démentira pas son passé.

NOTICES ET MÉMOIRES.

NOTICE SUR DEUX DOLMENS

QUI EXISTENT SUR LE TERRITOIRE DE TRANCAULT,
ARRONDISSEMENT DE NOGENT-SUR-SEINE, DÉPARTEMENT DE L'AUBE,
(Ferme de Montaphilan.)

PAR M. CHANOINE.

APRÈS un préambule dans lequel il se borne à reproduire les notions générales répandues dans les divers ouvrages archéologiques sur la forme et sur la destination présumées des Dolmens, M. Chanoine aborde ainsi l'examen des pierres de Trancault :

Il importe de rechercher si les pierres de Montaphilan possèdent à divers degrés les caractères des Dolmens ou autels druidiques, avant de pouvoir affirmer avec quelque apparence de certitude que ces monuments datent de l'époque celtique.

Mais avant de faire cette comparaison, il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer que les monuments celtiques en pierre ont, jusqu'à un certain point, un gisement géologique particulier; c'est-à-dire, qu'ils se trouvent dans des contrées dont les roches sont d'une nature déterminée. Des observations minutieuses et renouvelées ont en effet démontré que les Celtes ignoraient l'art d'exploiter les carrières et de tailler la pierre, et que pour élever des témoins durables de leur victoire, de leur passage ou de quelque événement mémorable, ils n'avaient d'autres moyens que d'entasser les uns sur les autres les plus grands des blocs de pierre qu'ils trouvaient épars à la surface du sol.

Toutes les contrées n'ont pas le privilège d'offrir des pierres isolées qui, tout en étant de grandes dimensions, soient capables de résister pendant des siècles à l'action destructive des éléments. Les seules qui soient en possession de ce privilège sont les terrains primitifs, volcaniques, crétacés et ceux où l'on ren-

contre ces blocs particuliers que les géologues ont appelés erratiques.

Les premiers de ces terrains, comme ceux de la Bretagne et du Morvan, sont souvent couverts de fragments énormes de granit, qui semblent être retombés confusément les uns sur les autres après une violente convulsion de la terre. Les seconds portent partout les traces des éruptions de leurs volcans. Vous savez que sur nos montagnes crayeuses on rencontre des blocs isolés de grès qu'on exploite pour le pavage ou les constructions. Enfin, les derniers sont couverts, quelquefois jusqu'aux sommets de leurs plus hautes montagnes, de débris anguleux de roches dont on ne retrouve les analogues que dans les chaînes élevées où les grands fleuves prennent leur source.

C'est dans ces contrées géologiques, ou tout au moins proche de ces contrées, que l'on doit rechercher les monuments celtiques en pierre.

Ceux de Montaphilan satisfont déjà complètement à cette condition. Placés sur la rive droite de l'Orvin, presque à mi-côte d'une montagne, ils sont formés de blocs de grès qui paraissent avoir été choisis parmi les plus grands que l'on ait pu trouver sur les flancs ou sur le sommet de cette montagne où ils sont en grand nombre.

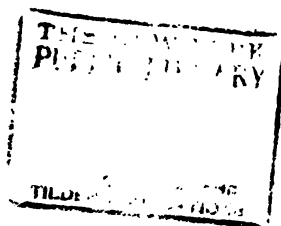
Il y a peu d'années, on comptait trois monuments semblables; aujourd'hui, il n'y en a plus que deux : celui qu'on a détruit était plus haut sur la montagne que les autres. Le plus petit des deux qui restent est le plus rapproché de l'Orvin, à vingt pas environ au-dessous du second.

Ils ont donné leur nom à la contrée qui s'appelle les Pierres-Couverclées. Une des contrées contigües porte celui de la Halle-barde; aurait-on trouvé là jadis une de ces armes antiques? C'est ce que je n'ai pu vérifier.

Ces monuments sont tous deux composés d'une table et de deux supports. Dans le plus grand, les supports sont placés de champ, et dans l'autre à plat. Ils sont orientés de telle sorte que leurs tables s'inclinent du nord au sud, et disposés de manière qu'ils sont fermés du côté de l'est par un talus de terrain naturel et que les ouvertures pour pénétrer sous les tables sont à l'ouest.

La table du plus remarquable de ces monuments (*Pl. 1, fig. 1*) est inclinée d'environ 0 m. 20 cent. par mètre; elle a 2 m. 70 de long sur 2 mètres 35 de largeur sur son milieu; aux deux extré-

14^a



DOLMENS DE TRANCAULT

Plaque 1.

Fig 1.
Elevation

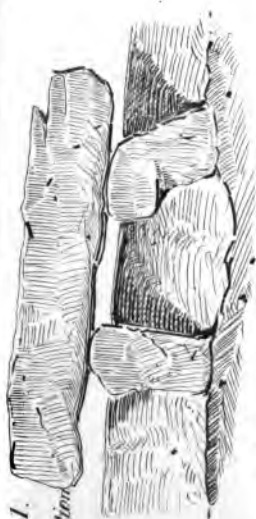


Fig 2.
Elevation

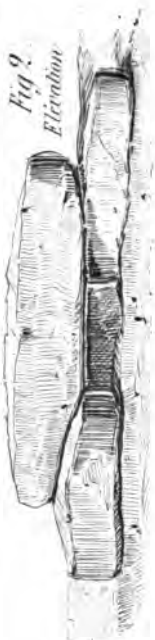
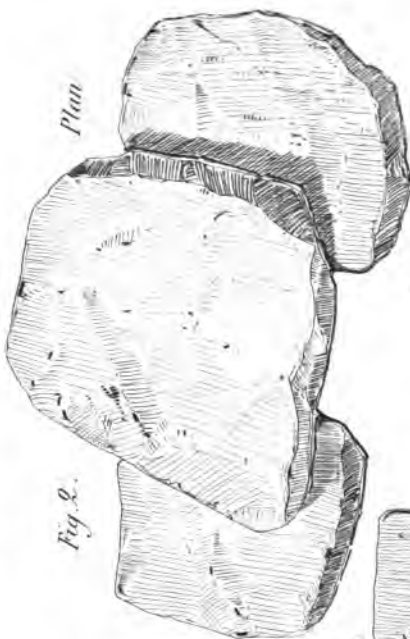


Fig 1.
Plan



Fig 2.



Échelle de 0,02 pour Mètre

Fig 1.
Coupe transversale



Coupe transversale

Fig 2.



V.P.

mités, cette largeur se réduit à 1 mètre 85 et 1 mètre 90 ; l'épaisseur est à peu près uniformément de 0 m. 50, cependant l'extrémité méridionale est moins forte que l'autre.

Le support du côté du nord a 0 m. 85 de hauteur entre le sol et la table, 0 m. 40 d'épaisseur, et 2 m. 60 de longueur ; il a une inclinaison bien prononcée vers le sud. L'autre en a une inverse, et ne s'élève au-dessus du sol que de 0 m. 75, son épaisseur est à peu près 0 m. 60. Ces supports laissent entre eux un espace de 0 m. 80 de largeur et d'un mètre de hauteur entre la table et le sol. Le dessus de la table se trouve dès lors de 1 m. 50 plus élevé que le sol du côté de l'ouest.

La table du second de ces monuments (*fig. 2*) s'appuie au nord et au sud sur deux supports posés à plat, et à l'est sur le sol ; l'ouverture, qui se trouve ainsi du côté de l'ouest, n'a guère que 0 m. 70 de large sur 0 m. 25 de hauteur. Cette table a 2 m. 20 de long dans le sens de son inclinaison et 1 m. 80 à 2 m. 10 de large. Son épaisseur en son milieu est de 0 m. 50, l'extrémité nord paraît avoir été un peu amincie pour mieux s'adapter au support. De l'autre côté elle est aussi moins forte, et contribue, comme pour le premier monument, avec la pente du sol et l'inégale hauteur des supports, à augmenter l'inclinaison de la table. Chaque support est une large pierre de plus de 1 m. 30 de diamètre, posée à plat sur le terrain naturel et faisant saillie tout au pourtour de la table ; l'un s'élève au-dessus du sol de 0 m. 45, l'autre de 0 m. 20 seulement. Cette disposition particulière pourrait faire supposer que ce monument a plus d'analogie avec un demi Dolmen qu'avec un Dolmen ; mais je pense le contraire, parce que j'ai remarqué que la table était si bien assise sur ses supports qu'on pourrait, sans en rompre l'équilibre, enlever la terre sur laquelle elle porte du côté de l'est.

Il est bon de remarquer encore qu'il existe une petite inclinaison de l'est à l'ouest, mais elle n'est pas à comparer à celle du nord au sud, et on ne peut guère l'attribuer qu'à la moindre épaisseur de la pierre.

Ces tables n'ont ni cavités ni rigoles particulières. On en voit bien quelques-unes à la surface, mais elles paraissent naturelles.

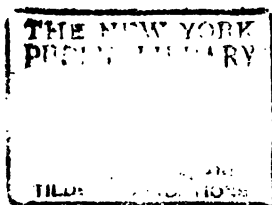
Il paraît qu'on a fait jadis des fouilles à l'entour d'un de ces Dolmens, mais on n'a pu rien me dire de précis sur le résultat de ces recherches.

Quoi qu'il en soit, il existe tant d'autres traits de ressemblance

entre les Dolmens ou autels druidiques et les monuments dont je viens de donner la description, que je me crois en droit de conclure qu'on peut les classer, sans crainte de se tromper, parmi les restes de l'époque celtique.

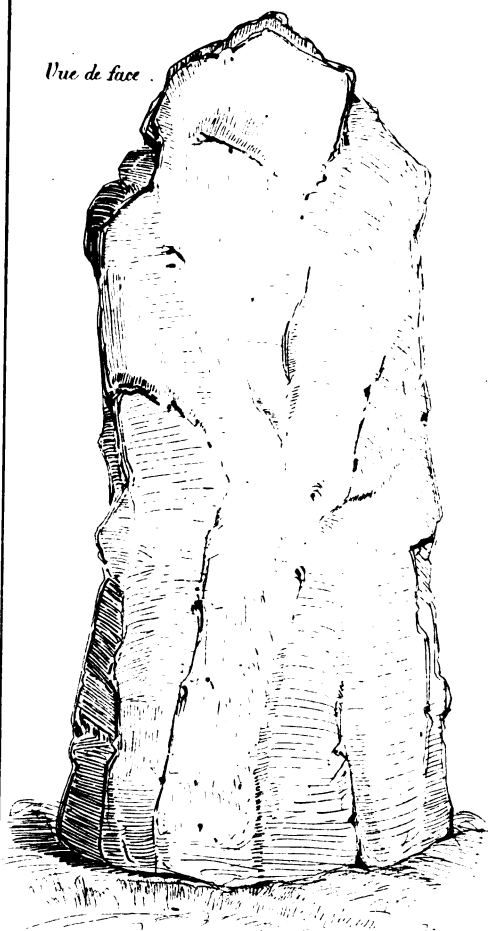


182

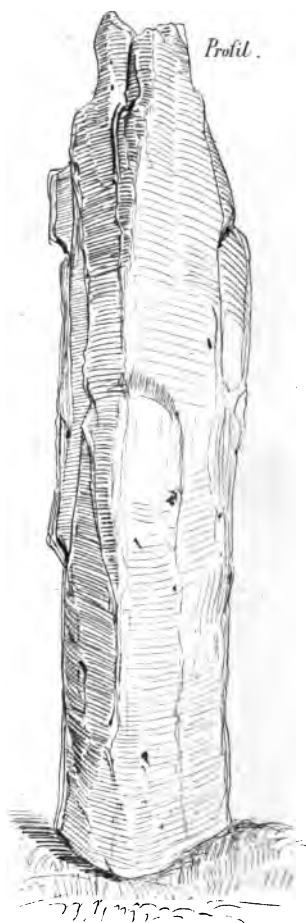


Pierre levée de Diant.

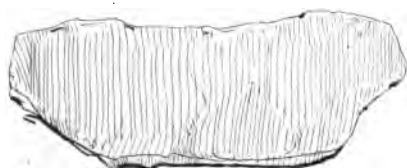
Vue de face.



Profil.



Plan.



— 7 — 8 Mètres.

V.P.

NOTICE SUR LE MENHIR DE DIANT.

PAR M. VIGNON.

Si ce n'est pas abuser de votre attention, Messieurs, je demanderai la permission d'ajouter quelques mots à la notice intéressante de M. Chanoine.

D'autres monuments celtiques existent aux environs de Sens. On peut citer entr'autres *la Pierre levée* ou *Menhir* de Diant, commune du département de Seine-et-Marne, limitrophe du département de l'Yonne, près de Villethierry. (*Planche II.*)

Cette pierre levée est à mi-côte dans une vigne, à deux cents pas environ à droite du chemin de Villethierry à Diant, et à un kilomètre de Diant. Elle est méplate et présente à sa base un trapèze irrégulier dont les deux grandes faces sont à bien peu près parallèles. La plus grande largeur de cette base est de 80 centimètres et sa plus grande longueur de 2 mètres 35 centimètres, le contour total étant de 5 mètres 70 centimètres. Sa hauteur, hors terre, est d'au moins 4 mètres; on dit dans le pays qu'on a creusé à 2 mètres à son pied, sans en trouver l'extrémité inférieure.

Cette pierre, comme toutes celles du même genre, est sans formes régulières et n'accuse aucune taille; mais elle a été plantée là telle qu'on l'a trouvée parmi les roches de la contrée; ou tout au plus aurait-elle été fendue dans un bloc plus gros afin de lui donner dans son ensemble une forme allongée et méplate.

La partie supérieure présente quelques redans et est crevassée et rongée, sans doute par les intempéries des saisons; il en résulte des protubérances et des saillies auxquelles l'imagination peut difficilement attribuer quelque intention de formes déterminées. Toutefois l'on prétend, dans le pays, y voir une sainte Vierge tenant un enfant Jésus dans ses bras. Peut-être, à l'origine du christianisme, lui aurait-on attribué cette apparence pour détourner de l'idolâtrie la superstition du peuple.

Ses faces, planes et larges, sont orientées de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est.

Quant à la nature de la pierre, c'est un grès pareil à celui des roches que l'on trouve disséminées dans toute la contrée entre Pont-sur-Yonne, Nemours et Fontainebleau.

Des vestiges, d'une autre nature, de la vie et des mœurs des anciens Gaulois, sont des silex taillés grossièrement en tranchant, qui ont été sans doute des haches ou casse-têtes, et qu'on trouve quelquefois dans les champs ; j'en ai eu plusieurs, ramassés aux environs de Vaudeurs.

Juillet, 1844.

ÉTUDES

SUR LES MONUMENTS CELTIQUES.

PAR M. PROU.

Peut-être ceux qui, comme moi, commencent leurs études archéologiques, devraient-ils se borner ici au rôle passif d'auditeurs.

Il serait à désirer en effet que nos séances fussent remplies par la lecture de ces ouvrages nourris d'une doctrine forte et sûre qui, par des découvertes intéressantes et des observations neuves, ajoutent à la science et la mettent en progrès.

Mais de telles œuvres pourront ne pas se présenter toujours en nombre suffisant pour occuper toutes les heures de nos réunions, et, s'il arrive que quelques-uns de vos instants restent libres, j'ai pensé que vous pourriez les accorder à des travaux qui, sans mériter la même confiance ni offrir le même intérêt, ne me paraissent pas sans quelque utilité.

Nous qui sommes à peu près étrangers à l'archéologie, nous ne pourrions en acquérir la connaissance qu'à la condition de nous livrer, en dehors des séances, à l'étude de ses principes élémentaires.

Chacun de nous concentrant, pour un temps, son attention sur une matière déterminée, devra rechercher aux meilleures sources toutes les observations faites sur ce sujet, enregistrer les faits certains, recueillir les opinions, noter jusqu'aux hypothèses et aux conjectures élevées par des hommes de quelque autorité. Il y pourra joindre, avec toute la réserve qui convient à ceux qui ont de justes motifs de douter d'eux-mêmes, les applications que les circonstances particulières lui auront permis de faire des principes généraux. Sans doute ces études présenteront souvent des lacunes, des erreurs, de fausses appréciations, mais si elles vous étaient soumises, la discussion qui pourrait s'ouvrir dans

l'assemblée, remédierait en partie à ces imperfections, et la lecture qui vous en serait donnée, servirait au moins à appeler l'attention de tous sur un ordre de faits et d'idées plus ou moins étranger à plusieurs d'entre nous.

Le bureau, dans le sein duquel j'ai exprimé cette opinion, a pensé que vous la partageriez, et c'est encouragé par son assentiment, que je vais essayer de mettre sous vos yeux les notions que j'ai pu recueillir dans différents auteurs, sur les monuments celtiques dont MM. Chanoine et Vignon vous ont déjà fait connaître deux espèces particulières.

Avant d'entrer dans l'examen de ces différents monuments, je rechercherai quel est le peuple qui les a élevés et à quelle époque ils correspondent.

L'origine des Celtes se perd dans la nuit des temps, et plus les faits certains manquent sur les commencements de ce peuple, plus les écrivains qui en ont parlé, ont donné hardiment leurs conjectures pour la réalité.

Ammien Marcellin ¹ rapporte, d'après le Grec Timagènes, différentes traditions suivant lesquelles les uns assurent que ces peuples sont aborigènes de la Gaule, et ont été nommés Celtes du nom d'un de leurs rois, et Gaulois, ou en grec Galates, du nom de sa mère².

D'autres les font descendre de quelques Troyens réfugiés, après la prise d'Ilion, dans les Gaules, alors inhabitées.

Quelques-uns veulent que ce soient des Doriens amenés par Hercule sur les bords de l'Océan ;

¹ Mort à Rome en 390.

² « 1° Appien, appuyé du secours des traditions populaires, tire la racine de ce mot *Celtes* d'un certain Celtus, fils du cyclope Polyphème, qui, secondé de ses frères Illyrus et Gala, sortit de la Sicile et se rendit maître de tous les pays connus sous la dénomination de la Celtique..... Il est bon d'observer que, quand les Grecs ne trouvaient pas la racine du nom d'un peuple dans leur langue, leur imagination féconde en faisait un roi ou un héros, dont ils faisaient descendre toute la nation. » (*Encyclopédie*, v° CELTES.)

2° Dictionnaire de Moréri, v° CELTES.

3° *Dictionarium* Calepini, v° CELTÆ.

4° Suivant Gêbelin, Celte veut dire habitant d'un pays septentrional. (Géographie de Maltebrun).

5° Suivant d'autres Celte veut dire habitant des forêts, du mot Gaélique Ceilt. (Armstrong's Gaël. Dictionn.)

Où encore que ce héros, venu en Espagne et dans les Gaules pour châtier deux tyrans, ait laissé, dans ces pays, des fils qui y ont établi leur domination et leur ont donné leurs noms.

Ce serait là, suivant Ammien, la tradition la plus accréditée parmi les Gaulois, et on la lisait gravée sur leurs monuments¹, circonstance sur laquelle je ramènerai votre attention.

Toutefois les Druides enseignaient, dit-il, que les Celtes sont en partie aborigènes, en partie originaires des îles voisines, ou des contrées transrhénanes d'où ils auraient été chassés par la fréquence des guerres ou par les invasions de la mer.

Cette version, entièrement dégagée de merveilleux, se concilierait parfaitement avec l'opinion émise par Strabon, que les Gaulois sont parents des Germains, à qui les Romains auraient donné ce nom du mot latin *Germanus*, frère, pour marquer leur consanguinité avec les Gaulois². Or, les Germains sont généralement reconnus pour un peuple d'origine asiatique, et ainsi les Celtes seraient venus directement de l'Orient, où l'Écriture sacrée place le berceau du genre humain.

Cette origine asiatique des Celtes compte beaucoup de partisans³; réduite à des termes généraux, elle peut en effet s'appuyer sur des présomptions assez graves pour contrebalancer l'opinion qui fait les Celtes aborigènes des Gaules.

Mais une conclusion aussi modérée ne pouvait être acceptée par ces esprits impatientes du doute qui préfèrent toujours l'illusion à l'incertitude.

C'est pourquoi beaucoup d'écrivains, pour ne point laisser de lacune dans les annales du monde, se sont efforcés de faire remonter les Celtes jusqu'à Gomer, fils de Japhet, par qui le nord et l'ouest de l'Europe auraient été peuplés⁴.

Ils font ainsi de tous les habitants de cette vaste contrée, une

¹ Quod etiam nos legimus in monumentis eorum incisam. (Amm. *loco citato*.)

A cette tradition se rattache la dénomination de *campi herculei* donnée à des champs couverts de pierres que l'on trouve en Provence. « *Campi lapidei, Herculis præliorum memoria.* » (Plin. 2, Hist. mundi p. 37.)

² Strabon, liv. 7, page 200.

³ Batissier, *Elém. d'Archéol. Nat.* — Anquetil, *Hist. de France*, tom. 1, p. 7. — Atlas hist. de Lesage, 8^e tabl. — Masselin, Dictionnaire géog., v^o CELTES.

⁴ Jacques le Brigant, mort en 1804; il avait fait graver sur son cachet cette devise : « *Negatâ celticâ negatur orbis.* » (*Dictionnaire de la Conversation*, v^o LEBRIGANT.) Anquetil, *loc. cit.* — Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, etc., t. 1, p. 247. — Les auteurs cités dans l'hist. litt. de la France, t. 1.

seule et même nation n'ayant qu'une seule langue modifiée en quatre dialectes, le Germanique, le Kymrique, le Vasque et le Gallique qui se parle encore aujourd'hui dans la Basse-Bretagne.

Bullet, dans son dictionnaire celtique, a prétendu avoir reconstitué cette langue, et son œuvre, accueillie avec faveur au 18^e siècle, conserve encore des défenseurs. Il faut avouer que, si cette unité d'idiôme était bien démontrée, on y puiserait un argument invincible en faveur de l'unité des peuples qui l'auraient parlé ;

Mais la critique a porté de nos jours à ce système des coups sous lesquels il doit, je pense, succomber.

Au jugement de Charles Nodier¹ cette opinion appartient tout entière au domaine de l'hypothèse, et elle n'en sortira jamais.

Le général de Vaudoncourt va plus loin ; en comparant les caractères grammaticaux des prétendus dialectes celtiques, il se flatte d'avoir démontré que chacun d'eux, basé sur un système de formation qui lui est propre, constitue une véritable langue mère, et il conclut en disant que Bullet a inventé lui-même l'idiôme qu'il a appelé celtique².

Enfin, MM. Noël et Carpentier³ considèrent comme refutés par Schœpflin, dans son ouvrage intitulé *Vindicia Celtica*, l'opinion qui fait du nom de Celtes un nom commun à plusieurs peuples de l'Europe.

Pour moi, convaincu que l'histoire et la philologie n'ont pu encore répandre sur ces temps reculés qu'une lumière douteuse, après vous avoir exposé ces conjectures des savants pour ce qu'elles peuvent valoir, je vais chercher avec vous quels pays ont habité les Celtes dans les siècles que nous pouvons mieux connaître.

Trois historiens surtout me paraissent fournir à ce sujet des renseignements dignes de confiance : J. César, Strabon et Ammien Marcellin.

Du rapprochement de leurs écrits il résulte :

1^o Que le peuple qui, dans sa propre langue, est nommé Celte,

¹ *Dictionnaire de la Conversation*, v^o FRANCE, p. 496.

² *Dictionnaire de la Conversation*, v^o CELTES.

³ *Nouveau Dictionnaire des Origines*.

est le même qui est ordinairement appelé Gaulois par les Romains, et Galate par les Grecs ¹.

2° Que le nom de Gaulois a été employé dans deux sens différents ;

Dans un sens étroit, pour désigner le peuple dont le pays est borné au nord par la Marne, la Seine et l'Océan ; au midi par la Garonne et la Province Romaine.

Dans un sens large pour désigner toute la contrée limitée au levant par le Var, les Alpes et le Rhin ; au nord et au couchant par l'Océan, au midi par les Pyrénées et la mer Méditerranée ².

3° Que les noms de Gaulois et de Celtes ont même été étendus par les Grecs à toute l'Europe occidentale ³.

A la quelle donc de ces trois applications devra-t-on s'arrêter ?

La dernière viendrait en aide à ceux qui prétendent que le peuple Celte a occupé toute l'Europe.

Mais Strabon, qui nous atteste l'extension donnée par les anciens Grecs à cette dénomination, nous explique en même temps que c'est uniquement par ignorance des lieux et des peuples dont ils parlaient, qu'ils ont ainsi compris sous un même nom plusieurs nations différentes.

Il n'y a donc à conclure de cette appellation rien, pas même

¹ 4° « Qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur. » (Cæsar, de *Bello Gallico*.) 2° « Aborigenes primos in his regionibus quidam visos esse fir-marunt Celtas, nomine regis amabilis, et matris ejus vocabulo Galatas dictos, ita enim Gallos sermo Græcus appellat. (Amm., p. 574).

² « Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolant Belgæ, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum linguâ Celtæ, nostrâ Galli appellantur. Hii omnes linguâ, institutis, legibus inter se differunt. Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, à Belgis Matrona et Sequana dividit. »

Si César indique l'Aquitaine seule au midi de la Celtique, c'est que le surplus de la Gaule méridionale était depuis longtemps réuni à l'Empire, sous le nom de Province Romaine.

Strabon, qui parle évidemment d'un temps antérieur, dit que *les Celtes habitaient la plage baignée par la mer de Marseille et de Narbonne*, (liv. 4) et il ajoute (liv. 4) : *les peuples qui habitent la Narbonnaise s'appelaient autrefois Celtes, d'où je pense les Grecs ont appelé Celtes tous les Gaulois.*

³ Strabon dit, d'après Ephore, que les anciens Grecs partageaient la terre en quatre parties habitées, celle qui est au levant par les Indiens, celle qui est au midi par les Ethiopiens, celle qui est au nord par les Scythes, et celle qui est au couchant par les Gaulois (*).

(*) Ephore de Cyme, élève d'Isocrate, écrivait 400 ans avant Jésus-Christ.

la communauté d'origine des peuples Européens, et il faut tout simplement l'écarter comme le résultat d'une erreur.

Quant aux deux autres significations du mot Celtes, elles répondent à deux états différents du même peuple, à deux époques successives.

Lors de la conquête de César, les Celtes n'occupaient que le pays renfermé entre la Marne, la Seine, l'Océan, la Garonne et la Province Romaine; César emploie donc le nom de celtique dans un sens d'une complète exactitude actuelle, en l'appliquant spécialement à ce pays.

Et si, au même endroit, il embrasse sous le nom générique de Gaule, « *Gallia omnis* », la Belgique, et l'Aquitaine avec la Celtique, c'est que, dans un temps antérieur, les Celtes, depuis refoulés vers le centre, avaient seuls occupé toute cette contrée.

César nous en donne lui-même la preuve pour la Belgique, en disant que « les Belges issus des Germains sont venus se fixer sur la rive gauche du Rhin, après en avoir chassé les Gaulois, qui habitaient ces lieux ¹. »

A l'égard de l'Aquitaine, Strabon nous dit que ces peuples ressemblaient plus aux Espagnols qu'aux Gaulois; d'où l'on peut conclure que sa population était plus ibériennne que celtique; mais ce qui permet aussi de croire, qu'habitée d'abord par les Celtes, elle a vu plus tard des populations ibériennes se mêler à ses primitifs habitants².

Quand à la province Romaine, que César ne considère plus comme partie intégrante des Gaules, Strabon la comprend expressément dans la celtique et pense même que les Grecs ne

¹ « Plerosque Belgas esse ortos à Germanis, Rhenumque antiquitus transduc-tos, propter loci fertilitatem ibi consedissee, Gallosque, qui ea loca incolerent, expulisse. » (De bello Gal.)

Les Belges avaient probablement une même origine que les Cimbres et les Teutons, car le fond de leur langage, à en juger par ce qui en reste aujourd'hui, était le Tudesque, Teusch ou Allemand. (Géographie de Maltebrun).

² Suivant M. Augustin Favre (*Hist. de Provence*, tom. 4, p. 6) vers le 46^e siècle avant notre ère, des bandes de Gaulois envahirent une partie de la péninsule espagnole, et les nations ibériennes, refoulées vers la côte de l'est, forcèrent les passages orientaux des montagnes; la tribu des Sicanes ne fit que traverser la Gaule, se jeta sur l'Italie et alla se fixer en Sicile. Seraient ensuite venus les Ligures qui se seraient fixés dans le pays qui s'étend des Pyrénées à l'embouchure de l'Arno. — D'autres Ibères pourraient, dans les mêmes circonstances, avoir pénétré et s'être fixés dans l'Aquitaine.

connaissaient pas d'autres Celtes que les habitants de la Narbonnaise¹.

Ainsi, en résumé, au temps de César les Celtes n'occupaient plus que le centre de notre France actuelle, les Belges s'étaient emparés de la région située au nord de la Marne et de la Seine ; les Ibères prédominaient dans l'Aquitaine ; les Romains étaient maîtres de ce qu'ils ont appelé plus tard la Narbonnaise.

Mais, dans un temps plus reculé, les Celtes ont habité seuls toute la contrée bornée par le Var, les Alpes, le Rhin, l'Océan, les Pyrénées et la mer Méditerranée.

C'est donc dans tout ce pays que doivent se rencontrer les monuments celtiques, et on peut naturellement supposer qu'ils se montreront plus nombreux et d'un caractère plus pur dans les parties où s'est maintenu sans mélange le peuple Celte, que dans celles où des peuples de mœurs et de cultes différents l'ont remplacé dès longtemps, ou se sont confondus avec lui.

D'une autre part, les Gaulois ayant envoyé au dehors de nombreuses colonies, on devra trouver aussi des monuments celtiques dans tous les lieux où ils ont laissé des établissements durables, comme l'Espagne, l'Italie, les Iles Britanniques, la Bohême, et en Asie la Gallo-Grèce.

Quant à la détermination du temps où ont été élevés les monuments qui vont nous occuper, la forme grossière de ces constructions autorise à penser que le type en a été adopté dès l'enfance même du peuple Celte, alors qu'il n'avait encore ni notions d'art, ni moyens d'exécution.

Leur nombre immense prouve qu'ils ont dû être érigés dans une longue suite de siècles, et probablement jusqu'aux jours où la nationalité celtique s'est effacée par la fusion des Gaulois avec leurs vainqueurs les Romains et les Francs.

Toutefois, à l'égard de ceux qui avaient une destination religieuse, on peut regarder comme probable qu'il n'en a plus été élevé à partir de l'édit de Claude qui abolit entièrement le culte druidique jusqu'alors interdit seulement aux citoyens Romains².

¹ Voir la note 2 de la page 23.

² MM. Lenoir et Vaudoyer (*Magasin pitt.*, 1839, p. 4) attribuent cet édit à Tibère.

Suétone, cap. 25, p. 96, édit. de Bâle, dit : « Druidarum religionem apud

Ces circonstances générales de lieu et de temps indiquées, nous allons entrer dans l'examen des différents genres de monuments celtiques, qui sont les Menhirs, les Dolmens, les Demi-Dolmens, les Lichavens, les Alignements, les Crom-lechs, les Allées couvertes, les Pierres branlantes et certains Tumulus.

§ 1^{er} — MENHIRS.

Le plus simple de tous les monuments celtiques est le *Menhir*, *Peulvan*¹, Haute-Borne ou Pierre droite.

C'est un monolithe se rapprochant ordinairement de la forme d'un cône ou d'un prisme quadrangulaire.

Sa hauteur varie d'un mètre à seize mètres².

Le plus souvent il est enfoncé en terre d'une quantité égale à la moitié de sa hauteur au-dessus du sol³.

Quelquefois il est simplement posé sur sa base ou repose sur son sommet comme sur un pivot⁴.

La plupart de ces pierres sont brutes, circonstance fort remarquable, dont les archéologues ont rendu diversement raison.

Les uns ont supposé, ainsi que l'a fait M. Chanoine en vous parlant des dolmens, que les Celtes, ignorant l'art d'exploiter les

« Gallos, diræ immanitatis; et tantum romanis civibus interdictum penitus
« abolevit (Claudius).

Voir également Crévier, Hist. des Emp., tome 3, p. 506.

Crévier dit que Claude proscrivit l'usage des sacrifices humains, *mais ne put l'abolir*.

On conçoit, du reste, que cet exercice du culte ait pu se continuer clandestinement, en contravention aux édits de l'Empereur, sans qu'on ait élevé pour cela de nouveaux monuments.

¹ Ainsi nommé des mots celtiques *men*, pierre, *hir*, longue. *Peul*, pilier, *van*, qui veut dire aussi pierre.

On le nomme encore en France *Pierre debout*, *Pierre fêche*, *Pierre fêchade*, *Pierre fêchée*, *Pierre fête*, *Pierre fonte*, *Pierre latte*, *Pierre lact*, *Chaire au diable* (Batissier, Élém. d'arch. nat.), *Quenouille* (Beaulieu, archéol. de la Lorraine, tome 2, pag. 188).

² Conférez Batissier, Musée des familles tome 4, p. 313; *Magasin pitt.*, 1839, p. 4.

³ Beaulieu, *Archéol. de la Lorraine*, t. 2, p. 188.

La pierre droite de Diant, citée ci-après, offre ce caractère, à ce que m'a assuré M. l'abbé Bérault, qui l'a fait déchausser d'un côté.

⁴ Batissier, ouvrage cité.

carrières et de tailler la pierre, avaient été forcément réduits à employer les blocs tels qu'ils les trouvaient.

Or nous avons déjà vu, dans Ammien Marcellin, que la légende d'Hercule était gravée sur certains monuments celtiques ; Batisier rapporte qu'Olaüs Magnus a vu en Suède des Menhirs qui portaient sur leurs faces des inscriptions en caractères russiques¹, et il cite en France la pierre écrite de Saulieu, dont un des côtés présente des figures grossièrement dessinées, et le peulvan de Trédion en Basse-Bretagne qui se termine par une tête à peine dégrossie.

Nous verrons encore, en parlant des Dolmens et des Allées-couvertes, des exemples de pierres celtiques, taillées de main d'homme.

On ne peut donc admettre comme vrai, d'une manière générale et absolue, que les Celtes n'ont pas su tailler la pierre.

Aussi M. Beaulieu a-t-il cherché une autre explication de ce fréquent emploi des pierres brutes, et il a cru la trouver dans une pensée religieuse².

Suivant lui ce serait par respect pour la divinité que les Celtes n'auraient pas osé altérer les formes abruptes des pierres adoptées par eux comme simulacres des dieux.

J'avoue que si la première de ces deux explications ne me paraît acceptable que sous la distinction que je vais indiquer, la dernière me semble tout-à-fait inadmissible.

Dès que j'ai eu rassemblé les descriptions que les archéologues nous ont données des monuments celtiques, la pensée m'est venue d'expliquer, par la différence des temps auxquels ils appartiennent, les différences qu'ils présentent quant à leur état plus ou moins brut.

Il m'a paru rationnel d'admettre que dans les temps tout-à-fait primitifs, les Celtes, dénués des connaissances de l'art comme des moyens d'exécution, n'aient pu, pour rappeler l'idée de leurs dieux, qu'ériger des pierres brutes, remarquables seulement par leurs dimensions ;

¹ Si les monuments observés par Olaüs Magnus sont véritablement celtiques, ils offriraient un argument en faveur de l'opinion qui fait venir les Celtes du Nord, car je ne pense pas qu'aucune colonie Gauloise ait été établie en Suède. Ne serait-ce pas plutôt une classe particulière de monuments? V. *Dictionn. de la Conversation*, v° RUINES.

² *Archéol. de la Lorraine*, tome 1, p. 167.

Puis qu'ensuite, lorsque la vie sociale a eu développé chez eux cette tendance à l'imitation qui, partout, a enfanté les arts, lorsqu'en même temps elle leur aura procuré les instruments qui leur manquaient d'abord, ils aient orné, dans la mesure de leurs moyens, leurs monuments divers, et donné à leurs idoles quelque chose de cette figure humaine sous laquelle l'homme a, presque partout, matérialisé l'idée de Dieu.

J'ai retrouvé plus tard, dans l'ouvrage de M. Beaulieu, cette division des monuments celtiques par époques¹. Seulement cet archéologue, comme si la succession des temps et le progrès qu'elle suppose dans l'art, n'expliquaient pas suffisamment un simple perfectionnement dans la forme des monuments, fait encore intervenir, pour rendre compte de ce changement, une modification de l'idée religieuse que rien ne justifie et dont une saine critique doit rejeter la supposition.

On voit par ce qui précède que les Menhirs ont été considérés comme des images de la divinité²; mais il s'en faut que tous ceux qui s'en sont occupés se soient accordés à leur reconnaître ce caractère.

Suivant l'Encyclopédie (v^o Celtes) tous les lieux où des simu-

¹ Je nomme *primitifs*, dit-il, ceux de ces monuments, simulacres ou symboles de la divinité, dont l'homme, par respect, n'a pas osé altérer les formes abruptes et que nous retrouvons encore intacts. »

« Les monuments celtiques *secondaires*, seront ceux qu'on a creusés en bassins, percés, ornés de reliefs ou d'inscriptions; ils appartiennent évidemment à un autre ordre d'idées religieuses que les premiers. »

« Enfin on peut nommer *tertiaires* ou de transition, ceux qui présentent à leur partie supérieure une ébauche grossière de figure humaine. »

(Archéol. de la Lorraine. t. 1, p. 167.)

Cette division en trois époques, calquée sur la division des styles architectoniques de M. de Caumont, qui en avait lui-même emprunté l'idée à la géologie, a peut-être la prétention d'être trop précise, et d'ailleurs les monuments creusés, percés ou gravés n'ayant évidemment pas la même destination que ceux qui se terminent en figure humaine, cette différence dans leurs caractères n'autorise pas à les rapporter à des temps différents.

Je crois donc qu'il suffit d'établir deux classes au lieu de trois.

² Ce n'est pas seulement chez les Celtes que des cônes bruts de pierre ont été adorés comme images des Dieux; à Emèse en Phénicie il y avait encore, vers l'an 220 de notre ère, un temple du soleil, où, dit Crévier, le simulacre du Dieu était comme celui de Vénus à Paphos, une pierre de figure conique, de couleur noire, que l'on prétendait être tombée du ciel, et que la superstition révérait comme une image du soleil, *qui n'était pas faite de main d'homme*. Hist. des Emp. t. 7, p. 262.

lacs de la divinité avaient été placés, étaient réputés sacrés, et, pour empêcher qu'ils ne fussent profanés, on les aurait couverts de ces pierres énormes dont on retrouve des restes dans quelques endroits de la France, de l'Angleterre et de l'Allemagne¹.

Plusieurs savants, se fondant sur ce qu'on a trouvé au pied de quelques pierres droites des ossements humains avec des objets que l'on déposait ordinairement dans les tombeaux, veulent que ce soient des monuments funéraires². « Dulaure, dit Batissier, prétend que ce sont des pierres limitantes érigées en l'honneur du Dieu Mark, le Terminus des Latins ; » il dit les avoir trouvées indiquées dans les Chartes des XI^e et XII^e siècles, sous les noms de *Petra erecta*, *Saxum erectum*, *Terminus antiquus*.

« Un fait certain, ajoute Batissier, c'est que le Peulvan, appelé Haute-Borne, dans le département de la Haute-Marne, porte une inscription latine indiquant les anciennes limites des *Leuci*, habitants du Barrois. »

A propos de ce monument, MM. Lenoir et Vaudoyer font observer judicieusement qu'il est possible que ce ne soit qu'après avoir été dépouillées de leurs caractères religieux, que des pierres semblables auraient reçu la destination nouvelle de marquer les frontières des Etats.

J'ajouterai que l'inscription dont s'agit, étant en latin, semble naturellement dater d'un temps postérieur à la conquête des Gaules par César et ne remonterait pas à l'époque celtique pure. Il faudrait donc, ou supposer qu'elle a été gravée après coup sur un monument ancien dont la destination aurait été changée, ou admettre que le monument lui-même appartient à une époque de transition et peut avoir emprunté la forme, sans avoir la destination des monuments vraiment celtiques.

¹ Je ne puis rappeler cette opinion qui, dans sa formule générale, comprend toutes les pierres celtiques, sans faire remarquer qu'elle ne peut recevoir aucune application aux Menhirs. Les pierres qui auraient été destinées à prévenir la profanation d'un terrain consacré auraient dû être respectueusement posées sur le sol à préserver.

Les Menhirs, au contraire, pénètrent profondément dans la terre, et, pour les y implanter, il aurait fallu commencer par opérer une fouille qui, à elle seule, constituerait une profanation plus complète que toutes celles qu'on aurait voulu prévenir.

² Champollion-Figeac, *Dictionnaire de la Conversation*, v^o AUTEL.

Enfin on a voulu voir dans ces pierres des trophées marquant la place d'une victoire.

Telle serait la pierre de Diant, que M. Vignon vous a signalée comme un Menhir. (*Planche II.*)

Cette pierre, dont il vous a donné une description exacte, est connue dans la contrée sous le nom de la *Pierre-aux-Couteaux*; elle est plantée au milieu d'un coteau, entre le hameau de la Haie-au-Roi, et la commune de Diant, à 5 kilomètres de Villethierry, 1 myriamètre et demi de Dormelles.

A l'ouest de ce coteau se trouve un climat dénommé, dans les anciens titres de la terre de Diant, le *Champ-de-la-Bataille*.

A l'extrémité de ce climat, vers l'ouest, est le hameau de Cornois, dont le nom paraît formé des mots celtiques *Cor*, champ, et *Nois*, querelle, bataille¹.

A moitié chemin de Diant et de Dormelles, sur le territoire de Ferrotte, est une pierre semblable à la première et nommée dans le pays la *Pierre-de-Cornois*.

Enfin, au pied du coteau sur lequel s'élève la *Pierre-aux-Couteaux*, on a trouvé, en quantité considérable et à une profondeur de 40 à 50 centimètres, des ossements que M. Bérault, curé de Diant, m'a assuré avoir appartenu tous à des hommes jeunes et de haute stature. J'en ai moi-même recueilli quelques-uns à fleur de terre, et je suis convaincu que si des fouilles étaient faites en cet endroit, où la terre recouverte de gazon n'a pas été remuée depuis longtemps, on y ferait d'importantes découvertes.

Quoi qu'il en soit, on sait qu'une bataille a été livrée, vers l'an 600, près de Dormelles, à Clotaire II, roi de Soissons, par Théodebert II, roi d'Austrasie et Thierry II, roi de Bourgogne.

En rapprochant du fait certain de cette bataille les circonstances de localité que je viens de rappeler; le nom de la *Haie-au-Roi*; celui de *Villethierry*, emprunté à l'un des rois coalisés; les noms de *Champ-de-la-Bataille*; *Cornois*, *Pierre-de-Cornois*; enfin la découverte d'ossements humains non loin delà; on peut penser,

¹ V. le récit de cette bataille dans Aimoin, *Hist. Franc.* lib. 3, c. 88, conferez p. 87 et 89, pour la date.

Voir encore Frédegaire, chr. c. 20 et la traduction de M. Guizot, *coll. des mém.* t. 2, p. 472; Anquetil — Mezeray — Vély — le présid. Hénault.

C'est à l'époque de cette bataille que se rapporte l'effet prodigieux produit par les cloches de Saint-Etienne de Sens, qui auraient mis en fuite l'armée de Clotaire II. V. Batissier, *Archéol. nat.*, p. 472.

avec M. l'abbé Bérault, que ces deux pierres ont été érigées en mémoire de cette bataille et se rattachent ainsi à l'une des époques les plus intéressantes de notre histoire.

Toutefois remarquons bien qu'ici nous ne sommes plus dans la période celtique ; dans la population, l'élément Gaulois s'est successivement mêlé avec les éléments Romain et Franc qui le dominant ; le culte des Druides n'existe plus ; on n'érige plus de monuments ayant une valeur religieuse dans le sens de leurs dogmes ; mais le type matériel de ces monuments est resté et on a dû naturellement l'appliquer à des usages civils. Il est possible qu'un grand nombre de pierres droites se trouvent dans le même cas, et ne soient pas de véritables Menhirs ; c'est par les circonstances extérieures, dont il faut toujours tenir compte, qu'on en pourra juger.

§ II. — DOLMENS ¹.

.

§ IX. — TUMULI.

Les archéologues ont nommé *tumulus*, d'un mot latin signifiant proprement terre, et, par extension, tombeau, une éminence factice que les Gaulois, comme plusieurs autres peuples, élevaient souvent sur les sépultures.

Il en existe de deux espèces : les uns formés uniquement de terre, les autres revêtus extérieurement de pierres.

Nous appelons ces derniers Gals-Gals ; les Anglais désignent par le nom générique de Barrows les différentes espèces de tumuli.

Dans les uns comme dans les autres, tantôt la base est circulaire, tantôt elle présente une ellipse dont le grand diamètre est dirigé de l'est à l'ouest.

¹ Dans les §§ 2 à 8 inclusivement, qui traitent des Dolmens, des demi Dolmens, des Lichavens, des Alignements, des Cromlechs, des Allées couvertes et des Pierres branlantes, l'auteur n'ayant eu d'autre objet que de rassembler, en les coordonnant, les documents épars dans les écrits des archéologues, a pensé qu'il ne convenait pas de publier ici une œuvre dans laquelle il n'y a de propre à lui que la forme qu'il lui a donnée.

On pense que cette forme elliptique a été adoptée pour les sépultures où ont été inhumés un grand nombre d'individus, comme après une bataille.

Les dimensions de ces collines, dit M. A. de Laborde, étaient en raison directe de l'importance des hommes ou des événements dont on voulait perpétuer le souvenir. On en a vu qui s'élevaient à plus de trente mètres.

Par les fouilles faites sous quelques-uns, on a reconnu que pour les établir, après avoir nivelé le sol, on l'a recouvert de dalles juxtaposées et sur lesquelles le corps repose dans un amas de cailloux. D'autrefois les squelettes ou les cendres des morts, renfermées dans des urnes funéraires, sont placés dans des chambres sépulcrales construites sur le plan des dolmens. Un tumulus recouvre ou une seule de ces chambres, dans laquelle un ou plusieurs corps sont assis, couchés ou même debout, la tête resserée entre deux pierres, ou bien plusieurs chambres communiquant entre elles par des corridors.

On trouve souvent dans ces tumuli des torques, et tous les autres objets que renferment les sépultures de toute espèce.

M. Mérimée a fait connaître un Gal-Gal situé dans une île du Morbihan, et dont la chambre sépulcrale est formée par une sorte de dolmen dont les parois sont couvertes de figures étranges en creux et en relief.

Le plus souvent les tumuli sont placés sur des points dont l'élévation permet à l'œil de les découvrir de loin.

On a remarqué, près de quelques-uns, une pierre levée. Est-elle, comme le suppose Batissier, un accessoire du monument funéraire, ou bien le tumulus a-t-il été placé là sous la protection d'une divinité dont le Menhir serait l'image?

Nous avons dit que les Gaulois ne sont pas les seuls qui aient élevé des tumuli.

En lisant, dans Homère, la description du tombeau d'Hector, on sera frappé de l'identité que présente la forme de ce monument et sa disposition intérieure avec la forme et la disposition du tumulus gaulois. Le tombeau du Troyen Polydore (Enéide, liv. 3.) n'est aussi bien évidemment qu'une simple éminence, si semblable à un tertre naturel, qu'Enée n'avait pas soupçonné qu'elle couvrit une sépulture, sans quoi ce héros pieux n'eût pas voulu, en arrachant les arbustes qui croissaient à sa surface, profaner un tombeau.

Dans la similitude de ces sépultures Troyennes avec les tumuli Gaulois, voudrions-nous voir une preuve à l'appui de la tradition qui fait descendre les Gaulois des Troyens échappés au désastre d'Ilion?

Non, car ce type n'est pas plus propre aux Troyens qu'à vingt peuples de l'ancien ou du nouveau monde chez qui ont été élevés des monuments analogues.

Depuis la Bible qui nous montre Absalon inhumé dans une fosse profonde recouverte d'un énorme amas de pierres, jusqu'aux relations des voyageurs modernes qui décrivent des tombeaux identiques chez les peuples sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, tous les écrits historiques constatent que cette forme tumulaire a été adoptée chez tous les peuples à leur enfance.

Et cela devait être, car l'idée de ce monument est si simple, qu'elle a dû se présenter la première à l'homme voulant marquer la place occupée par des restes vénérés ou chéris,

L'inhumation d'un corps produisait déjà par elle-même l'exhaussement de la terre qui le recouvre, il ne s'agissait plus que d'amplifier cette éminence pour lui imprimer un caractère monumental.

Le peu de consistance de la matière dont le tertre est formé indiquait, comme la plus facile à obtenir et la moins altérable, la forme du cône large à la base et dépourvu d'arêtes.

Les angles d'un polyèdre en terre se seraient promptement oblitérés sous l'action incessante des éléments, le cône, par la courbe qui détermine ses contours, échappe à leur atteinte.

Une pratique fondée sur une observation si simple n'a pas besoin d'être empruntée par un peuple à un autre peuple, elle devait naître spontanément chez tous.

Mais si la forme générale du monument est partout à peu près la même, ses dispositions accessoires varient suivant les habitudes particulières aux peuples qui les ont élevés.

C'est ainsi que, suivant MM. Lenoir et Vaudoyer, les Tumuli Romains pourraient se reconnaître à ce que les constructions placées à leur centre sont cimentées.

On sait que par contre les constructions renfermées dans ceux des Gaulois doivent porter le cachet des monuments celtiques en pierres.

Et, dans les uns comme dans les autres, les objets qui y ont été déposés avec la dépouille des morts, fourniront presque tou-

jours des indications décisives. Disons aussi qu'il paraît constant que des éminences factices ayant les caractères extérieurs des Gals-Gals, ont été quelques fois élevées dans la seule vue de consacrer le souvenir d'un fait intéressant.

Mais ce n'a été qu'un emploi tout exceptionnel d'une forme évidemment introduite avec une destination toute spéciale.

Nous avons sous la main une application intéressante à faire des données que la science a recueillies sur ces tumuli.

A quelques pas de la ville s'élèvent, au sommet d'une montagne, deux éminences dont une a la forme elliptique et qui toutes deux offrent l'aspect des Gals-Gals.

La tradition les attribue aux Gaulois ; mais cette tradition est entourée de toute l'incertitude qui s'attache à ce mode de transmission des faits, et j'espère que la Société Archéologique tiendra à constater, par des fouilles bien dirigées, le véritable caractère de ces deux monticules.

J'en fais ici la proposition formelle et je vous demande en même temps d'appeler l'attention de M. le Préfet de Seine-et-Marne sur les pierres de Diant et de Cornois, menacées d'une prochaine destruction.

Le propriétaire de celle de Diant, m'a déclaré lui-même avoir été sur le point de la casser pour en débarrasser le sol et faire du moellon.

C'est ainsi qu'une foule de pierres celtiques ont disparu et que bientôt il resterait à peine quelques traces de cette espèce de monuments, si l'Autorité ne prenait des mesures propres à en prévenir l'anéantissement.

Déjà, dans sa sollicitude pour les sciences historiques, M. le Ministre de l'Intérieur a acquis, pour le compte de l'Etat, les monuments celtiques de Lock-Maria-Ker. M. le Préfet de Seine-et-Marne voudra sans doute, à son exemple, acquérir les parcelles de terrains sur lesquelles reposent les pierres que vous lui signalerez, et la Société Archéologique se félicitera d'avoir provoqué l'action de cet administrateur éclairé.

NOTA. M. Amédée Thierry, dans son Histoire des Gaules, que je n'avais pas encore lue au moment où j'écrivais ce Mémoire, essaie d'établir que le nom de Celtes, ne désignait que quelques tribus des Gaulois, celles qui habitaient les forêts.

Cette supposition ne me paraît pas assez justifiée pour prévaloir contre le témoignage de César, qui dit si affirmativement que *Celta* est le nom que se donnent, dans leur propre langue, les peuples appelés *Galli* dans la langue des Romains.

César avait trop *pratique* les peuples de la Gaule pour avoir pu se tromper sur un fait aussi simple et d'une vérification si facile.

Pour la question monumentale qui nous occupe, il importe peu, au surplus, que les anciens habitants des Gaules se soient appelés Celtes ou Galls, le point essentiel serait de connaître leur origine.

Or, voici, à cet égard, ce que M. Amédée Thierry admet comme prouvé.

Les Galls, sortis du Nord, habitaient, depuis les temps les plus reculés, la Gaule et les Iles Britanniques.

Plus tard, ils auraient été refoulés par les invasions des peuples conquérants dans les montagnes de ces deux pays, où se serait conservé d'une manière encore reconnaissable aujourd'hui, le type de la race Gallique.

En France, ce refoulement aurait été opéré vers le 6^e siècle avant Jésus-Christ, par les Kymris, peuple de la même famille que les Galls, et une ligne diagonale, qui couperait la France du nord-ouest au sud-ouest, tracerait à peu près exactement les limites des territoires dans lesquels se seraient cantonnés les Kymris vers le nord et les Galls vers le midi.



RECHERCHES

SUR LES MURAILLES GALLO-ROMAINES

DE LA VILLE DE SENS.

PAR M. LALLIER.

On entend répéter tous les jours que nous vivons à une époque de transition, où les éléments du passé, en lutte avec ceux de l'avenir, portent partout le trouble et la désunion. J'ignore et ne veux pas rechercher ici jusqu'à quel point cette assertion peut être juste en ce qui nous concerne; mais, pour ce qui regarde le mur d'enceinte de la ville de Sens, rien n'est plus vrai. Le passé et l'avenir s'y combattent sur tous les points, et la confusion qui en résulte fait que ni l'un ni l'autre ne s'y présentent sous des formes agréables à l'œil. Les vieux murs n'offrent plus que des ruines, non pas de ces ruines imposantes où les restes de l'art humain disputent le sol à la nature et à sa végétation triomphantes, mais des ruines nues, lourdes, défigurées et, qui pis est, recrépies. D'un autre côté, jusqu'à présent, les constructions nouvelles n'ont pas trouvé le secret d'être beaucoup plus attrayantes. Elles ne se distinguent en général ni par l'élégance, ni par la richesse. Nous n'avons déjà plus notre vieille enceinte Gallo-Romaine, flanquée de tours et garnie des portes que le moyen âge y avait pratiquées: et nous n'avons pas encore les maisons confortables, aux ouvertures multipliées et libres, pleines d'air, de lumière, de vie, dont les promenades de Sens ne sembleront plus un jour que le vaste jardin.

C'est l'heure, ou jamais, d'étudier l'ancienne enceinte de la cité Sénonaise, *Civitas in primis firma*, afin qu'au moins elle se survive à elle-même dans la mémoire des fils de ceux qu'elle abrita. Cette étude présente en ce moment d'ailleurs une importance que plus tard elle n'aurait plus. Si d'une part, en effet, la chute quotidienne ou le travestissement de ses murailles et la disparition de ses portes gothiques, font perdre à la ville de Sens son aspect pittoresque et guerrier, d'autre part, cependant, le pic

de l'ouvrier y ouvre en quelque sorte une page inconnue de l'histoire de nos pères, et les rares inscriptions, aussi bien que les nombreux débris d'architecture et de sculpture qu'on y découvre, nous offrent comme un témoignage vivant des temps qui ne sont plus.

Il serait digne de la Société archéologique de Sens de ne point laisser s'écouler tout entière, sans se livrer à aucune étude sur l'enceinte gallo-romaine de la ville, l'époque de transition où cette enceinte se trouve actuellement. Déjà de louables efforts ont été faits ; des objets importants ont été signalés et recueillis. Permettez-moi, Messieurs, d'appeler de nouveau votre attention sur ce sujet, et d'apporter mon humble pierre à l'édifice de souvenirs que je voudrais voir élever.

Je diviserai ce travail en six paragraphes intitulés :

- 1° De l'état actuel des murailles Gallo-Romaines de Sens ;
- 2° Des inscriptions qu'on y a découvertes ;
- 3° Des bas-reliefs ;
- 4° Des fragments d'architecture et de sculpture d'ornementation ;
- 5° De l'époque de construction de ces murailles ;
- 6° De leur histoire et des variations qu'elles ont subies.

§ I^{er}

DE L'ÉTAT ACTUEL DES MURAILLES GALLO-ROMAINES DE LA VILLE DE SENS.

Les murs de la ville de Sens se composaient, comme tout mur d'enceinte, de trois éléments principaux : Les murailles proprement dites, les tours et les portes.

Les portes originairement construites avec le mur, ont aujourd'hui entièrement disparu. Les vestiges d'une seule d'entre elles se voyaient encore au commencement de l'année 1844, et on lit à ce sujet, dans le bulletin archéologique publié par le comité historique des arts et monuments ¹, le passage suivant :

« Je signalerai surtout (c'est M. F. de Guilhermy qui parle) une porte tout entière de construction romaine, située près la porte Formeau, et le grand pan de mur qui touche à la porte

¹ Tome III, page 62.

Dauphine. La porte romaine, depuis longtemps murée, conserve son cintre à claveaux de briques et de pierres; entre le linteau et le cintre, l'espace est rempli par une sorte de marqueterie composée de petites pierres arrangées en losange; une de ces pierres porte une croix gravée au ciseau.... Il y a urgence à s'occuper de la conservation de ces débris. La ville de Sens a fait détruire ses belles portes gothiques pour donner de la besogne aux ouvriers dont l'hiver avait suspendu les travaux; les remparts pourraient bien à leur tour devenir victimes de la sollicitude municipale. »

M. de Guilhermy écrivait ces lignes en décembre 1848. Moins d'un an après, la porte romaine était complètement démolie. Elle n'existe plus que dans le souvenir des habitants ¹.

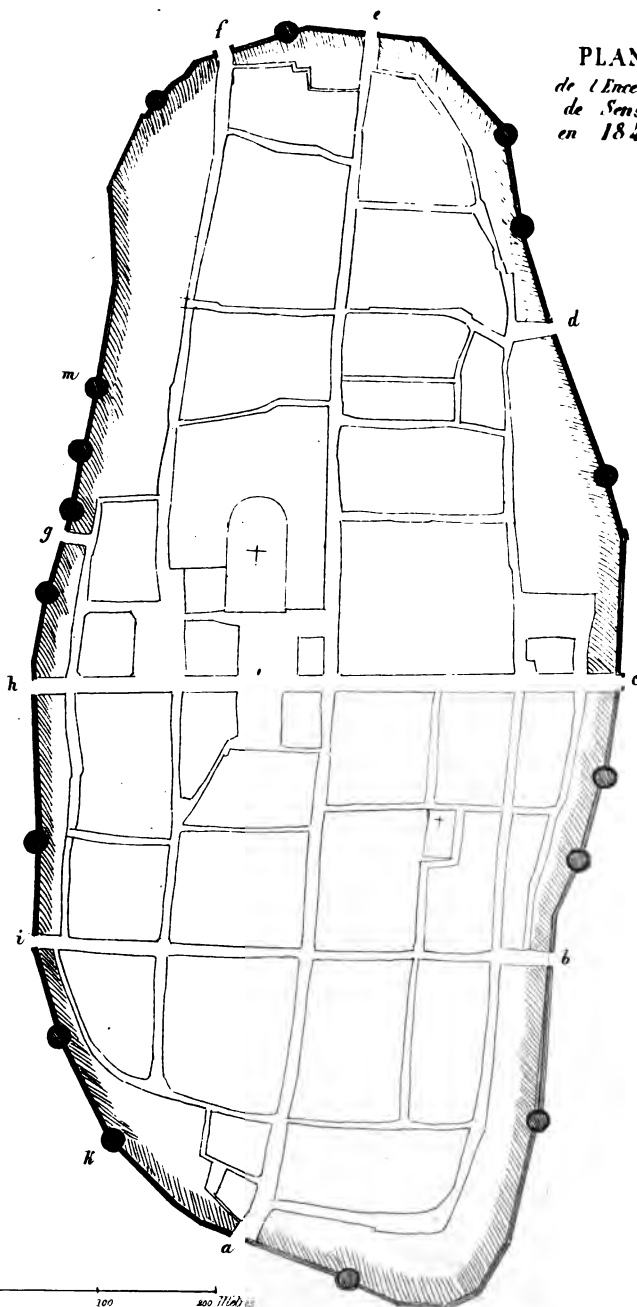
Bien avant ce dernier débris des portes Gallo-Romaines de Sens, les épaisses portes, flanquées de tours massives, que le moyen âge avait construites, étaient elles-mêmes tombées l'une après l'autre sous le marteau moderne. En sorte qu'aujourd'hui l'on pénètre dans l'intérieur de Sens au moyen de neuf ouvertures qui, par l'effet d'une vieille habitude, ont, les unes conservé, les autres usurpé le nom de portes. Ce sont les portes d'Yonne (*Planche III, a*), St-Remy (*b*), Dauphine (*c*), Saint-Hilaire (*d*), Formeau (*e*), Notre-Dame (*f*), St-Antoine (*g*), Royale (*h*) et St-Didier (*i*).

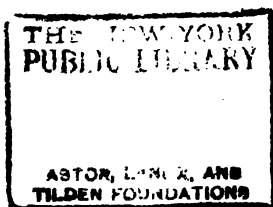
Comme ces ouvertures n'ont pas conservé le moindre vestige d'antiquité, nous n'en parlerons plus longuement qu'en traitant de l'enceinte de Sens au point de vue historique. Force nous est à présent, si nous voulons examiner l'œuvre des Gallo-Romains, de nous borner aux tours et aux murailles.

Au premier coup d'œil jeté sur ces deux parties distinctes du mur d'enceinte, on reconnaît facilement, et cette observation a été faite maintes fois, qu'elles ont été dans le principe, et pour la majeure partie, construites ensemble et d'après le même système. Partout, la partie inférieure des murs et des tours est formée de plusieurs assises d'énormes pierres de taille (*Planche IV, fig. 1 et 3*), qui tantôt en occupent toute l'épaisseur, tantôt n'en forment que le revêtement. Ces pierres sont d'un grain blan-

¹ Nous avons appris, depuis l'achèvement de ce travail, que M. Victor Petit, membre correspondant de la Société archéologique, a reproduit, par la lithographie, cette porte romaine. Elle doit figurer dans un grand ouvrage descriptif que publie en ce moment M. le baron Taylor.

PLAN
de l'Enceinte
de Sens
en 1844.





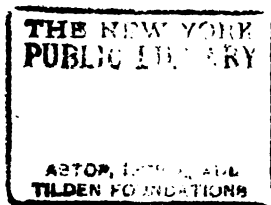
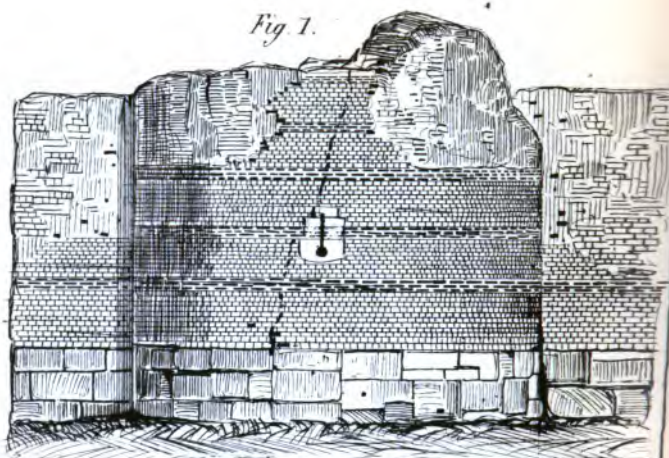


Fig 3.



Coupe en AB.

Fig 1.



Tour vis à vis le Clos le Roi
(Tour K du plan, Pl. III.)

Fig 2.

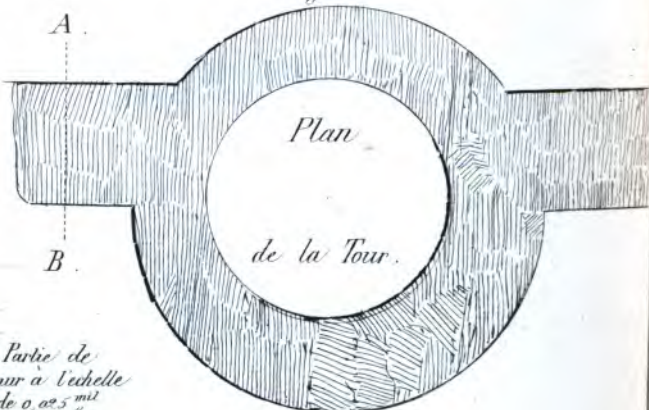
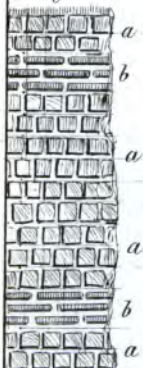
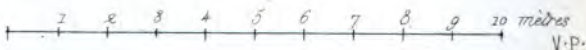


Fig 4.



Partie de
mur à l'échelle
de 0,025 mètre
a pour mètre.



châtre, tendres à la gelée, et semblables aux pierres que l'on tire de Mailly-le-Château. La plus grande d'entre celles que j'ai mesurées avait 2 mètres de longueur. Toutes, sans exception, avaient évidemment reçu une destination antérieure indiquée par les traces d'architecture et de sculpture que l'on trouve sur la plupart, et par les inscriptions funéraires et autres qui se lisent sur quelques-unes. Ces traces ont été surtout remarquées lors des démolitions, parce que les pierres sont placées dans la muraille de telle manière que la partie travaillée se trouve en dedans.

Sur ces assises de pierre, dont le nombre visible au-dessus du sol varie de une à huit, s'élève la construction connue sous le nom de mur de petit appareil.

La masse de ce mur, qui est large de 2 m. 60 à 2 m. 70, est formée de pierres dures, de cailloux et autres matériaux. Le tout est noyé dans un mortier qui, à l'intérieur du mur, est friable et contient beaucoup de gros sable et très-peu de ciment de briques pilées, tandis qu'à l'extérieur et sur une profondeur de 30 à 40 centimètres, il est beaucoup plus adhérent, aussi dur que la pierre et mélangé de ciment en grande quantité, ce qui lui donne une teinte rose plus prononcée.

Le parement extérieur du mur est formé de petites pierres taillées carrément (*Pl. IV, fig. 1, 3 et 4, aa*), dont une que j'ai recueillie porte 0 m. 15 de longueur, sur 0 m. 08 de hauteur. Cette hauteur est la même pour toutes; la longueur seule varie. Elles sont encastrées dans le mortier extérieur à une profondeur de 0 m. 12 à 0 m. 15, et isolées les unes des autres par ce mortier qui remplit les interstices larges d'environ 0 m. 02. Ces pierres qui, par leur juxtaposition régulière, forment une série de lignes horizontales, sont, non point en grès, mais en calcaire dur, où paraissent incrustés des coquillages que je laisse aux géologues de la Société archéologique le soin de qualifier.

Entre les lignes horizontales formées par les pierres de revêtement, et à différentes hauteurs, viennent se placer des cordons de briques (*Pl. IV, fig. 4 et 4, bb*) qui règnent tout autour du mur d'enceinte.

Le premier de ces cordons, en partant d'en bas, est à une distance très-variable de l'assise supérieure de grosses pierres. Entre cette assise et le cordon, le nombre des rangées de pierres de revêtement varie avec la distance. Le plus petit nombre en est de 2, le plus considérable de 24. Mais entre ce premier

cordon de briques et les cordons supérieurs, on compte presque partout douze rangées de pierres de revêtement, formant ensemble une hauteur de 1 m. 25 environ, ce qui donne pour chaque rangée 0 m. 104 m., résultat correspondant parfaitement avec la hauteur de ces pierres et leur distance indiquées plus haut. Chaque cordon est formé de trois rangs de briques superposées et alternant, séparées entre elles, en même temps que consolidées par un ciment rouge d'une épaisseur de deux centimètres. Les briques étant elles-mêmes épaisses de 4 centimètres, il en résulte que l'épaisseur totale du cordon est de 18 centimètres environ. Je n'ai pu recueillir, dans les démolitions, qu'une brique entière. Elle a 35 centimètres de longueur sur 0 m. 29 de largeur.

Nulle part la partie supérieure des murs ne présente de traces de ce qui devait en faire autrefois le couronnement. Partout elle est en ruines, ou bien elle offre des réparations d'une époque très-postérieure à la construction.

Les tours, au nombre de seize, ont été, les unes recrépies, les autres refaites de fond en comble, du moins quant au parement extérieur. L'une des mieux conservées (*Pl. III, k*) est en ce moment ¹ en pleine démolition. Toutes celles qui n'ont point été complètement réparées portent des meurtrières pratiquées dans le moyen-âge. Ces meurtrières consistent en une fente perpendiculaire qui se termine dans la partie inférieure par un trou de forme ronde. Une de ces fentes se voit au fond d'une ouverture rectangulaire et assez large, pratiquée dans les pierres de taille qu'on substituait pour cet effet au revêtement ordinaire. Elle existe à la première tour au-dessous de la terrasse du collège. (*Pl. III, m.*)

Tel est, Messieurs, l'aspect général actuel des murailles et des tours gallo-romaines.

Afin d'en mieux faire saisir la configuration, j'ai joint à ce travail deux plans réduits de l'enceinte de la ville. L'un est un plan par terre, représentant la forme de cette enceinte à la fin de l'année 1844. Les tours alors existantes y sont indiquées. (*Voir Planche III*). L'autre ² est un plan visuel, qui présente

¹ Cette partie du travail a été lue à la séance du 3 mars 1845.

² Les dimensions de ce plan n'ont pas permis de le reproduire dans le présent bulletin. Nous ferons en sorte d'en donner au moins quelques fragments lorsque la dernière partie de ces *recherches sur les murailles de Sens* sera publiée.

le développement complet des murailles, à l'échelle de 0,005 millimètres par mètre. M. Vignon, Ingénieur en chef, notre collègue, a bien voulu me prêter son concours pour l'exécution de ce plan, et M. V. Petit, membre correspondant, s'est chargé de le reproduire par le dessin. Nous n'y avons retracé avec détail que les parties des murailles qui offrent encore le caractère gallo-romain. Le reste a été seulement indiqué.

Ce dernier travail nous a conduit à relever plusieurs particularités assez remarquables. Ainsi, vers les portes Dauphine, Notre-Dame et St-Antoine, les assises de grosses pierres sont multipliées et interrompent les cordons de briques. Près de la tour de la maison de M. Schæpfer, le cordon de briques supérieur est subitement interrompu par une des pierres de ces assises qui s'élèvent, en cet endroit aussi, à une très-grande hauteur. Puis, immédiatement après, mais à des hauteurs différentes, reprennent deux nouveaux cordons de briques qui se terminent au milieu du mur recrépi du jardin de M. Rigodin. Ces nouveaux cordons sont séparés l'un de l'autre par seize rangées de pierres de revêtement, tandis que partout ailleurs, depuis la porte d'Yonne jusqu'à la porte St-Antoine, j'ai constaté que les cordons de briques étaient constamment séparés entre eux par douze de ces rangées.

Depuis l'endroit qu'occupait l'arceau romain, vis-à-vis le chemin des Coquesalles, jusqu'à la maison de M. Vernay, les assises de grosses pierres sont visibles au nombre de 7 ou 8, et la dernière en haut se compose de pierres plus longues et plus plates que les autres.

De la porte St-Antoine à la porte d'Yonne, le plan offre de grandes lacunes, à cause de la destruction presque complète, en cette partie, de l'enceinte romaine. J'ai cependant remarqué que, dans le mur de M. Lacave, où les assises de grosses pierres se sont trouvées enterrées sous les terrassements qu'a exigés la confection de la route Royale, les deux cordons de briques n'étaient séparés que par dix rangées de pierres de revêtement, et près du jardin de M. Huré, beaucoup plus bas, par neuf rangées.

Entre ce jardin et l'atelier du sieur Ballard existait, il y a quelques semaines encore, le débris le plus remarquable, à mon sens, de l'ancienne enceinte. La tour que fait démolir en ce moment M. Vieille montrait, dans son extrémité inférieure, trois

assises d'énormes pierres. Dans la hauteur de la tour et du mur voisin, existaient cinq cordons de briques parfaitement reconnaissables. Le cordon inférieur était séparé de l'assise par dix à onze rangées de pierres de revêtement. Les autres avaient entre eux, si je ne me trompe, car je n'ai pu le vérifier à temps, neuf de ces rangées. Trois meurtrières du moyen âge s'y faisaient remarquer : celle du milieu, semblable aux premières que j'ai signalées plus haut, et les deux autres formées d'une ouverture elliptique, dont la longueur se présentait dans le sens horizontal, et qui avaient été pratiquées pour l'usage du canon.

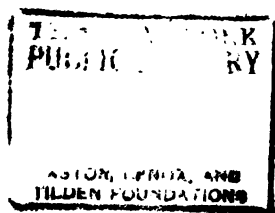
L'établissement de ces meurtrières et la pose des pierres de taille, dans lesquelles on les ouvrait, n'avait en rien nui à la solidité du reste de la tour dont le mur avait 2 m. 65 d'épaisseur et dont le revêtement était en très-bon état de conservation, sauf dans la partie supérieure, anciennement restaurée et où fleurissaient quelques arbustes sauvages.

Ce n'est pas sans quelque regret, je l'avoue, que j'ai vu disparaître ce précieux débris. Outre la page d'histoire qu'il me retraçait plus vivement qu'aucun autre, je trouvais un secret plaisir à jeter en passant un regard sur cette vieille tour. Peut-être y avait-il là un peu de ce sentiment qui se forme de tant d'éléments divers et qu'on appelle l'amour du pays. Un spirituel écrivain disait que si l'habitant des plaines paraît ne pas autant aimer le sol natal que l'habitant des montagnes, c'est que « dans les montagnes, la patrie a une physionomie; dans les plaines, elle n'en a point. C'est une femme sans visage qu'on ne saurait aimer malgré toutes ses bonnes qualités ¹. » Or, pour nous, habitants de la plaine de Sens, la physionomie inerte de notre sol s'animait par la présence de ces monuments antiques. Ils en étaient les traits vivants; et quand on les efface sans les remplacer dignement, il semble que l'on brise un de ces mille et bien-aimés liens qui attachent à la patrie le cœur de l'homme.

Il nous restera du moins de cette tour un souvenir. L'un de nos honorables collègues, M. Vignon, en a pris un croquis que M. V. Petit a bien voulu reproduire au moyen de la lithographie. (Pl. IV.)

¹ Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*.

f2



Echelle de 0,05 Centim^{re} pour mètre

Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 4.

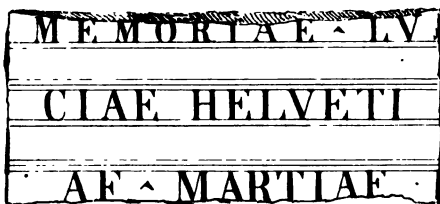


Fig. 5.

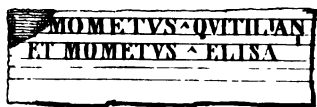


Fig. 6.

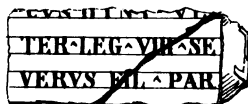


Fig. 7.

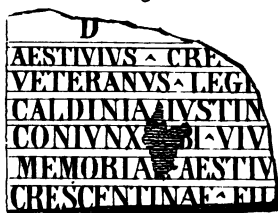
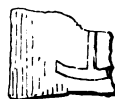


Fig. 6.



§ II.

DES INSCRIPTIONS TROUVÉES DANS LES MURAILLES DE SENS.

Il est à regretter qu'en démolissant les murs de ville on n'ait pas, dès le principe, recueilli avec soin et abrité les inscriptions qui ont pu être découvertes. Celles que l'on a rassemblées en dernier lieu dans le jardin de la Mairie, sans offrir un grand intérêt au point de vue général de la science, méritent cependant, à plus d'un titre, de figurer dans le musée Sénonais. Peut-être sera-t-il possible un jour de rapprocher quelques-unes de ces inscriptions des bas-reliefs qui accompagnaient sans aucun doute plusieurs d'entre elles, et d'arriver ainsi à des données beaucoup plus positives et sur leur sens et sur leur valeur. En fait d'épigraphie, le principe est de ne rien négliger, et les inscriptions les moins importantes au premier abord, les plus défigurées, peuvent conduire en un moment donné et par des rapprochements ultérieurs à des découvertes intéressantes pour l'histoire de la cité.

J'ai compté six inscriptions latines dans le jardin de la Mairie et une dans l'escalier de la Bibliothèque. Il paraît, si j'en crois quelques *on dit*, qu'il en a existé plusieurs autres. Je serais heureux, Messieurs, que quelques-uns d'entre vous, plus versés que moi dans l'histoire de l'archéologie Sénonaise, voulussent bien à cet égard me mettre à même de compléter, autant que possible, la statistique de nos richesses gallo-romaines.

Parmi ces sept inscriptions, deux m'ont paru n'être point, quant à présent, susceptibles d'explication. L'une d'elles a été gravée sur une pierre de forme ovale, déprimée par le haut et qu'une main soutient de côté'. (*Pl. V, figure 1.*) La main et une partie de la pierre existent seules, et les quelques lettres qu'on peut lire présentent un fragment trop incomplet pour en tirer parti.

La seconde contient ces mots : *Murus privat*, sans doute *Murus privatus*. C'était l'indication pure et simple d'une propriété particulière, probablement placée au milieu d'une propriété publique; mais dans quelles conditions, par quelle raison, c'est ce

¹ Toutes ces inscriptions ont été rapportées à l'échelle de 0^m.050^m. pour mètre.

qu'il m'est d'autant plus impossible de deviner que je n'ai la connaissance d'aucun document analogue.

J'insiste cependant, Messieurs, pour que ces fragments soient conservés avec autant de soin que les autres. D'autres fouilles, d'autres découvertes, des connaissances plus approfondies, nous conduiront plus tard peut-être à l'explication qui nous fuit aujourd'hui.

Des cinq autres inscriptions, celle indiquée sous le n° 3, dans la planche V, a été trouvée dans les fondations du mur de M. Vernay, près de la porte Formeau.

La pierre qui la porte a 1 m. 50 c. de hauteur sur 0 m. 55 c. de largeur. Elle est d'un grain grisâtre, plus fin et plus dur que dans la plupart de celles qui composent les dernières assises des murs. Le milieu en a été évidé de manière à figurer de chaque côté une colonne en demi relief. Le haut présente un fronton triangulaire. Les deux colonnes soutiennent une plate bande sur laquelle sont inscrites les deux lettres sacramentelles D. M. *Dis Manibus*. Entre ces lettres, une feuille de lierre est gravée. L'inscription, comprise entre les deux colonnes, est entière et on doit la lire ainsi :

Dis manibus. Aniceti civis Mediomatrici. Vixit annis duodeviginti.

Aux dieux mânes. (Tombeau) d'Anicetus, citoyen de Metz. Il vécut dix-huit ans.

Quel était cet Anicetus, citoyen de Metz? Comment se trouvait-il à Sens? Quels rapports existaient entre ces deux villes de la Gaule? La voie romaine qui conduisait de Sens à Troyes, par la vallée de la Vanne, se prolongeait-elle au-delà de Troyes jusqu'à Metz, et établissait-elle entre ces contrées différentes des rapports analogues à ceux créés de nos jours par la route d'Orléans à Nancy, et plus fréquents encore? Cette pierre tumulaire, à grain dur, dont la partie inférieure brute paraît avoir été destinée à être enfouie dans la terre, comme le socle d'une borne, n'avait-elle pas été dressée primitivement le long de cette voie romaine, qui passait à peu de distance du lieu où elle a été trouvée? Questions qu'on peut agiter, mais dont la solution incertaine ne saurait nous arrêter plus longtemps. Constatons seulement que

cette inscription, qui est la seule que nous possédions entière, paraît remonter, par la forme des caractères et par sa nature, au I^{er} ou au II^e siècle.

L'inscription n° 4 se trouve sur une pierre tendre, longue de 1 m. 16 c. et haute de 0 m. 50 c. Les caractères y sont gravés entre deux lignes parallèles. On y lit :

Memoriæ Luciae Helvetiæ Martiæ.
A la mémoire de Lucia Helvetia Martia.

Si la partie supérieure du monument existait, nous saurions, d'après le commencement de l'inscription qui nous manque, s'il faut regarder le mot *Helvetiæ*, comme désignant la patrie, ou s'il n'est, comme je le crois, que le cognomen de *Lucia*; ou encore si le mot *Martiæ* désigne le nom de la mère de *Lucia*, ou celui de sa maîtresse, dans le cas où elle aurait été esclave.

Les lettres de cette inscription portent des traces évidentes de la peinture rouge à l'aide de laquelle les Romains les faisaient ressortir. Il serait à désirer qu'aussitôt que ces monuments auront été rangés avec ordre dans le lieu qu'ils devront occuper définitivement, on indiquât de nouveau les lettres au moyen d'une couleur rouge analogue.

Le fragment d'inscription n° 5 présente cette particularité remarquable, que deux des trois noms qui s'y trouvent gravés ne se rencontrent, que je sache, sur aucune inscription connue. Il porte :

Mometus Quitiliani et Mometus Elisa.
Mometus, fils de *Quitilien* et *Mometus Elisa*.

Les noms de *Mometus* et d'*Elisa* ne sont certes pas communs. Quelques personnes ont cru voir dans le dernier de ces mots, une forme chrétienne qu'elles rattachaient à l'*Elisæus* des traductions de la Bible. Cette circonstance jetterait un nouvel intérêt sur l'inscription, qui serait la seule présentant le caractère chrétien. Jusqu'à plus ample informé je ne crois pas, Messieurs, que vous adoptiez cette opinion, car si le mot *Elisæus*, d'origine juive, est devenu chrétien, celui d'*Elisa*, bien qu'on ne le rencontre sur aucune autre inscription, n'était cependant point ignoré des Romains du siècle d'Auguste, et vous avez tous

répété déjà ce vers de la célèbre imprécation de Didon mourante :

Et Diræ ultrices, et Di morientis Elisæ.

Les deux autres inscriptions qui nous restent à expliquer sont relatives à des vétérans de l'armée romaine. Dans celle qui porte le n° 6, bien que le commencement de l'inscription manque et qu'on n'aperçoive qu'à peine, en haut de la pierre mutilée, l'extrémité inférieure des lettres d'une des lignes, je crois qu'on peut rétablir cette ligne ainsi : *CVNDINI VE*. Si l'on se rappelle ensuite le rôle qu'a joué dans les Gaules la famille nombreuse des Secundinus, il sera facile de lire :

Secundini veterani legionis octavæ Severus filius parenti.

Aux Dieux mânes. Tombeau de Secundinus, vétéran de la huitième légion. Sévère, son fils, à son père.

La pierre qui porte ce fragment d'inscription ayant été conservée dans toute son épaisseur, on peut voir distinctement sur le côté droit le signe indicatif des monuments dédiés *sub ascid*. Il est en forme de doloire.

Dans la 7^{me} inscription (celle qui a été déposée dans l'escalier de la bibliothèque) un autre vétéran et son épouse, élevant un tombeau à leur fille, déclarent se le destiner en même temps à eux-mêmes.

L'inscription, quoique un peu mutilée, peut se rétablir ainsi :

D. M. Æstivius Crescens veteranus Legionis (VIII?) et Caldinia Justinia conjunx sibi vivi et memoriæ Æstiviæ Crescentinæ filiæ.

Aux Dieux mânes. Æstivius Crescens, vétéran de la huitième légion, et Caldinia Justinia son épouse, vivants, à eux-mêmes et à la mémoire d'Æstiviæ Crescentina, leur fille.

Je propose *Crescens* qui va mieux à la dimension de la pierre que *Crescentinus* ou *Crescentius*. Le nom *Crescentina* n'y fait point obstacle, car on appliquait souvent aux filles le diminutif du *cognomen*. De même, le chiffre VIII me paraît avoir dû être celui de la légion. — *Conjux* est la vieille orthographe du mot *conjux*. — Très-souvent il arrivait que, lorsqu'on élevait un tom-

beau pour un des siens, on le consacrait en même temps pour soi-même. J'ai recueilli dans Fabretti une inscription analogue où un *Claudius Crescens* élève un tombeau à lui-même et aux siens : *Fecit et sibi et suis*, y est-il dit ¹. On peut voir aussi dans Montfaucon ² le dessin d'un monument qu'un *Secundinus* élève à son épouse *et sibi vivens*. On trouve dans le même volume de Montfaucon, deux autres monuments élevés à des *Secundinus* dont l'un est qualifié, comme celui de Sens, de *Veteranus*.

Les deux inscriptions relatives aux vétérans *Secundinus* et *Crescens*, ont été, si mes renseignements sont exacts, recueillies dans les fondations du mur de M. Mou-Jolly. On ajoute même que la dernière de ces inscriptions portait, comme l'autre, sur le côté, le signe de la consécration *sub ascid*, avec ce mot au-dessous : MARTI. Malheureusement les ouvriers, voulant concilier l'amour de la science avec celui de l'économie, ont cru devoir scier le devant de la pierre sur une épaisseur de 5 à 6 centimètres seulement, en sorte qu'il en résulte deux inconvénients; d'abord, que le complément naturel de cette inscription tumulaire, complément très-curieux en ce qu'il aurait pu jeter du jour sur un point d'épigraphie encore fort obscur, se trouve perdu, et ensuite qu'un fragment s'est déjà détaché de la partie conservée dont l'épaisseur n'est pas suffisante.

Emettons le vœu qu'à l'avenir une surveillance active, exercée sur les murs en démolition, en fasse distraire, sans les mutiler, tous les objets antiques de nature à intéresser l'art ou l'histoire.

§ III.

DES BAS RELIEFS³.

Dix-sept fragments plus ou moins incomplets des bas-reliefs extraits des murs de Sens, sont conservés dans la cour et dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville.

On peut les diviser en deux catégories. Dans la première se placeraient les bas-reliefs dont rien n'indique la destination posi-

¹ *Fabretti, Inscriptiones antiquæ* : Rome, 1699, in-folio, p. 125.

² Supplément à l'Antiquité expliquée, tome v.

³ Ce paragraphe a été lu dans la séance du 2 juin 1845.

tive, et qui ont sans doute appartenu à des monuments de diverse nature. Ces bas-reliefs sont au nombre de huit. La seconde catégorie comprendrait ceux qui ont appartenu à des monuments funéraires. Ils sont au nombre de dix en y joignant un fragment de statue qui a été placé, lors d'une reconstruction récente, dans le mur du jardin de M. Feineux, près de la porte St-Didier.

Les trois fragments qui ont été scellés dans le mur du fond de la cour, à gauche, appartiennent à la première catégorie. En voici la description succincte, ainsi que celle des cinq autres qui, par l'incertitude où l'on est sur leur destination, ne me paraissent pas mériter, quant à présent, que nous nous en occupions longuement.

Le premier fragment, dans la cour, représente une partie du corps d'un cheval et les pieds du cavalier. Le cheval porte à la croupe des traces qui ressemblent à des écailles ou aux plumes courtes d'un aile. Les pieds de derrière sont ramassés sous lui. (*Pl. VI, fig. 1.*)

Deuxième fragment (*fig. 2*) au-dessus du premier. Il contient le torse d'un homme, le bras gauche étendu en arrière. Une aile gigantesque se déploie dans le fond.

Le troisième (*fig. 3*) offre la tête et le buste d'un jeune homme coiffé d'un bonnet phrygien. Derrière les épaules on distingue deux appendices sculptés qui sont peut-être les jarrets repliés d'un aigle. (Jupiter enlevant Ganymède ?)

Le quatrième, dans le jardin, représente un homme assis ou plutôt à demi étendu à terre, et une femme debout, dans des proportions plus grande que nature. On ne voit que le milieu du corps ; les extrémités manquent. Entre les deux personnages on distingue la jambe et le pied d'un enfant, dans une position telle qu'on a peine à se défendre de l'idée que cette scène représente l'Amour conduisant Diane auprès d'Endymion endormi.

Cinquième. Tête séparée du corps et mutilée.

Sixième. Tête et buste de femme les bras en l'air.

Le septième représente en pied une femme nue, d'environ 50 centimètres de hauteur.

Le huitième est un agneau très-mutilé, dont les pieds se crispent et sur lequel on aperçoit la trace reconnaissable des deux serres d'un oiseau de proie qui l'enlève.

Tels sont les premiers bas-reliefs. J'ignore dans quelle partie des murs chacun d'eux a été trouvé, renseignement que je re-

182



Fig. 3.

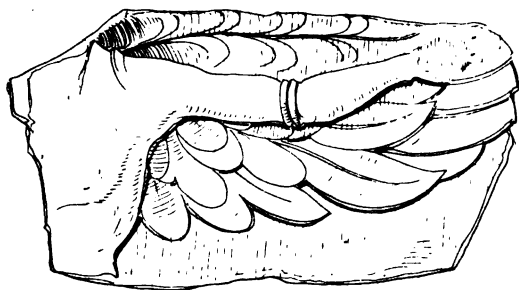


Fig. 2.

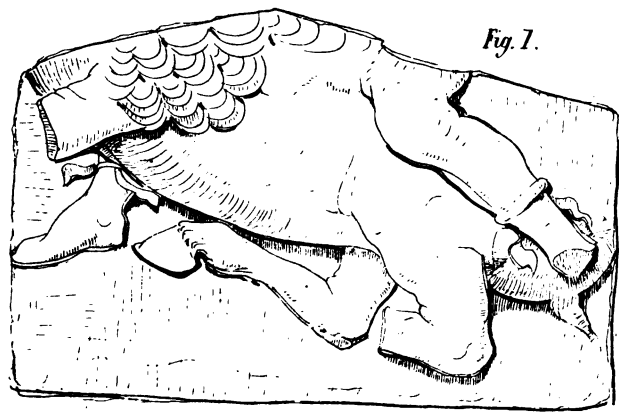
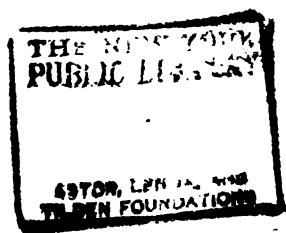


Fig. 1.

Échelle de 0.06" pour Mètre.

V. P.



garde comme utile et que je prie ceux d'entre vous , Messieurs, qui le pourraient faire, de me procurer.

Je n'aperçois pas avec certitude, je le répète, quelle a pu être la destination de chacun d'eux. Je serais assez disposé à croire que le premier et le second fragments, dans la cour, appartiennent au même bas-relief, et que le bras déployé dans la figure 2, est celui du cavalier qui monte le cheval de la figure 1^{re}. Ce seraient bien alors les plumes d'une aile qu'offrirait la croupe. La seconde aile se déploierait derrière le bras du cavalier, et l'on pourrait supposer avec vraisemblance que ce bas-relief représente Persée monté sur Pégase pour aller délivrer Andromède. Les pieds du cheval sont en effet repliés sous lui de telle façon qu'il est difficile de ne pas croire qu'il vole.

Pour ce qui est des autres fragments, je ne ferai qu'une seule observation en ce qui concerne le septième. J'ai souvent formé le désir, en étudiant les objets rassemblés pêle-mêle et entassés dans le jardin de la Mairie, de les voir placés ailleurs et disposés de manière à ce qu'on pût les examiner de près et sous toutes les faces. J'ajoute, en exprimant ici ce vœu, que la création d'un musée lapidaire aurait l'avantage de soustraire aux regards du public, et surtout à ceux des jeunes enfants, que j'ai vu jouer à l'entour, des sculptures semblables à celle dont je parle et qui représente une femme nue. Ce sont là des monuments qu'il faut conserver sans doute, mais qu'on ne doit offrir qu'à la vue des personnes habituées à traiter les objets antiques avec respect et à ne voir en eux, quels qu'ils soient, qu'un sujet d'études et de réflexions sérieuses.

Les dix fragments de la deuxième catégorie appartenaient, ainsi que je l'ai dit, à des monuments funéraires. Bien qu'aucun d'eux ne porte avec lui l'inscription qui en est l'accompagnement ordinaire, je pense qu'ils offrent d'ailleurs assez de détails caractéristiques pour qu'on puisse affirmer que telle a été leur destination. Parmi ces fragments, neuf ont entre eux une entière analogie. Le dixième me paraît mériter une mention à part.

Examinons d'abord les neuf premiers :

Le premier est une niche de pierre, dont la partie supérieure est sculptée en coquillage, formant dôme au-dessus de la tête des trois personnages que la niche contient. Deux de ces statues sont trop mutilées pour qu'on les puisse décrire. Celle du milieu, au fond de la niche, représente une jeune femme portant à la main

gauche un petit coffret à serrure. Les jambes, à partir des genoux, manquent. La partie conservée a 0 m. 70 centimètres de haut. Ce monument a été autrefois peint en rouge, remarque que j'ai déjà faite pour les inscriptions (*Pl. VII, fig. 1*).

Deuxième fragment. Trois têtes vues avec le buste, très-mutilées. La pierre, qui portait le reste du corps, manque.

Troisième. Ce fragment, sur lequel on voit une tête et son buste, paraît se rattacher au précédent. Il est mutilé comme lui.

Quatrième. Statue dans une niche, portant un panier à anse dans la main gauche. La pierre a 1 mètre 60 c. de haut sur 0 m. 75 de large.

Cinquième. Deux statues dans une niche dont la partie supérieure manque. La statue de gauche, qui paraît avoir représenté une femme est très-mutilée. Celle de droite, bien conservée, représente un personnage vêtu d'un manteau, ceint d'un glaive et portant à la main gauche un panier à anse (*Pl. VII, fig. 2*). Sur le côté droit de la pierre, on distingue avec beaucoup de peine, à cause des fragments voisins qui masquent cette partie, une main tenant l'*ascia*. Cet instrument ressemble exactement à la doloire d'un tonnelier. Il est sculpté en relief, tandis que, sur le côté de la pierre qui porte l'inscription signalée dans le paragraphe précédent sous le n° 6, l'*ascia* est gravée au trait seulement.

Sixième. Personnage assis dans un fauteuil d'osier ou de jonc, et au fond d'une niche (*Pl. VII, fig. 3*). La partie supérieure du corps jusqu'à la ceinture manque, la pierre superposée qui formait le reste de ce bas-relief n'ayant point été retrouvée. Le personnage assis tient de la main gauche, sur ses genoux, un coffret entr'ouvert. Deux autres personnages sont placés, l'un devant, l'autre derrière lui. Tous deux sont debout. On ne voit aussi que la partie inférieure de leurs vêtements et les pieds qui, comme dans les autres fragments, portent des chaussures de peau. Je n'ai trouvé sur aucun des monuments funéraires décrits dans les ouvrages spéciaux que j'ai consultés, de fauteuils d'osier ou de jonc semblables à celui qui existe ici. Montfaucon seul donne la description de statues de femmes allaitant des enfants et qui sont assises sur des sièges tressés de la même manière. Il les regarde comme des statues gauloises. Elles sont accompagnées d'inscriptions dont on n'a pu donner jusqu'à présent aucune explication plausible.

Fig. 1.



Fig. 2.



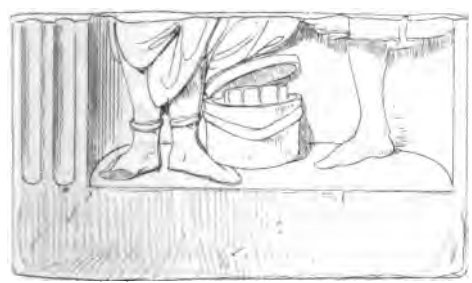
Fig. 3.



Fig. 5.

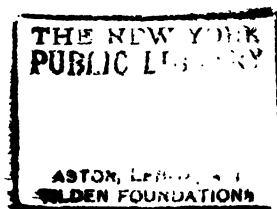


Fig. 4.



0,06 Cent. pour 1 Metre.

V.P.



Septième. Ce fragment ne contient que les pieds de deux personnages qui étaient aussi placés dans une niche, et entre eux, à terre, on voit un coffret à demi entr'ouvert, ressemblant à une trousse ou nécessaire à compartiments (*Pl. VII, fig. 4*).

Le huitième morceau a dû être le monument de quelque riche citoyen. Il est sculpté sur trois faces. En avant, se tient, dans la niche habituelle, le principal personnage. Il a subi d'assez graves mutilations qui empêchent de distinguer nettement autre chose que les plis nombreux d'un ample manteau, le bord inférieur de la tunique, et les pieds chaussés de la manière ordinaire. Sur les deux autres faces, sont sculptés, mais beaucoup moins en relief, deux personnages plus petits, dont l'un, celui de gauche, a suspendu au-dessus de sa tête le panier à anse que j'ai déjà signalé plusieurs fois. Le personnage de droite porte à la main gauche deux objets, dans l'un desquels il est facile de reconnaître le *ληκύθος*, *lecythus*, vase à mettre de l'huile ou des parfums, et dont l'autre m'est inconnu. Dans la main droite, il tient les *ξύστραι*, en latin *strigillis*, instrument pour gratter la peau après le bain et d'où est venu notre mot français *étrille*. Ces objets, portés par un personnage secondaire, indiquent manifestement que celui-ci est un esclave. Une statue du musée Pie-Clémentin, citée par M. Letronne dans un article du *Journal des savants*¹, représente un jeune nègre portant le *ξύστρο-λήκυθος* composé du *lecythus* et du *strigillis* passés dans un anneau. Nous savons d'ailleurs que, sous les empereurs, à Rome, les gens aisés avaient tous un esclave pour porter le *lecythus*, en sorte que le mot *αὐτολήκυθος* (qui porte lui-même son *lecythus*) était devenu synonyme de *pauvre diable*. Il est probable que le personnage de gauche est un autre esclave chargé de porter d'autres objets de nécessité première, qu'on renfermait sans doute dans des paniers ou cabats semblables à celui qu'on voit suspendu au-dessus de lui.

Le neuvième fragment (*Pl. VII, fig. 5*) contient la partie inférieure des jambes d'un personnage placé dans une niche. On reconnaît facilement qu'une partie du corps devait être couverte d'une peau de mouton, garnie de sa laine, qui tombait jusqu'au

¹ Août 1833, page 477. Article sur un papyrus grec annonçant récompense à celui qui ramènerait deux esclaves échappés. Voyez aussi pour les *lecythus*, n° d'octobre 1833, p. 620.

dessous des genoux. Ce vêtement me paraît indiquer un personnage gaulois. Il est fâcheux que ce fragment n'ait point été réuni aux autres, et qu'on n'ait pas cherché surtout à le compléter lors de la destruction du mur dont il faisait partie et dans la reconstruction duquel il a été employé de nouveau.

J'ai dit que ces neuf fragments appartenaient à des monuments funéraires. Et, en effet, comme il est facile de le voir par la description succincte qui précède, ils en offrent les caractères. La représentation en pied ou en buste du défunt, n'a rien de particulier à la Gaule romaine. Elle se retrouve sur des tombeaux romains disséminés en d'autres contrées. Mais le coffre ou panier est un détail caractéristique des tombeaux gallo-romains.

Montfaucon, dans le tome V du supplément à son *Antiquité expliquée*, consacre un livre tout entier, le quatrième, à la description des monuments funéraires découverts dans la ville de Metz et remontant à l'époque gallo-romaine. Presque tous ont la plus entière analogie avec les fragments que nous possédons et ne peuvent laisser aucun doute sur le caractère de ces derniers.

S'il fallait au reste à cet égard une dernière preuve, elle nous serait fournie par un tombeau de soldat gaulois, dont Millin a donné le dessin dans ses *Monuments antiques inédits*. Ce tombeau existait dans la pépinière des demoiselles Sauvalle à Sens; elles en firent présent à M. Labergerie, préfet de l'Yonne. Il se voit aujourd'hui, m'a-t-on assuré, à l'entrée de la bibliothèque d'Auxerre. Il représente, comme on peut le voir par la gravure de Millin, un personnage debout dans une niche, portant un panier à anse, et accompagné de cette inscription :

Valerius Crassus(?) causarius ex milite Pretoriani. Frater et conjux paraverunt.

Valerius Crassus, soldat invalide de la milice Prétorienne. Son frère et son épouse lui ont élevé ce tombeau.

Il est à regretter que ce monument qui, parmi ceux qu'on a découverts à Sens, est le seul où l'inscription se trouve réunie au bas relief, ne soit plus en la possession de notre ville.

Les personnages sculptés sur ces tombeaux étaient sans doute les statues plus ou moins ressemblantes des défunts. Mais, que signifient ces paniers avec ou sans anse, ces coffrets qu'on remarque partout entre les mains des statues ou à leurs pieds?

Montfaucon, en citant un monument de Metz, où le défunt est qualifié *Negociator artis cretariæ*, dit : « Il tient à la main un petit coffret, ce qui pourrait faire croire que cela regarde son négoce, si l'on ne voyait la même chose dans la plupart de ces monuments de Metz. » Puis, il ajoute plus loin : « Dans les autres monuments des Gaulois, surtout dans ceux qu'on trouve dans la Bourgogne, ils tiennent aussi fort souvent un gobelet, apparemment parce qu'ils étaient dans un pays célèbre par ses bons vins : d'autres fois un marteau ou quelque instrument. On voit aussi entre leurs mains, de petits chiens, des colombes, des phioles, et quelquefois deux de ces choses, une à chaque main. On ne peut donner de cela d'autre raison que le caprice. »

Ne faut-il voir avec Montfaucon que l'effet du caprice des artistes dans ces objets que les statues des morts tiennent à la main ? Ne serait-ce pas plutôt une trace de l'habitude commune à tant de peuples antiques, d'enterrer avec les morts les objets qui leur servaient ordinairement, comme s'ils devaient leur être encore nécessaires dans le royaume des ombres ? Dans l'Inde encore, comme chez les anciens Scythes, les esclaves sont immolés sur les tombeaux de leurs maîtres. Si les Gaulois ne sacrifiaient point ainsi les leurs, n'est-il pas probable du moins qu'ils suivaient ce penchant si naturel, qui porte l'homme à placer dans la tombe, avec ceux qu'il a perdus, les objets matériels qui leur étaient chers, et n'ont-ils pas dû, dès-lors, représenter ceux-ci sur le monument, en même temps que le personnage auprès de qui on les avait placés ? Ainsi le petit coffret à serrure, que l'on voit entre les mains de la jeune fille du premier fragment, ne pourrait-il pas être son écriin ? Dans les fragments 6 et 9, ces coffrets entr'ouverts, à compartiments, ne présentent-ils pas toute l'apparence de ce que nous appelons aujourd'hui des nécessaires ? Et cet ensemble d'objets en usage pour le bain, portés par des esclaves dans le dernier fragment, ne pourraient-ils pas avoir été placés dans la tombe à côté de ce riche personnage, à qui ses habitudes de luxe les avaient rendus indispensables ?

Sans tenir beaucoup à cette hypothèse, je la crois cependant plus acceptable que le caprice, qui, en général, ne rend raison de rien, et, moins que de tout le reste, d'une habitude qui paraît avoir été si générale et si constante.

J'arrive au dixième fragment qui est placé à l'écart dans le jar-

din de la Mairie et qui représente deux sujets différents, dont l'un a le mérite d'être complet, bien que la partie inférieure de la pierre, où étaient sculptés les pieds des personnages, n'ait point été retrouvée. (*Pl. VIII, fig. 1.*)

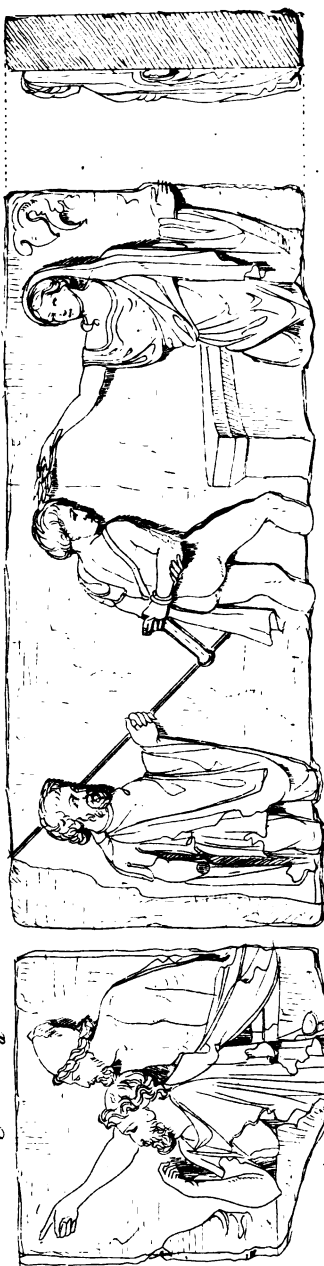
On y voit un captif nu, portant sa tunique sur l'épaule et son glaive suspendu à un baudrier. Il a les mains liées derrière le dos, et s'incline devant une femme qui lève au-dessus de sa tête un rameau, comme pour le bénir ou le consacrer. Dans le fond se voit un autel. A gauche, un homme à longue barbe, vêtu d'un manteau, d'une tunique et d'un caleçon, tient à la main une lance à l'aide de laquelle il presse la marche du captif. Les figures, parfaitement appréciables, quoique un peu mutilées, les formes fortement accusées, la sobriété des détails, et jusqu'à la nature particulière de la pierre, tout indique un sujet traité avec soin, un des sujets de prédilection des anciens.

Quel est ce sujet ?

La première idée qui m'avait frappé, avait été celle d'une manumission, d'un affranchissement d'esclave. Mais la réflexion et quelques recherches m'ont convaincu que j'avais devant les yeux une des scènes de l'histoire si connue d'Oreste, qui a inspiré plusieurs des chefs-d'œuvre du théâtre antique. Vous savez, Messieurs, comment, après le meurtre d'Egisthe et de Clytemnestre, agité par les Furies, le fils d'Agamemnon part, accompagné de Pylade, pour la Tauride, afin d'y enlever la statue de Diane en expiation de son crime, et comment il reconnaît, dans la prêtresse, sa sœur Iphigénie qui l'aide à tromper Thoas et à fuir vers la Grèce avec la précieuse statue. On a bercé nos premières études de ces récits des temps héroïques, récits beaucoup moins fabuleux peut-être qu'on ne nous les dépeignait. L'antiquité est remplie du nom et des souvenirs d'Agamemnon, d'Oreste, d'Iphigénie. Les poètes et les sculpteurs les ont immortalisés. Il suffit de nommer les Euménides et les Coéphores d'Eschyle, l'Electre de Sophocle, celle d'Euripide et ses tragédies d'Oreste et d'Iphigénie en Tauride. Quant aux monuments, ils sont si nombreux qu'ils formeraient à eux seuls un musée complet. Millin en a décrit plusieurs dans son *Orestéide*, et M. Raoul Rochette a publié, sous le même titre, en 1833, une histoire complète d'Oreste par les monuments. Les traditions grecques se perpétuèrent chez les Romains et il n'y a rien d'étonnant à ce que le ciseau de quelque ouvrier des Gaules ait reproduit sur la pierre la principale

Fig 1. Face.

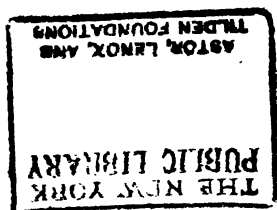
Fig 1. Profil.



0.06 m. pour 1 m. de.

V.P.

Lith. de Thierry Fournier.



scène d'une histoire qui a inspiré dans les temps modernes nos premiers poètes.

L'examen attentif du bas-relief et sa comparaison avec d'autres analogues, ne me paraissent devoir laisser aucun doute à cet égard.

Dans le bas-relief lui-même, tout convient à la scène d'Oreste amené devant Iphigénie. Le captif est nu, il a été dépouillé par les Scythes qui ne lui ont laissé que son épée, et qui lui ont lié les mains derrière le dos. La coupe de ses cheveux, le profil de sa figure sans barbe, indiquent le type grec. Iphigénie, enveloppée du *peplus*, lève le rameau sacré sur la tête de la victime qui doit être immolée sur l'autel de Diane. Elle présente également le type grec. Quant au troisième personnage, évidemment, et sa figure et ses vêtements ont un cachet différent. Il a la barbe et les cheveux touffus des Scythes, leur physionomie épaisse et rude. Il porte, sous une espèce de manteau agrafé sur l'épaule droite, la tunique courte des Barbares et le caleçon appelé *anazyrides*. La lance est une des armes favorites des Scythes. A coup sûr, il faut en convenir, si l'artiste avait voulu représenter le satellite de Thoas amenant Oreste devant la prêtresse Iphigénie, au pied de l'autel de Diane, il n'aurait point fait un autre tableau.

Et c'est en effet ainsi que le même sujet est représenté dans quatre monuments anciens.

Le premier, cité par Millin dans son *Oresteïde* (Paris, 1817), est un bas-relief du palais Grimani à Florence. Oreste et Pylade y sont représentés nus, sans barbe, avec leur épée et leur baudrier, les mains liées derrière le dos. Les Scythes qui les conduisent portent la tunique courte et le caleçon qui, avec le bonnet phrygien, caractérisent les Barbares.

M. Raoul Rochette donne le dessin d'un vase étrusque qui montre Oreste et Pylade nus, conduits devant Iphigénie qui est assise. Derrière eux est un Scythe armé d'une lance et porteur d'une barbe touffue. Il cite également un vase grec où Oreste nu est conduit, par un Scythe armé d'une lance mais vêtu à la grecque, devant Iphigénie assise et enveloppée de la tête aux pieds d'un ample *peplus*. Ce monument, où Oreste seul est amené devant Iphigénie, a répondu d'avance à l'objection qui pourrait être faite au sujet du bas-relief de Sens, où l'on ne voit aussi qu'Oreste seul, tandis qu'Euripide, dans son *Iphigénie en Tauride*, d'accord avec

les autres monuments, met en scène Oreste et Pylade dont l'amitié et le dévouement mutuels sont devenus un type souvent cité.

Enfin, Winkelmann, dans ses *Monumenti antichi inediti*¹, donne le dessin d'un sarcophage du palais Accoramboni où sont représentées trois scènes de l'histoire d'Oreste. Dans la première, Oreste, agité par une Furie, est consolé par Pylade. Dans la seconde, les deux amis sont amenés nus, les mains liées derrière le dos, devant Iphigénie, par un Scythe armé d'une épée, coiffé d'un bonnet et entièrement vêtu. Les personnages y sont placés dans l'ordre inverse de celui de Sens. Le Scythe est à droite, Iphigénie à gauche, devant l'autel surmonté de la statue de Diane, Oreste et Pylade sont au milieu et tournés vers elle. La troisième scène représente l'embarquement d'Iphigénie protégée par Oreste et Pylade qui combattent et défont les Scythes.

Ce bas-relief a été reproduit par Millin dans sa *galerie mythologique*, planche 171 bis, n° 626, et par M. Raoul Rochette, dans son *Orestéide*, au paragraphe 5.

L'analogie est évidente entre ces quatre monuments et le bas-relief que nous possédons. Il me paraît donc certain que le sujet en est Oreste et Iphigénie en Tauride. La destination connue du bas-relief du palais Accoramboni, qui faisait partie d'un sarcophage, me paraît indiquer également celle du bas-relief de Sens. Son peu de hauteur (les personnages n'ont pas plus de 0 m. 60 de haut), sa longueur de 1 m. 50 seulement pour le développement de la scène, ne permettent pas de supposer qu'il ait appartenu à quelque grand monument dont il aurait contribué à former la frise. De plus, l'existence d'un autre sujet sculpté sur le côté gauche de la pierre, en retour et au dehors, prouve que ce bas-relief était à l'extérieur et non à l'intérieur du monument qu'il ornait. La supposition la plus naturelle est donc celle d'un sarcophage dont nous n'avons qu'un des angles. Du reste j'ignore quel est le sujet représenté en retour sur la pierre (*Planche VIII, fig. 2*). Plusieurs personnages paraissent observer ce qui se passe au loin. L'un d'eux, à la haute taille, porte sur la tête une calotte qui, dans les monuments anciens, est l'attribut ordinaire d'Ulysse. Peut-être des découvertes ultérieures compléteront-elles ce monument précieux.

Resterait à expliquer par quel motif un semblable sujet,

¹ Tome II, page 200, planche 149. — 2 vol. in-fol. Rome, 1767.

Oreste en Tauride, a pu être sculpté sur un tombeau de la Gaule romaine. Faut-il dire aussi que c'est là un effet du caprice de l'artiste? Ou bien y a-t-il sous ces représentations de l'histoire antique, quelque enseignement caché, quelque but inconnu à notre civilisation moderne? Je comprends que dans la décoration d'un vaste édifice, dans le choix des ornements, des arabesques, des feuillages, l'artiste consulte son imagination et son goût, et déploie toutes les capricieuses ressources de l'art. Mais j'admets difficilement que dans une œuvre aussi circonscrite qu'un sarcophage, où le bas-relief est la partie importante qui doit tout d'abord attirer l'attention, on n'ait point cherché à exprimer quelque pensée en rapport avec la destination du monument. La reproduction du même sujet sur des monuments analogues, dans des contrées différentes, à des époques diverses, me paraît d'ailleurs l'indice, non pas de la pensée capricieuse et solitaire d'un artiste, mais d'une tradition ancienne, populaire, constante. Il doit y avoir un enseignement traditionnel caché sous cette forme qui se perpétue: et il me semble voir ici traduit sur la pierre, aux yeux de tous, par la reproduction d'un fait historique et populaire, le dogme, aussi ancien que le monde et qu'on retrouve chez tous les peuples et dans toutes les religions, de l'expiation des fautes par le dévouement et le sacrifice.

Les Grecs n'étaient point les seuls à croire que celui qu'ils appelaient Minos, assisté des deux autres juges des enfers, pesant dans la balance les mérites des âmes, les envoyait dans les profondeurs du Tartare ou dans les Champs élyséens, suivant que l'emportait le plateau des mauvaises ou celui des bonnes actions. Cette compensation entre les actes divers de l'homme, ce rachat des crimes par l'héroïsme du repentir et du dévouement, a tenu partout une grande place dans les croyances religieuses des peuples. Or, où aurait-on pu retracer avec plus de force ce dogme capital, que sur les monuments mêmes destinés à rappeler l'heure où l'homme, passant d'une vie à l'autre, va voir peser, dans la balance éternelle, ses bonnes et ses mauvaises actions? Et quel fait choisir, à cet égard, plus connu de tous et plus frappant que celui d'Oreste, meurtrier de sa mère et d'Egisthe, poursuivi par les Furies, allant, pour expier son crime et se réconcilier avec les dieux de sa patrie, sur la terre inhospitalière de la Tauride, afin d'y reconquérir l'image d'une déesse chère aux Grecs et d'en ramener sa sœur captive?

Il ne faudrait pas s'étonner d'ailleurs de retrouver dans l'antiquité des croyances qui semblent être l'apanage exclusif du christianisme. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'âme de l'homme et ses penchants ne changent pas plus que le corps et ses penchants. Les idées de justice, de dévouement, d'expiation, se sont fait jour partout et à toutes les époques. Je crains qu'en général les ouvrages classiques de mythologie, où l'on nous présente les récits des temps qu'on est convenu d'appeler fabuleux ou héroïques, n'accordent beaucoup trop à la fiction et au caprice, et pas assez à l'histoire réelle, aux idées qui ont leur racine dans les profondeurs même de l'intelligence, aux passions enfin toujours renaissantes, mais toujours combattues, du cœur humain. Sans doute le christianisme a plus particulièrement développé et consacré les idées de justice et de dévouement, la doctrine de l'expiation. Mais ces idées, cette doctrine, voilées si l'on veut et altérées, existaient avant lui. Il n'entre pas dans ma pensée de faire ici une comparaison dont je contesterais le premier la justesse et la convenance. Qu'il me soit permis seulement de rappeler des faits dont l'analogie est frappante et qui ont évidemment leur raison d'être dans les idées mêmes et les penchants qui forment le fonds de la nature humaine.

Avant que ces fiers barons du moyen âge, si souvent oppresseurs des peuples, partissent pour la croisade, afin d'expiar leurs fautes en reconquérant les lieux saints et délivrant leurs frères d'Orient de la domination musulmane, Oreste était allé sur les rivages de la Tauride, enlever au péril de sa vie, pour expier le meurtre de sa mère, la statue de Diane et délivrer sa sœur Iphigénie. Avant que la chevalerie chrétienne s'organisât pour la défense du faible et de l'opprimé, sous l'influence des principes de charité et de fraternité proclamés par la religion nouvelle, Thésée avait affronté le Minotaure pour délivrer son pays du tribut annuel par lequel il livrait ses enfants les plus faibles et les plus purs. Avant que les apôtres du Christ fondassent, par cette réponse célèbre : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », la liberté de la conscience vis-à-vis du pouvoir temporel, liberté incon nue aux temps anciens, Sophocle cependant avait mis dans la bouche d'Antigone, répondant au tyran Créon, qui lui reprochait d'avoir foulé aux pieds les lois en donnant la sépulture à son frère Polynice, ces remarquables paroles : « Mais ces lois, ce n'était pas Jupiter qui les avait faites, ni la Justice assise parmi les dieux

dans l'autre vie et législatrice des choses du tombeau parmi les hommes. Je ne croyois pas que tes ordonnances eussent assez de force pour mettre sous tes pieds, à toi simple mortel, les lois non écrites mais imprescriptibles de la Divinité. Ces lois ne vivent pas d'aujourd'hui ni d'hier; elles sont éternelles, et nul ne sait qui nous les a révélées. Devais-je, craintive devant l'orgueil d'un homme, m'exposer, en les négligeant, à la vengeance divine? Je savais bien qu'il me faudrait mourir : qui est-ce qui l'ignore? Je n'avais pas besoin de tes proclamations pour le savoir, et, s'il faut mourir avant le temps, ce n'est pour moi qu'un avantage de plus. »

Ces idées supérieures de justice, de dévouement, d'expiation, existaient donc avant le christianisme. Elles peuvent donc, elles doivent se retrouver sur les monuments antiques. La gloire du christianisme est de les avoir fécondées et popularisées. Il a créé par milliers de nouvelles Antigones; il a multiplié sur le sol Européen le dévouement de Thésée, les expiations d'Oreste. On a pu plaisanter sans doute sur ces expéditions d'outre-mer entreprises par des guerriers en repentir de leurs fautes. Mais, à part toute conviction religieuse, à ne les considérer qu'au point de vue purement humain, elles n'en restent pas moins du nombre de ces manifestations puissantes qui gravent pour des siècles, dans la mémoire des hommes, de grandes leçons. Les expiations volontaires, de la part surtout des chefs ou des oppresseurs des nations, en préviennent d'involontaires. En montrant la peine réservée au crime, elles servent à en empêcher le retour. Elles apaisent, dans le cœur des peuples, cette soif de la justice qui, faute d'être satisfaite, se tourne si souvent en soif de vengeance et nous fait lire, dans les annales de l'humanité, les pages sanglantes et douloureuses qu'on en voudrait pouvoir effacer.

Si je ne me trompe pas, Messieurs, en attribuant cette signification élevée au bas-relief d'Oreste en Tauride, il faut reconnaître que nous possédons en lui un fragment précieux, et que la seule possibilité de le compléter un jour suffirait pour engager la ville à prendre les mesures les plus efficaces afin de conserver les pierres monumentales de ses murs.

§ IV.

DES FRAGMENTS D'ARCHITECTURE ET DE SCULPTURE
D'ORNEMENTATION.

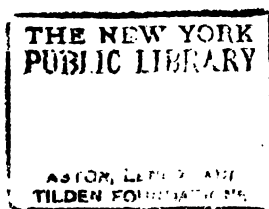
Si plusieurs des inscriptions ou des bas-reliefs que nous avons étudiés jusqu'ici présentent un ensemble complet et conduisent à des conclusions et à des connaissances positives, il n'en est pas de même de ces débris de toute espèce, de ces pierres taillées ou sculptées que l'on extrait en si grand nombre de la partie inférieure des murs de la ville. La seule inspection de ces pierres prouve qu'elles ont appartenu à d'anciens monuments. Mais aux quels? C'est ce qu'il est impossible de déterminer.

On peut affirmer seulement que, presque aucune des pierres de grande dimension qui forment les fondations du mur d'enceinte, n'a été primitivement taillée pour cette destination spéciale. Toutes ont appartenu, soit à des édifices gallo-romains et à des murs de grand appareil, soit à des tombeaux ou à des monuments analogues.

« Les murs de grand appareil, dit M. de Caumont (Cours d'antiquités monumentales, tome II, page 159), sont construits en belles pierres de taille, ayant deux à trois et même quelquefois quatre à cinq pieds de largeur, sur un, deux ou trois d'épaisseur, posées par assises égales, sans ciment, et liées les unes aux autres par des coins de bois de chêne à double queue d'aronde ou par des crampons de fer. »

Or, si ma mémoire ne me trompe pas, j'ai remarqué plusieurs fois dans les blocs de pierre provenant des murs de Sens, soit des entailles à queue d'aronde destinées à recevoir les coins de bois dont parle M. de Caumont, soit des trous qui ont pu servir à placer des crampons de fer. Pas une de ces pierres ne porte de traces de ciment. Sans parler de celles qui sont sculptées et qui ont eu bien évidemment une destination antérieure, presque toutes font voir, ne fut-ce que par un angle abattu, par un modillon, par la plus simple corniche, qu'elles n'avaient pas été primitivement préparées pour la place qu'elles occupent aujourd'hui.

Il n'en faudrait pas conclure, du reste, que, vu le grand nombre de ces pierres et l'étendue des murailles où elles sont enfouies,



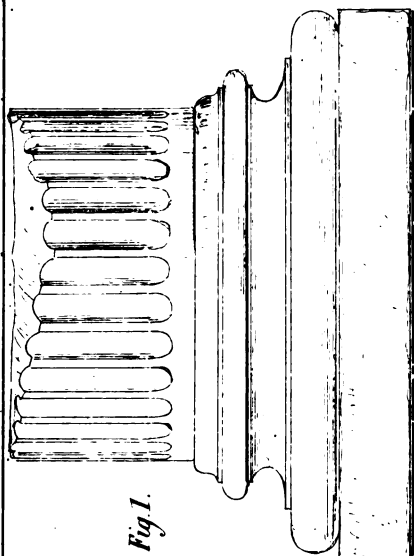


Fig. 1.

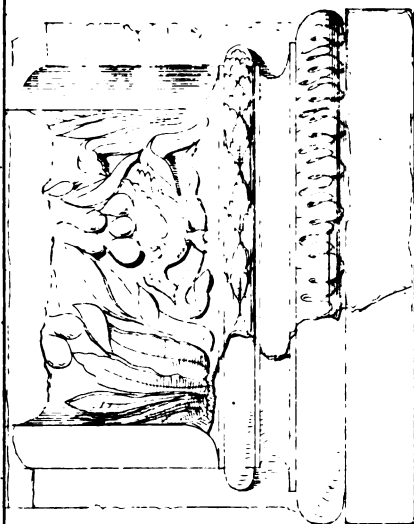


Fig. 2.



Fig. 4.

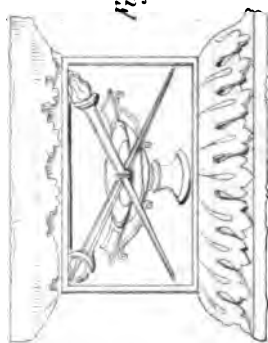


Fig. 3.

États de nos mœurs.

V.P.

Lib. de Thierry frères.

notre ville a dû posséder des monuments gigantesques. Je suis persuadé que si l'un des membres de votre Commission d'architecture voulait faire ce calcul, pour lequel je me reconnais incompetent, il trouverait qu'en supposant l'enceinte des arènes, dans le faubourg Notre-Dame, formée de murs de grand appareil, cette enceinte seule aurait suffi pour fournir toutes les pierres de grande dimension qui entrent dans les murailles de la ville de Sens. Seulement, on ne devra pas oublier, en faisant ce calcul, qu'en beaucoup de partie des fondations, les pierres de taille ne forment que le parement extérieur, comme on peut le voir en ce moment¹ dans le mur en démolition auprès du jeu de paume.

Parmi les nombreux fragments d'architecture et de sculpture d'ornementation découverts dans les murs de la ville, il n'en a été conservé à la mairie que treize, ce sont :

1° Une base de colonne à cannelures évidées. Le diamètre est de 0 m. 70 (*Pl. IX, fig. 1*).

2° La partie supérieure du fût d'une colonne cannelée, adhérente au mur, et d'un diamètre de 0 m. 26.

3° Une base de colonne à moitié engagée dans le mur. Le tore est garni de feuillages ciselés. Du congé, partent des roseaux qui ornent l'extrémité inférieure du fût et parmi lesquels on distingue un ibis mangeant un serpent (*fig. 2*).

4° Le chapiteau à feuillages d'une colonne, ou peut-être d'un faisceau de trois colonnettes.

5° Un bas-relief représentant un vase sur lequel sont placés des flambeaux croisés (*fig. 3*).

6° Un autre vase sculpté.

7° Une rosace et des feuillages.

8° Une pierre évidée de telle sorte qu'elle paraît avoir formé l'extrémité d'une voûte sépulcrale. On y voit un vase sculpté, de chaque côté du cintre, et un autre dans le fond. La voûte devait être continuée dans sa longueur par d'autres pierres semblables. Ce fragment est placé dans la cour des pompes; tous les autres sont dans le jardin de l'Hôtel-de-Ville.

9° Un compartiment carré avec feuillages, qui doit être un fragment de frise.

10° L'angle d'une corniche avec la partie supérieure de la frise. Les modillons et tous les détails en sont richement sculptés; on

¹ Cette partie du Mémoire a été lue à la séance du 4^{er} décembre 1845.

distingue dans la frise, près de l'angle, une tête d'homme très-mutilée et de petite dimension.

11° Un autre fragment de corniche avec modillons et feuillages ciselés.

12° Un fragment de frise avec feuillages.

13° Autre fragment de frise, sans doute, où l'on remarque une draperie à côté de laquelle se trouve, sculpté dans un cadre rectangulaire, un ornement semblable à une fleur de lis renversée et entourée de feuillages. Je propose aux personnes qui veulent absolument voir un symbole dans cet ornement, de le regarder comme l'emblème de la paix succédant à la guerre. C'est un fer de lance à la base duquel sont attachés des feuillages ou des fleurs, et qu'on a renversé pour mieux faire comprendre qu'il est devenu inutile (*fig. 4*).

Dans l'impossibilité de déterminer à quels monuments ont appartenu ces fragments, je ne m'étendrai pas davantage à leur sujet. Seule, une longue et patiente étude des nombreux débris que chaque jour on extrait des murs et qui disparaissent chaque jour, conduirait peut-être à des résultats utiles et intéressants. Depuis plusieurs années, un de nos collègues, à mesure que des portions de mur sont abattues, s'occupe de dessiner les pierres qui méritent ce soin; il en cote avec exactitude les dimensions. Il espère, lorsqu'il aura ainsi rassemblé de nombreux matériaux, pouvoir faire des comparaisons et des rapprochements qui lui permettront de reconstruire, sur le papier, quelques-uns des anciens monuments d'Agendicum. Et lors même qu'il n'y parviendrait pas, les dessins de toutes ces pierres, reproduites à une même échelle, devront offrir un tableau varié et curieux des lignes d'architecture, des dimensions et des formes des colonnes, des sculptures et des ornements employés par nos pères, dans la décoration de leurs édifices, du 1^{er} au 11^{le} siècle de l'ère chrétienne.

J'avoue que j'aurais désiré davantage encore, c'est-à-dire, qu'à l'aide d'un choix judicieux, on eût rassemblé, classé et conservé tous les morceaux qui présentent, pour l'étude de l'architecture gallo-romaine, un intérêt réel. Le meilleur dessin, la copie la plus exacte, ne remplacent jamais les monuments eux-mêmes. En fait d'architecture particulièrement, il n'y a qu'un moyen de se rendre bien compte de l'effet que peuvent produire les morceaux dont on étudie les dessins, c'est de les exécuter. Et puis-

que nous en avons un si grand nombre qui sont tout exécutés, pourquoi les détruire et nous contenter d'une image toujours imparfaite, au lieu de la réalité?

§ V.

DE L'ÉPOQUE DE CONSTRUCTION DES MURAILLES DE SENS.

En parlant du siège d'*Avaricum*, aujourd'hui Bourges, César, au septième livre de ses Commentaires, paragraphe 3, s'exprime ainsi :

« Telle est à peu près la forme des murailles dans toute la Gaule : A la distance régulière de deux pieds, on pose sur leur longueur des poutres d'une seule pièce ; on les assujettit intérieurement entre elles et on les revêt de terre foulée. Sur le devant, on garnit de grosses pierres les intervalles dont nous avons parlé. Ce rang ainsi disposé et bien lié, on en met un second en conservant le même espace, de manière que les poutres ne se touchent pas, mais que, dans la construction, elles se tiennent à une distance uniforme, un rang de pierres entre chacune. Tout l'ouvrage se continue ainsi, jusqu'à ce que le mur ait atteint la hauteur convenable. Non-seulement une telle construction, formée de rangs alternatifs de poutres et de pierres, n'est point, à cause de cette variété même, désagréable à l'œil ; mais elle est encore d'une grande utilité pour la défense et la sûreté des villes ; car la pierre protège le mur contre l'incendie, et le bois contre le bélier ; et on ne peut renverser ni même entamer un enchaînement de poutres de quarante pieds de long, la plupart liées ensemble dans l'intérieur ¹. »

Ce texte seul suffirait pour établir que les murailles actuelles de Sens, qui ne ressemblent en rien à la description donnée par César, ne datent pas de l'époque où la Gaule était encore indépendante. Mais les débris d'édifices anciens, les sculptures, les inscriptions latines que nous avons décrites, ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. De plus, ces monuments qui, par leur forme et leur caractère, doivent être attribués aux deux premiers siècles de notre ère, établissent par là, d'une manière positive, que nos murs ne sauraient être antérieurs au III^e siècle.

¹ Edition de Pancoucke, traduction de M. Nisard, page 286.

Toutefois, si nous n'avions pas d'autre base pour déterminer l'époque de la construction des murs, il nous serait difficile d'y parvenir, même d'une manière approximative. Nous en serions réduits à des conjectures plus ou moins fondées, comme on l'est pour tant d'autres villes qui ont été entourées de fortifications semblables à celles de Sens. Les murailles d'Auxerre, d'Orléans, de Tours, d'Angers, de Saintes, de Bordeaux, de Périgueux, de Narbonne, du Mans, d'Evreux, de Bayeux, de Lillebonne, de Beauvais, de Reims, de Langres, de Troyes, avaient été construites en pierres de petit appareil, avec des cordons de briques régnant tout à l'entour. Elles étaient, comme les nôtres, flanquées de tours rondes, et assises sur des fondations composées de blocs considérables de pierres taillées et souvent sculptées, provenant d'édifices détruits, rangées sans mortier ni ciment, et présentant un plus ou moins grand nombre de fûts de colonnes, des chapiteaux, des frises, des bas-reliefs, des cippes et des inscriptions funéraires. (V. de Caumont, tome II, chap. IX, pag. 244 et Atlas, pl. XX). Faute de documents précis, les archéologues ne sont pas d'accord sur l'époque de la construction de la plupart de ces murs. M. Jouannet pense que l'enceinte de Bordeaux remonte à la fin du III^e siècle; M. Gaillard attribue celle de Lillebonne aux premières années du IV^e; l'enceinte d'Auxerre, d'après l'abbé Lebœuf, serait du IV^e siècle; celle de Tours, selon la Sauvagère, de la fin du IV^e ou du commencement du V^e.

Nous serions fort embarrassés de choisir, entre ces époques, celle qui convient à la construction des murs de Sens, sans un document historique qui nous permet, sinon de déterminer le moment précis de cette construction, du moins de resserrer dans d'assez étroites limites le temps auquel on doit la rapporter. Je veux parler du passage où Ammien Marcellin raconte le siège soutenu à Sens, par Julien, contre les Barbares¹.

En l'année 355, Julien, que l'empereur Constance venait de nommer César en lui confiant le gouvernement des Gaules, après avoir battu les Francs, repris et fortifié Cologne, vint prendre ses quartiers d'hiver à Sens, ville alors très-favorable à ce dessein, *hyematurus apud Senonas OPPIDUM TUNC OPPORTUNUM abscessit*, lit-on dans le texte. Là, pendant qu'il s'occupe de préparer toutes choses pour la campagne prochaine, il se voit assailli

¹ Livre XVI, § 4.

tout à coup par une multitude d'ennemis qu'enflamme l'espérance de prendre la ville : *hostilis aggreditur multitudo oppidi capiundi spe in majus accensa*. Julien fait fermer les portes, fortifier la partie faible des murs, *clausa ergo urbe, murorumque intus parte firmata*, dit Ammien Marcellin. Au bout de trente jours, pendant lesquels on vit Julien, furieux de ce que ses troupes en petit nombre ne lui permettaient pas de faire une sortie, se tenir constamment sur les murailles, *inter propugnacula visebatur et pinnas*, les Barbares, lassés et fort tristes, levèrent enfin le siège. Julien, après avoir achevé l'hiver à Sens, *exacta apud Senonas hyeme*, alla de nouveau combattre les Germains.

Ainsi au milieu du IV^e siècle, Sens était une ville forte, où l'on prenait en toute sûreté ses quartiers d'hiver. Elle était entourée de murs assez bien construits pour qu'à l'aide de quelques réparations, un petit nombre d'hommes y pût soutenir un siège de trente jours contre une multitude d'ennemis. Le texte d'Ammien Marcellin est clair et précis.

Reste une question. Ces murs de l'année 355 sont-ils ceux que nous voyons encore aujourd'hui? Ne pourrait-on pas supposer, par exemple, que les fortifications dont parle César dans le passage que nous avons cité, et dont, comme toutes les villes importantes, Agendicum devait être entouré, subsistaient encore, et n'ont fait place aux murailles actuelles qu'à une époque postérieure?

Un instant d'examen suffira pour répondre à cette objection.

D'abord, il est peu probable que César et ses successeurs immédiats dans le gouvernement des Gaules, aient laissé subsister les fortifications d'Agendicum. Ce n'était pas l'usage des Romains d'alors de s'enfermer dans l'intérieur des villes alliées ou ennemies. Ils tenaient toujours la campagne, s'abritant au besoin derrière des camps retranchés, et prenaient leurs quartiers d'hiver dans des emplacements qu'ils avaient soin de fortifier et d'où ils pouvaient facilement se procurer des vivres ou surveiller les contrées conquises.

Une seule fois, dans tout le cours de la guerre, César, à cause de la rigueur de la saison, établit son camp dans Genabum, ville des Carnutes que les habitants avaient abandonnée, et loge les soldats, partie sous le toit des habitations gauloises, partie sous des tentes promptement recouvertes d'un peu de chaume (Comm. lib. VIII, § 5). Il ne fit point exception à l'usage constant des

légions Romaines lorsqu'il les mit en quartiers d'hiver à Agendicum, dans cet emplacement que nous signalait, à la dernière séance, M. de Lavernade, et que la Société archéologique de Sens ne tardera sans doute pas à explorer : emplacement qui, pour le dire en passant, nous montrera un des plus vastes camps retranchés qu'aient eu les Romains, défendu au nord par la Vanne ancienne, au couchant par la rivière d'Yonne, au levant et probablement aussi au midi par un fossé et une enceinte dont les restes subsistent encore. Dès-lors, comment croire qu'à deux pas de ce camp, dont les retranchements solides et le vaste donjon connu sous le nom de la Motte du Ciar, indiquent l'importance et la durée, César et ses successeurs aient laissé se consolider les anciennes fortifications de Sens, qui ne leur étaient à eux-mêmes d'aucune utilité et ne pouvaient servir qu'à ceux dont ils eurent à comprimer plusieurs fois les soulèvements ?

En second lieu, lors même que les murs d'Agendicum auraient survécu à la conquête, trois siècles de paix, à peine interrompue, pour les populations de l'intérieur des Gaules, par les guerres de la Belgique et de la Germanie et par les disputes des compétiteurs à l'Empire, les eussent fait tomber comme inutiles et incommodes. A mesure que les années s'écoulaient, les vaincus se mélaient aux vainqueurs ; les rivalités séculaires, qui avaient divisé les nombreuses tribus des Gaules, s'éteignaient ; les aigles Romaines, gardiennes de la tranquillité générale, veillaient aux bords du Rhin ; et les paroles que Virgile met dans la bouche d'Anchise semblaient destinées à recevoir une application éternelle :

*Tu regere imperio populos, Romane, memento ;
Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem ,
Parcere subjectis et debellare superbos* ¹.

Au sein de cette paix profonde que Rome garantissait alors aux peuples conquis, pourquoi Agendicum aurait-il conservé ses vieilles murailles ? Pourquoi les Gaulois du 1^{er} et du 11^e siècle

¹ ENÉIDE, liv. VI, vers 851-853.

Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers ;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers,
Fais chérir de tes lois la sagesse profonde :
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde. (UZELLY.)

auraient-ils plus que ceux du **xix^e**, respecté des remparts inutiles? Nous aussi, confiants dans notre unité et notre force nationales, confiants dans les idées de paix et de fraternité universelles partout répandues, nous démolissons nos murailles, vain épouvantail de temps qui ne sont plus et qui, pensons-nous, ne reviendront pas. Et cependant il y a trente ans à peine que ces mêmes murs nous défendirent une dernière fois contre une nouvelle invasion de Barbares! Si nous avons oublié déjà cette page désastreuse de notre histoire, si trente années paisibles nous semblent répondre de l'avenir, comment les Gaulois nos pères, protégés qu'ils étaient par des siècles de paix et par la majesté toute puissante du nom romain, n'auraient-ils pas détruit leurs murs, symbole d'inimitiés passées et de guerres finies? Ces murs tombèrent donc, et de même que, rompant de toutes parts ses barrières, Sens cherche l'air, l'espace, la vie, de même Agendicum s'ouvrit et s'embellit. Le quartier situé entre la ville et le camp romain, aujourd'hui St-Paul, se couvrit de jardins et de maisons de plaisance dont les mosaïques, découvertes à plusieurs reprises, ont attesté l'ancienne splendeur. A l'est de la ville un amphithéâtre fut élevé; au nord, près de la rivière d'Yonne, on établit des bains. Cette prospérité dura jusqu'au jour où les invasions des Francs culbutèrent et détruisirent à la fois l'amphithéâtre, les bains, les maisons de plaisance, et jusqu'aux restes du camp des Romains, et forcèrent les Sénonais étonnés à bâtir, avec les ruines mêmes de leur ville, les murs nouveaux qui devaient les abriter contre de nouveaux orages.

Enfin, si les murailles actuelles de Sens n'étaient pas celles dont parle Ammien Marcellin, si les remparts anciens avaient existé de son temps et s'étaient trouvés en état de soutenir un long siège contre une multitude d'ennemis, *hostilis multitudo*, on ne voit pas quelle nécessité aurait pu obliger les Sénonais d'en construire de nouveaux. Depuis Julien, les irruptions des Barbares et les guerres se succèdent sans interruption pendant des siècles. On se fut contenté, comme il l'avait fait lui-même, de réparer ces anciens murs et de s'en couvrir pour la défense.

L'enceinte actuelle de Sens existait donc en l'an 355 de notre ère. Mais depuis quand? Qui l'avait fait construire?

Faut-il l'attribuer, comme l'ont fait plusieurs personnes, à Julien lui-même? Je ne le pense pas. D'abord, le texte d'Ammien Marcellin ne se prête point à cette hypothèse; il suppose des murs

existants que Julien répare. Ensuite, à quel moment Julien aurait-il pu s'occuper de cette construction ? Lors du siège de Sens, il avait depuis très-peu de temps le commandement des Gaules, et la guerre soutenue sur les bords du Rhin l'avait seule préoccupé. S'il se décide à prendre ses quartiers d'hiver à Sens, c'est parce que la ville est commode et fortifiée, *oppidum tunc opportunum*. Enfin, la seule inspection des murailles prouve qu'elles n'ont pu être construites en présence de l'ennemi et sous le coup d'une invasion. On ne transporte pas des matériaux comme ceux qui se trouvent dans les fondations, on n'élève pas des murs de cette épaisseur et de cette hauteur, on ne prépare pas des milliers de petites pierres taillées régulièrement et que les environs de Sens n'ont évidemment pas fournies, on ne les insère pas dans le mur avec cette régularité, non plus que ces cordons de briques placés à des distances presque toujours égales, lorsque l'on est pressé par l'ennemi. Il faut, pour un pareil travail, quelques loisirs, des trêves, sinon la paix, et nombre de bras. Julien ne put disposer de son temps et de son armée, habiter, par exemple, et embellir Lutèce dont il aimait le séjour, qu'après le siège de Sens et ses premières campagnes en Germanie.

Il faut donc reporter à un autre prince la construction de nos murs. Un coup d'œil jeté sur l'histoire des Gaules pendant le siècle qui précéda Julien, pourra nous aider dans cette recherche.

Jusqu'au milieu du III^e siècle de l'ère chrétienne, la Gaule n'eut point à souffrir des guerres d'invasion, et, comme nous l'avons vu, rien ne pouvait lui rendre alors nécessaire, non-seulement la construction de nouvelles murailles, mais même la conservation des anciennes. Ce fut vers l'an 253, sous l'Empereur Valérien, que les Barbares commencèrent à passer le Rhin pour s'établir dans des pays plus fortunés que ceux qu'ils habitaient. Ces premières tentatives furent aisément repoussées, et nous ne voyons pas qu'Aurélien, qui faisait alors ses premières armes, ait eu beaucoup de peine à vaincre les Francs peu nombreux¹. Posthume, qui commanda dans les Gaules de l'an 260 à l'an 267, n'empêcha pas seulement les Germains d'y pénétrer, mais il passa lui-même le Rhin, et il construisit des forts de distance en distance sur les terres des Barbares même, pour les tenir en respect dans leur propre pays². Ce fut peu

¹ V. *Historiæ Augustæ scriptores*, Flavii Vopisci Syracusii divus Aurelianus, 7.

² V. *ibid.*, Trebellii Pollionis triginta tyranni, 5.

après lui, pendant les six années du gouvernement de Tetricus, que la Gaule commença de souffrir réellement, moins encore des courses des Francs que des déchirements intérieurs causés par les querelles de ses propres enfants. Les Bagaudes surgirent, et en 269, après un siège de sept mois, ruinèrent complètement la ville d'Autun. Aurélien, à qui Tétricus se rendit en 273, eut assez de puissance pour pacifier la Gaule, mais ce ne fut que pour un instant. Déjà, Rome elle même, pressée par les invasions successives des Barbares dont la riche Italie tentait la cupidité, songeait à sa propre défense. L'on avait négligé d'en entretenir les fortifications, disent les historiens; les murs tombaient de vétusté ou avaient été abattus. Aurélien entreprit de les relever¹ et d'en agrandir l'enceinte²; Probus acheva ce travail.

Alors commencent véritablement pour la Gaule les grandes invasions, et il devient nécessaire d'y opposer de nouveaux moyens de résistance. Quatre ans s'étaient à peine écoulés depuis qu'Aurélien, vainqueur de Tétricus, avait, si l'on en croit l'opinion commune, bâti Orléans, lorsque Probus, empereur après le meurtre de Tacite, est forcé d'accourir en Gaule et de livrer trois batailles successives, l'une aux Lyges, l'autre aux Francs, la troisième aux Bourguignons et aux Vandales. Vopiscus³ rapporte que Probus, vainqueur en un grand nombre de combats, tua aux Barbares près de 400,000 hommes; reprit sur eux soixante ou soixante et dix villes qu'ils avaient envahies; leur enleva une grande partie de leur butin, et, les ayant chassés de toute la Gaule, passa le Rhin et leur rendit ravages pour ravages. Après qu'ils eurent demandé et obtenu la paix à de dures conditions, et que Probus eut établi des camps et des châteaux dans leur pays même, le long de la frontière romaine, cet Empereur écrivait au Sénat : « Nous n'avons laissé aux Barbares vaincus que le sol de leurs terres : tout ce qu'ils possédaient est maintenant à nous. Les campagnes de la Gaule sont labourées par des bœufs Germains : leurs troupeaux servent à notre nourriture : leurs haras nous fournissent des chevaux pour la remonte de notre cavalerie : nos greniers sont pleins de leurs blés⁴. »

Tout le monde sait que Probus ne laissait jamais le soldat oisif

¹ Vopisci Aurelianus, 24.

² Ibid. 39.

³ Vopisc. Probus imperator, 13.

⁴ Ibid. 15.

et qu'on lui doit un grand nombre de travaux utiles, exécutés en moins de six ans de règne. L'on pourrait donc, sans invraisemblance, attribuer à ce prince la construction des murailles de Sens. Cependant il me paraît plus probable qu'elle date seulement de Constance Chlore, qui fut nommé César, pour les Gaules, dix ans après le meurtre de Probus, arrivé en 282. Nos murailles remonteraient ainsi aux dernières années du III^e siècle de l'ère chrétienne. Voici, à cet égard, les raisons sur lesquelles je m'appuie.

Après la mort de Probus, les Gaules furent de nouveau envahies par les Barbares et dévastées par les Bagaudes. En 287, Maximien battit les armées germanes. En 293, Constance Chlore les poursuivit de nouveau jusque dans le pays des Bataves, construisit des forts sur les frontières, et, circonstance remarquable, réunit et transporta dans l'intérieur des Gaules, des colonies de prisonniers Francs, destinées à repeupler et à cultiver les contrées que les Barbares avaient dévastées. Il recommença cette opération, trois ans après, en 296, à la suite de nouvelles victoires. Or, à la fin de son panégyrique de Constance Chlore, l'orateur Eumène, d'Autun, cite, comme ainsi repeuplés par ce prince, les territoires de Beauvais, de Troyes et de Langres, trois villes dont les remparts anciens offrent précisément la même forme et les mêmes particularités que ceux de Sens. Il paraît assez naturel d'en conclure que Constance Chlore est l'auteur de toutes ces constructions.

Pour ce qui concerne Langres, je n'en fais point de doute. Vers l'an 301, les Allemands s'étaient avancés jusque dans le voisinage de cette ville. Constance fut surpris, et, ayant osé hasarder le combat avec une poignée de monde, il courut un très-grand risque de sa personne. Obligé de reculer vers la ville, il en trouva les portes fermées, et il fallut le tirer avec des cordes par dessus les murs. Ses troupes l'ayant ensuite rejoint, il tailla en pièces les Barbares. Ainsi, en l'an 293, le territoire de Langres est ruiné et désert : Constance Chlore le repeuple à l'aide des colonies de prisonniers Francs. En 301, huit ans après, il combat sous les remparts de la ville : en même temps qu'il l'avait pourvue d'habitants, il en avait donc relevé les murs.

N'oublions pas d'ailleurs que le règne de ce prince dura quatorze ans, de l'année 292 à l'année 306, pendant lesquels il y eut de longues périodes de paix. La ville d'Autun, inhabitée depuis

sa prise et sa destruction par les Bagaudes, fut rebâtie et repeuplée par lui durant cet espace de temps. « S'il n'y a point d'exagération dans les expressions d'Eumène, dit M. Crévier, on voyait de toutes parts et dans toutes les provinces frontières, les villes renaitre de leurs ruines, et, après avoir été presque couvertes de halliers et converties en forêts qui servaient de repaires aux bêtes, reprendre tout d'un coup leur splendeur, relever leurs murs et se repeupler de leurs anciens habitants. — Nous « pouvons donc, ajoute Eumène, insulter à ceux qui autrefois « nous faisaient trembler, et nos provinces jouissent des honneurs « du triomphe. Oui, le Cauque et le Frison cultivent pour moi la « terre. Ce peuple brigand et toujours en course, aujourd'hui « fixé dans un lieu, conduit la charrue et se fatigue dans les travaux de la campagne; il garnit mes marchés des bestiaux qu'il « a nourris, et le Barbare, devenu laboureur, me procure l'abondance et fait baisser le prix des vivres : heureux et content, si « par les ordres de nos princes, il est appelé à reprendre pour « notre défense les armes dont il a fait tant de fois usage contre « nous¹. »

Il est donc, je le répète, infiniment probable que c'est à Constance Chlore que nous devons les murailles Gallo-Romaines de Sens, ainsi que celles de Langres, de Troyes et de Beauvais. Après lui, le long règne de Constantin n'offre que trois expéditions dirigées contre les Germains, et toutes trois, portées jusque dans l'intérieur de leur pays. Le règne des fils de Constantin se passe en querelles intestines, et quand son neveu Julien soutient le siège de Sens, nous avons vu qu'Ammien Marcellin en parle comme d'une ville déjà fortifiée depuis quelque temps.

Cette opinion se trouve corroborée par une vieille tradition que je ne passerai pas sous silence et d'après laquelle saint Savinien, à son arrivée à Sens, aurait imprimé avec le doigt le signe de la croix sur les pierres des murailles. Qu'on donne à ce fait la portée du miracle, ce que je n'ai point à discuter ici, ou qu'on y voie simplement la preuve de l'intervention, dans la construction des murailles de Sens, d'une main chrétienne qui en bénit les pierres consacrées désormais à la défense du pays, il n'en de-

¹ Voy. Crévier, *Hist. des empereurs*, t. XI, 331-339. Je n'ai pas sous la main le panégyrique de Constance par Eumenius : mais on sait que la première qualité de Crévier, comme de Rollin, est de citer et de traduire exactement.

meure pas moins digne de remarque que la tradition populaire a associé ces deux circonstances : la venue de saint Savinien à Sens et l'existence des murailles de la ville. Or, l'opinion la plus probable fait venir saint Savinien à Sens dans la seconde moitié du III^e siècle, non pas qu'il en fût le premier chrétien (le christianisme alors était florissant dans les Gaules et même dans la Grande-Bretagne que l'on voit, en l'an 314, deux ans seulement après la victoire de Constantin sur Maxence, députer trois évêques au concile d'Arles), mais il en fut le premier évêque. Si donc les murs de la ville existaient ou se construisaient de son temps, c'est une raison de plus pour les rapporter à la période écoulée de Probus à Constance Chlore.

Quoi qu'il en soit, bâtis vers la fin du III^e siècle, ces murs sont un précieux débris d'une époque remarquable. Ils témoignent à la fois des deux faits les plus considérables du temps, l'invasion des Barbares et le triomphe du christianisme. Il ne fallut rien moins que la crainte de luttes journalières contre les Francs, pour décider Romains et Gaulois, qui alors ne formaient plus qu'un peuple, à s'abriter derrière des murailles construites avec les débris de leurs temples et les tombeaux de leurs ancêtres. Ce sacrifice fut rendu plus facile par l'influence qu'avait acquise la religion nouvelle aux dépens du paganisme expirant. La seconde moitié du III^e siècle a été en effet une époque glorieuse pour le christianisme : au milieu des persécutions, il régnait, sinon par le sceptre, du moins par le nombre, l'éloquence et les vertus de ses adhérents qui ne tardèrent pas à lui donner l'empire. Lorsque l'imagination évoque ces souvenirs, il lui semble tout naturel que devant l'invasion matérielle des Barbares unie, dans les desseins de la Providence, à l'invasion morale des chrétiens, les restes de l'ancien culte et de la vieille civilisation soient allés s'enfouir dans les entrailles de la terre, d'où ils ne sortent aujourd'hui que pour être livrés aux tranquilles disputes des sociétés archéologiques.

NOTA. Le 6^e paragraphe de ce travail : *De l'histoire des murailles de Sens et des variations qu'elles ont subies*, n'a pu, jusqu'à présent, à cause des recherches qu'il nécessite, être présenté à la Société archéologique.

NOTE

SUR L'ÉGLISE DE SAINT-JULIEN-DU-SAULT¹.

PAR M. VIGNON.

Appelé dernièrement pour affaires à St-Julien-du-Sault, un moment de loisir et la porte ouverte m'ont permis d'entrer dans l'église. Ses dehors, d'ailleurs, piquent la curiosité par l'étendue et la hauteur du vaisseau, les nombreux contre-forts et de curieux contrastes de style. A peine entré, je fus frappé des beautés qu'elle renferme et des nombreux et intéressants sujets d'étude qu'elle offre aux archéologues.

Manquant de temps, de connaissances et de talent de dessin suffisants pour en faire une description détaillée et complète, j'eus du moins dès-lors l'idée de la signaler à l'attention des membres de notre Société. Je le fais d'autant plus volontiers qu'il y a lieu de croire qu'éloigné des routes fréquentées, ce monument est peu connu hors d'un certain rayon ; et que sa monographie, si elle était entreprise, aurait, indépendamment de la richesse du sujet, presque le mérite d'une nouveauté.

Il est dit quelques mots de cette église dans une notice sur Saint-Julien-du-Sault, insérée dans l'Annuaire du département de l'Yonne de 1842.

« Saint-Julien n'est pas riche en monuments, dit cette notice,
« cependant son église est digne d'attirer et de fixer l'attention ;
« c'est, sans contredit, une des plus vastes et des plus belles du
« diocèse ; sa construction remonte au ^{xvi}^e siècle, sous l'épis-
« copat du cardinal Louis de Bourbon. Ce prélat avait pris à
« son compte la plus grande partie des dépenses, mais il mou-

¹ Saint-Julien-du-Sault est un gros bourg, chef-lieu de canton, situé sur la rive gauche de l'Yonne, à deux lieues environ de Joigny et six lieues de Sens. Aucune grande route ne le traverse.

« rut en 1557 ; il restait pour rendre l'œuvre complète, à établir
 « les voûtes du transept et de la nef ; on s'est contenté de les
 « faire en planches de châtaignier et de les maintenir par d'é-
 « normes poutres.

« La tour, qui dans les plans primitifs aurait été placée au côté
 « opposé au clocher actuel qu'on aurait fait disparaître, et le
 « portail principal qui devait couronner les travaux, n'ont pas
 « non plus été commencés ; les ressources manquaient ou allaient
 « manquer ; on avait hâte de finir ; c'est alors qu'a été construit
 « le grand mur de l'ouest et qu'on y a pratiqué cette ouverture
 « disgracieuse, servant de porte d'entrée. »

Un peu plus loin :

« L'architecture de cet édifice est dans le style élégant de la
 « renaissance, le plein cintre a remplacé l'ogive. »

Une note de l'auteur porte :

« Sur la construction de l'église de St-Julien-du-Sault et sur
 « la date que je lui assigne, je dois avouer que je n'ai trouvé
 « aucun renseignement dans la vie du cardinal de Bourbon, etc.

Je crois l'auteur de cette notice, d'ailleurs si intéressante, dans une erreur complète sur l'époque ou sur les époques de la construction de l'église de Saint-Julien ; car elle présente des caractères bien tranchés, à mon avis, de plusieurs âges. Ce que je vais dire à ce sujet est le résultat d'une inspection imprévue, superficielle et très-rapide, et demande à être contrôlé et rectifié par de plus savants que moi et par la lecture des chroniques du moyen âge. J'ai voulu néanmoins émettre mes idées devant vous, tout erronées qu'elles puissent être, dans le but unique de vous faire connaître quel intérêt présenterait l'étude complète de ce monument, et de provoquer ainsi cette étude.

Voyons d'abord l'extérieur :

La façade (*Ouest*) est un grand mur tout nu dont rien ne peut faire deviner l'époque, mais qui paraît peu ancien relativement au reste ; j'admets volontiers comme très-plausible ce que dit l'auteur de la notice susdite, de la construction de cette façade au *xvi^e* ou *xvii^e* siècle pour clore au moins la nef restée inachevée.

A gauche est le clocher qui me paraît d'une date comprise entre le *vii^e* et le *xi^e* siècle, cette époque de barbarie, de misère et d'ignorance si bien caractérisée dans nos contrées par son architecture lourde et pauvre. La base carrée de ce clocher fait dans

la nef une disparate choquante avec le reste de la construction qui a remplacé sans doute l'ancienne église de même âge que ce clocher qui en reste le seul témoin.

Le pourtour de l'église est flanqué de contre-forts à base large et massive, mais dont l'appareil soigné et en bonnes pierres de taille indique cette belle époque de l'architecture romane qui précéda le style ogival, le **XII^e** siècle. Environ la moitié inférieure ou, pour ainsi dire, le premier étage de ces contre-forts et de l'enceinte qu'ils soutiennent est de ce siècle, ou peut-être du suivant, mais sans interruption et sans changement de style.

L'enceinte et les contre-forts du chœur et de l'abside ont seuls été achevés ; mais après une interruption de trois siècles au moins, du **XIII^e** au **XVI^e**. C'est cet achèvement seul qui peut être attribué au cardinal Louis de Bourbon. Et en effet il porte évidemment le cachet du style de la Renaissance, si coquettement orné, si gracieux souvent dans les maisons seigneuriales ou principales, mais si lourd, si mesquin, si dénué d'inspiration et de grandiose dans les édifices religieux.

Entre la nef et le chœur, aux deux extrémités du transept, se trouvent deux portails latéraux formés de quatre colonnettes romanes supportant des ogives du **XIII^e** siècle. Rien ne rappelle mieux que ces colonnettes le beau cloître roman de St-Trophime à Arles. Leurs chapiteaux, tous variés, sont admirablement sculptés.

La partie supérieure de ces portails, ainsi que de la nef, est inachevée : et une toiture basse recouvre le tout.

En entrant par l'un de ces portails, on est immédiatement frappé de la beauté du plan intérieur et surtout de la variété et de l'harmonie des piliers, tous différents dans leur détails, tous semblables dans leur inimaginable légèreté.

Tous ces piliers si bien évidés, si gracieusement flanqués de colonnettes espacées et saillantes, sont évidemment, à mes yeux, du **XIII^e** siècle, ainsi que les arcades ogivales qu'ils supportent autour du chœur. Quant aux arcades latérales de la nef et aux piliers même du transept, ils ne sont pas achevés, et leurs fûts tronqués sont recouverts d'une voûte basse et de planchers en bois. Quatre piliers seulement dans la nef, élevés sur une base carrée, sur chacune des quatre faces de laquelle s'applique une demi-colonne, n'ont aucune conformité de style avec les autres, et, après une inspection aussi rapide, je ne sais quelle époque leur assigner. Un autre, du style du **XIII^e** siècle, le plus rapproché

du mur de l'ouest, est un curieux modèle de légèreté et de hardiesse ; jamais fût en pierre ne m'a paru plus délié.

Les nefs latérales tournent autour du chœur et sont accompagnées dans l'abside de trois chapelles à pans coupés formant comme trois petites absides distinctes, appendices à l'abside générale.

Chacune de ces chapelles est éclairée par trois verrières, du XIII^e siècle sans doute, garnies des vitraux les plus riches de couleurs, les plus naïfs et les plus expressifs de dessin. Deux autres verrières de chaque côté, de couleurs moins belles et d'un dessin moins habile, paraissent annoncer une époque plus ancienne et un art moins perfectionné.

Le chœur et cette abside sont surplombés par une massive voûte de la renaissance (XVI^e siècle) avec de grandes verrières à vitraux blancs en arc surbaissé. Rien n'est plus choquant que cette construction surbaissée, superposée aux piliers et aux ogives sveltes et élancées du XIII^e siècle.

Je ne crois pas me tromper en disant que, si cette église eût été terminée dans le style de la partie inférieure, le vieux clocher supprimé, et avec un portail en harmonie avec le reste (portail qui devait être compris dans le plan primitif), elle nous eût présenté un des modèles les plus remarquables et les plus purs de l'architecture religieuse du XIII^e siècle, le siècle classique, pour ainsi dire, de l'architecture ogivale, où le génie chrétien se révèle dans toute sa simplicité hardie et grandiose, où *le beau* dédaigne encore d'être orné par *le riche* qui doit plus tard le détrôner.

En admirant les belles et grandes proportions du plan primitif de cette église, en considérant l'excellente qualité de la pierre dure de ses piliers et de ses contre-forts (tandis que la pierre tendre domine dans notre cathédrale de Sens), *on est naturellement conduit à penser qu'elle a été construite par des puissants de l'époque qui ont doté richement leur œuvre et l'ont confiée aux plus savants architectes.* Ne pourrait-on pas croire qu'elle fut commencée par les ordres ou au moins avec les secours de la munificence des rois Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune qui, en allant prendre les eaux minérales du couvent des Echarlis, près Villefranche, faisaient à Saint-Julien de fréquentes visites qui étaient aux frais de l'église du lieu, et qu'ils voulurent récompenser ainsi l'hospitalité qu'ils recevaient ?

Leurs successeurs auraient contribué à sa continuation.

Quoi qu'il en soit de cette supposition qui s'accorderait avec la date (xii^e siècle) que nous avons assignée dès l'abord à l'origine de cet édifice à la seule inspection du style de son architecture, la remarque qui nous y a conduit doit faire espérer que l'époque de sa fondation, ainsi que les noms de ses fondateurs ou bien-faiteurs, se trouveront consignés dans quelques documents historiques, et qu'on y trouvera également les causes de son interruption si fâcheuse dans le xiii^e siècle ; peut-être les malheurs de la dernière croisade de saint Louis ?

Vous voyez, Messieurs, le but de cette simple note qui ne peut donner aucune idée du monument dont il y est question. C'est uniquement, comme je l'ai déjà dit, de le signaler aux connaisseurs et d'en provoquer l'étude complète, étude qui aura d'autant plus d'intérêt qu'elle offre la probabilité d'un contrôle sérieux par l'histoire, de l'appréciation de l'âge des constructions par leur style et leurs caractères architectoniques.

Je serais heureux si j'avais ainsi contribué à faire entreprendre et terminer cette tâche, difficile mais attrayante, par quelque membre de notre Société.

Sens, le 1^{er} octobre 1844.

DE LA SUPPRESSION

OU DE LA CONSERVATION

DES JUBÉS DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

COMPTE RENDU PAR M. VIGNON,

Rapporteur de la Commission nommée par la Société archéologique le 2 décembre 1844 ¹.

Ainsi qu'on a pu le voir dans l'historique publié en tête de ce bulletin, la Société archéologique de Sens fut appelée, dès les premiers moments de sa fondation, à porter son attention sur les monuments tant de l'antiquité païenne que de l'antiquité catholique qui font la principale richesse de notre ville. Mue par le désir de ne pas renfermer ses travaux dans un cercle d'idées purement spéculatives, elle n'a pu accueillir qu'avec un vif intérêt et une sincère reconnaissance les questions que voulut bien lui poser Monseigneur l'Archevêque de Sens sur la vénérable et modeste basilique de Saint-Savinien et sur les jubés de notre magnifique église métropolitaine. Ces deux questions étaient doublement une bonne fortune pour notre société naissante. Car, d'une part, elles provoquaient l'étude de monuments si riches en beautés et en souvenirs; d'autre part, elles donnaient à cette étude un puissant attrait d'actualité, puisque nos réponses pouvaient recevoir incessamment une application pratique.

La question relative aux jubés de la cathédrale de Sens était ainsi posée :

« Les jubés de la cathédrale de Sens méritent-ils d'être conservés
« comme œuvre d'art; ou bien convient-il de les démolir, tant au
« point de vue architectural et archéologique qu'au point de vue

¹ Cette commission, désignée par la voie du scrutin, a été composée de MM. Chanoine, l'abbé Chauveau, Lallier, Prou et Vignon.

« de l'exercice du culte catholique ? En cas de suppression, quelle « disposition convient-il d'adopter pour leur remplacement ? »

Une vue d'ensemble de la cathédrale nous paraît devoir précéder l'exposé de la discussion qui eut lieu sur ce sujet.

Commencée au ^{xii}^e siècle ou à la fin du ^{xi}^e, terminée au ^{xvi}^e, la cathédrale de Sens présente dans ses diverses parties les variétés qui se sont succédées pendant cette longue période dans le style des constructions religieuses. Mais ces variétés, harmonisées entre elles par d'heureuses transitions, composent un ensemble vraiment un, où se révèle une pensée unique, cette pensée de foi et d'aspiration vers le ciel qui a créé les chefs-d'œuvres chrétiens du moyen âge.

Dès l'abord le grand portail frappe le spectateur par une disposition large, sévère, un peu massive, mais pleine de majesté. Voyez à gauche la tour de plomb, maintenant décoiffée, avec sa base et ses arcatures en plein cintre de style roman, auxquelles se mêlent déjà quelques ouvertures couronnées par l'arc aigu du nouveau style. Le centre de la façade et la base de la tour de pierres dénotent franchement le ^{xiii}^e siècle et l'abandon du plein cintre ; avec l'étage supérieur de la même tour nous arrivons à la fin du ^{xv}^e siècle et au commencement du ^{xvi}^e ; la hauteur des longues fenêtres géminées, l'ornementation de leurs voussures, les pinacles à choux frisés ¹ sont des œuvres de cette époque. Le tout est couronné par cette lanterne de la renaissance à moitié projetée en dehors, qui participe encore de la hardiesse du style ogival auquel elle succède sans transition.

Si vous suivez le collatéral de droite, à ce long pan garni de verrières du ^{xiii}^e siècle et surmonté d'arcs boutants de la même époque, succède cet élégant portail flamboyant de la Sainte-Vierge, que surpasse encore en richesse d'ornementation son pendant du nord, le portail d'Abraham ; tous deux de la fin du ^{xv}^e siècle.

Mêmes effets, même succession de styles à l'intérieur.

A gauche du chœur est la partie notoirement la plus ancienne de la construction. La chapelle Saint-Jean avec sa voûte en cul de four, ses fenêtres étroites à plein cintre, sa galerie de courtes colonnettes romanes supportant de massives arcatures aussi en

¹ La reconstruction à neuf de ces pinacles a été faite suivant le style primitif dont il restait suffisamment de traces.

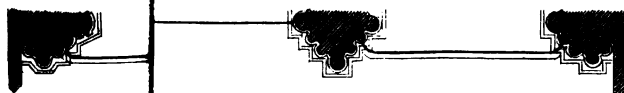
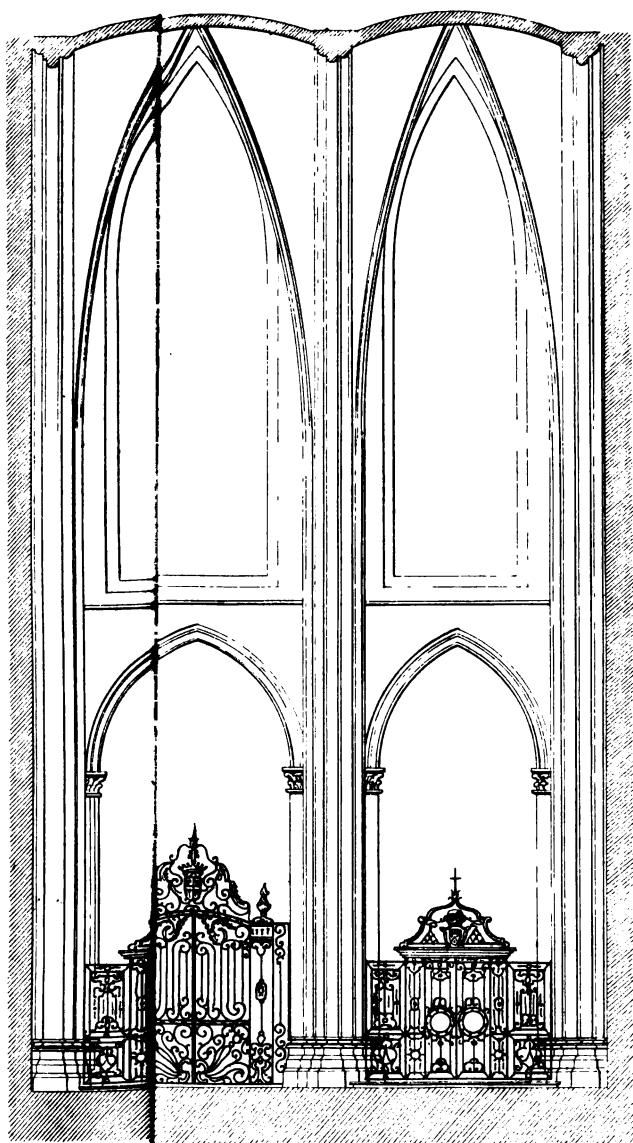
plein cintre, ne peut être postérieure à la fin du **xⁱ** siècle. Les mêmes arcatures se reproduisent dans le collatéral du chœur à la suite et on les retrouve aussi dans le collatéral de droite, mais ici sans doute par imitation et par raison de symétrie.

Rien ne caractérise mieux la transition du style roman au style ogival et l'origine des voûtes d'arêtes, la clef de toutes les hardiesses de ce dernier style, que les collatéraux de la nef où le plein cintre et l'ogive entremêlés s'appuient alternativement sur ces fortes colonnes accouplées et sur ces énormes piliers éligés par de nombreuses colonnettes profondément évidées et détachées entre elles.

Les arcatures, le triforium, la voûte de la grande nef sont entièrement du **xiii^e** siècle, ainsi que le chœur.

Mais vous voyez la voûte du transept s'élever de 4 mètres au moins plus haut que celle de la nef et du chœur, les colonnettes des piliers perdre leurs chapiteaux et se prolonger sans transition par les nervures des arcades de la voûte, comme le tronc d'un arbre se continue et se subdivise dans ses branches ; vous voyez les verrières acquérir d'immenses proportions et surtout monter en arcatures aigües. A ces divers caractères, aux mille compartiments sinueux et contournés de la partie cintrée de ces verrières et des grandes rosaces du nord et du midi, aux vives et transparentes couleurs des vitraux, à leurs grandes figures et à leur dessin correct, vous reconnaissez le **xv^e** siècle.

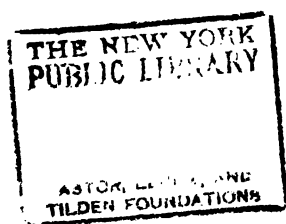
Après cet examen rapide et sommaire de l'édifice, plaçons-nous au bas de la nef et tournons nos regards vers le chœur. Malgré notre admiration pour la grandeur et les beautés de ce monument, un défaut nous frappe et frappe tout visiteur dont l'œil est tant soit peu habitué à apprécier les œuvres d'architecture. Vu du bas de la nef, le vaisseau de notre cathédrale paraît manquer de hauteur et de profondeur eu égard à sa largeur. Cette dernière dimension, dont le développement ne laisse pas que de produire un certain effet majestueux et grandiose, est trop dominante. Sa proportion apparente avec les deux autres n'est pas celle que l'on trouve le plus généralement dans les autres églises gothiques. Il y a là certainement, suivant nous, un défaut réel. Mais l'effet en est augmenté par un obstacle interposé au devant du chœur et qui interrompt l'ensemble de la perspective : cet obstacle, ce sont les jubés massifs qui empêchent la vue de plonger jusqu'au fond de l'abside et à travers ses dernières arcades. On se prend à en



Echelle de 0,005^m pour mètre

30 0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 m

Digitized by Google



désirer l'enlèvement, au moins momentané, afin de rétablir la conception primitive du plan de l'édifice, de reproduire l'effet réel de sa perspective, et d'apprécier s'il faut attribuer à l'œuvre des architectes du moyen-âge ce défaut que nous avons cru y reconnaître.

Mais en y regardant de plus près, ces jubés, comment se marient-ils avec le reste de la construction ? ne forment ils pas avec ce qui les entoure un contraste complet ? Sans doute, ainsi qu'on vient de le voir, les diverses parties de notre cathédrale ne sont pas d'une même époque et présentent entre elles des différences sensibles. Mais ces différences ne sont que dans les détails et non dans l'ordonnance générale des lignes qui, par leurs développements, leurs contours, les courbes gracieuses et les proportions élancées qu'elles dessinent, appartiennent toutes à l'architecture ogivale dont on distingue seulement plusieurs phases : c'est la variété dans l'unité.

Les jubés, au contraire, appartiennent à un tout autre ordre d'idées, à un caractère d'architecture en opposition absolue avec ces caractères bien connus de l'art de construire du moyen âge, qu'on a judicieusement appelé *notre architecture nationale*. C'est le style greco-romain, ou plutôt l'imitation soi-disant classique de l'architecture antique. Ce sont des lignes droites et roides, toutes compassées et parallèles, une carrure massive, des niches à plein cintre, des statues aux formes mondaines et à la pose maniérée. C'est l'art païen dégénéré, implanté au centre d'un temple chrétien. La matière au moins rachète-t-elle le choix mal assorti de la forme ? Non, ces veines de couleurs variées, cette surface lisse et brillante, c'est du stuc, du plâtre encollé et poli.

De ce contraste si absolu sont nés d'abord l'idée et le désir de la suppression de ces jubés. Il y avait encore un autre motif énoncé dans la lettre adressée à la Société par Monseigneur l'Archevêque. Sous le point de vue du service religieux, cette construction masque tellement le chœur que d'aucun point de la nef il n'est possible de voir et de suivre ce qui se passe au maître-autel. Dès-lors une grande partie des fidèles, qui ne peuvent trouver de place dans les bas côtés de l'abside, restent forcément étrangers aux cérémonies du culte. Conserver les jubés avec ce grave inconvénient serait un sacrifice réel fait à leur valeur comme œuvre d'art. Méritent-ils ce sacrifice ?

C'est sous ce double point de vue que la Commission, nommée par la Société dans sa séance du 2 décembre 1844, a dû dès l'abord envisager la question. Toutefois, avant de la résoudre, avant de conseiller de porter la main sur un monument existant, elle a désiré être éclairée autant que possible sur le mode de clôture et d'ameublement du chœur qui existait avant l'établissement de la clôture et des jubés actuels : c'était là, d'ailleurs, un point d'archéologie intéressant à éclaircir. Malheureusement il a été impossible de retrouver aucun document certain à cet égard.

Nous nous bornerons à reproduire ici le passage du premier rapport de la Commission, où il est question des recherches qu'elle a faites, et où sont consignés de curieux renseignements sur les circonstances de l'établissement de ce qui existe actuellement. Ces renseignements sont extraits d'une notice sur la cathédrale de Sens publiée par M. Quantin, archiviste du département de l'Yonne, et membre correspondant de notre Société.

Voici comment s'exprime le rapporteur : « Nous n'avons donc pu obtenir les lumières que nous cherchions sur l'ancienne disposition du chœur de notre cathédrale. Mais, prenons la notice de M. Quantin, et voyons si nous ne pourrions en tirer quelques inductions. On y lit, page 44 et suivantes (je ne cite que les passages qui sont relatifs à la question qui nous occupe) :

« En 1726, il y eut un projet général pour la restauration de l'intérieur de l'église. On voulait à la fois tout renverser et tout rétablir à neuf ; autels, stalles, jubés, orgues, grilles, pavés, tout ensemble était menacé de destruction.

« Le devis des travaux montait à plus de 147 mille livres.

« Voici quelques détails sur ce curieux devis, dressé par MM. Adenis et Joineau, architectes et entrepreneurs à Sens :

« Stalles du chœur : elles sont si anciennes qu'elles tombent de vétusté (elles étaient de la fin du xv^e siècle). Pour élargir le chœur, ils proposent de couper les colonnes à la hauteur des stalles, ce qui fera un ornement en faisant par dessous un corbeau de fer carré en patte d'oie. Il faudra les faire d'ordre Ionique ; elles coûteront 40 mille livres.

« Les grilles du chœur, de 12 pieds de haut, ruinées et rompues de vétusté, de très-ancienne construction. A faire, un grille neuve à la moderne ; les pilastres ou barreaux espacés pour

« faire un ornement au chœur. Ces grilles coûteront 28 mille livres.

« Oter les orgues qui sont posées au côté droit, au-dessus des stalles, et les porter au-dessus de la grande porte d'entrée, où l'on fera une tribune à trois arcades avec deux colonnes ; le tout coûtera 10 mille livres.

« Démolir les jubés, dont la figure est épouvantable, ce qui allongera le cœur de 9 à 10 pieds. On placera deux petits jubés contre les deux piliers qui forment l'entrée du chœur, ce qui coûtera, avec les portes du chœur et les grilles, 10,970 livres.

« Un autre architecte, également consulté, trouva, comme les précédents, les grilles fort laides et bonnes à la ferraille. Il proposa de couper les colonnes pour élargir le chœur et de déplacer trois ou quatre tombeaux qui gênaient, ainsi que le siège archiépiscopal.

« La construction des grilles fut adjugée en 1726, par devant le maître des eaux et forêts de Sens, au sieur Labie, maître serrurier à Paris. Les stalles furent sculptées par un sieur Barasset et reçues en 1730. Un sieur Maugin, facteur d'orgues à Troyes, fut chargé de la reconstruction et du déplacement des orgues. En 1729, il démontra l'ancien buffet et le reporta au bas de la grande nef, etc.

« En 1742 fut construit, sur les dessins du Servandoni, le maître autel, tel qu'il existe aujourd'hui, avec un baldaquin soutenu par quatre colonnes de marbre. Ce fut Monseigneur Languet qui le fit élever. Le chapitre y contribua pour 6 mille livres. Ce même prélat fit la crypte des archevêques en 1744, lors du pavage du sanctuaire et du chœur.

« En 1762 eut lieu la démolition des jubés et la reconstruction des portes et des grilles du chœur, ainsi que des deux jubés qui furent élevés en stuc par Joseph Hermand.

« Ce fut en 1777 qu'on érigea au milieu du chœur, sur la tom-

« be du Dauphin, fils de Louis XV, et de la Dauphine, un somp-
« tueux mausolée en marbre, dû au ciseau de Coustou fils.»

« Nous concluons de ces curieux détails qu'avant les dispositions actuelles, dont l'établissement est du milieu du siècle dernier, il existait :

« 1° Des stalles placées en avant des colonnettes des piliers du chœur qu'on a coupées au-dessus des stalles actuelles :

« 2° Des grilles (sans doute comme aujourd'hui autour de l'abside), de 12 pieds de haut ;

« 3° Un buffet d'orgues au-dessus des stalles de droite ;

« 4° Des jubés de figure épouvantable (suivant les auteurs des nouveaux devis), qui étaient en dedans des gros piliers du transept, puisque les nouveaux jubés ont eu pour effet d'allonger le chœur de 9 ou 10 pieds.

« On voit que le chœur était plus resserré encore qu'il n'est actuellement ; en outre il renfermait plusieurs tombeaux d'archevêques.

« Mais il faut bien faire attention que la destination de la cathédrale et du chœur n'était pas la même qu'aujourd'hui. Autrefois les cathédrales ou églises métropolitaines n'étaient point des paroisses. Le chœur de ces édifices était exclusivement affecté au chapitre des chanoines et sa propriété en quelque sorte. Les chanoines avaient des offices de jour et des offices de nuit ; pour ces derniers, leur réunion avait ordinairement lieu dans un emplacement particulier dit chœur de nuit. Mais dans beaucoup de métropoles, et dans la nôtre, ce chœur de nuit n'existait pas. Alors les chanoines, pour se garantir du froid des nuits, ont environné le chœur de clôtures pleines. Et comme il était exclusivement réservé à leur office, ils ne craignaient pas de le rétrécir et de l'encombrer.

« On croit donc savoir que, dès l'origine de la construction, le chœur fut fermé du côté de la nef par des jubés pleins et par une porte pleine. Dès-lors les cérémonies publiques ne se faisaient point au grand autel, mais à l'un des autels placés à l'entrée du chœur ; et c'est ce qui explique comment saint Louis fut marié avec Marguerite de Provence, le 27 mai 1234, à l'un de ces autels, celui de gauche.

« Quoi qu'il en soit de cette clôture absolue qui paraît certaine, malgré que nous n'ayons pu en trouver de témoignage écrit, les changements apportés depuis la révolution dans l'usage de notre

cathédrale, réclament de nouvelles dispositions. Elle est devenue paroisse et appelle fréquemment un grand concours de peuple auquel il convient de faciliter autant que possible la vue des cérémonies du culte. C'est là une condition dont il est impossible de ne pas tenir compte.

« Sous le rapport de l'art, on ne peut s'empêcher de faire une remarque singulière ; c'est qu'au moyen âge, les mêmes hommes, qui s'associaient si bien aux grandes inspirations des artistes qui ont créé de si beaux monuments, n'hésitaient pas à les encombrer, à les masquer, à en morceler l'ordonnance. Ainsi les chanoines muraient le chœur des églises et coupaient par là en deux la perspective des plus magnifiques vaisseaux ; tandis qu'au dehors on adossait, on accolait à l'enceinte et aux contre-forts, non-seulement les chapitres, les sacristies, les édifices archiépiscopaux, mais même des maisons particulières et d'ignobles masures qui en détruisaient l'unité et l'harmonie, en masquaient les ornements et les richesses. C'est au moins le mérite des modernes d'avoir mieux compris les effets d'ensemble et de perspective, d'avoir senti tout ce que gagnent les grands édifices à pouvoir être embrassés d'un coup d'œil dans leur magnifique ordonnance, puis analysés sous tous leurs aspects et dans tous leurs détails au milieu d'un espace libre où circule sans obstacle l'air et la lumière. Sachons distinguer des créations du génie de nos ancêtres les exigences bien ou mal motivées d'usages qui n'existent plus, et nous en affranchir quand elles déparent leurs chefs d'œuvres. »

La conclusion unanime de la commission dans ce premier rapport du 15 mai 1845, fut pour la suppression des jubés.

Mais une discussion des plus animées s'éleva sur cette conclusion dans le sein de la Société.

Plusieurs membres, d'accord sur le peu de mérite des jubés comme œuvre d'art et sur le contraste fâcheux de leur style avec celui de la cathédrale, demandaient si leur suppression n'était pas nécessairement liée avec celle des hauts dossiers des stalles fermant le pourtour du chœur, qui, restant seuls, feraient l'effet le plus choquant. Cette crainte avait aussi été énoncée dans le sein de la commission. On se préoccupait surtout et avec raison de la question du remplacement. Il est très-facile de critiquer, de blâmer et de renverser : mais réédifier a bien une autre difficulté. Les jubés démolis, que mettra-t-on à leur place ? Sera-ce mieux

en harmonie avec le majestueux édifice ? Nous blâmons sévèrement nos pères d'avoir implanté une œuvre de leur goût au milieu de la grande œuvre du moyen-âge et nous aurons été inexorables pour leur témérité : qui donc nous donne le droit d'en avoir une pareille ? Sommes-nous donc si sûrs de mieux réussir ; et ce que nous aurons fait ne méritera-t-il pas de nos neveux le même reproche et le même sort ?

A ces objections, dont elle ne se dissimulait pas l'importance, la commission répondait deux choses : d'abord, qu'il ne s'agissait en ce moment que d'une déclaration de principes, savoir : si les jubés, comme œuvre d'art, méritaient ou non d'être conservés, et si leur suppression n'était pas réclamée par les exigences du culte. Ensuite que, si cette déclaration de principes amenait comme conséquence la suppression indiquée, la question du remplacement, posée aussi par Monseigneur, avait été sérieusement étudiée par la commission et serait ultérieurement développée et discutée comme elle le comportait.

D'autres graves objections s'élevaient encore.

Il faut se rappeler qu'au milieu du chœur existe un mausolée élevé en 1777 sur la tombe du Dauphin fils de Louis XV et de la Dauphine son épouse. Ce mausolée, dû au ciseau de Coustou fils, est d'un mérite d'exécution remarquable ; mais sa conception, comme cette exécution même, fortement influencée par les idées de son époque, offre un mélange de paganisme et de christianisme où les symboles purs et sévères de cette dernière religion sont entièrement méconnus. Construit au milieu du chœur, à la place qu'il occupe maintenant, il en fut enlevé pendant la révolution, déposé dans une chapelle latérale et ainsi soustrait au marteau des démolisseurs : à la Restauration il fut réintégré dans sa place primitive. Mais il n'est personne qui ne sente que ce n'est pas là le lieu d'un monument de ce genre, fût-il d'un autre style, et quoique consacré à un prince du sang royal. En outre, matériellement, il fait obstacle aux cérémonies du culte par sa masse et son étendue.

La démolition des jubés n'entraînera-t-elle pas la nécessité du nouvel enlèvement du mausolée ; et, s'il doit en résulter dégagement du chœur, cette atteinte à un monument funéraire, respectable par son objet et par les hauts personnages auxquels il est consacré, n'a-t-elle pas mille inconvénients dans l'ordre moral ?

Toutes ces objections furent présentées sous une forme cha-

leureuse et brillante et accompagnées de considérations tirées des sentiments et des souvenirs les plus propres à trouver de l'écho dans les imaginations.

Sous prétexte d'amélioration et de restauration, n'est-ce pas encore de démolition qu'il s'agit ici ? Tous les régimes, tous les systèmes qui se sont succédés n'ont-ils pas assez démoli ? Pouvons-nous oublier cette belle et utile fontaine de l'Esplanade dont il ne reste pas vestige ; cette porte Notre-Dame, couverte des stigmates glorieux de tous nos combats, remplacée par des constructions qu'on n'ose qualifier ; cet élégant campanile qui surmontait la lanterne hardie implantée au sommet de la tour de pierre de la cathédrale, rasé pour faire place à une lourde balustrade ? Tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, toujours démolir !!!

Si de ces monuments divers nous tournons nos regards vers les jubés, cette construction, qui a près d'un siècle (1762), n'est-elle pas une œuvre de nos pères qui atteste, sinon leur goût, au moins leur piété ? Un siècle ! n'est-ce pas déjà une durée suffisamment respectable ? Où faut-il remonter pour reconnaître l'antiquité ?

Depuis l'établissement de ces jubés, mille souvenirs touchants ou pieux en gravent l'image dans notre esprit et notre cœur. Témoins des principaux actes religieux de notre existence, du Baptême, de la première Communion, du Mariage de nos pères, de nous et de nos enfants, des larmes et des prières que nous avons versées sur des cendres chéries ; les faire disparaître, c'est nous arracher une partie de ces intéressants souvenirs.

Une fois détruits, par quoi les remplacerez-vous ? Par une grille qui laisse pénétrer l'œil du fidèle jusqu'au sanctuaire, pour le faire entrer en participation des augustes cérémonies du culte catholique. Vous le croyez ainsi : détrompez-vous. Au milieu du chœur se trouve un mausolée de style païen, quoique de fondation pieuse. Ce mausolée et les figures qui l'ornent, de formes et d'allégories peu d'accord avec la sévérité de la croyance catholique, arrêteront malgré vous les regards, et distrairont une attention que la religion jalouse veut se réserver tout entière. Dès-lors vous viendrez aussi en réclamer la destruction.

Mais ce mausolée qui, chose curieuse, destiné au chœur d'une église catholique, a été modelé presque exactement sur les plans du philosophe Diderot, ce mausolée recouvre la dépouille mor-

telle d'un prince qui fut le père des trois rois les plus malheureux de notre histoire ! Cette nécessité de détruire un pareil monument, née de la destruction des jubés, ne doit-elle pas vous faire reculer ? Après la révolution de juillet qui a renversé du trône le dernier fils de ce prince, malgré vous, malgré la pureté de vos intentions, le sentiment public verra dans le seul déplacement de ce mausolée une réaction. Vous savez tous combien l'histoire juge sévèrement les réactions ou ce qui y ressemble, et combien ce blâme est mérité.

Laissons donc à leur place les jubés et arrêtons-nous dans la funeste carrière des démolitions.

La commission néanmoins ne s'avoua pas vaincue ; et nous croyons devoir reproduire ici la réponse qu'elle consigna dans son second rapport du 30 juillet 1845.

« D'abord, dit le rapporteur, pour nous dégager de toute préoccupation étrangère, deux mots sur la conséquence de la suppression des jubés dont on nous a le plus effrayé, j'é veux dire, le déplacement du mausolée du Dauphin.

« Certes, il nous est impossible d'admettre que ce déplacement serait une profanation, qu'il pourrait être pris, à présent plus qu'à toute autre époque, pour une réaction. Mais nous laissons à d'autres le soin de résoudre cette question, s'ils le désirent ; pour nous, nous ne voulons pas y entrer, parce que nous n'en avons pas besoin. En effet, suivant nous, rien ne motivera plus l'enlèvement du mausolée, après la suppression des jubés, que maintenant. Il y a plus ; la majorité de votre commission pense que, les jubés ôtés, on songera beaucoup moins à ôter le monument.

« Voici les motifs de cette opinion : Si vous vous transportez à la cathédrale et que, placé dans la nef, vous regardiez le chœur, vous verrez que le mausolée ne fait que compléter l'obstacle interposé à la vue entre la nef et le sanctuaire. Car ce mausolée lui-même est presque en entier masqué par le pupitre du lutrin et, pendant les offices, par le groupe des chantres. Sans ce mausolée, ce groupe des chantres, souvent mobile, laisserait de temps à autre percer la vue jusqu'à l'autel : avec lui, l'obstacle est complet et immobile : voilà tout.

« Mais ôtez les jubés, la vue devient libre de chaque côté du mausolée ; et cet espace ouvert, étant bien plus large que celui qu'il occupe, l'obstacle qu'il oppose devient presque inaperçu.

« Par les mêmes motifs et par la disposition du mausolée, le style païen des figures dont il est flanqué sera beaucoup moins choquant pour l'assistance des fidèles qu'on ne s'est plu à le représenter. Deux seulement de ces figures seraient visibles du côté de la nef si elles n'étaient en grande partie cachées par les pupitres et les chantres. Même les jubés ôtés, il faudra regarder ces figures avec intention pour les voir, et les mal voir. Quel habitant de Sens assistant à l'office, songera à arrêter ses regards sur le mausolée, depuis si long-temps qu'il le connaît, lorsque sa vue pourra pénétrer à côté jusqu'à l'autel, objet alors de son attention? Quant aux étrangers qui viennent visiter la cathédrale, n'importe où il soit, masqué ou non par les jubés, ils iront toujours le voir et l'admirer, abstraction faite de son style et de sa place. Car, après tout, c'est toujours un chef-d'œuvre; et la pieuse et triste mémoire à laquelle il est consacré a droit à l'intérêt et au respect de tous.

« Ce point écarté, entrons plus intimement dans le fond même de la question.

« Nos contradicteurs l'ont déclaré, Messieurs; loin d'eux la pensée de classer les membres de notre Société en démolisseurs et en conservateurs. Et cependant, n'est-ce pas là la conséquence nécessaire de toute leur argumentation? Toutefois, Messieurs, une circonstance toute récente nous rassure contre cette qualification involontaire appliquée à ceux qui partagent notre opinion.

« A Notre-Dame de Paris, en 1771, neuf ans après la construction de nos jubés, le grand portail central du XIII^e siècle, coupé en deux par un trumeau orné de la statue de la Vierge, fut détruit pour être remplacé par un portail à ouverture unique formé de deux colonnes supportant une arcade en ogive; ce fut Soufflot qui, comme le dit l'éloquent rapporteur de la chambre des pairs, imprima cette « injure sur la face glorieuse de Notre-Dame. » Soufflot, Messieurs, le constructeur du Panthéon, quoi qu'on puisse trouver à critiquer dans cet édifice, n'était pas un architecte médiocre. Son portail en question a livré passage à bien des pompes diverses; les processions du culte catholique, les fêtes à l'Être suprême, les mariages des princes et des rois, le sacre de Napoléon, les grands deuils publics et les *Te Deum* de toutes nos victoires! Certes, voilà d'imposantes cérémonies, des actes célèbres dans notre histoire dont l'œuvre de Soufflot a été témoin,

de gigantesques souvenirs auxquels elle se rattache. Eh bien ! sans s'arrêter à ces considérations, le conseil des bâtiments civils, le Gouvernement, les Chambres décident unanimement la suppression de ce portail disparate ; donnant ainsi, dit M. de Montalembert, « une grande et salutaire leçon aux esprits téméraires qui ne craignent pas de greffer leurs mesquines inventions sur les plus vénérables monuments de l'antiquité chrétienne. » Aurons-nous plus de respect pour les jubés en stuc de Joseph Hermand ?

« Mettons-nous dans le vrai, Messieurs : quel rapport sérieux peut-il y avoir entre ces jubés, accessoire si minime d'un édifice comme notre cathédrale, et ces autres monuments, complets à eux seuls, dont on a si éloquemment regretté la destruction ? Comment aussi vouloir consacrer et rendre inviolable leur existence par les souvenirs des actes pieux ou importants de notre vie accomplis dans la cathédrale. C'est à ce vénérable édifice en son entier que se lient véritablement ces souvenirs ; ce pourrait être encore à telle ou telle chapelle qui en fait partie intégrante, tout en présentant à elle seule un caractère d'unité et d'ensemble. Mais faut-il admettre qu'ils se rattachent, ces souvenirs, à tous les détails intérieurs, quels qu'ils soient, accessoires ou non, modernes ou anciens, de telle sorte que chacune des parcelles de l'église ait une place dans notre cœur et ne puisse en être détachée sans le faire saigner ? Comment ! parce que, au bout de cinq siècles, il aura plu à des hommes, animés de bonnes intentions sans doute, mais dénués du sentiment de l'art, de faire déposer par un maçon au pied de deux antiques piliers deux masses de plâtre colorié et poli ; parce que cette œuvre existe depuis quatre-vingts ans et a vu par conséquent bien du monde entrer dans la cathédrale et en sortir ; la voilà désormais liée invariablement au sort de tout l'édifice, environnée de la même vénération ! Mais pareille consécration a passé sur ces tambours ignobles des portes, sur cette chaire de réfectoire, sur ce dais épiscopal en forme d'égrugeoir renversé, sur tout ce qu'enferme depuis quelques dizaines d'années l'édifice, beau ou laid, difforme ou convenable ! Car, où bornerez-vous la magie des souvenirs, et pour beaucoup de personnes, la bizarrerie des affections, faiblesse respectable du cœur ?

« Mais examinons les jubés en eux-mêmes, pesons ce qu'ils

valent comme œuvre d'art ; c'est là , dégagée de tous ses accessoires, la question sur laquelle nous avons à répondre.

« L'art, Messieurs, n'a pas la forme seule dans son domaine ; il inspire aussi, règle et juge l'idée dont la forme n'est que l'expression. Apprécier une statue , un tableau au point de vue de l'art, ce n'est pas borner son jugement à la forme et à la couleur ; les œuvres de la sculpture et de la peinture ne sont rien qu'en tant qu'elles sont des expressions d'idées. Ainsi en doit-il être des œuvres d'architecture. C'est pour avoir méconnu ce principe fondamental , que nos écoles modernes d'architecture ont fait fausse route et ont produit de si étranges résultats. C'est pour n'avoir vu dans les édifices que la forme extérieure , qu'on s'est posé pour modèles invariables les monuments Grecs et Romains, sans tenir compte des différences de climats , de matériaux , de mœurs, de religions.

« Sous ce double point de vue, les jubés implantés après coup dans la cathédrale de Sens sont également condamnables.

« 1° Leur forme est en contradiction choquante avec celle du vénérable édifice ; elle en coupe lourdement et anguleusement les lignes flexibles et hardies ; elle en brise et détruit la perspective. Dans l'ensemble et les détails architectoniques , rien n'est plus pauvre de conception ; dans l'ornementation , elle nous présente des nymphes demi-nues , à demi-couchées dans un lieu consacré à la prière.

» 2° L'idée qui a présidé à leur construction était fautive et vicieuse ; elle l'est devenue bien plus par le changement des mœurs et des usages. Dans sa véritable acception, *un jubé* est une tribune située entre le chœur et la nef, élevée de manière à livrer en dessous passage à la vue, d'où les diacres ou les prêtres lisaient l'Épître et l'Évangile au peuple des fidèles, lui faisaient les publications intéressant la religion, lui expliquaient les mystères. Dans une église, il y avait *un jubé* ; il n'y avait pas *des jubés* ¹.

¹ Cette opinion est controversée, nous le savons : ce n'est pas le lieu de la discuter. Mais nous croyons devoir consigner ici un renseignement qui vient de nous être donné tout récemment sur ce qui existait à la cathédrale de Sens avant les jubés actuels.

On trouve dans des notes écrites de la main de M. Garsement de Fontaine, chanoine de la cathédrale de Sens en 1760, notes dont nous devons la communication à l'obligeance de M. de Fontaine, son petit neveu, ce qui suit : Année 1494, « pour avoir maçonné le mur de la Rebillerie, pendant deux jours, deux

« Ce n'est pas là ce qu'on a voulu faire ici : ce qu'on a voulu faire, c'est une clôture pour mettre les chanoines plus à l'abri dans leur chœur. Puis, pour excuser cette clôture, on a dit : Ce sera des jubés. On s'inquiéta peu alors de cacher au peuple les imposantes cérémonies du culte, de lui masquer les pompes de cette religion qui est descendue sur la terre pour tous et pour chacun, pour les grands et les petits, pour le peuple comme pour les pontifes. A cette faute contre l'esprit de la religion, il y avait alors, il est vrai, une excuse et une large compensation.

« La cathédrale n'était point une paroisse. Dans le chœur, les chanoines étaient chez eux; une autre partie de l'église était consacrée à l'exercice du culte pour le public extrêmement restreint qui habitait le cloître. De nombreuses paroisses s'ouvraient aux fidèles de toute la ville.

« Mais maintenant la cathédrale est une paroisse considérable; ce qu'on appelle les jubés ne gêne pas seulement les assistants dans la vue de quelques cérémonies plus ou moins rares et exceptionnelles. Ils forment un mur de séparation entre le prêtre et le clergé d'une part et les fidèles de l'autre, pour ces offices de chaque semaine auxquels l'assistance est un devoir prescrit à tous par les lois de l'Eglise. Il y a plus : sans entrer dans d'autres détails, ils ôtent à tous ceux qui remplissent la nef, à la classe peu aisée surtout qui ne peut occuper les places retenues et payées aux grilles de l'abside, la vue de ce Dieu qui descend sur l'autel à la voix du prêtre. Messieurs, il n'y aurait pas un seul catholique dans cette enceinte que nous ne tiendrions pas un autre langage. Quelque doctrine, quelque religion que l'on professe, c'est au point de vue des croyances et des usages catholiques qu'il faut juger un édifice consacré au culte catholique. Eh bien ! nous le demandons à tous, n'y a-t-il pas là un contre-sens choquant, inhérent à la fâcheuse disposition de ces jubés ?

« Votre commission se croit donc fondée à dire et elle déclare

maçons, pour avoir fait la garde du *jubé d'enfer*, (c'est peut-être le garde-fou). »

« Année 1514, à Frémy, charpentier, pour avoir abattu le *jubé qui était sur paradis* et aussi, etc. — pour avoir nettoyé sur les autels de Saint-Louis et de Saint-Martin, où sont en peinture le paradis et l'enfer. »

Il résulterait de là que du *xv^e* au *xvi^e* siècle, il y avait des jubés portant, au-dessus des autels de Saint-Louis à gauche et de Saint-Martin à droite, la représentation peinte du paradis et de l'enfer.

unanimement que ces jubés carrés, de style grec du XVIII^e siècle, avec leurs figures d'allégorie soi-disant religieuse, qui ressemblent à des naïades appuyées sur leurs urnes, empâtant dans leur masse de stuc les colonnes élancées des piliers du XIII^e siècle auxquels ils sont accolés, ne peuvent rappeler à l'esprit d'autres sentiments ni d'autres souvenirs que ceux de gêne et d'obstacle pour les fidèles, de disparate et de mauvais goût pour les appréciateurs des arts, de grossier anachronisme pour les archéologues.

« En résumé, Messieurs, si vous voulez vous reporter aux considérations développées dans notre premier rapport; si celles qui précèdent réussissent à détruire une partie du prestige attaché aux brillantes paroles que vous avez entendues dans votre dernière séance, vous conclurez avec votre commission et suivant sa proposition formelle :

« Que non-seulement la suppression des jubés actuels de la cathédrale de Sens ne devra donner lieu à aucun regret sous le rapport de l'art; mais encore que l'art condamne ces jubés et dans leur style et dans le principe et l'effet de leur construction. »

Sur cet énoncé catégorique, la discussion se prolongea encore, et il fut particulièrement insisté sur ce motif, que ce n'était pas par la démolition d'une œuvre de nos pères, toute défectueuse qu'elle fût, que nous habituerions les esprits, ceux du peuple surtout, au respect des monuments anciens. Toutefois, la Société, approuvant les motifs développés par la commission, adopta, à la majorité de quinze voix contre neuf, la conclusion ci-dessus de son second rapport.

Ce point résolu, la discussion fut ouverte sur le mode de remplacement des jubés.

Une idée avait été émise, c'était de fermer le chœur par une grille à hauteur d'appui à l'imitation de celle de la cathédrale de Paris. Dans sa lettre à la Société, du 28 novembre 1844, Monseigneur l'Archevêque combattait ce projet par divers motifs auxquels la commission s'est pleinement associée.

Voici ce que contient à ce sujet son premier rapport :

« La grille ouvrante du chœur est un chef-d'œuvre de serrurerie que personne de nous ne voudrait voir détruire ni enlever de notre cathédrale. Les panneaux latéraux qui devront l'accompagner et qui pourront être analogues aux grilles de l'abside,

seront beaucoup moins ornés ; et , sans rien masquer de ce qui se passe dans le chœur, interposeront entre le sanctuaire et l'œil du spectateur une sorte de voile qui ne peut qu'ajouter à la majesté des cérémonies.

« On sera peut-être étonné de nous entendre affirmer qu'une grille à hauteur d'appui masquerait davantage. Eh bien ! qu'on se transporte à Notre-Dame de Paris , et l'on verra que la grille basse, vue du milieu de la nef , cache précisément par la partie supérieure de son encadrement la tête de l'officiant, et tout ce qui est à la même hauteur.

« On voudrait une grille basse , à l'instar de celle de Notre-Dame de Paris. Mais on n'a donc pas fait attention que cette grille, dans un pareil vaisseau, fait autant anachronisme et dispareté que nos jubés. On a donc oublié le concert de justes et sévères critiques qui a accueilli son érection. Et d'ailleurs, à cette époque, est-ce que les architectes soupçonnaient qu'il y eût à se préoccuper de faire concorder quelque chose avec le style dit gothique ?

« Mais , en outre, à Notre-Dame de Paris , il n'y a pas une seule grille haute dans toute l'église. La grille basse du chœur est donc malheureusement en harmonie avec les pauvres et mesquines fermetures de toutes les chapelles. Il n'en est pas de même dans la cathédrale de Sens. Ici toutes les chapelles sont garnies de grilles , et toutes ces grilles sont hautes et ornées ; on se fait facilement idée de l'étrange effet que produirait une grille basse à l'entrée du chœur, entre celles des collatéraux et des chapelles de la Sainte-Vierge et de Saint-Jean , sans parler de toutes les autres. Au contraire , en conservant la grille ouvrante actuelle accompagnée de deux panneaux élevés jusqu'à sa corniche , on aura dans toute la longueur du transept un rang de grilles du plus riche effet.

« La démolition des jubés entraîne nécessairement la suppression des parties cintrées et en retour des stalles qui s'y adossent. Les stalles latérales conservées se prolongeront en ligne droite jusqu'à un mètre environ de la grille, où elles se termineront par les consoles qui terminent actuellement les parties en retour. Il résultera de là un notable agrandissement du chœur , même en plaçant la grille dans le plan des axes des gros piliers, c'est-à-dire, de leurs colonnettes les plus saillantes. C'est la disposition que votre commission a cru devoir lui donner , comme la plus

naturelle, la plus solide, la moins dispendieuse, la plus convenable pour restituer à la croisée du transept toute sa vaste étendue. »

La Société adopta à l'unanimité cet avis de la commission , et décida que les jubés ne doivent être remplacés que par une grille haute, composée de deux panneaux latéraux accompagnant la grille ouvrante actuelle et symétrisant avec elle et avec les grilles des collatéraux du chœur et des chapelles de la sainte Vierge et de saint Jean ; et que cette grille haute doit être placée sous l'arcade d'entrée du chœur dans le plan des axes des piliers.

Au devant des jubés existent deux autels ; l'un à gauche, consacré à saint Louis, et qui rappelle que le mariage du saint roi de France avec Marguerite de Provence eut lieu à un autel existant alors à gauche de l'entrée du chœur ; l'autre, à droite, très-utile au service de la paroisse.

Monseigneur l'Archevêque et la Fabrique de la Métropole demandaient qu'il fût pourvu , autant que possible, à la conservation de ces deux autels. La commission s'est trouvée fort embarrassée de cette condition qu'elle trouvait très-fâcheuse sous le rapport de l'art. Toutefois , appréciant les motifs donnés en faveur de ces autels comme souvenirs pieux d'une part et dans l'intérêt de la paroisse de l'autre, elle a fait ses efforts pour concilier leur conservation avec les règles de l'art, du goût et des convenances.

Après bien des tâtonnements, la majorité s'était décidée pour une disposition oblique devant la grande face de chacun des piliers de l'entrée du chœur. Cette disposition, sans être trouvée par elle très-heureuse , lui paraissait satisfaire le mieux possible à toutes les exigences. Elle n'est pas d'ailleurs sans exemple, et deux autels sont placés de cette manière à l'entrée du chœur de la cathédrale de Laon et ne produisent pas , dit-on, mauvais effet.

La Société a été d'avis que, pour satisfaire aux exigences de l'art , il convient de supprimer les deux autels de l'entrée du chœur :

Subsidiairement que, si on les juge indispensables pour le service du culte, ils devront se trouver dans l'alignement des premiers piliers du chœur auxquels ils seront adossés et faire face à la nef. Leur style devra s'harmonier avec celui de la Métropole.

Enfin, une dernière résolution de la Société exprime que, pour

que les améliorations du chœur fussent plus complètes, il serait à désirer que les murs latéraux servant de dossiers aux stalles fussent supprimés.

Cette discussion et ces décisions nous ont paru de nature à intéresser le public archéologue et à être soumises à sa critique. Le zèle avec lequel notre Société s'est livrée à cette étude aura prouvé du moins tout le prix qu'elle attache aux questions qui concernent la conservation de nos vieux monuments et le respect dû à leur style et à l'unité de leur caractère primordial.

MÉMOIRE

SUR

L'AGENDICUM DES COMMENTAIRES DE CÉSAR,

PRÉSENTÉ

A LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE PROVINS EN 1821,

avec cette épigraphe :

Damnosa quid non imminuit dies?

PAR M. AUGUSTE ALLOU,

JUGE-AUDITEUR AU TRIBUNAL DE PROVINS,

EVÊQUE DE MEAUX EN 1829

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Depuis deux siècles, Sens était en possession non contestée de passer pour l'Agendicum de César ; et, même à Provins, depuis M. Ruffier, mort en 1719, personne n'avait élevé de réclamation à ce sujet. Dans une brochure publiée en 1818 (l'ANCIEN PROVINS), M. Opoix, l'un de nos plus zélés concitoyens, s'applique à prouver deux propositions : la première, que Provins a été bâti par César ; la deuxième, que Provins est Agendicum. Cet ouvrage attirera l'attention de plusieurs savants.

M. Achaintre consacra une dissertation spéciale à l'appui de ce système ¹, et M. Barbié du Bocage, dans sa carte des Gaules, plaça Agendicum au point géographique de Provins.

Presque dans le même temps, M. Doé, docteur en médecine, présenta à l'académie celtique un mémoire sur Agendicum-Provins ².

Enfin, M. Barreau, médecin à Provins, vient de publier un nouvel ouvrage en faveur de Provins et de M. Opoix.

¹ Dissertatio de Agendico, 1^{er} vol. de César, édition des classiques latins.

² Voir tome v des Mémoires de l'académie celtique.

La question ne me paraît pas susceptible d'être décidée d'une manière absolue. Aucun monument de l'antiquité, aucun témoignage historique des premiers temps ne nous apprend positivement qu'Agendicum soit Sens ou Provins. Une tradition presque universelle veut que ce soit Sens ; je le pense ainsi, mais il me serait impossible de le prouver. Tout ce que je sais, c'est que Provins et Sens se disputant cet honneur, Provins ne peut soutenir la concurrence. Je vais tâcher de l'établir en discutant toutes les preuves nouvellement produites par les défenseurs de Provins. Si je démontre que toutes ces preuves conviennent mieux à Sens qu'à Provins, je croirai avoir fait tout ce qu'il est possible de faire et je persisterai dans mon opinion que Sens est Agendicum, puisque cette ville réunit en sa faveur le plus grand nombre de présomptions et de témoignages.

PLAN DE CETTE DISSERTATION.

1° Bien connaître les localités et se former une idée de Sens et Provins.

2° Discuter le texte de César.

3° Examiner les différents itinéraires invoqués de part et d'autre.

4° Enfin, comparer les auteurs cités pour et contre depuis César jusqu'à nous.

PREMIÈRE PARTIE. — LOCALITÉS.

ARTICLE 1^{er} — PROVINS.

Voici le système de M. Opoix, premier défenseur d'Agendicum-Provins :

Il existe à Provins des fortifications considérables : ces fortifications ont été incontestablement bâties par les Romains ; de tous les Romains, César seul a pu construire ces grands ouvrages : donc Provins est Agendicum.

Sur la description de M. Opoix, MM. Achaintre et Doé ont cru voir dans Provins une ville toute Romaine.

1° Quand il serait prouvé que les fortifications de Provins sont de construction romaine, il n'en résulterait pas que cette ville ait été bâtie par César et, encore moins, qu'elle fut Agendicum.

Rien ne porte à croire dans les Commentaires que César soit le fondateur d'Agendicum. Ce général, qui a décrit lui-même avec tant de précision toutes ses opérations dans les Gaules, n'aurait pas manqué de faire mention d'une entreprise aussi importante, et sur ce premier article, M. Opoix sera toujours seul de son avis.

2° Provins n'a donc pas été bâti par César ; mais l'a-t-il été par les Romains ? C'est ici une question d'architecture, et il n'y a ce me semble que les gens de l'art qui puissent prononcer. Nos adversaires avouent qu'ils ne se connaissent pas en architecture et ils refusent d'entendre les architectes : cette conduite n'est pas bien loyale. Plusieurs ingénieurs ont visité Provins, aucun d'eux n'a pu y découvrir de monuments Romains. Je porte à Paris du ciment pris dans nos différentes fortifications, et M. Barbié du Bocage à la vue de ce ciment, convient qu'il ne ressemble en rien au ciment romain.

Les gens de l'art me disent que notre grosse tour ne peut remonter plus haut qu'au temps de Clovis, et nos autres fortifications au x^e ou xi^e siècle. Si l'on consulte la raison, l'on décidera donc avant tout que Provins n'a été bâti ni par César, ni par les Romains.

3° Du chemin Perré. M. Achaintre parle ainsi du chemin Perré :
 « *Vestigium viæ Theodosianæ dictum le chemin Perré spafium*
 « *occupat unius leuæ Franciæ cum quartâ parte, à loco dicto les*
 « *Ormes usque ad iter medium inter Everly et Bray. Ea via relin-*
 « *quit Provins ad sinistram et Sens ad dextram ; rectâ tendens ad*
 « *septentrionem versùs Meaux ad meridiem versùs Auxerre. Alia*
 « *quoque supersunt rudera sed fracta et mutila ejusdem viæ ad*
 « *Provins tendentis , quæcumque nullatenus vergunt ad urbem*
 « *Sens.*

Il existe dans les environs de Provins un chemin appelé le Perré, ou le chemin des Romains ; on peut le suivre sur la carte de Cassini et sur celle de l'arrondissement de Provins depuis Chailly (*Calagum*) jusqu'au chemin d'Everly à Bray. Là, il cesse d'être marqué sur les cartes, mais lorsqu'on est sur les lieux, on le voit continuer jusqu'à Jaulnes, à travers une prairie marécageuse. A Jaulnes, le chemin Perré tourne au midi et va droit à Sens. Il est bien connu de tous les habitants de ce pays et passe près du parc de Villeceaux, à Guesche, entre Sergines et le Plessis-Saint-Jean, et enfin à la Pommeraye. M. Achaintre parle d'autres ves-

tiges du même chemin se dirigeant sur Provins. Je n'en connais aucun et M. Achaintre serait très-embarrassé de nous en faire connaître.

Ce chemin Perré est-il véritablement un chemin romain ? Je n'ai pas les connaissances nécessaires pour le décider : je dirai seulement après l'avoir examiné et suivi dans plusieurs endroits, qu'il n'a souvent que 15 ou 20 pieds dans toute sa largeur et que c'est aujourd'hui un assez mauvais chemin de traverse¹. Supposons, ce qui n'est pas, que le Perré se dirige sur Provins et non sur Sens, cela ne prouverait nullement que Provins est Agendicum. Au temps de César il n'existait point de voies romaines dans les Gaules, et lors de la construction de ces routes, Provins pouvait très-bien exister sans être l'Agendicum. On avait employé ce moyen, j'ai dû faire voir qu'il prouvait plus en faveur de Sens que de Provins.

4° M. Achaintre nous dit que Provins s'est appelé autrefois Gentiko et fait remarquer l'analogie de ce nom avec celui d'Agendicum.

Le nom de Gentiko dont on n'a pas entendu parler depuis bien long-temps dans Provins, serait tout au plus un de ces dictons populaires auxquels les savants n'ont jamais donné la moindre créance. J'en atteste en particulier M. Barbié du Bocage qui sait qu'un quartier de Gien s'appelle Génabie et que cependant Genabum est Orléans. Le même savant nous apprendra qu'une ville moderne de la Grèce dans laquelle on avait cru reconnaître une ville ancienne à cause de la parité du nom, est à trente lieues des ruines de cette dernière. On cite l'inscription d'une cloche où se trouve ce nom de Gentiko ; mais cette inscription, personne ne l'a jamais vue. Vainement dirait-on que cette cloche est celle qui fut cassée en 1279 par l'ordre du roi, le style de l'inscription est évidemment beaucoup plus moderne.

5° M. Doé avance fort gratuitement que l'on trouve très-souvent à Provins des monnaies romaines et des instruments romains.

La vérité est qu'on n'y a rien trouvé de tout cela : et d'ailleurs, qu'en pourrait-on conclure ? Sens en dirait autant avec plus de raison.

Ainsi, sous le rapport des antiquités locales, de ces preuves

¹ Ce chemin a été transformé depuis en route départementale de Chailly aux Ormes.

parlantes, comme les appelle M. Opoix, Provins ne peut rien offrir qui fasse pencher la balance en sa faveur.

ARTICLE 2. — SENS.

M. Opoix, et, d'après lui, M. Achaintre ont dit que Sens ne présentait pas les mêmes avantages militaires que Provins, ni les mêmes restes d'antiquités. M. Opoix ajoute que Sens n'eût pas été d'une grandeur suffisante pour contenir six légions Romaines.

1° L'enceinte de la ville de Sens est plus de deux fois grande comme la ville haute de Provins, la seule dont il soit ici question : et d'ailleurs, lorsqu'une armée est mise en quartiers d'hiver dans une ville, cela ne veut pas dire que les troupes sont toutes renfermées dans la ville. Les Romains se faisaient des camps retranchés au milieu de la campagne, et il serait ridicule de penser que les soldats de César prissent leurs logements dans les habitations des Gaulois.

2° Sens est situé au confluent de l'Yonne et de la Vanne, au milieu d'une belle plaine. Adrien de Valois cite avec éloge cette position bien préférable à celle de Provins qui n'a point de rivière navigable.

3° On a fait grand bruit des antiquités de Provins, il est temps de parler de celles de Sens.

Les murs de cette ville présentent aujourd'hui plusieurs genres de construction très-différents. Dans certains endroits, les pierres qui forment le parement extérieur n'ont aucune régularité et ne paraissent pas très-anciennes. Mais le bas de ces mêmes murs offre une masse de cailloux enchâssés dans un ciment très-dur et dont il est extrêmement difficile de détacher les moindres parcelles. Ailleurs, le mur est très-bien conservé. On voit d'abord trois assises de grandes pierres de taille qui peuvent s'élever à quatre pieds de terre; le reste du mur se compose à l'extérieur de petites pierres de taille carrées de quatre à cinq pouces en tous sens. A mi-hauteur de ce mur règne un cordon de trois briques posées l'une sur l'autre. Derrière les pierres de taille, on aperçoit dans les endroits dégradés, les cailloux unis par le même ciment dont j'ai parlé, et qui semble être un mélange de chaux vive et de sable de rivière. Ces murs ont jusqu'à huit pieds d'épaisseur.

Au faubourg Saint-Savinien, on voit les restes d'un aqueduc qui

amenait à Sens l'eau d'une fontaine située à trois lieues est-sud-est de la ville. Cet aqueduc est construit avec les mêmes cailloux et ciment que les murs de la ville, et d'une aussi grande solidité.

On apprend par les actes du martyr de sainte Colombe, qu'il y avait à Sens un amphithéâtre du temps d'Aurélien. A gauche du faubourg Saint-Savinien est un terrain circulaire creusé en entonnoir et appelé dans les vieux titres *les Arènes*; j'avoue que je n'y ai vu aucun vestige de construction.

En 1791, lorsque l'on fit le port sur l'Yonne, on trouva une salle de bains en mosaïque, dont le ciment est le même que celui de l'aqueduc. Au même endroit, on a trouvé une petite statue de Mercure en bronze et le bras d'une autre statue également en bronze. (On peut voir ce bras, des fragments de la mosaïque et autres monuments trouvés à Sens, chez M. Tarbé, ancien imprimeur.)

Enfin, au sud de Sens, au confluent de l'Yonne et de la Vanne, est une grande plaine qui s'étend à plus de trois lieues et porte le nom de camp de César. Près de la Vanne, on voit une bâtisse très-solide; c'est un petit mur d'environ cinq pieds d'épaisseur, dont les parements sont formés de pierres carrées comme aux murs de la ville. On dit qu'il y avait un pont en cet endroit. Vis-à-vis, à quelques pas dans la plaine, on voit un reste considérable de fondations élevées encore à 3 ou 4 pieds du sol de la plaine. Ce terrain circulaire peut avoir 200 pieds de diamètre. Au milieu, sont plusieurs fosses revêtues de murailles solides de tous côtés. C'est encore ici le même ciment et les mêmes cailloux. Ce monticule est appelé la Tête du camp, et par le peuple, la Motte du Ciar. Le long de la Vanne, on voit de loin en loin des élévations qui ont fait croire à quelques personnes qu'il y avait eu aussi des bâtisses de ce côté; et on a trouvé dans cet endroit des monnaies Romaines, un stylet de cuivre et des fragments de marbre de diverses couleurs. C'est une tradition constante à Sens, que les murs de la ville sont Romains aussi bien que les autres monuments dont j'ai parlé. M. Barbié du Bocage, qui a vu du ciment provenant de ces diverses constructions, y a reconnu beaucoup de ressemblance avec le ciment Romain.

A la vue de cette belle plaine de la Motte du Ciar, je n'ai pu me défendre de cette idée que c'était là l'emplacement où avaient hiverné les six légions de César, et plus j'y réfléchis, plus je me confirme dans cette opinion fortifiée d'ailleurs par les traditions populaires.

Tel est donc le résultat de ces premières observations : Provins ne saurait prouver en aucune manière son existence au temps des Romains ; Sens présente des monuments avoués pour Romains. S'il y a ici quelque avantage, je pense qu'il est tout entier en faveur de Sens ¹.

SECONDE PARTIE. — TEXTE DE CÉSAR.

Édition stéréotype de Herhan. — 1840.

Pour plus de clarté, je suivrai scrupuleusement l'ordre des Commentaires qui a été souvent interverti par nos adversaires.

La grande erreur de M. Opoix vient, selon moi, de ce qu'il s'est mépris sur la véritable signification du mot *Senones* qu'il traduit toujours par la ville de Sens lorsqu'il eût fallu, sans exception, le traduire par le peuple Sénonais. Il en est de même du mot *civitas* qui le plus souvent, dans César, signifie la nation et non la ville. Je crois devoir persister dans cette opinion malgré ce que vient de publier M. Barreau ; il est obligé d'accorder que *civitas* signifie souvent la nation, la réunion des citoyens. Quant au *Senones*, je défie de produire un passage de César où ce mot ne s'entende aussi bien et même mieux du peuple que de la ville.

Jusqu'au livre v, il n'a point été question des Sénonais. Au chapitre 25 de ce livre, on apprend que les Carnutes (ceux du pays Chartrain) avaient tué Tasgétius, que César leur avait donné pour roi.

Au chapitre 54, les Sénonais suivent cet exemple et chassent de leur pays Cavarinus. Ils envoient des députés à César pour se justifier ; César ordonne que tout le sénat des Sénonais vienne le trouver ; mais cet ordre ne reçoit aucune exécution : *Senones quæ est civitas imprimis firma...*

Au chapitre 56, les Sénonais et les Carnutes se préparent à faire

¹ Si j'avais à traiter aujourd'hui cette question, je serais bien moins timide qu'il y a vingt-cinq ans, et je dirais hardiment : Il n'y a rien de Romain à Provins : nos antiquités, si intéressantes d'ailleurs, appartiennent toutes au moyen-âge. Sens, au contraire, est une ville toute romaine. Son mur d'enceinte présente un beau spécimen des constructions dites Gallo-Romaines. C'est le petit appareil auquel il est impossible de se méprendre. Les énormes pierres qui forment les premières assises ne sont autre chose que les débris des monuments Romains qui décoraient la capitale des Sénonais. Elles présentent du côté engagé dans la muraille des tronçons de colonne et des bas-reliefs de grande dimension. On peut en voir plusieurs dans la cour de l'Hôtel-de-Ville.

la guerre aux Romains : *Ubi intellexit Senones Carnutesque conscientia facinoris instigari...*

On voit, dans ces différents passages, que *Senones* ne peut s'entendre que du peuple Sénonais, ce qui sera encore plus remarquable dans les passages suivants :

Au livre VI, chapitre 2, César voit que les Sénonais refusent d'exécuter ses ordres : *Senones ad imperatum non venire.*

Chapitre 3. Il avait convoqué tous les Etats de la Gaule ; tous les peuples s'y rendirent, excepté les Sénonais, les Carnutes et les Trévires. César regarde cette conduite comme un signal de guerre et agit en conséquence : *Concilium Lutetiam Parisiorum transfert ; confines erant hi Senonibus. Eodem die cum legionibus in Senones proficiscitur, magnisque itineribus eò pervenit.*

Chapitre 4. *Cognito ejus adventu, legatos deprecandi causâ ad Cæsarem mittunt, libenter Cæsar dat veniam... Eodem Carnutes legatos obsidesque mittunt : eadem ferunt responsa.*

Chapitre 5. *Cæsar in bellum Trevirorum insistens Cavarinnum cum equitatu Senonum secum proficisci jubet.*

Chapitre 44. *Cæsar exercitum Durocortorum Remorum (Reims) reducit ; concilioque in eum locum Galliæ indicto, de conjuratione Senonum et Carnutum quæstionem habere instituit, et de Accone supplicium sumpsit. Duas legiones ad fines Trevirorum, duas in Lingonibus, sex reliquas, in Senonum finibus, Agendici, in hibernis collocavit et in Italiam profectus est.*

Je ne traduirai pas ces passages, que tout le monde peut entendre aisément : voyons le parti qu'on a voulu en tirer.

1° De ces expressions : *in Senones proficiscitur... eò pervenit*, on a conclu que *Senones* était la ville de Sens. *Eò*, là, ne peut signifier le pays, ce serait trop vague, *eò* désigne un point fixe, une ville. De plus, d'où part César ? Il part de Paris, *Lutetia* ; or, dit M. Opoix¹, Paris était frontière de Sens ; à quoi bon marcher à grandes journées, *magnis itineribus* ? Et comme on parlera tout-à-l'heure d'Agendicum, voilà deux noms pour la même ville, si l'on veut qu'Agendicum soit Sens.

Je réponds 1° que l'objection tirée de cet adverbe de lieu *eò* n'a pas le moindre fondement, et je le prouve par d'autres passages de César. Livre III, chapitre 11 : *Cæsar Brutum in Venetos proficisci jubet ; ipse eò pedestribus copiis contendit. Venetos ne*

¹ Page 100 et suivantes.

peut être traduit que par les Venètes , peuple de l'Armorique. On peut en voir d'autres exemples au chapitre 16 du même livre , au chapitre 2 du livre v, au chapitre 6 du livre vii, etc. — 2° Paris n'est pas frontière de Sens , comme le dit M. Opoix , mais les Parisiens sont limitrophes des Sénonais. Admettons pour l'instant que César part de Paris , et supposons qu'il marche contre la capitale des Sénonais ; il avait 20 lieues à faire si c'était Provins et 30 si c'était Sens ; nous ne voyons pas jusqu'où César pénétra dans le pays Sénonais , parce qu'on se hâta d'aller au-devant de lui pour demander la paix. — 3° J'ajoute que M. Opoix n'a pas bien saisi le sens du texte latin. Voici ce texte, livre vi, chapitre 8 : *Cæsar de improviso in fines Nerviorum contendit... eò celeriter confecto negotio, rursus legiones in hyberna reduxit. Concilio Gallie primo vere indicto, cum reliqui præter Senones... venissent, concilium Lutetiam Parisiorum transfert... hæc re pro suggestu pronuntiata, eodem die cum legionibus in Senones proficiscitur, magnisque itineribus eò pervenit.* César est allé soumettre les Nerviens , peuple du Hainaut. Il ramène ses troupes en quartier d'hiver , sans dire en quel endroit. Si c'était à leurs derniers quartiers d'hiver, ils étaient près d'Amiens, *circum Samarobriam* (livre v, chapitre 53). Voyant que les Sénonais ne viennent pas à l'assemblée qu'il avait convoquée, il prend la résolution de marcher contre eux. Il ordonne que les Etats seront transférés à Paris , et le jour même qu'il annonce cette translation, il part contre les Sénonais. N'importe où l'on placera César au moment où il ordonne que les Etats de la Gaule soient transférés à Paris, certainement il n'était pas alors à Paris, et comme il part le même jour contre les Sénonais, il en résulte qu'il ne venait point de Paris, lorsque *magnis itineribus proficiscitur* ; mais qu'il venait d'un pays plus éloigné , probablement d'Amiens , et dès-lors les objections de M. Opoix tombent d'elles-mêmes.

2° César laisse six légions en quartier d'hiver à Agendicum ¹, *in finibus Senonum*. Suivant MM. Opoix et Achaintre, *in finibus Senonum* signifie sur la frontière des Sénonais. M. Opoix ajoute même que Agendicum pourrait bien être hors de la frontière.

Pour peu qu'on lise attentivement les Commentaires, on sera forcé de convenir que *fines* se prend souvent pour le pays tout entier. On peut en voir des exemples au chapitre 28 du livre i^{er}

¹ M. Opoix , pages 94 , 93.

(on voit *finēs* signifiant frontière et *finēs* signifiant le pays); au chapitre 31 du même livre (*quod Ariovistus in eorum finibus condisset* veut encore dire le pays et non la frontière). On peut voir d'autres exemples : livre II, chapitre 10 et 28 ; livre IV, chapitre 18, 19 ; livre VI, chapitre 6, 7 et 32 ; livre VII, chapitre 13, etc.

La phrase qui nous occupe présente elle-même les deux significations du mot *finēs* : *collocavit duas legiones ad finēs Trevirorum*, n'est-ce pas dire : laissa deux légions sur la frontière des Trévires ? Et *Agendici in finibus Senonum*, n'est-ce pas à Agendicum dans la frontière, en deçà de la frontière, dans le pays des Sénonais ?

3° On a beaucoup critiqué d'Ablancourt pour avoir traduit dans cette dernière phrase : Agendicum, capitale des Sénonais. Sans doute, le mot capitale n'est pas dans le latin ; mais que l'on ne dise plus qu'il est ridicule de placer la capitale sur les frontières, on vient de voir quelle est la véritable acception du mot *finēs*. Au livre VII, chapitre 13, nous lisons : *Cæsar ad oppidum Avaricum quod erat maximum munitissimumque in finibus Biturigum profectus est*. Avaricum, cette ville importante que Vercingétorix épargne seule comme l'ornement du pays, Avaricum, Bourges, la capitale des Bituriges, comment César la désigne-t-il ? *Avaricum in finibus Biturigum*. C'est bien ici la même locution que cette autre : *Agendicum in finibus Senonum* ; et pourtant, Avaricum n'est pas sur la frontière, mais dans l'intérieur du pays, et pourtant Avaricum est la capitale des Bituriges.

4° Supposons qu'Agendicum soit Provins, en sera-t-il plus sur la frontière des Sénonais ? Non, car nous voyons au livre II, chapitre 2, que les Sénonais s'étendaient jusqu'aux Belges : *Senones finitimi Belgis* ; et au chapitre 1^{er} du livre I^{er}, nous lisons que les Belges étaient séparés des Celtes par la Seine et la Marne. Les Sénonais, peuple Celte, voisins des Belges, allaient donc jusqu'à la Marne ; or, de Provins à la Marne il y a au moins dix lieues. Provins n'était donc pas sur la frontière et encore moins hors de la frontière des Sénonais ; car, pour cela, il aurait fallu qu'il fût situé au nord de la Marne.

5° Dans l'opinion de M. Opoix ¹, une preuve que Agendicum n'était pas la capitale des Sénonais, c'est que César n'a pas dit : *Agendicum Senonum*, comme il a dit : *Lutetia Parisiorum*, Du-

¹ M. Opoix, pag. 89.

rocortorum Remorum. Je demanderai à mon tour pourquoi César n'a pas dit *Avaricum Biturigum*, mais seulement *Avaricum in finibus Biturigum*. Agendicum, ville du Sénonais, ou Agendicum dans le pays Sénonais, n'est-ce pas au fond la même chose?

6° M. Opoix ne comprend pas comment César eût osé laisser six légions à Sens, lorsque les Sénonais venaient de se révolter; César, ajoute l'auteur¹, se garde bien de laisser des troupes à Chartres.

Dans la même phrase, César ne laisse-t-il pas deux légions chez les Trévires qu'il venait de soumettre? M. Opoix est dans l'erreur: au moment où César laisse six légions à Agendicum, il n'était plus en guerre, ni avec les Sénonais, ni avec les Carnutes, puisque ces peuples avaient obtenu la paix et que César s'était contenté de punir les chefs de la révolte, comme on peut s'en convaincre, en lisant attentivement le sixième livre des Commentaires. Mais accordons, pour un instant, que la guerre ne fût pas terminée. Au chapitre 25 du livre v, César envoie une seule légion contre les Carnutes révoltés; rarement il en envoie plus de deux chez les peuples qu'il veut soumettre; comment craindrait-il de laisser six légions dans la capitale des Sénonais? S'il n'envoie point de troupes chez les Carnutes, c'est qu'ils étaient voisins des Sénonais et que les légions d'Agendicum étaient suffisantes pour les maintenir dans le devoir.

Veut-on qu'Agendicum soit Provins? Qu'y gagnera-t-on? D'après sa position, Provins dépendait nécessairement du Sénonais; voilà donc toujours les troupes Romaines au milieu des Sénonais.

Passons au livre vii^e des Commentaires.

1° Chapitre 3 et 4. Les peuples de la Gaule se liguent contre les Romains. Les Carnutes ont donné l'exemple de la rébellion; il est suivi par les Sénonais, les Parisiens et autres. Nos adversaires triomphent et trouvent ici une difficulté insurmontable. Quoi! César vient de laisser six légions à Sens, et Sens se révolte *coram exercitu tanto*²! Certes, il y aurait de quoi s'étonner si tel était le sens du texte latin; mais point du tout. Six légions romaines sont à Agendicum-Sens, et les peuples du Sénonais se liguent avec les autres peuples de la Gaule. Veut-on qu'Agendicum soit Provins? Eh bien! six légions sont à Provins, ville du Sénonais, et cepen-

¹ M. Opoix, p. 94. — ² Id. p. 404.

dant les Sénonais se révoltent. L'objection subsiste, du moins en partie. Deux réflexions me fortifient dans mon opinion : — 1° Au chapitre 1^{er} de ce livre, nous voyons de quelle manière les chefs des Gaulois s'excitent à la révolte : *Id esse facile, quòd, neque legiones, absente imperatore, audeant ex hibernis egredi, neque...* Ainsi, en l'absence de César, les légions n'osaient quitter leurs quartiers d'hiver. Il n'est donc plus rien d'étonnant dans la conduite des Gaulois. — 2° Voyons quel rôle jouent ici les Sénonais. Vercingétorix, prince d'Auvergne, envoie des députés aux différents peuples et s'adjoint ainsi les Sénonais dans la ligue qu'il forme contre les Romains, *celeriter sibi Senones, Parisios... adjungit*. C'est donc par ambassadeurs que traite Vercingétorix. Il est encore dans l'Auvergne, et jusqu'ici la révolte des Sénonais ne consiste que dans leur adhésion aux projets de Vercingétorix. On ne les voit point agir avec violence comme les Carnutes, qui massacrent les Romains à Genabum. Rien de plus naturel que les conspirations, les complots de révolte dans une ville, dans un pays nouvellement soumis et encore sous le joug des troupes ennemies. Voilà ce grand argument réduit, ce me semble, à bien peu de chose.

2° Chapitres 6, 9 et 10. César passe en Gaule, tombe sur l'Auvergne, revient à Vienne, et de là va rassembler ses légions (les deux de Langres, les deux de Trèves et les six d'Agendicum); il laisse ses bagages avec deux légions à Agendicum, et part avec les huit autres pour le pays des Boïens, le Bourbonnais.

Nouvel étonnement de la part de M. Opoix¹. Quoi ! six légions n'ont pas empêché les Sénonais de secouer le joug, et maintenant César abandonne ses bagages au milieu d'eux sous la garde de deux légions seulement ! César fait ici ce qu'il devait faire. Les Sénonais avaient envoyé leur contingent de troupes à Vercingétorix ; le centre de la guerre était au pays des Boïens, c'est là que César devait se porter, et ne voulant pas emmener avec lui tous les bagages, il les laisse à Agendicum avec deux légions. Ces troupes étaient suffisantes, puisque l'on ne fit aucune tentative de ce côté.

3° Chapitre 11. César part donc d'Agendicum pour le pays des Boïens. Le lendemain, il arrive à Vellaunodunum (Château-Landon). Après s'être emparé de cette place, il se met en route

¹ M. Opoix, p. 105.

pour Genabum (Orléans), et y arrive en deux jours : *Altero die cum ad oppidum Senonum Vellaunodunum venisset, oppugnare instituit... Ipse ut quam primum iter faceret, Genabum Carnutum proficiscitur. Huc biduo Cæsar pervenit, et castris ante oppidum positus, diei tempore exclusus, in posterum oppugnationem differt.*

M. Barreau a cru trouver dans ce passage une preuve péremptoire en faveur de Provins. César met deux jours pour aller d'Agendicum à Vellaunodunum, et deux jours pour aller de Vellaunodunum à Genabum ; il doit donc y avoir la même distance entre ces deux villes, ce qui convient mieux à Provins qu'à Sens.

Je ne pense pas que ces deux locutions latines, *altero die* et *biduo*, aient ici la même signification, et le reste de la phrase l'indique assez, comme on le verra tout-à-l'heure ; mais je l'accorde pour l'instant. On sait que les armées Romaines faisaient ordinairement six lieues par jour, quelquefois plus, quelquefois moins, suivant les circonstances.

La carte de France de Delamarche donne pour distances :

De Sens à Château-Landon, 11 lieues de 25 au degré.

De Provins à Château-Landon, 15 *id.*

De Château-Landon à Orléans, 14 *id.*

Certes, si César marchait le compas à la main, si partant d'Agendicum, et *altero die perveniens Vellaunodunum*, il nous était démontré qu'il a marché deux jours entiers, comme il le dit de Genabum, *huc biduo pervenit*, oh ! alors, j'accorderais volontiers que ce passage est favorable à Provins ; mais rien de tout cela dans César. Nous ne savons ni à quelle heure il est parti d'Agendicum, ni à quelle heure il est arrivé à Vellaunodunum. César fait-il six lieues par jour ? Il arrive de bonne heure à Vellaunodunum, puisqu'il n'a que cinq lieues à faire le second jour ; et, au contraire, il arrive tard à Genabum, parce qu'il a forcé sa marche pour faire quatorze lieues en deux jours. Avouons franchement que nous n'avons ici aucune base certaine, et que dès-lors ce passage ne peut être d'aucun poids dans la cause.

Je reviens sur le texte, et je crois y remarquer une différence toute à l'avantage de Sens : *Cæsar ad Boios proficiscitur; altero die Vellaunodunum pervenit*. César part d'Agendicum et arrive le lendemain à Vellaunodunum. Il y arrive de bonne heure, car il se met à en former le siège de suite, *oppugnare instituit*. Au contraire, dans la phrase suivante, César met deux jours pour arri-

ver à Genabum : *huc biduo pervenit*, et il nous dit lui-même qu'il arrive tard, puisqu'il est obligé d'en remettre le siège au lendemain : *Tempore diei exclusus, in posterum oppugnationem differt*. Il n'y avait donc pas tout-à-fait la même distance entre Agendicum et Vellaunodunum, entre Vellaunodunum et Genabum. Sens, plus rapproché de Château-Landon que Provins, explique donc bien mieux le passage.

4° Chapitre 11. César continue sa marche, passe la Loire à Genabum, et fait le siège d'Avaricum.

Chapitre 34. Après avoir pacifié les Eduens (le pays d'Autun), César partage son armée avec son lieutenant Labiénus : *Exercitum in duas partes divisit, legiones quatuor in Senones Parisiosque Labieno ducendas dedit : sex ipse in Arvernos duxit*. César, dit M. Achaintre, laisse au chapitre 10 deux légions et ses bagages à Agendicum ; au chapitre 34, il donne quatre légions à Labiénus, pour les mener contre les Sénonais et les Parisiens. Voilà bien six légions, et cependant, dans son expédition, nous ne voyons pas que Labiénus ait plus de quatre légions : *Hæc omnia secum pugnans*.

J'ignore si les recrues que Labiénus laisse à Agendicum pour garder les bagages (au chapitre 57) formaient deux légions, ou si, indépendamment de ces recrues, il y laisse encore les deux légions qui y étaient déjà (chapitre 10) ; ce qu'il y a de certain, c'est que Labiénus, sortant d'Agendicum, n'emmena avec lui que quatre légions. Mais si M. Achaintre trouve ici quelque obscurité, elle subsistera toujours, même en traduisant Agendicum par Provins.

5° J'aborde l'expédition de Labiénus, le seul passage de César qui présente des difficultés réelles. Je ne suivrai pas la discussion de M. Opoix. Une preuve qu'il n'a pas bien saisi le sens de César, c'est qu'il place le marais sur la gauche ; et du moment que l'on met le marais à gauche, il s'ensuit de toute nécessité qu'Agendicum n'est pas Provins. M. Achaintre, dans ses notes sur ce passage, s'est appliqué à démontrer que le marais était sur la droite, et il ajoute dans sa dissertation : *Ex situ urbis Provins, in expeditione Labieni, omnia sunt plana et quadrant cum perpetua palude quam esse ad septentrionem, non ad meridiem, in notis demonstravimus*.

Il serait trop long de citer ici le texte latin qui comprend les chapitres 57, 58, 59, 60, 61 et 62 du 7^e livre des Commentaires ;

mais il est indispensable de lire ce récit en entier et dans l'original, pour prononcer avec connaissance de cause sur la question qui nous occupe. Examinons ce passage dans l'une et l'autre hypothèse, et prenons d'abord Agendicum pour Provins.

Labiénus part de Provins, marche contre Paris, sur la droite de la Seine, et est arrêté par un marais, situé où est aujourd'hui le quartier du Marais. Il retourne sur ses pas et arrive à Melun par le même chemin qu'il était venu, *eodem itinere*. Labiénus s'empare de Melun, passe la Seine et retourne sur Paris, en suivant la rive gauche du fleuve; Camulogène se poste vis-à-vis sur la droite. Les Romains repassent de ce côté, battent les ennemis et reviennent à Agendicum.

Observations sur cette explication :

1° Labiénus venant sur la rive droite, devait être arrêté par la Marne, dont les Parisiens pouvaient aisément lui disputer le passage. Fondé sur ce seul motif, M. Barbié du Bocage a pensé que Labiénus n'était pas venu jusqu'à cette rivière, et que le *perpetua palus* était entre la Seine et la Marne, aux environs de Maisons. J'avoue que cette opinion serait toujours favorable à Provins; je ne la rapporte que pour faire voir qu'il y a dissidence sur la position du marais.

2° Toute la difficulté roule donc sur ce *perpetua palus quæ influeret in Sequanam* et qui était en avant de Paris. Presque tous les traducteurs et commentateurs de César l'avaient placé sur la rive gauche, près de la rivière de Bièvre : nos adversaires soutiennent qu'il était sur la droite, là où est aujourd'hui le quartier du Marais. Je conviens que cette ressemblance de noms est une présomption assez forte, mais elle ne me paraît pas concluante. Paris était autrefois entouré de marais de tous côtés. Ces mots *quæ influeret in Sequanam*, me semblent dire quelque chose de plus qu'un marais stagnant. Je croirais volontiers que ce marais était formé par la Bièvre. On oppose que les bords de cette rivière sont trop élevés aujourd'hui; cela est vrai, mais en était-il de même au temps de César? Qui ne sait combien le sol de Paris a été exhaussé? Ce marais pouvait encore être plus en avant, au bas de la plaine d'Ivry. Rien ne démontre d'une manière positive que ce marais fût sur la droite. Il y a dissidence d'opinion sur l'emplacement du marais, sur celui du *Metiosedum* et celui du combat. Jusqu'à ce que les savants soient d'accord sur ces trois points, il sera permis à chacun d'interpréter ce passage en

sa faveur : c'est une arme dont tous les combattants peuvent se servir. Sur le *Metiosedum* je partage entièrement l'opinion de M. Barbié du Bocage, et pense que cette ville n'est autre chose que Melodunum.

3° Labiénus revient à Melun par le chemin qu'il avait suivi en venant, *eodem itinere quo venerat*. De Provins à Paris, Labiénus ne devait pas passer par Melun ; c'était son chemin si on le fait partir de Sens.

4° Après qu'il a passé la Seine à Melun, voici la position de Labiénus : *alterâ parte instabant Bellovaci.... alteram tenebat Camulogenus.... legiones ab impedimentis maximum flumen distinebat*. Je crois apercevoir dans ce passage que Labiénus était alors sur la droite de la Seine : *alterâ parte instabant Bellovaci* : d'un côté les Bellovaques. Tout le monde sait que les Bellovaques étaient sur la droite de la Seine. M. Achaintre, qui a prévu cette objection, avance que ce peuple s'étendait des deux côtés du fleuve; mais il l'avance sans le prouver et je crois voir le contraire dans César : Liv. I, ch. 1^{er}. La Seine faisait la séparation entre les Celtes et les Belges : Liv. II, ch. 4. Les Bellovaques étaient un des peuples les plus puissants des Belges ; ils habitaient donc sur la droite de la Seine. Dans aucune carte des Gaules je n'ai vu les Bellovaques sur la gauche, et d'Anville place même, entre eux et la Seine, un peuple intermédiaire, les Vélocasses. Si les Bellovaques étaient sur la droite, Labiénus y était aussi : Camulogène était sur la gauche, *alteram tenebat*, la rivière entre deux, et alors Agendicum doit être Sens et non Provins.

5° Enfin, Labiénus vainqueur revient à Agendicum avant d'aller rejoindre César, qui de son côté avait passé la Loire pour opérer sa jonction avec Labiénus. En supposant Labiénus sur la gauche, il s'éloignait de César en retournant à Agendicum. La réunion des deux armées romaines a lieu entre la Seine et la Loire. La marche de Labiénus est naturelle en prenant Agendicum pour Sens, elle ne le serait pas si Agendicum était Provins.

Tout n'est donc pas clair et facile à expliquer dans le système de M. Achaintre. Avec Agendicum-Sens, il n'y a qu'un seul point qui puisse être contesté. C'est le *perpetua palus* et comme je l'ai dit, la question est encore indécise et le restera probablement toujours.

Dans cette hypothèse, Labiénus part de Sens, passe près de Melun, vient pour attaquer Paris sur la gauche. Arrêté par le

marais dont Camulogène lui dispute le passage, il revient sur ses pas, s'empare de Melun et fait passer son armée sur la rive droite. Rien n'annonce jusqu'où Labiénus s'est avancé, mais il apprend les mauvais succès de César et renonce à son entreprise. Il repasse de nuit sur la gauche, bat les Gaulois le lendemain, retourne à Agendicum et va joindre César qui venait de passer la Loire.

6° Au ch. 75, liv. VII, les Sénonais envoient leur contingent de troupes au pays des Eduens, mais il n'y est rien dit qui puisse éclaircir la question d'Agendicum.

De cette discussion, il résulte à mon avis, bien plus de probabilités en faveur de Sens que de Provins. Je passe au troisième moyen que j'ai indiqué : les itinéraires romains.

TROISIÈME PARTIE. — ITINÉRAIRES.

Ici se présente un adversaire redoutable, M. Barbié du Bocage, doyen de la Faculté des lettres de Paris, qui a invoqué en faveur de Provins les monuments de la géographie ancienne. D'après lui, M. Achaintre a cité les itinéraires suivants qui s'accordent, dit-il, avec Provins et non avec Sens.

1° *A Carocotino-Augustobonam* (tiré de l'itinéraire d'Antonin).

2° *A Genabo-Riobe*

3° *A Regined-Augustodunum*

} tirés des Tab. Théodosiennes.

Nota. Les nombres indiqués dans ces divers itinéraires sont des lieues gauloises de 1134 toises chacune.

1° *A Carocotino Augustobonam* (*Itinéraire d'Antonin*).

Carocotinum, dont la position est incertaine, doit être placé au-delà de Rouen, soit au Havre, soit près de l'embouchure de la Somme. Tout le monde convient que Lutetia est Paris, et Augustobona, Troyes. Bornons-nous à ces deux villes.

Lutetia :

Methetum (Melun). . . XVIII

Condate (Montereau). . . XV

Agendicum. XIII

Clanum. XVII

Augustobonam (Troyes). . XVI.

} LXXIX

Voilà donc entre Paris et Troyes 79 lieues gauloises, qui font

89,586 toises, ou 44 lieues $3\frac{1}{4}$ de 2,000 toises. M. Achaintre, en faisant passer cette route par Agendicum-Provins, trouve 42 lieues de 2,000 toises, différence assez légère. Mais il ne doit pas tenir beaucoup à ce calcul, car il est obligé de convenir lui-même que les distances sont à peu près égales en prenant Sens pour Agendicum.

De Montereau à Provins ou à Sens, les cartes départementales et la carte de France de Delamarche ne donnent qu'une différence presque imperceptible.

De Provins à Troyes par Gelane, un peu moins de 17 lieues, de Sens à Troyes par Vullaines, 15 lieues $1\frac{1}{2}$, et par la route actuelle, 16 lieues et $\frac{1}{2}$. La carte de Delamarche ne donne qu'une lieue de différence.

Si d'Anville n'a pas démontré jusqu'à l'évidence que Clanum fut Vullaines, M. Doé ne prouve pas non plus que ce soit Gelanne. Il n'est pas vrai, comme il l'avance, que d'Anville soit obligé de retrancher les 13 lieues gauloises entre Condate et Agendicum. Comme nous l'avons fait voir, la différence entre Montereau et Troyes par Sens ou Provins, serait d'une lieue et demie au plus.

Clanum, ajoute M. Doé, placé à égale distance d'Agendicum et d'Augustobona est autant éloigné de l'un et de l'autre que Sens l'est de Troyes. M. Doé se trompe. On vient de voir à l'instant que de Provins à Troyes il y avait 17 lieues, et de Sens à Troyes 16. Mais faut-il chercher une exactitude aussi scrupuleuse dans tous ces calculs?

De Condate à Agendicum, l'itinéraire donne 13 lieues gauloises, ou 14,742 toises, ce qui fait 7 lieues et $\frac{1}{2}$; et les cartes en donnent 8 $\frac{1}{3}$ de Montereau à Provins ou à Sens.

D'Agendicum à Clanum, 17 lieues gauloises, ou 19,278 toises ou 9 lieues $1\frac{1}{2}$, ce qui ne s'accorde parfaitement ni avec Gelanne, ni avec Vullaines. De Provins à Gelanne, 7 lieues $2\frac{1}{3}$; de Sens à Vullaines, 7 $1\frac{1}{2}$ au plus.

De Clanum à Augustobona, 16 lieues gauloises, ou 18,144 toises ou 9 lieues $1\frac{1}{10}$, ce qui convient à l'une et à l'autre hypothèse; de Gelanne à Troyes 9 lieues $1\frac{1}{4}$, de Vullaines à Troyes 9 lieues. Je ne pense pas que ce premier itinéraire offre rien de décisif. Je vais examiner les deux autres tirés des Tables Théodosiennes, dites aussi cartes de Peutinger.

2° A Genabo-Riobe (d'Orléans à Orbais, selon M. Achaintre).

Genabum :

<i>Fines Carnutum.</i>		XV	} LXXXV.
<i>Aquis Segestæ.</i>		XXII	
<i>Agetincum.</i>		XXII	
<i>Riobe.</i>		XXVI	

Or, dit M. Achaintre, 85 lieues gauloises font 96,390 toises ou 48 lieues. D'Orléans à Orbais par Provins, on trouve 53 lieues françaises et 43 seulement par la traverse, ce qui s'accorde assez bien avec l'itinéraire cité. Une différence de 4 ou 5 lieues n'est pas ici très-considérable.

J'accorde que Genabum est Orléans, quoique beaucoup de savants (M. Dulaure, auteur de plusieurs ouvrages sur Paris, M. Cotelle, professeur de droit naturel à la Faculté de Paris, et beaucoup d'autres) veuillent que ce soit Gien.

J'accorde pareillement que Aquis Segestæ est Fontainebleau, quoique d'autres le placent à Ferrières.

Mais je n'admets pas que Riobe soit Orbais, pièce imaginée pour la cause. Jamais auteur n'en avait parlé et depuis longtemps d'Anville avait reconnu Riobe dans Orbi, hameau situé près du chemin Perré, à 4 lieues nord-ouest de Provins.

Si Riobe était Orbais, les distances conviendraient à Provins et non à Sens; mais si l'on reconnaît Riobe dans Orbi, il faut qu'Agendicum soit Sens.

La position de Riobe est déterminée par la Table Théodosienne qui indique 14 lieues gauloises entre Condate et Riobe, ce qui convient parfaitement à Orbi et nullement à Orbais.

M. Barbié du Bocage voyant dans l'itinéraire d'Antonin, XIV entre Condate et Agendicum, a pensé qu'il y avait une erreur sur la Table Théodosienne et que la ligne qui s'y trouve entre Condate et Riobe, marquant également XIV, devait être reportée entre Condate et Agendicum. Je ne puis partager cette opinion et je trouve ici une nouvelle preuve en faveur d'Orbi, par conséquent de Sens. La Table Théodosienne donne XIV entre Condate et Riobe, ce qui fait 15,876 toises ou près de 8 lieues. De Montereau à Orbi en ligne droite, 8 lieues de 2,000 toises, ce qui est précisément la distance indiquée. Pourquoi vouloir trouver une erreur là où se rencontre la plus parfaite exactitude? C'est que,

dans l'opinion de M. Barbié du Bocage, Riobe est Orbais, et la Table Théodosienne est contraire à ce système puisqu'elle ne donne que 8 lieues entre Condate et Riobe et qu'il y en a plus de 20 entre Montereau et Orbais.

Autre preuve tirée de la position respective de ces deux villes sur la table théodosienne.

Agendicum y est au sud-est de Condate, sud-ouest d'Augustobona, ce qui convient parfaitement à Sens. Il est vrai que cette carte est loin de présenter la position véritable de chaque ville. Mais on peut, du moins, remarquer qu'elle ne donne jamais de position diamétralement opposée, ce qui aurait lieu ici en prenant Agendicum pour Provins.

On peut faire une remarque semblable sur la position de Riobe. La carte établit ainsi la position de Riobe, Condate et Agendicum :

	Riobe
Condate	°
	°

Agendicum
°

La position de Sens y répond assez fidèlement en prenant Riobe pour Orbi.

Orbi
°

Montereau
°

Sens.
°

Mais si l'on prend Agendicum pour Provins et Riobe pour Orbais, il faut intervertir cet ordre et mettre ces trois villes sur une même ligne.

°	Orbais
°	Provins
°	Montereau

Du moment que nous partons tous de Fontainebleau il n'est pas besoin de remonter jusqu'à Orléans.

D'Aquis Segestæ à Agendicum, 22 lieues gauloises, faisant 24,948 toises ou 12 lieues 1/2 ; de Fontainebleau à Provins, 12 lieues ; de Fontainebleau à Sens, 12 lieues 1/2 ; d'Agendicum à Riobe, 26 lieues gauloises faisant 29,484 toises ou 14 lieues 3/4 ; de Provins à Orbi, 4 lieues ; de Sens à Orbi, 13 lieues 1/2.

Cet itinéraire prouve peu en faveur de Provins et beaucoup en faveur de Sens.

On peut fort bien soutenir qu'Aquis-Segestæ n'est pas Fontainebleau, mais Ferrières, comme l'établit d'Anville. Cette hypothèse sera tout à l'avantage de Sens.

De Genabum à Aquis Segestæ, XXXVII lieues gauloises, ou 41,958 toises, ou 21 lieues de poste :

D'Orléans à Ferrières, 18 en ligne droite.

D'Aquis Segestæ à Agendicum, XXII lieues gauloises, ou 24,948 toises, ou 12 lieues 1/2.

De Ferrières à Sens, 10 lieues.

De Ferrières à Provins, 16 lieues 1/2.

La distance entre Orléans et Aquis Segestæ ne doit être que de 21 lieues ; entre Orléans et Fontainebleau on a 24 l. au moins, excédant en plus assez considérable pour faire rejeter cette hypothèse.

La route d'Orléans à Provins par Fontainebleau aurait nécessairement coupé la route de Melun à Montereau. Il n'en est rien sur la Table Théodosienne. Ces deux routes y sont parallèles, l'une au nord, l'autre au sud, comme le doivent être les routes de Melun à Montereau, d'Orléans à Sens.

Ferrières avait des eaux minérales ferrugineuses ; elles sont indiquées par le bâtiment carré tracé sur la Table Théodosienne. Cette figure marque toujours des fontaines minérales et non pas seulement une simple fontaine comme celle de Fontainebleau¹.

¹ Dans un voyage de vacances, sur les bords de la Loire, j'eus occasion de visiter, en 1831, le village de Monbouis, à une lieue au nord de Châtillon-sur-Loing. Là, je trouvai les restes bien conservés d'un petit cirque romain que le comte de Caylus a décrit dans ses antiquités, et plus bas, sur les bords du canal, des constructions en petit appareil que l'on dit être des bains romains ; on y découvrit, en 1608, une mosaïque, et depuis, on a souvent trouvé dans cette contrée des monnaies romaines, des poteries, et autres fragments antiques.

A l'époque où je rédigeais mon mémoire sur Agendicum, j'ignorais complètement l'existence de cette station romaine. Lorsque je fus sur le terrain il me vint aussitôt à la pensée que Monbouis pouvait bien être cet *Aquæ segestæ*

3° A *Regined-Augustodunum.*

De Reginea (Erquies en Bretagne) à Autun, 331 lieues gauloises faisant 187 lieues 2/3 en passant par Condate, Rennes, Genabum-Orléans, Autessiodorum-Auxerre. Dans cette longue route, M. Achaintre ne trouve que 12 en plus en prenant Agen-

qui m'avait donné tant de soucis dix ans auparavant, et, à mon retour, je m'empressai de faire de nouvelles recherches.

D'Anville (*Notice sur l'ancienne Gaule*, édit. 1760, in-4°, p. 78,) avait d'abord pensé que Monbouis était *Aquæ segestæ* et le comte de Caylus a adopté aussi cette opinion (*Recueil d'antiquités*, édit. 1759, t. III, p. 412). Plus tard, d'Anville, qui ne trouvait pas une concordance parfaite de mesure entre Orléans, Sury-aux-Bois (*Fines*) Monbouis et Sens, a reporté *Aquæ segestæ* à Ferrières qui se trouve d'ailleurs dans la direction d'Orléans à Sens. Malgré tout le poids d'une autorité aussi grande que celle de d'Anville, je pencherais encore aujourd'hui pour placer *Aquæ segestæ* à Monbouis dont les antiquités romaines, et en particulier les bains, ne sont pas à dédaigner dans une controverse semblable, puisqu'il s'agit de reconnaître la position d'une ville indiquée sur la table théodosienne comme possédant un établissement de ce genre. Nous avons vu que les distances des itinéraires sont de 59 lieues gauloises entre Orléans et Sens; ce qui donnerait 66,906 toises ou 33 lieues 1/2. En passant par Monbouis et Sury-aux-Bois, je trouve 65,000 toises ou 32 lieues 1/2.

Il est vrai qu'en prenant les mesures intermédiaires on n'arrive pas à un résultat aussi satisfaisant.

Cenabo.

Orléans.

Fines. xv. — 17,010 toises. Sury. . . 18,000 toises.

Aquæ segestæ. xxii. — 24,948. Monbouis 20,000

Agendicum. . xxii. — 24,948 Sens. . . . 27,000

LIX. — 66,906 toises. 65,000 toises.

Mais 1° la position de *Fines* à Sury est-elle incontestable? Il ne s'agit ici que de limites que l'on peut, ce semble, prendre un peu plus haut ou un peu plus bas. Du reste, d'Anville admet que la distance entre Orléans et Sury répond aux 15 lieues gauloises. 2° Quant aux 22 lieues gauloises entre *Fines* et *Aquæ* et aux autres 22 lieues gauloises, entre *Aquæ* et *Agendicum*, d'Anville proposait de les réduire à 17, attendu que les distances entre Sury et Sens par Monbouis se trouvaient trop faibles; mais cette réduction ne me semble pas nécessaire. Il est vrai que 17 lieues gauloises ou 19,278 toises donneraient la distance véritable entre Sury et Monbouis. Mais il s'en faut de beaucoup que cette même mesure s'applique à la distance réelle entre Monbouis et Sens: Les 22 lieues gauloises ne nous donnent pas tout à fait 25,000 toises et la carte de l'Atlas national donne une distance de 13 lieues ou de 27,000 toises. D'où je conclus qu'au milieu de cette divergence d'opinions, le petit village de Monbouis peut revendiquer son titre d'*Aquæ segestæ*, à tout aussi bon droit que Ferrières et surtout que Fontainebleau auquel personne n'avait pensé avant les auteurs de la dissertation que j'ai combattue.

dicum-Provins, tandis que l'on trouverait plus de 20 lieues en moins en prenant Agendicum-Sens. A quoi bon s'en aller en Bretagne pour mesurer les distances entre Orléans et Auxerre? Nous sommes d'accord sur Genabum ou Cenabum et Autessiodorum : partons de là et jugeons :

Cenabo :

<i>Fines.</i>	XV	} LIX.	} XCI.
<i>Aquis Segestæ</i>	XXII		
<i>Agendicum.</i>	XXII		
<i>Bandritum.</i>	XXV		
<i>Autessioduro.</i>	VII	XXXII.	

91 lieues gauloises font 103,194 toises ou 52 lieues environ. D'Orléans à Auxerre par Provins, 56 lieues ou 4 en plus ; par Sens, 46 ou 6 en moins. Il ne faut pas perdre de vue que la distance en moins est toujours préférable, puisque nous prenons la ligne droite sur nos cartes. Mais nous avons vu que d'Aquis-Segestæ-Fontainebleau à Sens ou Provins, nous n'avons qu'une demi-lieue de différence; c'est donc principalement aux distances entre Agendicum et Autessiodorum qu'il faut s'attacher.

Nous devons trouver 32 lieues gauloises faisant 36,288 toises, ou 18 lieues $1\frac{1}{2}$ et passer par Bandritum à 14 lieues environ d'Agendicum et 4 d'Autessiodorum.

De Sens à Auxerre, 12 lieues $1\frac{1}{2}$, 5 lieues $1\frac{1}{2}$ en moins.

De Provins à Auxerre, 22 lieues $3\frac{1}{4}$, 4 lieues $3\frac{1}{4}$ en plus.

Où est l'exactitude? ni de l'un ni de l'autre côté, il y a ici une erreur évidente.

Quant à Bandritum, où le placer? Personne ne sera d'accord; les uns veulent que ce soit Brienon, d'autres Joigny, Saint-Florentin. Mais n'importe où on le place, il allongera les deux routes puisque nous avons pris la ligne droite.

Or, en allongeant la route de Sens à Auxerre, on se rapprochera des 18 lieues que l'on doit trouver : au contraire, en allongeant la route de Provins à Auxerre on s'éloignera du but puisque l'on trouve déjà près de 5 lieues de trop.

Depuis que ce mémoire est rédigé, M. Barreau a discuté cet itinéraire avec la précision d'un mathématicien; son problème semble décider la question en faveur de Provins; mais je n'en persiste pas moins dans mon opinion : j'ai consulté les itinéraires avec bonne foi et me suis servi des cartes de Delamarche et de l'Atlas national de Mentelle, et je crois y trouver un résultat

bien différent de celui de M. Barreau. J'attache une toute autre importance aux témoignages historiques dont il me reste à parler.

QUATRIÈME PARTIE. — TÉMOIGNAGES HISTORIQUES.

Si j'en crois les défenseurs de Provins, les premiers critiques traduisaient Agendicum par Provins, et Scaliger est le premier qui les ait contredits.

Ptolémée indique Agendicum comme la ville principale des Sénonais, mais il n'est pas difficile à M. Achaintre d'écarter ce suffrage. *Adeo fallax et mendosus est, ut nullam fidem ei concedere liceat*. M. Barreau fait mieux, il trouve dans Ptolémée Sens et Agendicum, deux villes différentes.

Plinie, Ammien Marcellin, Eutrope, Frédégaire, parlent de Sens, *Senones* : nulle part on ne voit dans ces auteurs que Sens fût Agendicum.

Enfin on retrouve le nom d'Agendicum en 858, dans les Annales de Saint-Bertin. Il suit de là que différents auteurs écrivaient à la même époque *Agendicum* et *Senones*, ce qui rend très-vraisemblable l'opinion que ces deux villes étaient différentes.

M. Achaintre conclut de sa dissertation qu'*Agendicum* est Provins, et *Senones* Sens : le premier, *in finibus*, sur la frontière, *castellum gallicum*, car la situation de Provins convient parfaitement à une habitation gauloise ; la deuxième, capitale de la nation, *caput gentis*, et au centre du pays, *in medio civitatis*. Discutons ces divers témoignages :

1° Parmi les anciens géographes, les plus connus, sont : Strabon, Pomponius Mela, qui appartiennent au 1^{er} siècle, et Ptolémée, qui est du 1^{er}. Les deux premiers n'ont pas parlé d'Agendicum, et le mot *Senones* y est incontestablement pris pour le peuple sénonais. Ptolémée, dans une longue suite des peuples de la Gaule, indique leurs villes principales, et, le plus souvent, leur capitale toute seule. Voici ce qu'on lit au livre 11^o de Ptolémée¹ :

Juxta Ligerim flumen Rhedones quorum civitas Condate :	{	20.... 40 long.
		47.... 20 lat.
Et iis magis orientales Senones quorum civitas Agedicum.	{	21.... 45 long.
Και ανατολικότεροι αυτων Σενωνες ων πολις Αγηδικον.		47.... 40 lat.

La longitude et la latitude ne conviennent ni à Sens ni à Pro-

¹ D. Bouquet, 1, 74.

vins ; mais sans faire plus de réflexion sur l'inculpation de M. Achaintre : *fallax et mendosus*, j'ai droit de conclure que, dans l'opinion de Ptolémée, il y avait dans la Gaule un peuple appelé *Senones*, les Sénonais, dont la ville ou la capitale était *Agendicum*, de même que, plus à l'occident, était un autre peuple appelé *Rhedones*, les Rhédons, dont la capitale était Condate, aujourd'hui Rennes.

Il suffit de connaître les premiers éléments de la grammaire grecque, pour voir que M. Barreau s'est trompé et qu'il n'y a point d'autre sens que celui que je donne à ce passage. Ptolémée a donc dit qu'*Agendicum* était la capitale des Sénonais (cette même ville qui depuis fut appelée *Senones*) *πολις*, la ville des citoyens, le siège du gouvernement.

2° M. Barreau s'appuie des témoignages de Pline pour prouver que Sens s'appelait *Senones* au 1^{er} siècle. J'en demande pardon à M. Barreau, qu'une mauvaise traduction aura peut-être encore induit en erreur, mais qu'on lise attentivement le texte des chapitres 17, 18 et 19 du livre IV, et l'on verra que *Senones*, *Ædui* et autres, sont des noms de peuple et non des noms de ville. Quand cela serait, qu'y gagnerait-on ? Les autres villes seraient également désignées dans Pline par le nom du peuple et il n'en résulterait rien, sinon que le changement de noms dont nous allons parler se serait opéré dès le premier siècle.

3° On cite maintenant Ammien Marcellin, Eutrope, Frédégaire, comme ayant appelé la ville de Sens *Senones* et non *Agendicum*.

Ammien Marcellin, dont l'histoire finit à l'année 378, à la mort de Valens, vivait encore sous Théodose, c'est-à-dire à la fin du IV^e siècle. Eutrope est du même temps, et Frédégaire appartient au VII^e siècle. Si l'on ne trouve pas dans ces auteurs le nom d'*Agendicum*, c'est que cette capitale avait, comme toutes les autres, pris le nom de la nation. *Agendicum* s'est appelé *Senones*, de même que :

Lutetia.	Parisii.
Durocortorum . .	Remi.
Cæsarodunum . .	Turones.
Avaricum	Bituriges.
Jatinum	Meldæ.
Augustobona. . .	Tricasses.

A quelle époque ce changement s'est-il opéré ? Je n'ose le déterminer. Peut-être que ce fut au temps de l'établissement du

christianisme dans les Gaules, lorsque chaque chef-lieu de province Romaine devint métropole ecclésiastique et le siège d'un archevêque ou évêque métropolitain.

Dans la Notice des Provinces et des villes de la Gaule, que l'on croit du temps d'Honorius, c'est-à-dire du commencement du v^e siècle, on lit :

Provincia Lugdunensis : Senonia.

Metropolis civitas : Senonum.

civitas : Carnotum.

Autessiodorum.

Tricassium.

Aurelianorum.

Parisiorum.

Meldorum ¹.

Dans la cosmographie attribuée par les uns à Æthicus et par d'autres à l'orateur Julius Honorius, on lit ² :

Oceanus occidentalis habet famosa oppida... Tungri, Treverini, Senones, Augustoduni, Lingones, etc.

Les auteurs ecclésiastiques placent la fondation de l'église de Sens de 186 à 235 au plus tard. Ce qu'il y a de certain, c'est que Severinus, archevêque de Sens, assista au concile de Cologne en 346 et à celui de Sardique en 347. Ainsi, au temps de Théodose et d'Honorius, Sens était une des villes les plus importantes de la Gaule. A cette époque, le nom d'Agendicum semble perdu, et aucun historien ne l'emploie ; mais aussi, dans les mêmes auteurs qui nous parlent de Senones, nous voyons partout *Remi, Meldi, Tricasses* et non plus *Durocortorum, Jatinum, Augustobona, etc.*

Après cela, M. Barreau peut-il s'étonner de ce qu'aucun archevêque de Sens n'ait pris le titre d'archevêque d'Agendicum. M. Barreau nous montre-t-il des évêques de Genabum, d'Avaricum, d'Augustobona ; et quand cela serait, que pourrait on conclure en faveur de Provins ?

Dans Ammien Marcellin, livre xv, chapitre 11, à la même époque où l'on voit *Senones*, on lit : *Treviri domicilium principum clarum ; Ambiani urbs inter alias eminens* et non *Samarobriva*. On y lit de même : *Catelauni, Remi, Biturigæ*.

Au chapitre 3 du livre xvi, où l'on retrouve *Senonas*, on voit *Treveros*, signifiant, comme dans César, les peuples du pays de

¹ D. Bouquet, I, 122. — ² Id. I, 401.

Trèves, tandis qu'au chapitre XI du livre précédent, il signifiait évidemment la ville de Trèves.

La chronique de Frédégaire parle de Dagobert, en 628, *per civitatem Senonas Parisios venit* ¹.

Aimoin parlant de Clovis II, en 641, s'exprime de même : *Ab urbe Parisiorum progressus per Senonas... profectus est* ².

Je vois, par tous ces passages, qu'au IV^e, V^e siècle et suivants, Sens s'appelait *Senones* ; mais rien ne prouve que deux ou trois siècles auparavant cette ville ne portait pas le nom d'Agendicum.

4^e *Agendicum* se retrouve, il est vrai, dans l'itinéraire d'Antonin et dans les tables Théodosiennes.

L'itinéraire d'Antonin est du milieu du II^e siècle ; alors l'Église de Sens n'était pas fondée ; alors les capitales n'avaient pas encore pris les noms de leurs nations. Aussi, dans ce même itinéraire, voyons-nous *Lutetia*, *Durocortorum*, et toutes les villes y sont désignées par leur ancien nom ; on devait donc y trouver Agendicum et non *Senones*.

A l'époque des tables Théodosiennes, dressées, dit-on, vers 393, la ville de Sens était connue sous le nom de *Senones*, et si l'on montrait sur ces tables les deux noms, *Agendicum* et *Senones*, oh ! alors, plus de doute ; mais point du tout. On y trouve Agendicum seulement, et si Agendicum n'est pas Sens, comment se peut-il faire que sur une carte dressée à la fin du IV^e siècle on trouve Meaux, Melun, Auxerre, Troyes, villes alors très-secondaires, et que l'on n'y trouve pas Sens, ville métropolitaine, chef-lieu d'une province romaine et siège d'un archevêché ? N'a-t-on pas droit d'en conclure, au contraire, qu'Agendicum est la même ville que Sens. Sur la même carte, nous voyons *Durocortorum*, et déjà Reims s'appelait *Remi* ; nous y voyons de même *Augustomagus* et non *Sylvanectes* ; *Augustobona* et point *Tricasses*. Faut-il en conclure que *Durocortorum* n'est pas Reims, et les deux autres Senlis et Troyes ?

5^e Pourquoi faut-il que M. Achaintre me fournisse des armes pour le combattre ? On trouve, dit-il, Agendicum deux fois dans les annales de Saint-Bertin, et il en conclut qu'Agendicum est Provins parce que depuis long-temps Sens s'appelait *Senones*. Cette manière de raisonner n'est pas concluante ; mais ce n'est

¹ D. Bouquet, II, 446. — ² Id. III, 437.

pas tout. M. Achaintre cite en faveur de Provins deux passages, qu'avec beaucoup plus de raison Adrien de Valois avait cités en faveur de Sens. Je m'étendrai un peu sur cet article qui me semble très-important.

Les annales de Saint-Bertin sont ainsi appelées d'un monastère de l'Artois où le manuscrit en a été découvert au ^x siècle. Elles commencent en 741 et finissent en 882. La partie de ces annales depuis 836 jusqu'à 861 est attribuée à Prudence, évêque de Troyes, par l'abbé Fleury, Lebeuf et la Ravalliére. Voici les deux passages dont il s'agit :

Ludovicus² Germaniæ rex Ponteonem regiam villam adveniens per Catalaunos et Cupedenses Agedincum Senonum pervenit, inde..... Ce passage est exact. M. Achaintre rapporte ainsi le deuxième³ :

Karlus rex (Charles le Chauve) libellum accusationis adversus Guanilonem, Agendici, Senonum metropolitanum episcopum, synodo episcoporum porrigit (la construction est : *porrigit Agendici, etc...*) : dissertation de urbe Agendico.

Véritable texte du second passage⁴ :

Anno 859 Karlus rex per diversa loca conventus episcoporum agit. Sed quarto à Tullo leucarum milliario, in villa Saponarias cum Lothario et Karlo nepotibus suis Regibus⁵ synodo episcoporum assistens, libellum accusationis adversus Guanilonem Agedinci Senonum metropolitanum episcopum porrigit. Quæ tamem actio propter absentiam ejusdem Guanilonis episcopi dilata est.

Dans le premier de ces deux passages nous ne voyons rien qui détermine la position d'Agendicum ; seulement, il est certain que ces deux mots *Agedincum Senonum* ne font qu'une seule et même ville.

Au fond, ce passage peut s'appliquer à Sens et à Provins. Le Pontoë est inconnu. Louis⁶ passe par Châlons-sur-Marne (*Catalauni*), près de Sezanne (*Cupedenses*), Agedincum, Sens ou Provins et se dirige ensuite sur Orléans.

¹ D. Bouquet, VII, 74, ann. 858.

² Louis-le-Germanique, frère de Charles-le-Chauve.

³ D. Bouquet, VII, 74, anno 859.

⁴ D. Bouquet, VII, 75.

⁵ Lothaire, roi d'Austrasie, fils de l'empereur Lothaire, et Charles, roi d'Arles, fils du même empereur, tous deux neveux de Charles-le-Chauve.

⁶ V. l'abbé Lebeuf.

Mais dans la page suivante nous retrouvons *Agedincum Senonum* et ces deux passages s'expliquent l'un par l'autre.

La citation de M. Achaintre est vicieuse : 1° il met une virgule entre Agedinci et Senonum et il n'y en a pas dans l'original. 2° En adoptant la construction de M. Achaintre : *porrigit Agedinci*, on mettrait l'auteur en contradiction avec lui-même. Ce serait faire tenir ce synode à Provins, tandis que l'annaliste dit qu'il fut tenu à la Savonnière, près de Toul. 3° Enfin, M. Achaintre sépare sans motif les mots *Agedincum Senonum* qui ne peuvent s'entendre de deux villes différentes, lorsqu'une page plus haut, ces deux mots ne signifient bien évidemment qu'une seule ville.

M. Opoix, traduisant M. Achaintre a dit : *Guanilon d'Agendicum, archevêque de Sens*. Cette traduction est aussi contraire au sens du commentateur qu'à celui de l'auteur original.

De l'examen de ces deux passages, il résulte que dans les annales de Saint-Bertin les mots *Agedincum Senonum* n'expriment qu'une seule ville et que cette ville est Sens. On ne peut traduire autrement dans le deuxième passage que : Guanilon, évêque métropolitain d'Agedincum des Sénonais, ce qui revient à : Guanilon, archevêque de Sens. C'est là le seul sens raisonnable et conforme à l'histoire. (On peut consulter à ce sujet l'art de vérifier les dates ; Chronologie des Conciles ; la grande collection des Conciles et le *Gallia Christiana*, tome XII, page 21 : on y verra ce qu'il est dit de ce Guanilon ou mieux Wénilon, archevêque de Sens.)

Il était important, selon nous, de connaître quelle avait été l'opinion des anciens auteurs sur la question qui nous occupe. C'est surtout leur autorité qui peut être d'un grand poids. Plus rapprochés de l'âge Romain, ils devaient être mieux instruits des traditions que nos savants modernes. L'auteur des annales de Saint-Bertin est-il Prudence ? Son avis sera plus important encore puisqu'il vivait sur les lieux. Quel qu'il soit, on sait qu'il donnait volontiers aux villes leur ancien nom et c'est une nouvelle preuve en notre faveur. A la suite du premier passage que nous avons cité, Louis le Germanique retourne à Troyes, que l'annaliste appelle *Augusta Tricorum* et non *Tricasses*, quoique ce dernier nom fut employé seul depuis plusieurs siècles.

6° M. Achaintre ouvre le bréviaire de Sens à l'office de saint Savinien dans une leçon des Matines, il trouve *urbem Senonum* et il en conclut encore que Sens et Agendicum sont deux villes différentes. Rien ne mène à cette conséquence et d'ailleurs, par qui

et à quelle époque cette leçon a-t-elle été composée? *Urbs Senonum* veut-il dire la ville de Sens ou la ville des Sénonais?

A son tour, M. Barreau cite un office de saint Thibault où il est dit que ce saint naquit à Agendicum. Cet office, dont il existe un bel exemplaire manuscrit sur vélin, en date je crois de 1540, porte seulement *Castro Pruvino natus*. Ce n'est que long-temps après, vers la fin du xvii^e siècle, que le chapitre de Saint-Quiriace a fait imprimer de nouvelles leçons sur saint Thibault où l'on voit en effet *Castro Agendico aliàs Pruvino natus*; mais qu'on lise toutes les vies de saint Thibault et surtout celle qui est attribuée à l'abbé de Vangadice, son contemporain et son ami, on verra partout *Pruvinum* et nulle part *Agendicum*.

7° De ce que l'on trouve dans des auteurs contemporains Agendicum et Senones, M. Achaintre en tire cette conséquence qu'Agendicum et Senones sont deux villes différentes. Voici ce que j'ai à lui répondre. Dans un capitulaire de Charlemagne, de l'an 802, on trouve Provins désigné par ces mots *Provinensis Pagus* et dans un autre de Charles-le-Chauve on lit *Pruvino*, inscription que portent également des monnaies de Charles-le-Chauve frappées à Provins. Les annales de Saint-Bertin sont de la même époque et l'on y trouve Agendicum. Si M. Achaintre est conséquent, il faut que malgré lui il décide qu'Agendicum n'est pas Provins.

8° On invoque en faveur de Provins une prétendue charte de la fondation de Saint-Ayoul où Provins est appelé Agendicum, citée par Camusat dans ses Antiquités de Troyes¹. C'est une erreur. Camusat parlant de la fondation de Saint-Ayoul dit *apud Agendicum*, mais la charte du roi Henri I^{er}, qu'il rapporte et qui est de 1048, dit positivement *sub Pruvinensi oppido*. On peut donc en conclure tout au plus que l'opinion particulière de Camusat était favorable à Provins. Vainement on dirait que cette charte de 1048 est une confirmation et que Camusat entendait parler de la charte de la fondation. La seule charte connue est celle de 1048 donnée au concile de Sens par le roi Henri I^{er} au comte de Champagne, Thibault I^{er}, par laquelle il lui permet de faire venir à Provins des religieux de Mostier-la-Celle. Il suffit de lire cette charte pour voir qu'il s'agit ici de la fondation du prieuré de Saint-Ayoul par ce même Thibault. M. Barreau connaît bien peu l'histoire de

¹ Ant. Tric., Troyes, 1610, p. 22.

Provins puisqu'il fait remonter ce prieuré jusqu'en 845, quoique l'invention des reliques de saint Ayoul n'ait eu lieu qu'en 996.

9° Voici de nouvelles autorités fournies par M. Barreau : *Elogium fratris Egidii Aubert presbyteri Agendicæi et eremitæ*. Tel est en effet le titre d'une note historique conservée par M. Billate. Mais il est bon d'observer que cet Aubert naquit en 1570, et que la première ligne porte *Pruvini natus*. Moissy, auteur présumé de cette notice, ne parle pas d'Agendicum.

Disons-en autant de Ch. Lauret *Agendicensis*; du doyen Dolezi *Agendicus* en 1491; tout cela ne prouver rien sinon qu'aux xv^e et xvi^e siècles plusieurs personnes ont pensé que notre ville était Agendicum. Mais quelle preuve en ont-elles donnée?

10° On oppose surtout à notre système l'opinion générale des critiques du 16^e et 17^e siècle. Nos adversaires ne prouvent nullement ce qu'ils avancent. Ce serait un travail long et fastidieux de chercher dans tous les traducteurs et commentateurs de César de quelles manières ils ont traduit Agendicum. D'ailleurs ont-ils tous attaché une grande importance à cette question? La plupart auront suivi l'opinion commune de leur temps sans examen, et dès-lors leur témoignage ne saurait être d'une grande autorité.

Et quels sont donc après tout ces critiques si fameux?

Raymond Marlien,	Tassin,	} cités par M. Barreau, tous auteurs du xvii ^e siècle.
Philippe de Ferrare,	Malingre,	
Jean de la Barre,	Davytes,	
Montan,	Rauchin,	
Blaise de Vigenaire,	Hofman,	
Jacques Charron,	Corneille,	

Je suppose, ce qui pourrait très bien être contesté, qu'au xvi^e et xvii^e siècle, Provins avait plus de partisans que Sens; toujours est-il vrai que cette opinion n'était pas générale puisque Scaliger se moque amèrement de Marlien et de ceux qui, comme lui, traduisent Agendicum par Provins. Le nom de Duchènes pourrait en imposer, mais dans l'ouvrage cité (*Antiquité des villes de France*, 2 vol. in-8°) l'auteur, si décisif à l'article Provins, hésite aux chapitres de Montereau et de Sens. De plus, les savants refusaient d'attribuer cet ouvrage médiocre à Duchènes, comme tout à fait indigne de lui.

A cette liste d'auteurs presque ignorés je pourrais opposer une liste aussi longue et plus imposante. Je citerais en faveur de Sens les meilleurs traducteurs de César, d'Ablancourt, Deist de Boti-

*doux, Varney, de Vailly; le savant D. Bouquet, le Gallia Christiana des Bénédictins; Dictionnaire de France d'Expilly; Moreri, art. Sens; Dictionnaire de Trévoux; l'Encyclopédie; le judicieux de Thou; les auteurs de la grande Histoire universelle anglaise, et beaucoup d'autres. Mais j'invoque avant tout les noms glorieux de Sanson, d'Adrien de Valois, de d'Anville, qui, tous trois, avaient discuté la question avec soin et dont l'opinion est devenue générale. Adrien de Valois dans un article très savant de son *notitia Galliarum*, cite un grand nombre d'autorités en faveur de Sens, entre autres les notes de Magnon, contemporain de Charlemagne, qui nous apprend que Senones est la même ville qu'Agendicum.*

11° Provins comparé à Sens est une ville toute moderne : la première fois qu'il en est parlé dans l'histoire, c'est au commencement du IX^e siècle dans les capitulaires de Charlemagne. Nul doute que Provins ne fût dès-lors une ville importante, puisque l'on y battait monnaie sous Charles-le-Chauve; mais l'époque réellement glorieuse de Provins ne date que des comtes de Champagne, et en perdant ses princes Provins a tout perdu.

On a cité un passage de Boulainvillers¹ qui fait mention de Provins au temps de Clovis. J'ai vainement cherché les autorités dont cet écrivain avait pu s'appuyer. La phrase de Boulainvillers se trouve presque toute entière dans l'ouvrage d'Adrien de Valois, *rerum Franciarum*, mais ce dernier ne parle que de Soissons et de Reims, et nullement de Provins. Aucun des historiens de la première race n'a parlé de Provins, et Boulainvillers me paraît l'avoir ajouté sans fondement.

M. Barreau cite un mémoire de Foncemagne; j'avoue que je ne le connais pas. Il faudrait voir sur quelle autorité il s'appuie.

CONCLUSION.

Je résume mon opinion en deux mots :

Les preuves données jusqu'ici en faveur de Provins ne sont pas suffisantes pour faire penser que cette ville soit Agendicum, et il n'est aucune de ces preuves qui ne convienne tout autant et mieux encore à Sens qu'à Provins.

Sens est une ville très-ancienne; Sens était la ville principale des

¹ Boulainvillers, I, p. 191.

Sénonais au temps de César. Si Agendicum n'était qu'une ville secondaire, comment César en parlerait-il si souvent, sans jamais parler de la ville capitale? A une époque plus récente, Agendicum était encore la première ville des Sénonais, puisque Ptolémée l'indique comme leur capitale, *ων πολις*. C'était l'une des plus importantes de la Gaule sous les empereurs romains, puisqu'elle était métropole de la 14^e Lyonnaise et le siège d'un archevêché. Tout me porte à reconnaître dans cette ville l'ancien Agendicum. Le texte de César le fait croire; les Itinéraires confirment cette opinion et le plus grand nombre d'autorités est en sa faveur. Ptolémée, la table Théodosienne et l'annaliste de Saint-Bertin doivent seuls déterminer tout homme de bonne foi.

C'est assez et trop peut-être sur Agendicum. J'ai soutenu les intérêts d'une ville étrangère avec quelque regret, mais je devais avant tout rendre hommage à la vérité. Puissent mes adversaires jeter un nouveau jour sur cette question et prouver qu'Agendicum est Provins; ils défendent une cause qui ne m'est pas moins chère qu'à eux-mêmes. Personne n'est plus attaché que moi à mon pays, et ma vie entière lui sera consacrée.

DOCUMENTS

RELATIFS

A L'ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS.

ARRÊTÉ MINISTÉRIEL.

**NOUS, Ministre Secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur,
AVONS ARRÊTÉ ET ARTÊTONS CE QUI SUIT :**

ARTICLE UNIQUE.

**L'établissement de la Société Archéologique de Sens, dont le
règlement est annexé au présent arrêté, est autorisé.**

Paris, le 24 juin 1844.

Le Ministre Secrétaire d'Etat au département de l'Intérieur,

Signé, DUCHATEL.

Par autorisation :

Le Maître des Requêtes, directeur des Beaux-Arts,

Signé CAVÉ.

Pour ampliation,

Le Conseiller de Préfecture, Secrétaire-Général.

A. LESCUYER.

RÈGLEMENT.

I.

**Il est formé, dans la ville de Sens, département de l'Yonne,
une société, sous le nom de SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE de Sens.**

**L'ARCHÉOLOGIE, LES SCIENCES ET LES ARTS seront l'objet de
ses travaux.**

Tout ce qui se rattachera à l'histoire du pays Sénonais, notamment à celle de la ville de Sens, fixera plus particulièrement son attention.

II.

Les discussions politiques sont expressément interdites.

III

La Société se compose :
 De membres d'honneur,
 De membres titulaires,
 De membres correspondants,
 De membres honoraires.

IV.

Les membres d'honneur sont :
 Monseigneur l'Archevêque de Sens,
 M. le Préfet du département,
 M. le Sous-Préfet de l'arrondissement,
 M. le Maire de la ville.

V.

Le nombre des membres titulaires, qu'on peut appeler membres titulaires-fondateurs, est limité à trente-trois.

Le nombre des membres titulaires est d'ailleurs fixé à soixante, y compris le nombre des membres titulaires-fondateurs.

Les conditions d'admission sont déterminées par les articles suivants.

Les membres titulaires sont principalement choisis parmi les habitants de l'arrondissement de Sens.

VI.

Aucun candidat ne pourra être reçu membre titulaire, s'il n'a préalablement présenté, comme titre à son admission, un mémoire sur l'une des matières dont s'occupe la société.

Son travail sera examiné par une commission et fera l'objet

d'un rapport spécial, qui précédera toujours la discussion de son admission.

Aucune admission néanmoins ne sera prononcée qu'après un scrutin secret et à la majorité absolue du nombre total des membres titulaires¹.

VII.

Sont membres correspondants ou membres honoraires les personnes que la Société jugera mériter ce titre.

Toutefois le titre de membre honoraire sera acquis de droit à tout membre titulaire qui, après dix ans d'exercice, ne pouvant plus remplir ses fonctions, demanderait à se retirer.

VIII.

La Société se réunira le premier lundi de chaque mois. Les séances commenceront à sept heures très-précises du soir.

Il sera distribué un jeton à chacun des membres titulaires présents.

IX.

Ce jeton sera en argent, de forme octogone, et d'une valeur de deux francs.

D'un côté, il portera les armes de la ville de Sens avec la devise : *URBS ANTIQUA SENONUM*.

De l'autre, dans une couronne de laurier : *SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS*, avec le millésime 1844.

X.

Chaque membre titulaire, en entrant dans la société, sera tenu

¹ Dans sa séance du 5 janvier 1846, la Société a remplacé cet article par le suivant :

Tout candidat au titre de membre titulaire devra être présenté par trois membres titulaires au moins.

L'admission ne pourra avoir lieu que dans la séance qui suivra celle où la présentation aura été faite.

Elle se fera au scrutin secret et à la majorité absolue du nombre total des membres titulaires.

de payer une somme de douze francs , à titre de frais d'inscription , et sur la remise de son diplôme.

XI.

Le paiement des jetons de présence se fera au moyen d'une cotisation de vingt-quatre francs , payables par chaque membre et chaque année , en deux fois , savoir : douze francs à la séance de décembre , et douze francs à la séance de juin ; ou , chaque fois , par six jetons.

XII.

Le bureau se compose :

D'un Président, d'un Vice-Président, d'un Secrétaire, d'un Pro-Secrétaire, d'un Bibliothécaire-Archiviste et d'un Trésorier.

Le Président , le Secrétaire , le Bibliothécaire et le Trésorier siègent seuls au bureau.

Les membres titulaires ont seuls voix délibérative.

Les autres membres présents n'ont que voix consultative.

En cas de partage , si ce n'est au scrutin secret , la voix du Président sera toujours prépondérante.

XIII.

Les membres du bureau sont élus au scrutin secret et renouvelés tous les ans , à la séance d'avril.

Les membres sortants peuvent être réélus.

XIV.

Le Président ou , en son absence , le Vice-Président , ouvre les séances , fait lire les procès-verbaux , donne communication des lettres ou des ouvrages qui lui ont été adressés , accorde la parole , répartit le travail , nomme les Commissions après avoir consulté le Bureau , maintient l'ordre , fait observer le règlement , dirige et résume les discussions , met aux voix , signe les diplômes , délivre les mandats de paiement.

Cependant les commissions devront être nommées par la voie du scrutin secret , si trois membres au moins le réclament.

XV.

Le Secrétaire ou, en son absence, le **Pro-Secrétaire**, rédige les **procès-verbaux**, en conserve le registre, délivre, au commencement de chaque séance, les jetons de présence, sur signature, fait les **circulaires**, envoie les lettres de convocation et contresigne les **diplômes**.

XVI.

Le Bibliothécaire-Archiviste conserve dans un local, qui sera ultérieurement désigné, tous les papiers, écrits périodiques, mémoires et ouvrages offerts à la Société ou bien achetés sur sa caisse.

Il tiendra un registre sur lequel il inscrira, par date exacte, la remise ou l'achat des objets confiés à ses soins.

XVII.

Le Trésorier est chargé des fonds de la Société; il reçoit les droits d'inscription et la cotisation de chaque membre, délivre et signe les quittances, acquitte les mémoires sur le bon du Président, et rend compte de l'état de la caisse toutes les fois que la Société l'exige, mais au moins une fois chaque année, à la séance de janvier.

XVIII.

Les séances se tiennent à l'Hôtel de Ville. Des lettres de convocation, remises à domicile au moins deux jours d'avance, doivent faire connaître les matières principales qui seront l'objet de la séance.

XIX.

Tout membre qui manquerait à six séances consécutives, sans excuses admises par la société, est réputé démissionnaire, et l'on pourra procéder à son remplacement.

XX.

La séance peut s'ouvrir et se terminer régulièrement, quel que soit le nombre des membres présents : mais il faudra au moins le concours de la moitié plus un du nombre total des membres titulaires pour pouvoir procéder au scrutin ou prendre une détermination.

XXI.

Le procès-verbal de chaque séance sera inscrit sur le registre confié au Secrétaire. Aucun membre ne pourra, dans aucun cas, en publier même un extrait. Dans quelques cas seulement, par exemple à la fin de chaque année, le Président pourra être autorisé à publier un compte rendu des travaux de la Société. Toutefois l'article destiné à la publicité devra préalablement être soumis à la Société et approuvé par les deux tiers au moins des membres présents.

XXII.

Toute proposition tendant à provoquer une décision de la Société sur un sujet quelconque, devra être faite par écrit et signée par cinq membres au moins. On ne votera sur la proposition qu'à la séance qui en suivra la présentation.

S'il s'agit d'une modification au règlement, la majorité devra atteindre les deux tiers du nombre total des membres titulaires.

COMPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS.

MEMBRES D'HONNEUR.

Monseigneur l'ARCHEVÊQUE de Sens.

Monsieur le PRÉFET du département de l'Yonne.

Monsieur le SOUS-PRÉFET de l'arrondissement de Sens.

Monsieur le MAIRE de la ville de Sens.

MEMBRES TITULAIRES FONDATEURS.

(Séance du 3 juin 1844.)

MM. BARDIN ,	docteur en médecine.
BIDAULT (l'Abbé),	chanoine.
CHAUVEAU (l'Abbé),	vicaire-général.
DE CHAUVEAU ,	docteur en médecine.
CRÉTEIL ,	professeur de rhétorique.
CROU ,	docteur en médecine.
DÉLIGAND ,	avoué.
DE CANCHY ,	propriétaire.
GALLOT ,	imprimeur.
GUICHARD ,	propriétaire.
LALLIER ,	juge suppléant.
DE LAVERNADE ,	propriétaire.
LEROUX ,	id.
PARAINGAUX ,	professeur au Collège de Sens.
PICHENOT (l'Abbé),	aumônier du Collège.
PIGNON ,	avoué.
PONPON ,	professeur de physique.
PROU ,	juge au tribunal de première instance.
RÉTIF ,	docteur en médecine.
THOMAS-MALVIN.	imprimeur.
TONNELIER ,	greffier du tribunal de première instance.
DE VATHAIRE ,	propriétaire.
VIGNON ,	ingénieur en chef.

**MEMBRES TITULAIRES FONDATEURS NOMMÉS DEPUIS LA SÉANCE
DU 3 JUIN.**

MM. SONNIÉ-MORET ,	avocat, admis le 10 février 1845
GIGUET ,	propriétaire, » 7 juillet »
VUITRY ,	député de l'arrondt, 4 août
PARENT ,	maire de Sens, » »
MICHEL ,	principal du collège, 2 mars 1846.
DELEUTRE ,	juge d'instruction, » - »
GAUTRY ,	conserv. des hypoth. 6 avril »
LIBERA ,	juge suppléant, 6 avril »
CHAPERON ,	ingénieur en chef, » »
LUYT ,	avoué, 8 juin »

MEMBRES CORRESPONDANTS.

(Au 1er octobre 1846.)

Mgr. ALLOU ,	évêque de Meaux.
MM. BALLY ,	membre de l'Académie de médecine , à Villeneuve-le-Roi (Yonne).
BARD (Joseph) ,	à Beaune.
BARDOT ,	membre du conseil-général de l'Yonne, à Chéroy.
BELLAGUET ,	chef de bureau au ministère de l'instruc- tion publique.
BERAULT (l'Abbé) ,	curé de Diant (Seine-et-Marne).
CHASLES ,	avocat, à Auxerre.
CHARTON ,	directeur du Magasin pittoresque, à Paris.
COLLIN ,	inspecteur des écoles, à Tonnerre.
CORRÉARD DE BRÉBAN ,	juge d'instruction, à Troyes.
DÉLIGAND (Edouard) ,	sculpteur, à Paris.
DONET ,	ancien principal du collège de Sens.
GROUET (Charles) ,	à Paris.
DE JULLEVILLE (PETIT) ,	à Paris.
DE LASTEYRIE (Ferdinand) ,	membre de la Chambre des députés.
LATAPIE ,	de la bibliothèque Royale, à Paris.
LECLÈRE ,	avocat, à Auxerre.
LECLERC (Achille) ,	membre de l'institut, à Paris.
LEMESTRE ,	percepteur, à Tonnerre.
LENORMANT (Charles) ,	membre de l'institut, à Paris.
DE LONGPÉRIER (Adrien) ,	premier employé au département des mé- dailles et antiquités de la Bibliothèque Royale, à Paris.
MAUCLERC ,	médecin , à Chéroy (Yonne).

MM. MONCOURT,	professeur, à Paris.
OZANAM,	professeur de littérature étrangère, à la Sorbonne, à Paris.
PÉNARD ¹ ,	ancien principal du collège de Sens, à Vézannes (Yonne).
PETIT,	inspecteur de l'Académie d'Orléans.
PETIT (Victor),	peintre, à Paris.
PUTEAU,	propriétaire, à Marsangis (Yonne).
QUANTIN,	archiviste de la préfecture de l'Yonne, à Auxerre.
ROUX,	chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris.
TOUSSAINT,	architecte, à Paris.
VUITRY (Adolphe),	maître des requêtes, à Paris.

MEMBRES HONORAIRES.

MM. le baron THÉNARD,	pair de France, à Paris.
LEYS,	numismate, à Sens.
JEULAIN,	colonel du génie en retraite, à Sens.
CHANOINE ² ,	ingénieur en chef, à Paris.

¹ M. Pénard, avant de résider à Vézannes, était du nombre des membres titulaires fondateurs.

² M. Chanoine était du nombre des membres titulaires fondateurs. Il a présidé durant l'année 1845—1846, la Société archéologique, qui lui a décerné le titre de membre honoraire lorsqu'il a quitté Sens pour aller résider à Paris.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

LORS DE SA FONDATION, LE 3 JUIN 1844.

MM. LEROUX,	<i>Président.</i>
PROU,	<i>Vice-Président.</i>
CRÉTEIL,	<i>Secrétaire.</i>
VIGNON,	<i>Pro-Secrétaire.</i>
LALLIER,	<i>Archiviste.</i>
PÉNARD,	<i>Trésorier.</i>

COMPOSITION DU BUREAU

APRÈS LE 1^{er} RENOUELEMENT ANNUEL DU 7 AVRIL 1845.

(Art. 13 du Règlement.)

MM. CHANOINE,	<i>Président.</i>
PROU,	<i>Vice-Président.</i>
CRÉTEIL,	<i>Secrétaire.</i>
VIGNON,	<i>Pro-Secrétaire.</i>
LALLIER,	<i>Archiviste.</i>
TONNELIER,	<i>Trésorier.</i>

COMPOSITION DU BUREAU

APRÈS LE 2^e RENOUELEMENT ANNUEL DU 6 AVRIL 1846.

MM. PROU,	<i>Président.</i>
LALLIER,	<i>Vice-Président.</i>
CRÉTEIL,	<i>Secrétaire.</i>
VIGNON,	<i>Pro-Secrétaire.</i>
GIGUET,	<i>Archiviste.</i>
TONNELIER,	<i>Trésorier.</i>

PLANCHES.

Planches.	pages.
I. Dolmens de Trancault.....	14-15
II. Pierre levée de Diant.....	16-17
III. Plan de l'enceinte de Sens en 1844.....	28-39
IV. Vue et Plan de l'une des tours de l'enceinte de Sens.....	ibid.
V. Inscriptions trouvées dans les murs de Sens.....	42-43
VI. Bas-Reliefs divers.....	48-49
VII. Bas-Reliefs funéraires.....	50-51
VIII. Bas-Reliefs. — Iphigénie en Tauride.....	54-55
IX. Fragments d'Architecture et Sculpture.....	60-61
X. Jubés de la Cathédrale de Sens.....	80-81

FIN DE LA TABLE.

TABLE

DES MATIÈRES.

TEXTE.

De la formation et des travaux de la Société Archéologique de Sens, par M. Giguët.....	pages. 4
--	-------------

NOTICES ET MÉMOIRES.

Notice sur deux Dolmens de Trancault (Aube), par M. Chanoine.....	43
Notice sur le Menhir de Diant, par M. Vignon.....	47
Études sur les Monuments Celtiques, par M. Prou.....	49
Recherches sur les Murailles Gallo-Romaines de la ville de Sens, par M. Lallier.....	36
§ I. De l'état actuel des murs.....	37
§ II. Des Inscriptions qu'on y a découvertes.....	43
§ III. Des Bas-Reliefs.....	47
§ IV. Des Fragments d'Architecture.....	60
§ V. De l'époque de construction des murs.....	63
Note sur l'Eglise de Saint-Julien-du-Sault, par M. Vignon.....	73
De la suppression ou de la conservation des Jubés de la Cathédrale de Sens, compte-rendu par M. Vignon.....	78
Mémoire sur l'Agendicum des Commentaires de César, par M. Auguste Allou.....	97
Première Partie. — Localités. — Provins.....	98
id. id. Sens.....	104
Deuxième Partie. — Texte de César.....	103
Troisième Partie. — Itinéraires.....	113
Quatrième Partie. — Témoignages historiques.....	120

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ.

Arrêté ministériel.....	131
Règlement.....	ib.
Liste des membres.....	137
Composition du bureau.....	140

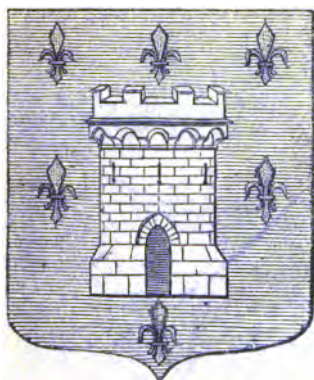
BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.

1851.



SENS,

IMPRIMERIE DE CH. DUCHEMIN.

1851.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE SENS.

BULLETIN

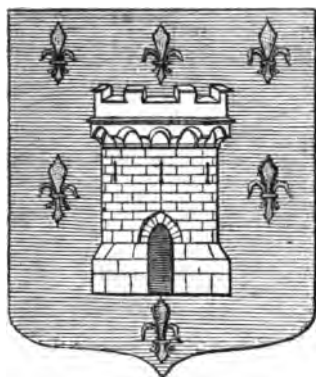
DE LA

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.



ANNÉE 1851.



SENS,
IMPRIMERIE DE CH. DUCHEMIN.

1851.

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.

LISTE DES MEMBRES

~~~~~

### MEMBRES D'HONNEUR.

**MGR. l'ARCHEVÊQUE** de Sens.  
**M. le PRÉFET** de l'Yonne,  
**M. le SOUS-PRÉFET** de l'arrondissement.  
**M. le MAIRE** de la ville de Sens.

### MEMBRES DU BUREAU.

(AVRIL 1851 A AVRIL 1852.)

*Président :* M. CHAPERON, ✱  
*Vice-Président :* M. LALLIER.  
*Secrétaire :* M. GIGUET.  
*Vice-Secrétaire :* M. BRULLÉE (l'abbé).  
*Archiviste :* M. CHAUVÉAU (l'abbé).  
*Vice-Archiviste :* M. G. DUBOIS.  
*Trésorier :* M. TONNELIER.

### MEMBRES TITULAIRES.

**MM.**

|                            |                          |
|----------------------------|--------------------------|
| L'abbé BIDAULT, chanoine,  | séance du 17 avril 1844. |
| L'abbé CHAUVÉAU, vic. gén. | id.                      |

|                                            |                               |
|--------------------------------------------|-------------------------------|
| LALLIER, substitut,                        | id.                           |
| LARCHER DE LAVERNADE, maire de Bazoches,   | id.                           |
| LEROUX, notaire honoraire,                 | id.                           |
| PROU, juge d'instruction,                  | id.                           |
| VIGNON, *, Ingén. en chef des Ponts et Ch. | id.                           |
| DU MOUSTIER DE CANCHY, anc. offic.         | 22 avril 1844.                |
| DELIGAND, avocat-avoué,                    | id.                           |
| L'abbé PICHENOT, curé de St-Pierre,        | id.                           |
| PONPON, profess. de physique,              | id.                           |
| RÉTIF, *, chirurgien en chef des hospices, | id.                           |
| TONNELIER, greffier du tribunal civil,     | id.                           |
| MICHEL, principal du collège,              | 2 fév. 1846.                  |
| CHAPERON, *, Ing. en chef du chem. de fer, | 6 avril 1846.                 |
| GAULTRY, conservateur des hypothèques,     | id.                           |
| GIGUET, anc. élève de l'Ecole Polyth.      | 7 juillet 1846.               |
| L'abbé BRULLÉE, aumôn. de Ste-Colombe,     | 4 janv. 1847.                 |
| DE CÉNIVAL-BRISSON, juge au Trib. civil.   | 15 mai 1847.                  |
| LEFORT, architecte,                        | id.                           |
| PROVENT, avoué,                            | id.                           |
| DUBOIS, perceuteur,                        | id.                           |
| TIBAUD, notaire,                           | 24 mai 1847.                  |
| JACOB, ph., memb. du jury méd. de Yonne,   | 4 oct. 1848.                  |
| DE VIGAN, S.-Insp. des forêts,             | 2 avril 1849.                 |
| LECLAIR, notaire, à Sens,                  | 4 juin 1849.                  |
| DUBOIS G., fils, numismate,                | 2 juillet 1849.               |
| POLY, Adolphe,                             | 5 nov. 1849.                  |
| L'abbé MOREL, curé de St-Pregets,          | 3 déc. 1849.                  |
| LAMBERT, docteur en médecine,              | 4 fév. 1850.                  |
| CARLIER, *, chanoine de la Métropole,      | id.                           |
| MOREAU, docteur en médecine,               | 1 <sup>er</sup> avril 1850.   |
| SALLERON, Ernest, Ing. civil à Sens,       | 1 <sup>er</sup> juillet 1850. |
| SALMON, Philippe, avoué à Sens,            | 2 déc. 1850.                  |
| POTHERAT DE BILLY, contrôl. des contrib.,  | 2 déc. 1850.                  |

TISSERAND, prof. au collège de Sens , 7 avril 1851.  
 DUCHEMIN, imprimeur, 2 juin 1851.

### MEMBRES CORRESPONDANTS.

|                                                                                             |                |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|----------------|
| Mgr ALLOU, évêque de Meaux,                                                                 | 22 avril 1844. |
| PETIT, Insp. de l'Académie d'Orléans,                                                       | id.            |
| DONET, anc. provis. du collège roy. d'Orléans, anc. princ. du coll. de Sens,                | id.            |
| QUANTIN, archiviste de la préf. de l'Yonne,                                                 | id.            |
| BARD (Joseph), corresp. hist.                                                               | id.            |
| LECLERC, avocat à Auxerre, anc. bâtonn.                                                     | id.            |
| COLLIN, Inspect. des écoles à Tonnerre,                                                     | id.            |
| CORRARD DE BREBAN, juge à Troyes,                                                           | id.            |
| MONCOURT (Prix d'honneur du grand concours) prof. de rhétor. à Lyon,                        | id.            |
| DELIGAND, Aug. sculpteur, à Paris,                                                          | id.            |
| PETIT, Victor, peintre à Paris,                                                             | id.            |
| CHARTON, Edouard, conseiller d'Etat,                                                        | 3 juin 1844.   |
| PÉNARD, anc. principal du coll. de Sens, à Vézannes, près Tonnerre,                         | 7 sept. 1844.  |
| PUTEAU, prop. à Marsangis,                                                                  | id.            |
| BALLY, membre de l'Acad. de médecine, à la Butte, près Vill.-s.-Yon.,                       | id.            |
| Achille LECLERC, membre de l'Institut,                                                      | id.            |
| MENNECHET, homme de lettres, à Paris,                                                       | 4 nov. 1844.   |
| CHASLE, avocat, à Auxerre,                                                                  | id.            |
| BELLAGUET, chef de bureau au ministère de l'Instruction publique,                           | id.            |
| VUITRY, Adolphe, sous-secr. au minist. des finances, maître des requêtes au conseil d'Etat; | 2 déc. 1844.   |
| BARDOT, anc. mem. du cons. gén., à Chéroy                                                   | id.            |

|                                                                                                  |                 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------------|
| PETIT DE JULLEVILLE,                                                                             | 2 déc. 1844.    |
| L'abbé BERAUD, curé de Diant,                                                                    | id.             |
| DOUCET, Camille, sous-chef à la direction<br>des Beaux-Arts, à Paris, rue du<br>Four St-Germain, | 3 mars 1845.    |
| LEMAITRE, percepteur à Tonnerre,                                                                 | 3 nov. 1845.    |
| TOUSSAINT, architecte à Paris,                                                                   | 2 fév. 1846.    |
| LENORMAND, membre de l'Institut,                                                                 | 4 mai 1846.     |
| OZANAM, profess. à la faculté de Paris,                                                          | id.             |
| ADRIEN DE LONGPERRIER,                                                                           | id.             |
| Ferdinand de LASTEYRIE,                                                                          | id.             |
| ROUX, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu<br>de Paris,                                            | id.             |
| GROUET, Charles, homme de lettres,                                                               | 8 juin 1846.    |
| LATAPIE, de la bibliothèque royale,                                                              | 6 juillet 1846. |
| MAUCLER, médecin à Chéroy,                                                                       | id.             |
| AUDIBERT, ancien auditeur au conseil d'E-<br>tat, anc. sous-préfet, à Fulvy,                     | 2 nov. 1846     |
| MICHELIN, minéralogiste                                                                          | id.             |
| SALGUES, membre correspondant de l'A-<br>cadémie de médecine,                                    | id.             |
| BLANDIN, de l'Académie de médecine,                                                              | id.             |
| LEFÈVRE, professeur de physique au collège<br>ROLLIN, à Paris,                                   | id.             |
| L'abbé DURU, aumônier à l'école normale<br>à Auxerre,                                            | id.             |
| ROZE, Louis, capitaine du génie,                                                                 | 7 déc. 1846.    |
| GONSSOLIN, Edouard, Ing. civ., direct. de la<br>man. des verres peints, à La Villette,           | id.             |
| DE LA SAUSSAYE,                                                                                  | id.             |
| DE LA BOULAYE,                                                                                   | id.             |
| COMTE, Achille, chef de division au minist.<br>de l'Instruct. publique,                          | 7 déc. 1846.    |

|                                                                            |                |
|----------------------------------------------------------------------------|----------------|
| GUICHARD, Victor, prop. à Soucy,                                           | 1er fév. 1847. |
| GRATTERY, notaire à Villen.-la-Guyard,                                     | 1er mars 1847. |
| HESME, ancien notaire à Villen.-s.-Yon.,                                   | id.            |
| L'abbé HENRI, curé de Quarrré les-Tomb.,                                   | id.            |
| L'abbé LAUREAU, direct. au petit Sémin.<br>d'Auxerre,                      | id.            |
| PARAINGAUX, principal du collège de No-<br>gent-le-Rotrou,                 | id.            |
| GAUSSIN, dessinateur à Troyes,                                             | 5 avril 1847.  |
| MARIE, médecin des hospices d'Auxerre,                                     | id.            |
| TARBÉ, Prosper, anc. substitut, à Versailles,                              |                |
| TARBÉ DE SAINT-HARDOUIN, ing. des Ponts-<br>et-Chaussées, à Tonnerre.      |                |
| TONNELIER, juge d'instruct. à Auxerre,                                     | id.            |
| DELAUNAY, rédact. du journ. des Artistes,                                  | 15 mai 1847.   |
| DE KINTZINGER, de la soc. des gens de lettres,                             | id.            |
| DESPORTES, Auguste,                                                        | id.            |
| FONTAINE, ad. au maire de Fontainebleau,                                   | id.            |
| DACHEZ, inspecteur des domaines à Sens,                                    | 24 mai 1847.   |
| BAZIN, Rec. de l'enreg., à Chéroy.                                         | id.            |
| DECHAMBRE, Amédée, docteur en médec.<br>à Paris,                           | 29 mai 1847.   |
| LAGARRIGUE, chef d'institution à Paris,<br>Memb. de l'Institut historique, | id.            |
| PERILLE, percepteur à Thorigny,                                            | id.            |
| ROBIN, membre de la société des gens de<br>lettres, à Paris,               | 9 août 1849.   |
| Le Prince BORGHÈSE, président de la so-<br>ciété archéologique de Rome,    | id.            |
| DE VISCONTI, secrétaire de la société ar-<br>chéologique de Rome,          | id.            |
| PAOL BARONI, Doct. en Chirur., à Rome,                                     | id.            |
| MATTHAE, membre des sociétés savantes                                      |                |

|                                                                                                            |                                          |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------|
| de Cosme, président de la section de médecine,                                                             | 9 août 1849.                             |
| Le docteur LANZA VINCENZIO, membre de l'Académie des sciences, président de la section de médéc. à Naples, | id.                                      |
| STEPHANO DELLE CHIASE, Prof. de pathologie ext. Chir. du roi de Naples,                                    | id.                                      |
| Cozzi, Andrea, Prof. de pharmacologie et de chimie, à Florence,                                            | id.                                      |
| SCOTTI, Prof. de médecine, à Milan,                                                                        | id.                                      |
| BINET-HEUTICHER, ancien vice-président du canton suisse de Genève,                                         | id.                                      |
| DE PREUIL père, agron. à Pouy (Aube),                                                                      | id.                                      |
| GUYON, Rec. de l'enreg. à Vill.-s.-Yon.,                                                                   | 4 octob. 1847.                           |
| DE RENSI, à Naples,                                                                                        | id.                                      |
| NOEL-AGNÈS, directeur de la société royale de Cherbourg,                                                   | id.                                      |
| LECHANTEUR DE PONTAUMONT, Trés. de la Soc. roy. de Cherbourg,                                              | id.                                      |
| CHAMPOISEAU, Président de la Société arch. de Tours,                                                       | id.                                      |
| LALLIER, Justin-Henri. cont. des Contributions directes, à Orléans,                                        | 8 nov. 1847.                             |
| CLAISSE, médecin, à Saint-Valérien,                                                                        | 6 déc. 1847.                             |
| DE VATHAIRE, anc. offic. de cavalerie,                                                                     | 7 mars 1848.                             |
| MARIE, medecin, à Appoigny,                                                                                | id.                                      |
| Le Chevalier MARÉCHAL, Conserv. de la bibliothèq roy. de Bruxelles,                                        | id.                                      |
| TROCHEUR FLORIAN,                                                                                          | } attac. à la biblioth. r. de Bruxelles, |
| VAN BEVEREN,                                                                                               |                                          |
| PINCHART, J.-J.                                                                                            |                                          |
| MAIRE, ancien Ingénieur des Ponts-et-                                                                      |                                          |



|                                                                         |                             |
|-------------------------------------------------------------------------|-----------------------------|
| Caussées, à Dôle (Jura),                                                | 3 juillet 1848.             |
| VUITRY père, ancien député,                                             | 2 octob. 1848.              |
| ROBLLOT, architecte, à Joigny,                                          | id.                         |
| BACHOT, Doct. en Médec. à Chéroy,                                       | 4 déc. 1848.                |
| MICHAUT, Clovis, juge d'instr., à Paris,                                | id.                         |
| RETIF, médecin, à Charbuy,                                              | 4 juin 1848.                |
| FILLEMIN, Athanase, conseil. de Préfect.                                | id.                         |
| PROTAT, avoué, à Paris,                                                 | 7 janv. 1850.               |
| BOIVIN, Architecte de la cathédrale de<br>Sens, à Auxerre,              | 4 févr. 1850.               |
| CHANONAT, ancien Receveur des contri-<br>butions indirectes, à Sognes,  | 4 mars 1850.                |
| PROTAT, Membre du Conseil général, à<br>Saint-Julien-du-Sault,          | 1 <sup>er</sup> avril 1850. |
| PRUNIER, curé de Soucy,                                                 | 5 août 1850.                |
| FRONTIER, prop. à Merry-sur-Yonne,                                      | id.                         |
| ROBERT, Louis, chef des ateliers de peint.<br>à la manufact. de Sèvres, | 7 octob. 1850               |
| MAISON, pharmacien, à Noyers,                                           | id.                         |
| VIOLET-LEDUC, Arch. de N. Dame, à Paris,                                | 4 nov. 1850.                |
| DUPLÈS-AGIER, archiviste paléographe,<br>r. St-Dominique-St-Germ., 28,  | 2 déc. 1848.                |
| COURTAULT, Vérifi. des Dom., à Auxerre,                                 | id.                         |
| MICHEL, Jules, élève de l'éc. des Pontset Ch.                           | id.                         |
| TONDU-NANGIS, Architecte, à Montereau-<br>Faut-Yonne,                   | id.                         |
| PAPAVOINE, docteur en médecine, à Ville-<br>neuve sur-Yonne,            | avril 1851.                 |
| JEANNEST-ST-HILAIRE, maire de Brunoy,                                   | juin 1851.                  |

## MEMBRES HONORAIRES.

## MM.

THÉNARD, ancien pair de France. Séance du 7 oct. 1844.

DE CAUMONT, Dir. de la Soc. franç. id.

|                                                                                           |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHANOINE, Ingénieur en chef de la navigation de la Seine, ancien Président de la Société, | id. |
| L'abbé CROSNIER, vicaire gén. de Nevers,                                                  | id. |
| BAYLEY, à Londres,                                                                        | id. |
| Georges DE SOULTRAIT, à Mâcon,                                                            | id. |
| LAMBRON DE LIGNIM, à Tours,                                                               | id. |
| DE GLANVILLE, à Rouen,                                                                    | id. |
| Jules DE BUYER, à Besançon,                                                               | id. |
| DE FONTENAY, à Autun,                                                                     | id. |
| L'abbé DEVOUCOUX, chanoine à Autun,                                                       | id. |
| BULLIOT, à Autun,                                                                         | id. |
| LE CHANOINE DU MANOIR, à Inaye (Calvados),                                                | id. |
| Le marquis DE LA PORTE, à Vendôme,                                                        | id. |
| L'abbé VÉE, curé d'Entrains,                                                              | id. |
| GAUGAIN, à Bayeux,                                                                        | id. |
| THIOLLET, *, dessinateur au dépôt central d'artillerie, à Paris,                          | id. |
| PERNOT, *, peintre à Vassy.                                                               | id. |
| L'abbé TRIDON, à Troyes.                                                                  | id. |
| Le vicomte DE Cussy,                                                                      | id. |

# RAPPORT

## SUR LES TRAVAUX DE LA SOCIÉTÉ,

Par M. GIGUET.



En prenant le titre de Société Archéologique, la Société Sénonaise a contracté l'obligation de s'occuper avant tout des antiquités locales. Le vieux sol celtique, la cité et les voies romaines ont continué, comme avant la publication de son premier bulletin, d'être les principaux objets de ses investigations.

Elle a fait procéder aux fouilles, dès longtemps projetées, des tombelles qui dominent le coteau de St-Martin et attirent de très loin les regards. Que pouvaient être ces deux mamelons dont l'aspect est si remarquable ?

Toutes les sciences ont des problèmes insolubles, et l'on facilite leur marche en les dégageant des questions qu'elles tenteraient vainement d'approfondir. Chercher est leur devoir ; trouver toujours est au-dessus de leur puissance ; signaler l'introuvable est un des services qu'elles rendent à l'esprit de recherche.

Les opérations auxquelles ont donné lieu les tombelles de Saint-Martin sont développées dans un mémoire de M. Prou.

Mais, s'il faut renoncer à indiquer pour chacun des monuments celtiques une destination précise, peut-être ont-ils, dans leur ensemble, par leur forme, par l'art qu'ils révèlent, une signification historique ? M. Giguet a soulevé la question, dans un mémoire sur l'analogie entre ces monuments et ceux décrits par Homère.

S'il est vrai qu'une telle analogie existe, résulterait-elle

de la communauté d'origine des Celtes et des peuples célèbres par le poète ionien ? C'est ce que M. Giguet a discuté d'abord. Après avoir rappelé qu'Ammien-Marcellin, sur la foi de Timagène, les chroniqueurs francs, et longtemps avant ceux-ci, un historien du premier ordre, Tite-Live, ont parlé d'une émigration troyenne chassée par la chute d'Ilium, sur les bords du Rhin et du Tibre, M. Giguet établit que ce fait est formellement démenti par le texte même des deux épopées homériques. 1° On lit dans le vingtième chant de l'Iliade qu'Énée et les fils de ses fils sont destinés à régner sur la contrée des Troyens; 2° on voit dans l'Odyssée, par le récit des voyages d'Ulysse, que les pays situés au-delà de l'Adriatique étaient inconnus et redoutés des navigateurs grecs, dont l'imagination peuplait ces terres à peine entrevues de monstres, de prodiges. De même qu'au moyen-âge l'Océan, par-delà les colonnes d'Hercule, était, pour les Italiens, à en juger par un passage de Dante, un abîme où l'on ne pouvait se hasarder sans s'exposer à la colère céleste. Mais comment la tradition, fausse vraisemblablement, d'une émigration troyenne a-t-elle pu prendre naissance ? Faut-il l'attribuer à un respect, à une admiration purement littéraires pour le génie du poète ionien ? Faut-il la regarder comme un vain produit de l'imagination ? M. Giguet pense qu'elle se rapporte à une cause plus profonde, laquelle, selon lui, confirme l'idée de Vico, d'une identité nécessaire entre les principes de la nature humaine et ceux de l'histoire universelle.

Ainsi, en rapprochant la légende de Rémus et Romulus et la fable d'Amphion et Zéthos, fondateurs de Thèbes (Odyssée), la légende de Coriolan vaincu par les larmes de Véturie et la fable de Méléagre cédant aux prières de sa femme dans une circonstance exactement semblable (Iliade), il est facile de comprendre comment les Romains, à l'épo-

que où ils ont connu Homère, ont été entraînés à le considérer comme leur poète national et à choisir pour ancêtre un de ses héros.

On conçoit, par ce seul exemple, que la communauté de sentiments et d'idées, que l'identité des légendes de différents peuples ont pu être prises pour un indice de commune origine. M. Giguet, insistant sur ce point, représente une cité héroïque dans un tableau qui convient à la fois à Rome et aux villes de la Grèce. Après avoir retracé l'origine fabuleusement symbolique de la cité, la domination du fondateur sur des chefs d'origine moins divine que la sienne et compagnons de ses déprédations, M. Giguet expose les rapports entre les hommes et les dieux dont la volonté se manifeste : 1° par des préceptes généraux ; 2° par des signes divinatoires. L'observation des préceptes est surveillée par les dieux mêmes qui parcourent la terre sous diverses formes. Ce sont des êtres plus grands et plus forts que les mortels, mais, comme eux, corporels et soumis à de continuels besoins physiques ; ils trouvent, dans les libations et leur part réservée aux festins, une nourriture substantielle dont ils ne se priveraient pas sans regret. Pour ne pas les séparer du lieu des sacrifices, ces solennités s'accomplissent au milieu de la principale cour du palais, ou dans des bois sacrés, hors de l'enceinte des murs. Ces croyances, ces pratiques établissent un point de contact entre Grecs, Troyens et Celtes ; elles expliquent, par leur identité chez les uns et chez les autres, les constructions celtiques connues sous le nom d'alignements, vastes avenues de colonnes auxquelles il ne manque qu'un toit pour être de véritables temples.

M. Giguet compare ensuite le menhir à la cippe homérique ; le barrow, le gall-gall aux monuments funéraires élevés en l'honneur des héros de l'Illiade ; puis il conclut en ces termes :

« Lorsqu'après avoir posé la question suivante :

« Pourquoi les Romains, pourquoi les Francs, pourquoi les Celtes ont-ils été désignés, par d'anciennes traditions, comme issus du peuple troyen ?

« J'aurais répondu : à l'égard des Romains, c'est vraisemblablement à cause de l'analogie entre les commentements de l'histoire romaine et ceux de l'histoire des peuples homériques ; à l'égard des Francs, c'est probablement à cause de quelques analogies entre les mœurs des Germains (Tacite, *Germania*, X, XI, XV, etc.) et les mœurs des cités héroïques.

« Serait-ce trop hasarder que de répondre, à l'égard des Celtes, c'est vraisemblablement à cause d'un fond commun d'idées et de sentiments indiqués par des pratiques du culte, par des monuments funéraires, et desquels on est induit à croire que les Celtes aussi bien que les Francs les Romains, les Troyens et les Grecs ont passé par cette phase de la vie des peuples qu'on appelle l'âge héroïque, phase dont Homère nous a transmis l'histoire universelle. »

Les travaux ci dessus rappelés, la description de plusieurs menhirs signalés en différentes localités par MM. Vignon, Lefort, Leclair et de Lavernade ; celle de diverses armes et autres objets d'antiquité, trouvés à Marsangis et à Subligny, par M. Délégand, sont tout ce qu'a produit l'époque antérieure à la conquête romaine.

L'ère romaine ou gallo-romaine nous a fourni plus de sujets d'étude et plus de résultats. L'*Agendicum* de César, la métropole du pays Sénonais, l'*Urbs antiqua Senonum*, ses grands édifices, ses aqueducs, commencent à nous être connus, et nous espérons que celui de nos collègues (M. Lallier) qui a le plus contribué à exhumer la ville antique, complétera ses découvertes en nous en traçant le plan.

Les murailles construites contre les barbares avec les débris de monuments qu'une première irruption avait, selon toute apparence, dévastés, les murailles, longtemps sauvegarde de la commune du moyen-âge, et auxquelles s'attache de nos jours un dernier reflet de gloire, ces murailles dont nous verrons peut-être disparaître les derniers vestiges, nous restituent du moins, par les inscriptions, les sculptures, les ornements qu'on en retire, la ville qui en a fourni les matériaux.

Singulier retour des choses de ce monde ! Si le Sénonais, né vers le commencement du siècle, peut s'affliger de ne plus retrouver, à sa ville natale, la physionomie qu'elle tenait de ses murs, de ses tours, de ses belles portes, il en est jusqu'à un certain point dédommagé en voyant se dérouler devant lui, comme pièce à pièce, la vaste cité gallo-romaine, circonscrite entre trois édifices principaux : la Motte du Ciar, au confluent de la Vanne; les arènes, vers le milieu du faubourg St-Savinien; et les bains, sur la promenade St-Didier.

Les mémoires de M. Lallier rendent compte des fouilles qui ont été faites, ainsi que des dimensions colossales et de la riche ornementation des monuments qu'elles ont révélés.

Il est toutefois à propos d'insister ici, car c'est le titre le plus réel de la société à la bienveillance dont elle est l'objet, sur la satisfaction qu'elle doit éprouver, d'être parvenue, avec de très modiques ressources, à accomplir la plus grande part de sa tâche spéciale et en outre à créer un musée gallo-romain qui attire déjà l'attention du monde savant.

Un catalogue de ce musée, catalogue comprenant les manuscrits, objets d'antiquité et imprimés est dû à M. l'abbé Chauveau.

M. Chanoine, notre ancien président, aujourd'hui mem-

bre honoraire, a traité un détail technique sur la manière dont étaient construites les murailles auxquelles nous devons presque toute notre collection.

Enfin M. Déligand a fait d'intéressantes recherches sur la propriété de ces mêmes murailles qui appartiennent maintenant à la commune de Sens.

Comment cette ville était-elle jadis alimentée d'eaux de source, objet de première nécessité pour une population gallo-romaine? Il existe dans la plaine de Mâlay-le-Grand et dans quelques caves de maisons modernes, des traces d'un aqueduc qui paraît avoir transporté, d'une distance de 13 à 14 kilomètres, les eaux de la fontaine Saint-Philibert.

Les recherches relatives à cette communication souterraine seront plus tard coordonnées et réunies en un seul et même travail qui se confondra peut-être avec le plan projeté de la cité antique.

Il en est de même : 1° des voies romaines, dont les tranchées du chemin de fer ont mis çà et là à découvert quelques tronçons et dont un de nos collègues (M. de Lavernade) s'est occupé avec un zèle infatigable ; 2° des caveaux trouvés sous le jardin de M. Tonnelier, au collège et en différentes parties de la ville.

Nous pouvons, dès à présent, mentionner la description de tombes et sculptures et autres objets trouvés par M. Chaperon, à Villiers-Vineux, Fulvy, etc., lors de travaux du chemin de fer et dont la plupart sont gallo-romaines.

Pour terminer la nomenclature des études sur cette époque, il nous reste à parler de nos richesses numismatiques qui se sont fort heureusement accrues, que M. Dubois fils a classées et dont quelques unes, d'acquisition récente, sont décrites en une notice particulière.

Le moyen-âge a donné lieu à un grand nombre de notices dont les titres et les auteurs sont ici seulement indiqués : car



tour à tour, elles pourront trouver place dans notre bulletin : 1° sur plusieurs maisons de Sens, par M. de Lavernade ; 2° sur l'église de Ville-Thierry, par M. Prou ; 3° sur une crypte à Sognes, par MM. Lallier et Lefort ; 4° sur des émaux provenant d'une châsse, par M. l'abbé Chauveau ; 4° sur la chapelle sépulcrale de Cosquinot, à Ancy-le-Franc, par le même ; 6° sur les vitraux de Saint-Pierre-le-Rond, par M. l'abbé Brullée ; 7° sur le retable de la chapelle de la Vierge de la même église, par M. Lallier ; 8° sur la grosse Tour, par le même ; 9° sur l'architecture de l'église de Chaumont, par M. Lefort, etc.

Hors du domaine purement archéologique, viennent dans l'ordre où ils ont été lus : 1° un Mémoire en dix parties, par M. l'abbé Pichenot, sur la concordance entre les découvertes actuelles de la science et le texte de la Genèse.

La première partie du travail de M. Pichenot a pour objet l'état présumé du globe à son origine et se divise en deux points : 1° cet état fut liquide, 2° cette liquidité est le résultat d'un principe aqueux.

La seconde partie fait ressortir le parfait accord qui existe entre la tradition mosaïque et la géologie, soit que l'on considère les six jours de la création, comme des périodes de temps indéterminées, soit que l'on suppose un immense intervalle entre la création du globe terrestre et son organisation.

La troisième est consacrée à *la lumière* ; M. Pichenot examine trois choses : 1° La nature et la propriété de la lumière ; 2° son principe et sa source ; 3° l'époque présumée de sa création, antérieure à celle des astres. L'auteur tire de cette dernière circonstance une preuve de la véracité du récit de Moïse : la vérité seule, dit-il, de quelque manière que Moïse l'eût apprise, a pu l'engager à avancer un fait qui pour être exact, n'en était pas moins invraisemblable et

moins choquant aux yeux de ses contemporains et de tous ceux qui l'ont suivi jusqu'à nos jours.

Dans la quatrième partie, M. Pichenot, après avoir brièvement rappelé les propriétés principales et la nature de l'air, cherche dans la Genèse ce qu'en a dit Moïse et il applique à l'atmosphère le passage longtemps inconnu où l'historien sacré parle du *firmament*. L'Écriture paraît avoir employé cette expression, parce que le mot *air* n'existe pas en hébreu, non plus qu'aucun autre qui en puisse être l'équivalent. Une telle notion du *firmament* admise, il est aisé de voir que cette création nouvelle est indiquée dans la Genèse au moment même que désignerait la science, c'est-à-dire avant celle des êtres organisés qui doivent vivre dans son sein. *L'air*, ne serait-ce qu'en formant et retenant suspendus les nuages dont il emprunte les vapeurs à l'Océan, sépare bien réellement, comme le dit Moïse en se servant du mot *firmament*, les eaux supérieures des eaux inférieures, ce qui met en harmonie le récit du déluge avec les 6°, 7° et 9° versets sur la création.

La cinquième partie est consacrée à démontrer qu'en ce qui concerne la réunion des eaux dans le bassin des mers et l'apparition du règne végétal, au troisième jour, Moïse ne dit rien que n'admettent la géographie, la physique et la géologie. Il y a plus, relativement aux végétaux ; c'est un fait acquis que les premiers êtres organisés dont la géologie retrouve les débris dans le sein de la terre appartenaient tous au règne végétal. Moïse connaissait donc une vérité qui n'a été dévoilée qu'après trente siècles d'observation et d'études ; savoir : que les êtres organisés se sont succédé les uns aux autres en raison inverse de la complication de leur organisation.

La conformité de cette loi du progrès et du récit génésiaque de l'apparition des poissons, des oiseaux et des qua-

drupèdes est exposé par M. Pichenot, dans ses sixième et septième paragraphes.

Le reste de son mémoire tend à établir que Moïse, en attribuant aux races humaines et à leurs langues une origine commune, s'est encore rencontré avec ce que la plus saine critique ne conteste plus aujourd'hui.

2° Un mémoire de M. Ponpon ayant pour titre: *Du phénomène erratique*, et comme conséquence: *la température de la terre a été inférieure à celle de nos jours*.

L'auteur, appuyant cette proposition sur la théorie des glaciers et des blocs erratiques, a d'abord jeté un coup d'œil rapide sur l'un et l'autre phénomène.

Après avoir rappelé que les glaciers étaient peu connus avant notre époque et qu'on les regardait comme des faits isolés, particuliers à certains lieux, M. Ponpon expose, d'après les découvertes de la science moderne, leur mode de formation, de diminution et de développement. Il traite ensuite des *moraines terminales et frontales*; des modifications occasionnées, dans les premières, par la rencontre de plusieurs glaciers; des roches polies et striées, remparts naturels que le glacier brise si, pour une cause quelconque, il vient à fondre, et que les eaux provenant de la fusion emportent à des distances différentes du point de départ. De là le nom de phénomène erratique, qui se manifeste non-seulement dans les Alpes mais dans les Vosges, les Pyrénées, les Iles Britanniques, les montagnes de l'Asie et les grandes chaînes de l'Amérique.

M. Ponpon discute les causes attribuées par plusieurs géologues à cet étrange phénomène; il les combat et cherche à démontrer qu'on ne peut l'expliquer autrement que par l'existence de glaciers dont les uns ont été jadis plus développés qu'ils ne le sont, dans les localités où ils existent aujourd'hui, et dont les autres ont complètement disparu.

D'où M. Ponpon conclut qu'à une époque antérieure à la nôtre, dans ces diverses contrées, la température moyenne était moins élevée que de nos jours. A l'appui de son assertion, il cite une carte de l'atlas catalan de 1375, où l'on voit que la mer Baltique, appelée alors tantôt mer d'Allemagne, tantôt mer de Gothie ou de Suède, était gelée pendant six mois de l'année, de la mi-octobre à la mi-mars.

Telles sont les recherches, les études, les lectures principales qui ont occupé la société archéologique pendant les quatre années dernières ; il y faut ajouter des travaux extraordinaires auxquels elle a pris une part active. Nous voulons parler du congrès archéologique tenu à Sens, en 1847, par la Société Française, pour la conservation des monuments historiques ; des cours publics ouverts en 1848, et de la séance du 12 novembre 1850, où se sont réunies à Sens, sous la présidence de Mgr l'Archevêque, les deux sociétés de l'Yonne.

Le recueil des séances de la Société Française contient les procès-verbaux du congrès ; les deux autres objets seront traités en des notices particulières.

Ces notices, les mémoires indiqués plus haut, et dont il n'a pas été fait d'analyse, sont destinés à être successivement imprimés dans les bulletins de la Société. Pour que son secrétaire complète la tâche à lui dévolue, il lui reste, après avoir renoué autant que possible la chaîne des temps, entre la précédente publication de la Société et celles que désormais elle se propose de faire périodiquement, il lui reste à donner le sommaire des procès-verbaux des trois premiers mois de 1851, auxquels se rattache la publication du premier bulletin trimestriel.

## SÉANCE DU 6 JANVIER 1851.

PRÉSIDENT DE M. CHAPERON, VICE-PRÉSIDENT,

*Présents* : MM. Chauveau, Tonnellier, Michel, Pichet, Morel, Brullée, Bidault, Jacob, Moreau, Ponpon, Tibaud, Vignon, Lefort, Carlier, Giguet, Salleron, Leroux, Deligand, Salmon, Provent, Poly, Dubois fils, Gaultry, de Vigan, de Cénival, Dubois père, Lallier.

M. le sous-préfet, M. le maire de Sens, membres d'honneur, et M. Prunier, membre correspondant, assistent à la séance.

M. Chaillou des Barres fait hommage à la Société d'un exemplaire de chacun de ses deux ouvrages : 1° *Les châteaux d'Ancy-le-Franc, Saint-Fargeau, Chastellux et Tanlay*; 2° *L'abbaye de Pontigny*.

M. le président dépose sur le bureau les publications de cinq sociétés correspondantes dont il sera rendu compte.

Il communique ensuite une lettre de M. de Caumont, qui invite la Société à se faire représenter à la deuxième session du congrès des délégués des sociétés savantes des départements, laquelle s'ouvrira à Paris, au palais du Luxembourg, le 20 février 1851, et durera huit jours. La Société accueille avec empressement cette communication, et nommera les délégués dans la prochaine séance.

M. Chaillon des Barres est nommé membre honoraire de la Société.

M. l'abbé Chauveau lit le rapport qu'il a rédigé au nom d'une commission nommée pour examiner des peintures murales découvertes à Joigny, église de St-Thibault, chapelle de la sainte Vierge.

Une discussion s'ouvre sur ses conclusions, qui sont adoptées, et en conséquence desquelles M. Violet Leduc,

membre correspondant, sera consulté sur l'utilité qu'il y aurait à conserver ces peintures.

M. Déligand donne lecture de son travail sur la propriété des murailles de la ville de Sens.

M. Dubois père rend compte de l'une des publications adressées à la Société.

## SÉANCE DU 3 FÉVRIER.

PRÉSIDENTE DE M. PROU.

*Présents* : MM. Brullée, Lambert, Morel, Carlier, Giguët, Provent, de Lavernade, Chaperon, Dubois père, Dubois fils, Rétif, Gaultry, de Canchy, Tonnellier, Chauveau, Lallier, Jacob, Ponpon, Bidault, Pichenot, de Billy, de Cénival, Tihaud.

M. le sous-préfet, M. le maire, membres d'honneur, M. Prunier', membre correspondant, assistent à la séance.

M. de la Pilaye, membre de la Société des antiquaires de France, est présent, ainsi que M. l'abbé Eugène Boré, auteur d'un voyage en Orient.

M. le curé de Saint-Julien-du-Sault demande que la Société donne son avis sur une inscription existant au bas d'un des vitraux de son église.

Plusieurs publications dont il sera rendu compte, sont déposées sur le bureau.

La Société délègue, pour la représenter au congrès des sociétés des départements, son président, MM. Carlier, Chaperon et Chauveau.

Sur l'invitation de M. le Ministre de l'instruction publique, de correspondre avec le comité des arts et monuments établi près de son ministère et de lui adresser les procès-verbaux de ses séances, la société prend l'engagement d'établir ces communications.

Le bureau propose la publication d'un bulletin trimestriel.

M. le président fait connaître que le congrès scientifique se tiendra cette année à Orléans et s'ouvrira du 10 au 15 septembre.

M. Giguët donne lecture d'un travail historique et statistique sur la commune de Véron.

M. l'abbé Brullée lit les premiers chapitres de son histoire manuscrite de Ste-Colombe.

M. Prou propose d'admettre M. de la Pilaye au nombre des membres correspondants. M. de la Pilaye communique à la Société quelques observations par lui faites dans un voyage archéologique aux environs de Sens et notamment à Flacy, où il a reconnu, près de l'Église, l'emplacement d'une villa romaine.

## SÉANCE DU 10 MARS.

PRÉSIDENCE DE M. PROU.

*Présents :* MM. Brullée, Lambert, Morel, Carlier, Giguët, Provent, de Lavernade, Chaperon, Dubois père, Dubois fils, Rétif, Gaultry, de Canchy, Tonnellier, Chauveau, Lallier, Jacob, Ponpon, Bidault, Pichenot, de Billy, de Cénival, Tibaud.

M. Déligand offre deux médailles romaines et trois médaillons ; M. Carlier, offre trois médailles ; M. Lallier offre également trois médailles ; un Constantin trouvé à Villeblevin, un autre Constantin et un Claude II trouvés à Sens ; M. Dubois fils offre quatre médailles.

M. Prou parle succinctement du congrès des Sociétés savantes dont M. Carlier et lui rendront compte dans une séance ultérieure.

M. de Lavernade lit un travail sur la question de savoir où doit être placé le Genabum des commentaires de César. Ses conclusions sont pour Orléans. Il s'appuie principalement sur l'existence de la voie romaine de Sens à Orléans, dont on peut reconnaître les traces de Sens à Boiscommun, pays situé à sept lieues d'Orléans ; il s'appuie encore sur la concordance, par cette route, de la distance de Sens à Orléans et les indications des anciens itinéraires.

M. Gaultry donne lecture de quelques observations au sujet du travail de M. Giguët, sur la commune de Véron.

M. Chaperon lit également quelques réflexions et quelques observations sur la statistique agricole qui lui ont été suggérées par le même travail de M. Giguët et dont il a puisé les éléments dans les ouvrages de M. Moreau de Joannès. M. Leroux fait remarquer à propos du prix du blé qu'en moyenne il n'a pas varié à Sens depuis 40 ans et a toujours valu, prix moyen, 18 fr l'hectolitre.

M. Prou écrit pour donner sa démission de membre titulaire.

La discussion s'ouvre sur la proposition de publication d'un bulletin et se termine par le vote suivant : « Il sera publié tous les trois mois un bulletin des travaux de la société. Pour faire face à la dépense, les membres titulaires paieront une cotisation annuelle de 10 fr. »

M. Tisserand, professeur au collège de Sens, et Papavoine, docteur-médecin, à Villeneuve-sur-Yonne, sont proposés, le premier comme membre titulaire, le second comme membre correspondant.

M. l'abbé Brullée rend compte du travail d'une commission précédemment nommée à l'effet d'examiner les ruines de la chapelle Saint-Germain, située au-dessus du village de La Chapelle-sur-Oreuse. Il dépose sur le bureau les



dessins de cette chapelle, faits par M. Salleron, membre de la commission.

Dans cette séance ont été offerts à la Société les publications de deux sociétés avec lesquelles elle correspond, et par M. Pernot, membre correspondant, trois dessins exécutés par lui : 1° de l'ancienne porte Notre-Dame ; 2° d'une vue de l'église Saint-Maurice ; 3° et d'une vue des bâtiments de l'Archevêché, prise avant la démolition de l'aile en retour sur la grande rue.

## DU DROIT PRIMITIF DE PROPRIÉTÉ SUR LES MURS DE VILLE.

Par M. DELIGAND, avocat-avoué.

L'histoire des sociétés naissantes nous apprend que les anciens peuples plaçaient leurs remparts sous la protection des dieux, et la sauvegarde des lois. Les traces de ces lois primitives ont disparu dans la révolution des temps, et nous ne les retrouvons plus que dans le droit romain, cette raison écrite qui a survécu à tous les siècles. Leur étude nous a paru digne de quelque intérêt, non seulement au point de vue historique, mais encore parce que ces lois se rattachent au droit de propriété de nos murailles gallo-romaines.

Les choses (*res*) constituaient un des éléments de la génération du droit romain, et représentaient les objets corporels ou abstraits de pure création juridique, soumis aux besoins et à l'utilité des hommes.

Elles formaient deux divisions principales : *Les choses du droit divin et les choses du droit humain*, divisions dues à l'union intime qui existait, chez les Romains, entre la religion et le droit public : les fonctions sacerdotales y étaient en effet considérées, pour la plupart, comme des charges civiles, et leur influence, dirigée par la caste patricienne, avait pénétré jusque dans les institutions publiques et privées.

*Les choses du droit divin* se subdivisaient elles-mêmes en :

*Choses sacrées*, dédiées, sous l'autorité légale, aux dieux du ciel ;

*Choses religieuses*, consacrées aux dieux mânes ;

Et *choses saintes*, qui n'étaient du droit divin que par assimilation, et dont le caractère constitutif était d'être protégées contre l'injure des hommes par une sanction publique et pénale : *les murs et les portes de la cité* étaient des *choses saintes*, et toute atteinte portée contre elles était punie de mort.

Tel est le grand principe sous la protection duquel les romains, par un calcul de sage et profonde politique, avaient placé ces murailles qui firent leur force et leur gloire. Nous allons rechercher comment ce principe, consacré par les lois, fut observé par les générations qui se sont succédé.

Un des monuments primitifs du droit romain parvenus jusqu'à nous est la *loi des Douze Tables*, puisée dans la législation de la Grèce et publiée par les décemvirs, l'an 303 de Rome. La plus grande partie de cette loi disparut dans l'incendie de cette ville, et les seuls fragments que nous en connaissions aujourd'hui nous ont été transmis par Denis d'Halycarnasse, Tite-Live, Pline et Cicéron. Ils sont trop incomplets sans doute pour reconnaître si cette loi contenait expressément cette même division *des choses* ; mais

la tradition conservée sur la mort de Rémus et divers passages de Cicéron, Festus et Aulu-Gelle, ont fait admettre par les jurisconsultes que la distinction des choses du *droit divin* était consacrée par la loi des Douze Tables, considérée alors comme le monument complet de la législation romaine, et que Tite-Live appelle : *Corpus omnis Romani juris, Fons publici privatique juris* (1).

Les nombreuses lois qui ont paru depuis sa promulgation n'ont porté, pour la plupart, que sur des matières spéciales, en laissant toujours intact le droit primitif et fondamental.

Plus tard, et à une distance de plusieurs siècles, cette division des choses est reproduite, avec les mêmes caractères, dans Gaius, l'un des plus anciens jurisconsultes romains dont les œuvres aient été transmises jusqu'à nous, et qui vivait sous Antonin-le-Pieux (an 891 de Rome, 138 de J. - C.) et sous Marc-Aurèle (922 de Rome, 169 de J. - C.). Voici ce qu'il rapporte dans ses instituts, livre II, § 8 et 9 :

« Sanctæ quoque res, velut *muri* et portæ, quodammodo « divini juris sunt.

« Quod autem divini juri est, id nullius in bonis est. »

Ce premier document présente, selon nous, d'autant plus d'intérêt que Gaius n'avait fait que remettre en vigueur (2) les lois de Numa-Pompilius, deuxième roi de Rome, vers l'an 39 de sa fondation, et que par là se trouverait confirmé le caractère des choses du droit divin, à l'origine de la législation romaine.

Pomponius, contemporain de Gaius est plus explicite encore; il dit :

« Si quis violaverit *muros*, capite punitur, sicuti si quis « transcendet scalis admotis, vel aliâ quâlibet ratione; nam

(1) Tite-Live, III, § 4.

(2) Encyclopédie de Diderot et d'Alembert. — V<sup>o</sup> Droit Romain.

« cives Romanos alià quam per portas egredi non licet cum  
 « illud hostile et abominandum sit, nam et Romuli frater  
 « Remus occisus traditur ob id, quod murum transcendere  
 « voluerit (1). »

Ainsi, cette tradition sur la mort de Rémus, que les historiens ont souvent traitée de fable, subsistait encore plus de huit cents ans après son événement, et la loi elle-même la rappelait au peuple comme un enseignement.

Les jurisconsultes Modestinus et Marcianus, qui vivaient tous deux sous le règne d'Antonin Caracalla (964 de Rome, 211 de J.-C.), confirment ces règles pour des cas particuliers :

« Nec non etsi vallum quis transcendat, aut per murum  
 « castra ingrediatur, capite punitur (2). »

(Modestinus, livre IV : de pœnis.)

« In municipiis quoque *muros esse sanctos*, Cassius refert (3).

(Marcianus : livre IV. Regularum).

Ulpien, qui fut un des conseillers influents d'Alexandre Sévère (975 de Rome, 222 de J.-C.), rapporte aussi une des peines établies contre quiconque détériorait les remparts :

« Qui perforaverit muros, vel inde aliquid abstulit, peculatus actione tenetur. »

(L. 68 : Ob Edictum.)

Près d'un siècle s'est écoulé : Constantin est devenu le seul maître des empires d'Orient et d'Occident, et le progrès marche sous l'influence du Christianisme ; cependant les traditions primitives du droit romain sont encore debout

(1) Digeste, Livre I, Titre 8, § XI.

(2) Digeste, L. 49, T. 16, 3. § 17.

(3) Cassius, jurisconsulte sous Tibère, 967 de Rome, 214 de J.-C. — Digeste, L. 1, T. 8, 8. § 1.

pour la plupart, et le code Hermogénien maintient aux remparts leur caractère de *chose sainte* (1078 de Rome, 325 de J.-C.).

« In muris, item que portis, et aliis sanctis locis aliquid « facere, ex quo damnum aut incommodum irrogetur, non « permittitur. » (1).

(Hermogenianus. L. 3, Juris Epitomarum.)

Après la mort de Théodose I. (4146 de Rome, 393 de J.-C.) et la division de l'empire romain, Théodose II, monté sur le trône d'Orient (4161 de Rome, 408 de J.-C.), promulgue à Constantinople sous le titre de *Code Théodosien* (438 de J.-C.) un recueil de lois qui, publié à Rome, en 443, reproduit les principales dispositions du code d'*Hermogène*.

De son côté, Valentinien III, devenu empereur d'Occident (4178 de Rome, 527 de J.-C.) décrète une Constitution par laquelle il déclare que les écrits de Gaius auront force de lois dans son empire.

C'est ainsi qu'en donnant une nouvelle autorité aux œuvres de Gaius et d'Hermogène, ces empereurs sanctionnèrent de nouveau et perpétuèrent dans leurs états le grand principe de la division des choses saintes, rappelé par ces éminents jurisconsultes.

Bientôt le trône d'Occident s'écroule sous les coups des barbares, qui s'en partagent les débris; mais Justinien règne sur l'Orient (4280 de Rome, 527 de J.-C.), et, malgré les dangers qui menacent son empire, il entreprend la tâche glorieuse d'éclaircir et de ramener à un système simple et concordant toutes les lois accumulées et confondues depuis des siècles : il s'entoure des jurisconsultes les plus éminents

(1) Digeste, L. 43, T. 6. § 2.

et publie, de 528 à 534, un corps complet et méthodique de lois dont il prescrit l'application.

Nous retrouvons épars dans cette œuvre les principes enseignés depuis des siècles, et l'empereur en y ajoutant même son autorité personnelle, leur donne ainsi une nouvelle consécration. Voici ce qu'il prescrit dans ses *institutes* :

« Nullius autem sunt res; *sacra* et *religiosa* et *sancta*;  
« quod enim divini juris est, id nullius in bonis est.

« Sanctæ quoque res, *veluti muri et portæ* quodammodo  
« divini juris sunt, et ideo nullius in bonis sunt.

« Ideo, autem *muros sanctos* dicimus, quia *pœna capitis*  
« constituta est in eos qui aliquid in *muros* deliquerint.  
« (1) »

Ainsi, près de quatre siècles après Gaius, qui ne faisait lui-même que reproduire les traditions primitives, se trouve proclamé de nouveau, et presque dans les mêmes termes, ce caractère saint et protecteur institué pour la conservation des murs et remparts de la cité.

A l'époque contemporaine de Justinien, la législation romaine était presque généralement en vigueur dans les Gaules, où elle avait pénétré depuis longtemps, à la suite des conquêtes de Jules César, et s'était substituée insensiblement aux premières lois importées par les barbares : toutefois avait paru dans le midi des Gaules (vers l'an 4259 de Rome et 506 de J.-C.) la loi romaine des Visigoths, composée depuis les ordres d'Alaric II, et, à l'orient des Gaules, la loi romaine des *Bourguignons*, dite la loi *Gombette*.

Mais le droit romain proprement dit n'en conserva pas moins son empire pour toutes les matières qui n'étaient pas prévues par ces lois, et le Code Théodosien surtout y avait pris une telle autorité qu'elle est encore invoquée dans le

(1) *Institutes*, L. 2, T. 1, §§ 7 et 10.

préambule de la *loi salique*, dans la troisième rédaction qui fut faite sous Dagobert.

Les codes de Justinien ne s'étaient point cependant immédiatement produits dans les Gaules envahies par les barbares au moment de leur promulgation : mais lorsque, vers l'an 1137, ces codes eurent été retrouvés dans le pillage de la ville d'Amalfi, l'étude du droit romain prit renaissance ; l'école de Bologne se mit à la tête du mouvement et des jurisconsultes italiens l'importèrent en France. Louis VII, dit le Jeune, en fit faire la traduction qu'il publia, et plus tard (1285) Philippe IV, dit le Bel, en prescrivit l'enseignement.

C'est ainsi que pénétrèrent et se naturalisèrent sur le sol français les règles du droit romain, et l'histoire nous fournit, sous les premières monarchies françaises, quelques actes émanés de l'autorité du prince, dans lesquels le caractère *sacré* des remparts est reconnu, toutefois avec ce principe nouveau que les fortifications étaient tombées dans le *domaine de la couronne par droit de souveraineté* (1).

Ainsi, au moyen-âge, c'était un *crime si grand d'escalader les murs d'une ville*, qu'au roi seul appartenait le droit d'en faire la rémission, et Charles VII accordait, le 28 août 1447, des lettres de grâce en faveur d'un citoyen qui s'en était rendu coupable.

Sous *François 1<sup>er</sup>*, un nommé *Charles* et sa femme, convaincus d'avoir démoli les murs de la ville de *Sens*, et enlevé des pierres qui provenaient des fondations, furent condamnés, par arrêt du vingt avril 1518, à faire amende honorable, et punis du bannissement et de la confiscation de leurs biens (2).

Frappé, du reste, des abus qui portaient chaque jour at-

(1) Lebret, Traité de la Souveraineté.

(2) Tarbé, histoire de Sens, Page 392.

teinte à son domaine, François 1er rendit, le 30 juin 1539, un édit qui porte que le domaine de la couronne, dont les remparts étaient une dépendance, est inaliénable, par la loi du royaume et les constitutions de ses prédécesseurs, *attendu que ledit domaine est réputé sacré, et ne peut tomber au commerce des hommes.*

Ces rares exemples, les seuls que nous ayons pu recueillir, présentent une analogie évidente avec les principes du droit romain et sont une nouvelle preuve qu'ils se sont conservés en France jusque dans les derniers siècles, avec moins d'autorité sans doute, mais en laissant des traces visibles de leur influence.

Ces rapprochements nous ont naturellement amené à rechercher les documents qui pouvaient se rattacher plus particulièrement à la propriété des murs de la ville de Sens.

Soumis au droit commun, ils tombèrent dans le domaine de la couronne, et leur caractère les rendant dès lors inaliénables, ils n'ont pu figurer que dans un petit nombre de documents historiques.

Toutefois, leur importance appela l'attention du roi Louis XI, et nous trouvons dans des lettres de ce prince, en date, à Senlis, du mois de juin 1474, une haute marque de l'intérêt qu'il apportait à leur conservation. En voici l'extrait :

« Louis, etc., sçavoir faisons à tous, présents et advenir,  
 « que nous aïans regard à ce que nostre ville et cité de Sens  
 « qui est le chief, à cause de la dignité archiépiscope, de  
 « notre pays de France, et l'une des plus anciennes et notables  
 « citez de nostre royaume, et laquelle, tant à l'occasion  
 « des guerres que autrement, et mesmement que depuis un  
 « certain temps en çà, les fosséz, murailles, portaulx, bolevs  
 « et autres emparements et communs affaires d'icelle  
 « si mal traictéz, régis, gouvernez et conduitz que, si ordre  
 « et provision n'y estait mise et donnée, grant inconvé-



« nient, que Dieu ne veuille, y pourrait survenir, au très-  
 « grant préjudice de nous et des habitans de tout le pays  
 « d'environ et de la chose publique de nostre royaume.

« Avons, pour ces causes et considérations et par l'avis  
 « et délibération des gens de nostre conseil, voulu, ordonné,  
 « et déclaré, voulons, ordonnons et déclarons :

« Auront les maire, eschevins et conseillers, pouvoir et  
 « auctorité plainière, de adviser, délibérer, décider et con-  
 « clure tout ce qu'ils verront estre expédient pour le bien,  
 « utilité et prouffit de la chose publique d'icelle ville et cité,  
 « tant pour l'entretienement des *murs, fossés, pavez, chaus-*  
 « *sées, ponts, garde et seurété* de ladicte ville et autres cho-  
 « concernant l'onneur et prouffit d'icelle, comme autrement  
 « sans qu'ils soient tenus d'assembler plus grant nombre de  
 « gens, sinon que pour aucune matière grande, pesante ou  
 « difficile, feust expédient d'appeler noz officiers illec, ou  
 « autres notables gens d'icelle ville. »

Ce document, dont nous ne citons qu'un fragment, règle en même temps le gouvernement municipal de la ville de Sens, et nous avons plaisir à le rappeler pour l'honneur de notre cité.

Nous avons dit que le domaine de la couronne et les murailles qui y étaient soumises étaient frappés d'aliénabilité, mais la nécessité de pourvoir aux charges accidentelles de l'Etat, laissa introduire la faculté de les aliéner momentanément, sous la réserve de rachat perpétuel.

Telle est l'origine de l'engagement du domaine, qui fut réglementé d'une manière définitive par une ordonnance de Charles IX, rendue au mois de février 1566, et qu'on dit l'œuvre du chancelier Lhopital.

C'est sous l'empire de ce droit que le *domaine de la ville, faubourg et banlieue de Sens*, tant en *fiefs que roture*, et la grosse tour de Sens, furent engagées par Louis XIV, suivant

acte du 8 juillet 1649, au profit du prince de Condé, premier prince du sang. Cet engagement eut lieu moyennant la somme de onze cents livres et le paiement des charges assignées sur ledit domaine, s'élevant à 5433 livres, 18 sols, 6 deniers, et ce, conformément aux lettres de déclaration du mois de décembre 1647, données sur le fait dudit domaine.

Cet engagement se continua dans la famille de Condé; car, à la date du 30 août 1746, le Conseil d'Etat rendit un arrêt qui continuait *Elisabeth-Alexandrine de Bourbon, Mademoiselle de Sens*, arrière petite-fille du grand Condé (1), en sa qualité d'*engagiste*, dans la jouissance des *murs, fossés, remparts, boulevards, lieux servant ou qui ont servi aux clôtures et fortifications de la ville de Sens, dont la directe appartient au Roi*.

Nous n'avons pu connaître l'époque à laquelle cet engagement cessa, mais il est présumable qu'il fut éteint lors de l'arrêt du conseil d'Etat du 14 janvier 1781, rendu sur les réclamations des Etats-Généraux et les remontrances des Parlements qui s'étaient élevés avec force contre l'abus de l'aliénation du domaine.

En effet, peu d'années après, et à la date du 9 janvier 1787, le roi Louis XVI, rentré dans la libre disposition de son domaine, et faisant droit à la soumission des officiers municipaux de la ville de Sens, a, sur le rapport de M. de Calonne, contrôleur général des finances, rendu, en son conseil d'Etat, un arrêt par lequel il déclare :

« Les murs, fossés, remparts et autres anciennes fortifications de la ville de Sens, ensemble tous les terrains en dépendant, et situés au-dedans et au-dehors de ladite ville, faire partie du domaine de la couronne, et cepen-

(1) Mlle de Sens, dite d'abord Mlle de Gex, était fille de Louis III, duc de Bourbon, fils de Henri-Jules de Bourbon, et petit-fils de Louis II, dit le Grand Condé; elle est née le 15 septembre 1706, et morte le 15 avril 1765.

« dant par grâce et sans tirer à conséquence, faire conces-  
 « sion aux officiers municipaux, corps et communauté de  
 « ladite ville de Sens, desdits murs, fossés, remparts et for-  
 « tifications de ladite ville, ensemble de l'emplacement de  
 « la *grosse tour* et de tous les terrains en dépendant, à l'ex-  
 « ception des matériaux de ladite grosse tour, et l'emplace-  
 « ment d'une ancienne fortification en forme de cavalier, le-  
 « quel emplacement est occupé par la veuve Toison, pour  
 « jouir du tout par ladite ville de Sens *en toute propriété*,  
 « en faire et disposer comme elle jugera à propos, à la  
 « charge de payer au domaine, à compter du jour de l'arrêt,  
 « une rente annuelle et perpétuelle de 20 *sols*, ladite rente  
 « payable double tous les quarante ans pour tenir lieu à Sa  
 « Majesté des droits seigneuriaux, à la charge, en outre, de  
 « ne pouvoir vendre ou aliéner aucune partie desdits ter-  
 « rains, qu'à condition de retenir au profit du domaine de  
 « Sa Majesté un cens annuel et perpétuel d'un demi-denier  
 « par chaque 72 pieds carrés desdits terrains, ledit cens  
 « emportant tous droits seigneuriaux aux mutations suivant  
 « la coutume du lieu, comme aussi à la charge de faire éle-  
 « ver sur l'emplacement de la grosse tour *une borne* sur  
 « laquelle seront gravées *une tour avec les armes du roi au-*  
 « *dessus*, dont il sera dressé procès-verbal par tel ingénieur  
 « ou arpenteur qui sera nommé à cet effet par le sieur in-  
 « tendant et commissaire départis en la généralité de Paris,  
 « aux frais et dépens de ladite ville de Sens. »

En exécution de cette ordonnance, il fut procédé, les 14,  
 15 et 16 décembre 1789, aux levées du plan géométrique et  
 mesure des terrains formant les fossés et remparts de ladite  
 ville, et, le 17 du même mois, M. le maire, Armand Sallot  
 de Varennes, en était mis en possession pour la cité, par  
 M. de Mitry, conseiller du roi, trésorier au bureau des fi-  
 nances de la généralité de Paris, commissaire de la cham-  
 bre en cette partie.

Ce procès-verbal constate également, qu'attendu que la grosse tour n'est pas encore entièrement démolie, on ne pouvait procéder à la plantation de la borne ordonnée par l'arrêt du conseil du 9 janvier 1787.

Quelques années après, la tourmente révolutionnaire venait déchirer la France, et les conditions imposées par la munificence du malheureux roi tombèrent à jamais dans l'oubli.

C'est ainsi que la ville de Sens a été investie de la propriété de ses remparts, qui, après avoir survécu aux orages et aux dévastations des temps, sont tombés, au dix-neuvième siècle, par les mains mêmes de la cité qui s'est enrichie de leurs dépouilles.

Leur sentence de mort a été prononcée par une ordonnance royale du 2 décembre 1836, qui dispose, que les anciens murs de ville pourront être concédés en toute propriété, et que cette concession comprendra la totalité des matériaux et le sol sur lequel les murs reposent.

Heureusement, cependant, il fut fait réserve, au profit de la ville, de tous les objets d'art et d'antiquité qui pourraient être trouvés en démolissant, et bien des richesses archéologiques ont pu être ainsi révélées à la science.

Grâces aussi soient rendues à plusieurs de nos collègues; car s'il n'était plus en leur pouvoir d'arrêter cette destruction, leur zèle intelligent en a sauvé et recueilli les plus précieux débris, et ils ont, en cela, bien mérité du monde savant.

# NOTICE

## SUR VÉRON.

Par M. GIGUET.



Quelle peut être l'histoire d'un village ? Par quels liens se rattacherait-elle aux faits généraux ? N'est-elle pas tout entière écrite en ce passage d'Homère ?

« Les générations des hommes sont comme celles des feuilles : le vent jette à terre les dépouilles de la forêt, mais elle germe toujours et produit une verdure nouvelle, qui se développe au retour du printemps ; ainsi passent les générations des hommes : l'une grandit lorsque l'autre s'efface. » Non sans doute, et si le cœur du grand poète a pu gémir sur la brièveté, sur la fragilité de la vie, l'observateur plus attentif éprouve une émotion non moins vive, mais opposée, en contemplant l'heureux emploi que fait le génie humain de ces moments fugitifs et les traces de ses efforts. Ces traces on les trouve partout, aussi bien dans le champ fécondé par la main patiente du laboureur que parmi les splendeurs de la cité, de même que l'on trouve partout de douloureux témoignages des vicissitudes de la lutte.

A la jonction de la grande route et de la belle avenue qui conduit à Véron, on lit une inscription de bon augure : *La mendicité est interdite dans cette commune.* L'aspect du bourg ne dément point l'impression que ses approches ont fait naître. Après avoir traversé une vaste place régulière, plantée d'ormes, entourée de maisons de belle apparence, ornée d'une église parfaitement entretenue, et d'une mairie

récemment construite, on arrive à la rue principale : tout y annonce le bien-être et l'aisance, mais une réflexion survient.

Que veulent dire ces maisons dont le rez-de-chaussée est surmonté d'un étage ? N'est-ce pas la monnaie du château féodal ? Ne sont-elles pas habitées par une caste privilégiée et oppressive ?

Pour sortir de ce doute, examinons le mécanisme de la vie d'une commune rurale. On peut la considérer comme un vaste atelier dont chaque famille exploite une part, soit à titre de location, soit en qualité de propriétaire; chacun y travaille librement, sans autre excitation que le désir du gain, et, après avoir couru toutes les chances de l'entreprise, chacun en recueille librement les bénéfices.

Pendant le labour, divers services s'échangent. Le laboureur fait avec ses charrues, ses herses, ses attelages, les façons du champ du vigneron; celui-ci taille, bêche et entretient les vignes du laboureur. Le journalier met ses bras à la disposition de l'un et de l'autre et reçoit de tous les deux ses moyens d'alimentation.

La récolte arrive, tout le monde y coopère. On rentre d'abord les fourrages, puis les céréales, puis la vendange, et enfin les plantes légumineuses. Les salaires des services réciproques se règlent, se soldent, et la consommation commence. Mais le territoire de la commune ne fournit pas à tous ses besoins; elle y fait diverses importations d'étoffes, d'instruments aratoires, d'articles de mercerie, d'épicerie, de médicaments, enfin de numéraire, destiné à en sortir sous forme de fermages, impositions, intérêts et partie du capital de la dette si elle est débitrice, honoraires du médecin, de l'homme de loi; ces importations s'opèrent par l'échange de l'excédant annuel de la production. Ici cessent l'ensemble, l'esprit de suite, la sorte d'association tacite au

moyen desquels on a procédé à l'accumulation des denrées; chacun échange, ou, pour mieux dire, vend pour son compte. Les céréales, les bestiaux s'écoulent aux marchés et foires à des cours que le vendeur pressé doit subir, quelque contrariété qu'il en éprouve. Pour les vins, il faut qu'il aille provoquer ou qu'il attende l'offre d'un acheteur naturellement disposé à lui faire la loi. Toutes ces transactions entraînent des frais de transport et d'inappréciables pertes de temps, relatives toutefois pour celui qui, après avoir vendu, achète et ne quitte point la ville avant d'en avoir obtenu tous les services qu'il a à lui demander.

Mais les rapports avec la ville, déjà coûteux pour l'échangeur, le sont bien davantage pour le journalier, qui n'a rien à échanger. Une seule hypothèse, qui ne se réalise que trop souvent élucidera cette vérité. Au fort de la moisson, un journalier tombe malade; sa femme reste à son chevet, l'un de ses fils court au médecin et emploie à l'aller trouver une demi-journée de travail; le médecin prescrit d'abord des médicaments, puis, plus tard, un régime alimentaire plus substantiel, d'où nouveaux et fréquents voyages à la ville et surcroît considérable, en dépense de temps, du prix des objets que l'on s'y procure.

L'irrégularité des opérations commerciales de la commune, la cherté des secours qu'elle tire de la ville, une certaine torpeur naturelle et l'habitude de thésauriser s'opposent longtemps à l'action vivifiante des capitaux; mais enfin ces capitaux se forment, sortent de leur inertie et se mettent à fonctionner. Leur effet est rapide, ils renouent l'association tacite qu'a fait naître l'ensemble des opérations agricoles, ils continuent cette association en ce qui concerne les opérations commerciales. Ils attirent au sein de la commune une partie des services que lui rendait la ville. Ils excitent, par de nouvelles satisfactions, de nouveaux besoins,

augmentent l'intensité du travail, les produits et la consommation. Ainsi, à Véron, le propriétaire de la maison d'apparence bourgeoise, le négociant s'interpose entre l'exportation et l'importation ; les transactions, par son intermédiaire, s'opèrent avec autant de facilité que de sécurité. Les matières vénales, grâce à lui, s'écoulent pour la plupart sur place ; la manutention préalable, les transports se font au profit de la localité. Il y inspire, par son exemple et son contact, plus d'amour du bien-être et plus d'ardeur au travail. De plus, sa consommation personnelle, celle de sa famille, occasionnent un surcroît d'échanges de services ; des denrées, telles que pain de boulanger, viande de boucherie, articles d'épicerie, de mercerie et autres, attirées par un débit de plus en plus actif, viennent se mettre à la portée du consommateur ; l'artisan, le notaire, le médecin arrivent à la suite, et avec eux, nouveau surcroît d'échanges de services, nouvelle consommation, le tout à l'avantage surtout du pauvre, puisque c'est lui qui paye le plus cher les services qu'il va chercher au loin, et que c'est lui qui a le plus d'intérêt à ce que l'emploi de ses bras se multiplie.

Ces faits économiques, aussi simples que les actes les plus usuels et les plus vulgaires de la vie, peuvent s'exprimer en aphorismes, de la manière suivante :

- 1° Le capital est la source de toute prospérité.
- 2° Le bien-être de chacun profite à tous.
- 3° La société, par le seul fait de son existence, établit entre les individus un échange de services dont le salaire constitue leur bien-être et dont la multiplicité répand dans tous les rangs l'aisance.
- 4° Des services échangés donnent naissance à des services accessoires.
- 5° Le pauvre profite particulièrement de la multiplicité des services.



Ne reconnaissons-nous pas dans ces formules 1° le négociant de Véron, qui par l'emploi de ses capitaux acquis, fixe dans sa commune et répartit autour de lui le salaire des échanges dont il est l'intermédiaire.

2° Les résultats de cette répartition, qui sont tels qu'à Véron chacun est devenu capitaliste.

3° L'enchaînement en vertu duquel les capitaux excitent l'amour du bien-être, le travail; attirent le détaillant, l'artisan, le médecin et l'homme de loi.

4° Le surcroît d'activité d'échanges auquel donne lieu la consommation personnelle de chacun, service accessoire à ajouter à celui qu'il rend dans sa profession.

5° L'économie de temps qui résulte pour le pauvre de ce qu'il trouve à sa portée tous les services qu'il peut avoir à demander à autrui.

En résumé, à Véron, la commune (j'allais dire la communauté) est complète pour l'exportation et l'importation, aussi bien que pour la production. L'ensemble des relations entre les habitants constitue une véritable association, à laquelle chacun apporte ses facultés de toute nature, et dont les produits sont partagés, après les prélèvements que la stricte équité accorderait aux diverses mises de fonds et aux diverses aptitudes. Un tel état de choses a-t-il toujours existé? La réponse est dans toutes les mémoires : car le progrès presque entier s'est accompli sous nos yeux, par la double influence de trente-cinq années de paix et de nos institutions civiles ou sociales. Il n'est pas nécessaire de remonter très-loin dans le passé pour trouver des termes de comparaison à l'avantage de nos temps, contre lesquels il est reçu qu'on ne peut trop déclamer.

Véron était entouré de murs ; on ne sait rien de particulier sur l'utilité que ses habitants en ont pu tirer. Mais des faits locaux indiquent jusqu'à quel point ce moyen de

défense et une vigilance perpétuelle étaient jadis indispensables.

On célèbre encore à Sergines la commémoration d'une résistance victorieuse opposée par ce bourg, le 24 août 1640, à l'attaque d'un chef de partisans qui, après avoir pillé Courlon, prétendait le mettre à sac. En 1640, sous Richelieu, trois ans avant le grand règne qui a fondé en France l'administration et la police, le passage d'une troupe d'hommes d'armes était un danger public dont on ne se préservait qu'à force d'énergie ! Quelle déperdition de leurs facultés, quels désastres ont essuyé nos pères avant de pouvoir cultiver en paix leurs vignes et leurs champs ! Véron enfin, comme toutes les communes de l'intérieur, a laissé tomber en ruines ses vieilles murailles, a fait de ses fossés une promenade, s'en rapporte à l'État du soin de veiller à la sécurité commune et rétribue par l'impôt ces immenses services ; de plus, chaque année, quatre de ses enfants, terme moyen, acquittent la dette personnelle de tous en prenant rang dans l'armée.

Mais, si depuis près de deux siècles on s'est dégagé de l'état de barbarie, ce n'est que de nos jours que le travail agricole, affranchi des dernières entraves féodales, a pu prendre un libre essor et augmenter avec une rapidité merveilleuse ses conquêtes sur un sol dont la nature rebelle était secondée par toutes les circonstances des temps.

La commune de Véron contient 1,528 hectares ; tel est le laboratoire dont sa population dispose ; il faut en outre tenir compte de communications faciles, d'un air salubre et de la magnifique fontaine de Saint-Gorgon, qui, après avoir fait tourner un moulin, féconde 24 hectares de prairies naturelles.

En 1787, les économistes disaient encore, en parlant de la France : pauvres paysans, pauvre royaume ! En effet, l'Etat ne

pouvait plus subvenir à ses dépenses. Véron ne comptait que 150 feux et 600 âmes dont le quart était indigent. A peine le cinquième du territoire était-il consacré à la culture des céréales, le reste était en bois, vignes ou friches. Le système triennal régnait alors sans contestation; on ne récoltait donc de blé d'hiver, seigle ou froment, que sur une centaine d'hectares produisant environ 1,000 hectolitres, quantité inférieure à celle que consommerait aujourd'hui une pareille population et qui ne pouvait suffire alors qu'à cause d'une habitude générale de privations. Il n'y avait dans la commune que quarante chevaux et cinquante vaches; le mobilier se ressentait de cette pénurie universelle.

Dès 1800, malgré huit ans de guerres, de réquisitions de toute nature, malgré la gêne apportée aux affaires par le papier monnaie, il y a déjà 800 âmes : augmentation d'un quart. — A partir de cette époque le progrès continue : 1810, — 900 âmes; 1824, — 1,100; enfin 1850, — 1,273 âmes.

La population est plus que doublée depuis 1787, mais les subsistances ont autrement augmenté; au lieu de quarante chevaux, il y en a cent-quarante; au lieu de cinquante vaches il y en a cinq cents.

Les terres incultes ont disparu, le territoire se décompose en 19 hectares, emplacement des bâtiments, jardins, chemins, etc.

24 hectares de prairie naturelle;

200 hectares de prairie artificielle ;

594 hectares de terre labourable, presque entièrement consacrés à la culture alternative ;

486 hectares de bois ;

205 hectares de vigne.

On peut juger, par le nombre des bestiaux et par le développement des prairies artificielles de la quantité d'en-

grais et du développement de la production des vignes; quant aux récoltes de denrées alimentaires, soit pour les hommes soit pour le bétail, il faut les rapporter aux 848 hectares de terres labourables et prairies de toute nature, lesquels produisent : 1° en céréales ou légumineuses une moyenne équivalent, en blé d'hiver, à 7,000 hectolitres, 7 fois plus qu'en 1787; 2°, en bêtes à cornes 500 têtes, 10 fois plus qu'en 1787; 3° en bêtes ovines 700 têtes, à peu près le double du nombre de 1787.

En présence de ces grands et admirables résultats, que devient la loi de Malthus, l'effroi des économistes; selon ce théoricien célèbre dont le nom a récemment encouru tant d'imprécations, la population tend à doubler tous les vingt-cinq ans, et par conséquent à croître en progression géométrique, tandis que les moyens d'existence ne croissent qu'en proportion arithmétique. D'où il n'est que trop facile de conclure l'invasion de plus en plus redoutable du paupérisme et finalement d'affreuses destinées pour le genre humain.

Par bonheur, la loi de Malthus n'est fondée que sur des calculs, et souvent les faits se plaisent à contredire les calculs. Ainsi, à Véron, ce n'est pas en vingt-cinq ans, c'est en soixante-trois ans que la population a doublé; les subsistances s'y sont accrues dans une proportion telle que le bien-être est devenu général. Le paupérisme, comprenant jadis le quart de la population totale, est réduit maintenant au soixante-troisième, c'est-à-dire à une vingtaine d'habitants. Le prolétariat est près de s'effacer; il n'y a plus que quinze chefs de famille ne payant aucune contribution foncière. Les pauvres ont de bonnes literies, au moins un matelas; la misère n'existe plus. Grand sujet de croire que toute discussion des problèmes sociaux où l'on ne tient pas compte avant tout de la réalité, est entachée d'erreur, ne doit précoc-

cuper que de loin les esprits pratiques, et que si elle aboutit à de sinistres pronostics, elle peut être reléguée au rang de ces conjectures astronomiques qui menacent incessamment notre planète d'un choc assez violent pour anéantir la nature vivante.

Malthus, au reste, écrivait en Angleterre sous l'impression du phénomène de plus en plus affligeant du paupérisme, dans la contrée où les capitaux affluent de toutes les parties de l'univers, et s'accumulent avec une rapidité que l'on chercherait vainement ailleurs. Il eût peut-être mieux expliqué les causes de la misère s'il les eût rattachées non au système économique, mais aux institutions sociales de son pays.

Un de ses plus illustres contemporains, Walter Scott, en se bornant à rendre compte de ce qui se passait sous ses yeux, sans se perdre dans les profondeurs de la science, a très-certainement été plus près de la vérité.

« Jadis, dit-il, en Angleterre, chaque villageois avait sa vache, son porc et un enclos autour de sa maison. Là où un seul fermier laboure aujourd'hui, trente petits fermiers vivaient; de sorte que pour un individu plus riche, il est vrai, à lui seul que les trente fermiers d'autrefois, il y a maintenant vingt-neuf journaliers misérables, sans emploi pour leur intelligence ou pour leurs bras, dont plus de moitié est de trop. La seule fonction utile qu'ils remplissent, c'est de payer quand ils le peuvent une rente de soixante-quinze francs environ par an, pour les cabanes qu'ils occupent. »

L'envahissement de la grande culture, signalé par le poète écossais, est précisément le contraire de ce qui se passe en France, tandis que dans la paroisse anglaise le gros fermier absorbe tout ce qui l'entoure, jusqu'aux communaux, réduit le petit fermier à la condition du prolétariat, et le voue au

paupérisme, à la misère. A Véron, où la terre est tellement divisée que les plus faibles cotes foncières ne s'élèvent pas au-delà de dix centimes, le décroissement du prolétariat, du paupérisme, la disparition de la misère sont flagrants.

La cause de ce contraste est aussi visible que le contraste même : l'inégalité, le privilège ont pour corollaire la concentration des capitaux, la restriction des services que se rendent les uns aux autres les membres d'une même société. L'égalité devant la loi, l'absence du privilège ont pour corollaire la diffusion des capitaux, la multiplicité des services sociaux.

Pour compléter les aphorismes que nous avons déduits des faits économiques qui s'accomplissent dans une commune rurale française, il faut donc y ajouter cette sixième et dernière formule :

6° La multiplicité des services sociaux relève de la diffusion du capital, laquelle relève elle-même d'une institution sociale fondée sur l'égalité devant la loi.

S'il était possible de conserver des doutes sur l'énergie fécondante des phénomènes que représentent ces formules, il suffirait de considérer qu'en notre pays, c'est pendant soixante-trois années, où les gouvernements qui se sont succédé ont toujours soulevé de violentes oppositions, sous l'action desquelles ils se sont finalement écroulés, que ces phénomènes ont manifesté leur puissance. Les troubles du temps, des secousses trop fréquentes, l'incertitude de l'avenir ont pu ralentir mais non empêcher l'accroissement continu de la prospérité générale. Car l'état florissant des campagnes constate l'état florissant des villes, et ce n'est pas seulement à Véron que sont accomplis les progrès que nous y avons remarqués. Toutes les communes rurales ont suivi de plus ou moins près le même mouvement, la plupart sans autre ressort que la liberté et l'attrait de la propriété. Sur les vingt-

six millions d'âmes qui les habitent, c'est le plus petit nombre. c'est un nombre toujours décroissant, c'est une imperceptible minorité qui ne trouve point dans l'emploi de ses bras, dans la culture de son modeste champ assez de ressources pour ne point recourir à l'assistance de la société.

Rien ne prouve mieux l'excellence de l'ordre social de notre pays et l'erreur des économistes qui s'en prennent à cet ordre social de maux qu'il n'a pas encore eu le loisir de guérir et qu'il effacera autant que possible de ce monde lorsqu'il lui sera donné de répandre ses bienfaits en s'appuyant sur un ordre politique inébranlable.

Nous ne devons pas être éloignés du but, à en juger par un regard en arrière du côté du passé.

Quel immense chemin n'a-t-on pas parcouru ! Qu'étaient dans l'origine ce laboratoire qui constitue la commune de Véron, cette riche plaine, ces riants coteaux, cette rivière dont les gracieux contours semblent tracés par une main d'artiste pour l'ornement du vallon ? Laissons à Buffon le soin de les décrire.

« Voyez, dit-il, les tristes contrées où l'homme n'a jamais  
 « résidé, couvertes ou plutôt hérissées de bois épais et noirs  
 « dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et  
 « sans cîme, courbés, rompus, tombant de vétusté ; d'au-  
 « tres, en plus grand nombre, gisant auprès des premiers  
 « pour pourrir sur des morceaux déjà pourris, étouffent,  
 « ensevelissent les germes prêts à éclore et sont chargés de  
 « plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la  
 « corruption ; dans toutes les parties basses, des eaux mor-  
 « tes et croupissantes, fautes d'être conduites et dirigées, for-  
 « ment des marécages qui, couverts de plantes aquatiques  
 « et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux ou  
 « des animaux immondes.

« Entre les marais qui occupent les lieux bas et les forêts  
 « décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des  
 « espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun  
 « avec nos prairies; ce n'est point cette pelouse émaillée  
 « qui annonce la brillante fécondité de la terre, ce sont des  
 « végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrela-  
 « cées les unes dans les autres, formant une bourre gros-  
 « sière, épaisse de plusieurs pieds. »

L'homme a longtemps manqué de courage devant cette âpre nature. Plutôt que d'essayer à la vaincre, il s'est livré à des misères dont n'approchent pas les plus effroyables misères de la vie civilisée; il n'a pu se résoudre à travailler sans contrainte.

Combien d'infortunés ont péri dans les premiers temps de la lutte ! Mais aussitôt on voit briller le génie et le cœur de l'espèce humaine : le labeur est à peine commencé que l'esprit d'invention s'exerce et s'applique à le rendre moins pénible ; les instruments de l'agriculture apparaissent, les animaux sont domptés; on les utilise au profit commun, l'esclave n'a plus que le soin de les diriger, de pourvoir à leur conservation ; en comparaison de ce qu'il faisait naguère, ses bras se reposent, son intelligence s'ouvre, ses conquêtes sur la nature s'accroissent, et ses occupations deviennent compatibles avec l'état de liberté.

Véron nous fournit un exemple des secours que les hommes voués au travail manuel ont tirés des hommes voués au travail de l'invention et de la pensée.

Dans les temps héroïques sur lesquels d'éclatants témoignages nous ont été transmis, un chef de tribu qui eût gouverné toute la vallée que l'œil embrasse du haut de la colline de Rosoy, aurait employé dans son palais les bras de douze captives (1) à tourner les meules destinées à l'alimen-

(1) Un cheval pour huit hommes ou pour douze femmes.



tation de cent-cinquante à deux cents personnes. C'est par an 4,380 journées de travail de femme déjà âgée, ou 365 journées de travail de cheval ou 60 journées 20 heures de travail d'un moulin de la force de deux chevaux, comme l'est celui de la fontaine Saint-Gorgon. Ainsi, le meunier de Véron, aidé seulement de sa famille, exerce une profession à laquelle il se complait, qui le fait vivre librement dans l'aisance et qui eût exigé avant l'invention des moulins à eau l'effort continu et contraint de soixante-douze personnes. Le propriétaire qui aurait aujourd'hui besoin de la quantité de farine consommée jadis par la maison du chef héroïque, obtiendrait au prix de 681 fr. 33 cent., ce qui coûtait à ce dernier la nourriture, l'entretien et la déperdition sur la valeur vénale de 12 captives, somme qu'on ne peut évaluer à moins de 15 à 16,000 francs.

Ce n'est pas tout, la farine de notre propriétaire est épurée et salubre, celle du héros était brute et mélangée de tous les éléments qui pouvaient la rendre délétère. Les débours de celui-ci étaient absolus ; aucune parcelle n'en était répandue hors de sa demeure, et sur les salaires du meunier, partie est employée à sa subsistance, partie paye tous les services que rendent les divers fabricants des agrès d'un moulin.

Tels sont les bienfaits des inventions humaines ; elles ont affranchi l'immense majorité des travailleurs manuels, elles ont réparti entre eux un incalculable bien-être, et l'on peut s'en rapporter à elles pour adoucir le sort de ceux qui ont encore à souffrir. Parmi les réformateurs de notre époque, Owen et Buret avaient proposé de combiner les travaux industriels et les travaux agricoles, en dispersant dans les campagnes les manufactures condensées dans les grands centres de la population. Ces vœux auxquels on n'a pas prêté une grande attention sont peut-être à la veille de se réaliser,

maintenant que des communications rapides permettraient au négociant d'avoir l'œil à la fois sur son comptoir à la ville et sur sa fabrique distante de deux ou trois heures de trajet.

Du jour que, pour la première fois l'homme a porté la flamme en son domaine désolé, jamais ses efforts ne se sont ralentis; à Véron même, il est facile de reconnaître une part considérable du capital accumulé par l'humanité tout entière et tombée dans le domaine commun.

Nous venons de calculer le profit que procure à ses habitants l'invention de la roue mise en mouvement par un cours d'eau : l'imprimerie les met à même de recevoir une instruction de plus en plus développée, l'astronomie a pour eux mesuré le temps, le calendrier les dispense d'une observation perpétuelle pour reconnaître les saisons; de même que l'horloge le dispense d'une attention perpétuelle pour reconnaître les heures de la journée. Grâce à la mécanique, à la boussole, à la grande navigation, ils achètent à bas prix des médicaments, des aliments exotiques, du linge de ménage et de corps, des vêtements. Mais à ce labeur intellectuel dont elles recueillent si abondamment les fruits, les générations venues les dernières sont redevables de biens encore plus précieux.

Nous voulons parler des idées morales et des affections du cœur, dont les économistes ne tiennent pas assez compte lorsqu'ils supputent la somme de bonheur dévolue aux diverses positions sociales. Ces sources du vrai bien-être, sans lesquelles le bien-être matériel ne serait qu'une misère de plus, sont closes dans la vie sauvage; la civilisation les ouvre, elle en fait jaillir une multitude de sentiments qui s'infiltrant dans les âmes, passent dans l'éducation commune et nivellent les conditions, car ils sont de tous les rangs et de tous les lieux.

L'esprit paradoxal du siècle dernier a commis une étrange erreur lorsqu'il a placé la perfection dans les temps si énergiquement caractérisés par Buffon, et toutes les corruptions à notre époque.

L'observation contredit formellement ces rêves ; notre société, loin d'être une société vieillie , ne fait que naître ; ce qu'elle témoigne encore de faiblesse n'est pas la faiblesse de la décrépitude , c'est celle de l'enfance, d'une enfance tourmentée. A ceux qui, désespérés comme Malthus, détournent leurs regards du spectacle rassurant que présente notre patrie et ne craignent pas de substituer à la réalité des plans d'organisation artificielle, enfantés *à priori* par leur imagination, nous rappellerons ces paroles de Montesquieu :

« Harrington, dans son *Oceana*, a examiné quel était le plus haut point de liberté où la constitution d'un état pût être portée. Mais on peut dire de lui qu'il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconnue et qu'il a bâti Chalcédoine ayant le rivage de Byzance devant les yeux. »

# LISTE

## DES SOCIÉTÉS SAVANTES

QUI SONT EN COMMUNICATION DE TRAVAUX

AVEC LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS.

---

1. Académie des Inscriptions et Belles-lettres.
2. Ecole Nationale des Chartes.
3. Société Française pour la conservation des Monuments,  
à Caen.
4. Académie de Caen.
5. — du Gard.
6. — de Reims.
7. — de Rennes.
8. — de Rouen.
9. Athénée du Beauvoisis.
10. Comité historique.
11. Commission historique du département de l'Eure.
12. Société des antiquaires de France.
13. — des antiquaires de Picardie.
14. — des antiquaires de la Morinie.
15. — de l'Aube.
16. — académique de Cherbourg.
17. — académique de Saint-Quentin.
18. — d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Aube.
19. — d'Agriculture, Sciences et Arts de Meaux.
20. — d'Agriculture, Sciences et Arts du Puy.
21. — libre d'Agriculture, du département de l'Eure.
22. — Archéologique nationale.

- 23. — Archéologique de Béziers.
- 24. — Archéologique de Touraine.
- 25. — Archéologique de Lorraine.
- 26. — d'Émulation des Vosges.
- 27. — d'Histoire et d'Archéologie de Châlons-sur-Marne.
- 28. — d'Histoire et d'Archéologie de Châlons-sur-Saône.
- 29. — des Sciences morales de Seine-et Oise.
- 30. — des Sciences naturelles de la Creuse.
- 31. — des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.
- 32. — de statistique de Marseille.
- 33. — historique et archéologique de Langres.
- 34. — Éduenne.
- 35. — Géologique.
- 36. — Havraise.
- 37. — de la Sarthe.
- 38. — des Sciences, Arts et Belles-lettres de l'Orléanais.



## SÉANCE DU 7 AVRIL 1854.

PRÉSIDENTE DE M. PROU ET DE M. CHAPERON.

*Présents :* MM. Prou, Lallier, Deligand, Chauveau, Dubois fils, Dubois père, Chaperon, de Canchy, Carlier, Rétif, de Cénival, Salmon, Ponpon, Poly, Bidault, Jacob, Moreau, Leclair, de Billy, Tonnellier, de Vigan, Lefort, Salleron, Leroux, Brullée, Gaultry.

MM. Prunier et Auguste Deligand, membres correspondants, assistent à la séance.

Divers ouvrages et publications de sociétés correspondantes sont déposés sur le bureau.

M. Jourde offre une médaille de S. Mayeul; M. Lallier offre également une médaille de Theodora, trouvée dans son jardin.

MM. Tisserand et Papavoine sont admis: le premier comme membre titulaire, le second comme membre correspondant. La démission de M. Crou est définitivement acceptée.

Il est procédé au renouvellement du bureau, qui se trouve ainsi composé :

MM. Chaperon, président; Lallier, vice-président; Giguet, secrétaire; Brullée, pro-secrétaire; Chauveau, archiviste; Dubois fils, vice-archiviste; Tonnellier, trésorier.

M. Chaperon prend la présidence et donne lecture d'une lettre de M. Chaillou des Barres, président de la Société des sciences historiques de l'Yonne, convoquant les membres de la Société de Sens à la réunion qui doit avoir lieu le 5 juin, à Auxerre; chacun des membres présents reçoit un exemplaire de cette lettre.

Les travaux qui pourront être proposés à Sens seront indiqués ultérieurement.

M. Brullée donne lecture de quelques fragments de sa notice sur l'abbaye de Sainte-Colombe, au VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles.

## SÉANCE DU 5 MAI.

PRÉSIDENCE DE M. CHAPERON.

*Présents* : MM. Chaperon, Tonnellier, Dubois fils, Brullée, Salmon, Tibaud, Morel, Moreau, Lallier, Deligand, Michel, Gaultry, Dubois père, Leclair, Lefort, Leroux, Carlier, Prou, Provent, Jacob, de Cénival, Bidault, de Lavernade, Salleron, Giguet.

Plusieurs ouvrages, publications de Sociétés correspondantes et un exemplaire du plan de l'ancienne abbaye de Sainte-Colombe sont déposés sur le bureau.

MM. Duchemin, imprimeur-libraire, à Sens, et Jeannest de Saint-Hilaire, maire de Brunoy, sont proposés : le premier comme membre titulaire, le second comme membre correspondant.

M. le président appelle l'attention de la Société sur les préparatifs de la séance publique qui doit avoir lieu à Auxerre, le 5 juin prochain. Plusieurs membres indiquent sommairement les travaux qu'ils se proposent de lire. Toutefois, attendu que les travaux ne sont pas encore tous terminés et qu'il restera assez de temps entre la réunion de Juin et la séance d'Auxerre pour que l'on puisse transmettre au bureau de la Société de cette ville la notice exacte et complète des travaux qui lui seront communiqués, l'ajournement est prononcé.

M. Brullée donne lecture d'un passage, non susceptible d'analyse, de l'ouvrage de M. Joseph Bard, membre correspondant, intitulé *Itinéraire de Londres à Rome*, passage relatif à la Société archéologique de Sens et à divers monuments de la ville.

Une conversation s'engage sur le classement des anciens



titres et autres documents existant à la mairie ; il en résulte un rappel de cette affaire à la commission antérieurement nommée, laquelle, par suite de quelques mutations, se trouve composée de MM. de Canchy, Prunier, Leroux, de Cénival, Carlier, Prou, Salmon.

M. Chaperon lit, sur les mémoires de l'Académie de Toulouse, un compte rendu qui sera déposé aux archives.

M. Brullée dépose sur le bureau les dessins d'un suaire trouvé dans la châsse de Sainte-Colombe, appartenant au trésor de la cathédrale et dont la fabrication est attribuée à Saint-Eloi. Selon M. Brullée, ce suaire pourrait remonter du VII<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle; ses conjectures sont confirmées par M. Dubois fils; les renseignements que ce dernier a pris à Paris, auprès du Père Martin, sur le suaire et sur sa bordure, en rapportent la forme et l'ornementation au VII<sup>e</sup> ou VIII<sup>e</sup> siècle.

## SÉANCE DU 2 JUIN.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER, VICE-PRÉSIDENT.

*Présents :* MM. Lallier, Tonnellier, Dubois fils, Brullée, Lefort, Giguët, Carlier, Prou, Moreau, Dubois père, Tibaudeau, Deligand, Gaultry, Morel, de Cénival, Salmon, de Vigan, Poly, Provent, Tisserand.

M. Marcotte, inspecteur des eaux et forêts, offre à la société vingt-cinq pièces diverses, qui seront classées par M. Dubois fils.

M. Lefort présente un morceau de plomb, lequel était adapté à une pierre des murs de ville, et qui, avant que cette pierre eût été enfouie dans la muraille gallo-romaine, lui avait évidemment servi de scellement dans sa destination primitive.

M. Tonnellier fait don de deux pierres sculptées extraites

de son mur en démolition; l'une d'elles est d'un grand intérêt, en ce qu'elle complète le bas-relief d'Iphigénie en Tauroctonie, dont la partie supérieure fait partie des nombreux et remarquables fragments recueillis par la Société. Des remerciements sont adressés à M. Tonnellier.

M. le président fait distribuer les lettres d'invitation au congrès départemental d'Auxerre. Ceux des membres de la Société qui ont préparé définitivement, pour cette réunion, des mémoires, en font connaître les titres, et ceux qui se proposent d'y assister donnent leurs noms.

M. le président donne communication des lettres d'invitation au congrès scientifique d'Orléans et annonce que l'on reviendra sur ce sujet dans la séance prochaine.

M. Tonnellier donne lecture d'une notice de M. Duplès-Agier, membre correspondant, sur un compte-rendu au roi par le maire de Sens au XIII<sup>e</sup> siècle.

M. Lefort communique une esquisse et restauration de la pierre n° 8 (1), par M. James Bell, architecte, à Londres. M. Bell pense que cette pierre, l'une des plus importantes de notre musée gallo-romain, n'a jamais été une clé de voûte, mais qu'elle faisait partie de la frise d'un entablement.

MM. Duchemin et Jeannest de Saint-Hilaire sont admis: le premier comme membre titulaire, le second comme membre correspondant.

MM. Prou et Lefort signalent une pierre tumulaire de très-grande dimension, qu'une commission est chargée de vérifier immédiatement, et d'acquérir, s'il y a lieu.

(1) Le catalogue descriptif des pierres du musée gallo-romain de Sens sera prochainement publié par la Société archéologique.

# NOTICE

## SUR UNE PIÈCE TROUVÉE AU TRÉSOR DES CHARTES

ET CONCERNANT LA VILLE DE SENS AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.



La présente notice a pour objet de signaler et de faire connaître un compte de la mairie de Sens, conservé à Paris, aux Archives nationales.

La pièce dont il s'agit est un rouleau d'une longueur d'un mètre 94 centimètres, sur 60 centimètres de largeur, composé de trois feuilles de parchemin cousues ensemble ; à la réunion de chaque feuille, se trouvait originairement un sceau en cire jaune. Il n'en reste plus qu'un seul, sur lequel on remarque une tête de face, autour de laquelle on déchiffre les lettres C, V, I, S, les seules encore visibles du mot *civitas* (la ville). C'est, à n'en pas douter, le contre-sceau de la ville de Sens, qu'on voit au revers du grand sceau appendu à une autre pièce concernant la même ville.

Tels sont les caractères extérieurs de notre document. Voici maintenant l'indication sommaire de ce qu'il contient. C'est, ainsi que nous le disions au commencement de cette notice, un compte de la mairie de Sens, présentant un état des recettes et des dépenses de cette ville, au XIII<sup>e</sup> siècle. Il nous offre de précieux détails sur l'organisation financière des communes en général, et, en particulier, sur les anciens couvents et établissements religieux compris dans le territoire de la ville de Sens, sur les divers genres d'industrie et de commerce qui s'y exerçaient, et sur l'ancienne constitution de cette ville, au XIII<sup>e</sup> siècle, spécialement à la fin du règne de Saint-Louis, auquel le compte appartient, car il est daté de l'année 1260.

A l'exemple des baillis et des prévôts, placés hiérarchiquement au-dessus d'eux, les maires de cette époque devaient rendre compte de leur gestion au roi lui-même. Cette dernière obligation résultait de l'ordonnance rendue, en 1260, par Saint-Louis (1); elle leur enjoignait de déposer à Paris, entre les mains de *ses gens*, un état de leurs recettes et de leurs dépenses.

C'est probablement en exécution de cette ordonnance que le compte en question se trouve aux archives nationales, comme faisant partie du Trésor des Chartes (2).

Sens était une de ces communes affranchies par Louis VII, qui avaient une administration propre et dirigée par un maire assisté d'officiers municipaux, formant ensemble une sorte de conseil de la cité.

Une des obligations des bourgeois de ces communes, s'ils ne voulaient encourir des amendes ou taxes de ville, était d'y résider, de fait et sans interruption, sauf, toutefois, empêchement légitime, au moins depuis la veille de la Tous-

(1) (Ordonnances, t. I., pages 82, 83.) Ce prince voulut ainsi rappeler à ses agents une prescription qu'ils semblaient avoir oubliée. Antérieurement à son règne, « les prévôts fermiers rendaient compte de leur prévôté au roi » et non au bailli dans le ressort duquel ils étaient, et ils en portaient en « droiture les deniers au temple, où était gardé le trésor royal, comme cela » est justifié par tous les comptes de 1202, et ce qui se faisait encore ainsi du « temps de Philippe-le-Bel. » Il en était de même des maires, et en particulier de celui de Sens, dont il est déjà question dans le compte général des revenus royaux en 1202.

(BRUSSEL, nouv. exam. de l'usage des fiefs en France, page 428 et p. CLXXIX des pièces just. du tome II.)

(2) Il est coté J. 261, n. 13; au revers de la dernière des feuilles de parchemin dont il se compose; et tout au bas de cette feuille, on lit, d'une écriture du XIV<sup>e</sup> siècle, une note ainsi conçue : *Quidam status antiquus (sic) ville Senonen. Medici valoris, nec tangit regem.* Il eût été curieux de comparer notre compte avec une autre pièce également conservée au trésor des chartes (J. 385, n. 12), et qui porte le titre suivant : « C'est li contes de la » vile de Senz feiz par le prévost de Senz et par la communeté, Estienne Da- » lemant, garde de la meirie de Senz de mclxx. »

saint jusqu'à la veille de la Saint-Jean ; c'est-à-dire tout l'hiver (1).

Des obligations analogues étaient imposées à une autre sorte d'habitants appelés bourgeois du dehors ou bourgeois *forains*, et qui étaient autorisés à demeurer hors de la commune la plus grande partie de l'année, mais qui devaient également, sous peine d'amende, ou à la charge d'une taxe, s'ils manquaient à leur obligation, venir résider dans la ville, au moins trois jours de suite, chaque année, à Pâques ou à Noël.

Outre la taille qui pesait sur ces communes, le roi frappait sur elles, dans certains cas, des impositions extraordinaires qui se percevaient à titre de *don* obligé, sans doute, mais plus ou moins volontaire quant à la quotité. S'agissait-il, par exemple, de faire les frais d'une guerre pour la défense du royaume : le roi réclamait, de *ses bonnes villes*, le contingent nécessaire pour la soutenir. S'agissait-il de payer un tribut à l'étranger, qui mettait la paix à ce prix : c'était encore à la libéralité de *ses bonnes villes* que le roi avait recours. Rarement ces appels au patriotisme des peuples manquaient leur but : les communes fournissaient de confiance la somme qui leur était demandée (2).

En outre, ces communes, quand, comme Sens, elles s'é-

(1). V. le règlement sur les bourgeoisies, daté de l'an 1287. (Ordonnances, t. I., pages 314-316).

(2) Ces contributions, perçues par la royauté à titre de don, sont l'origine du don gratuit que les pays d'Etats et le clergé payaient au roi avant la première révolution. Dans les comptes du temps de Saint-Louis, il est souvent question de dons faits par les villes. Ce fut sous le nom de *don* qu'il reçut des bourgeois de Saint-Omer, au terme de la Chandeleur 1231, une somme de quinze cents livres, et, en l'année 1234, une autre somme de mille livres en deux termes. (Brussel, nouv. exam. de l'us. des fiefs en France. p. 417 et note B.) C'est encore sous ce nom qu'il obtint de la ville d'Amiens, en 1259, une somme de 1266 liv. 13 s. 4 d., pour le solde du tribut qu'il avait promis au roi d'Angleterre. (V. Augustin Thierry, monuments inédits du Tiers Etat, t. I., page 221, note 2, et page 233.)

taient révoltées contre l'autorité royale (la commune de Sens, en effet, peu après son érection, en 1146, avait résisté aux volontés de Louis-le-Jeune), ces communes, dis-je, devaient payer, indépendamment du don annuel, une amende aussi annuelle fixée par lui au moment de la soumission. (v. ci-après).

Aussi, voit-on figurer dans le compte qui nous occupe, aux charges de Sens, d'une part le don volontaire fait au Roi et de l'autre l'amende.

Cette pièce porte le titre suivant :

*Ce est li estat ouquel Estienne Dalemant trova la ville de Senz, quant il entra en la merie, en l'an de grâce M. CC. LIX, aus oïctaves de la saint Jehan.*

Ainsi que le promet ce titre, Estienne Dalemant ayant pris possession de la mairie de Sens, à l'octave de la Saint-Jean de l'année 1259, commence par établir le compte de la ville de Sens en recette et en dépense, à cette époque, ainsi qu'il suit :

*La vile devait le Roi (au Roi), por son don et por s'amende (ordinaire). (1)* 1065 l. 13 s. 4 d.

*Item eile devoit de rente à vie de genz (2),* 50

*Item por l'amende l'abé de St-Père,* 100

---

1216 l. 13 s. 4 d.

(infligée à la ville en expiation du

(1) Il n'est pas rare de voir ainsi les amendes figurer parmi les dettes des cités. « Dans le compte particulier de la baillie d'Arras, du terme de la Chan-  
« de leur 1231, il est fait recette de la somme de deux mille livres payée par  
« les bourgeois d'Arras, pour leur forfait: *de foris facto burgensium Attri-*  
« *bati*, II lib. » (V. Brussel, nouv exam de l'usage des fiefs en France, page  
417, note A. V. aussi ci-après le motif de l'amende infligée à la ville de Sens.)

(2). Il est souvent question de pareilles rentes dans les anciens comptes des communes, au moyen-âge. La commune s'engageait à servir à ses prêteurs l'intérêt de la somme qu'ils avaient mise à sa disposition, et, après leur décès, le capital se trouvait acquis à la cité.

meurtre de l'abbé Herbert, massacré au milieu de la révolte des Sénonais, soulevés contre le roi Louis VII, qui avait cassé la commune, à l'instigation du pape Eugène III).

*Summe* (Total du passif de la ville), 1216 l. 13 s. 4. d.

*Et l'en dut la vile, que de viez, que de novel* (les créances de la ville, tant anciennes que nouvelles, s'élevaient à...), 915 l. 10 s.

Telle était donc la situation active et passive de la ville de Sens lorsque Estienne Dalemant en devint maire, à l'octave de la Saint-Jean 1259.

Après cette première indication du point de départ de son administration, ledit Dalemant *issant* (sortant) *de la garde de la meirie de Sens* (selon le langage du temps) en rendant compte alors, et, à la fin de son exercice, de cette administration à son successeur Nicolas de Villiers, dans les termes des ordonnances, fixe de nouveau l'état des dépenses et des recettes de la ville de Sens de la manière suivante :

*La vile devoit le Roi (au Roi) por son don et por s'amende* 533 l. 6 s. 8 d.

*Item an devoit au Receveor de la vile por ce qu'il ot (avait) plus despendu que receu* 60 l. 12 s. 10 d.

*Item an devoit enpruntez por paier l'amende l'abé de St-Père* 79 l. 4 s.

*Item an devoit de rente à vie* 30 l.

---

*Summe que la vile dut* 700 l. 63 s. 6 d.

(Total du passif de la ville en 1260, lors de l'entrée en fonctions de Nicolas

de Villiers, le nouveau maire.) 700 l. 63 s. 6 d.

*Et l'an dut à la vile* 980 l. 13 s. d. i. (1)

(les créances de la ville s'élevaient à)  
*dont li détór* (les débiteurs) *et les par-*  
*ties* (le détail) *sont ci-dessouz nommées :*

Ici dans la pièce vient se placer cette remarque : *La vile n'a point de rente, ne eile ne doit riens à ousure.*

Au nombre des débiteurs de la ville compris dans les recouvrements à faire par le nouveau maire, figurent les contribuables arriérés dont les noms sont distribués sous les rubriques des différentes paroisses ou prieurés dont se composait à cette époque la ville de Sens. On croit utile de les énumérer ici, parce que plusieurs de ces édifices religieux subsistent encore aujourd'hui et qu'on peut sans doute retrouver les ruines et les traces des autres.

Saint-Hylaire (2), Saint-Père-le-Roont (le rond) (3), Sainte-Columbe (lèz-Sens) (4), Saint-Maismin (5), Saint-

(1) Suivant les calculs adoptés par M. Augustin Thierry, (monuments inédits du Tiers-Etat, t. 1, page 222.) les dettes de la ville s'élevaient à 27,300 fr. 79 c., lors de la prise de possession d'Etienne Dalemant, et ses créances s'élevaient à 20,527 fr. 59, à la même époque. Mais ces calculs ne nous donnant que la valeur nominale de l'argent, la valeur réelle était six fois plus considérable : nous aurions donc 163,804 fr. 74 c. (dettes de la ville), et 123,165 fr. (créances de la ville). Lors de l'installation du nouveau maire, il n'y avait plus que 15,734 fr. 29 c. (valeur nominale) de dettes, et 94,405 fr. 74 c. (valeur réelle); et les créances à recouvrer s'élevaient à 21,986 fr. 35 c. (valeur nominale) et 131,918 fr. 16 c. (valeur réelle). On voit donc qu'Etienne Dalemant, après le temps de son exercice, remettait les affaires en bon état à son successeur, puisque le passif de la ville, tel qu'il existait en 1259, était de beaucoup diminué en 1260.

(2) Monastère à Sens, fondé sous l'invocation de Saint-Hilaire, de Poitiers, vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. (Gall. Christ. t. XII, col. 26.)

(3) Prieuré ou paroisse à Sens.

(4) Monastère de l'ordre de Saint-Benoît, fondé du temps de Clotaire II, en l'honneur de Sainte-Colombe, sur l'emplacement même où avait été déposée la dépouille mortelle de la vierge martyre. (Gall. Christ. t. XII, col. 146.)

(5) Monastère à Sens, fondé sous le vocable de Saint-Maximin de Trèves, vers la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. (Gall. Christ. t. XII, col. 126.)



**Beneoit (1), Saint-Etienne (2), Saint-Père dou-Donjon (3), Nostre-Dame (4), Saint-Jehan (lèz-Sens) (5), Saint-Savinien (6), Saint-Lyon, (Saint-Léon) (7) Saint-Préer (8), Saint-Romain (9), Saint-Symphorien (10), Saint-Pol (11),**

(1) Paroisse à Sens.

(2) Prieuré à Sens. (voyez Du Bouchet, Généal. de la maison de Courtenay, preuves p. 16.)

(3) Nommé Saint-Pierre-du-Donjon à cause des fortifications dont il était entouré.

(4) Monastère aux portes de la ville. (Gall.Christ. t. xii, col. 126, 127.) On le trouve nommé fort anciennement Sancta Maria de Porta S. Léonis. (Labbe concil. t. IX, col. 1354.)

(5) Monastère de l'ordre de Saint-Augustin, dans les faubourgs de Sens; il fut fondé par l'archevêque Héraclius au commencement du V<sup>e</sup> siècle. Détruit une première fois par les barbares, il fut rétabli vers 822, puis brûlé par les Normands en 887. On y installa des chanoines réguliers en 1111. (id. ibid. col. 195.)

(6) Paroisse de Sens.

(7) C'est le plus ancien des monastères de la ville de Sens; Saint-Ursicin le fit bâtir en l'honneur des martyrs saint Gervais et saint Protas dont il apporta les reliques de Jérusalem. Il resta sous ce vocable jusqu'après la mort de saint Léon dont les ossements y opérèrent des miracles. Dès lors il fut placé sous l'invocation de ce nouveau saint. Détruit une première fois en 876, puis rétabli presque aussitôt, sous le titre d'église paroissiale de Saint-Léon; détruit de nouveau par les Normands, il fut rétabli, puis ruiné encore une fois en 1015. Ce n'est qu'en 1644 que cette paroisse fut annexée à la paroisse de Saint-Nicolas.

(8) Paroisse à Sens, en latin *Sanctus Præfectus*, St-Pregts.

(9) Monastère de l'ordre de Saint-Benoît, à Sens.

(10) Monastère, à Sens, fondé au VII<sup>e</sup> siècle par l'archevêque Naderius, in suburbano predio sub curâ et regimine monachorum s. Remigii. Les religieuses quittèrent cette pieuse retraite sur les injonctions d'Ansegise qui redoutait pour elles les invasions des barbares. Plus tard elle devint une église paroissiale dépendant de Saint-Rémi. (Gall. Christ. t. xii, col. 125.)

(11) Saint-Paul de la Vanne, monastère construit au confluent de l'Yonne et de la Vanne, vers l'an 1090, en l'honneur de la Sainte Vierge et de Saint-Eugène, pape, puis placé, vers 1192, sous l'invocation de Saint-Paul de la Vanne, et donné aux Prémontrés de Diô par l'archevêque Gui de Noyers. (id, ibid. col. 252.)

Saint-Morise (1), Saint-Didier (2), Maalay (le-Vicomte) (3).

On a déjà vu que notre document indique quelles étaient les ressources des communes et en particulier de la ville de Sens au XIII<sup>e</sup> siècle, il nous fournit aussi de précieux détails sur l'administration financière et la comptabilité des communes au moyen âge. La seconde partie de notre pièce, offre, ainsi que nous l'avons remarqué, l'énumération de de tous les débiteurs en retard de la ville à quelque titre que ce soit. Le comptable établit parmi eux une classification ; il place d'un côté les créances dont le titre est récent, les créances dont le recouvrement est facile, de l'autre les créances anciennes et dont le recouvrement est plus ou compromis. Quand il s'agit de créances fort anciennes et qu'il ne sait à quel exercice les rapporter, il se contente d'une mention générale, telle que celle-ci : *Gui de Pavie vijs. Par. de très viez*. Quand au contraire il peut constater d'une manière précise à quelle époque remontent les créances de la ville et à quel exercice clos elles appartiennent, il rappelle cette circonstance : c'est ainsi qu'on lit dans notre compte des articles ainsi conçus : *Pierre de viez chastiau xvj s. et vj. d. de la mise Jean le Peletier... Colaz de la Venne ijs. de la mise sire Gautier... Henri Coillons.... de M. sire Jeubert... (4)*. C'est comme s'il disait Pierre de Viez Chastian doit xvj s. et vj d. sur l'impôt, la taille (la mise) recueilli par Jean le Peletier, ou plus brièvement, sur

(1) Monastère de femmes sous l'invocation de Saint-Maurice et de ses compagnons, situé à peu de distance de la ville à côté du pont qui joint l'Yonne à la ville de Sens. Il fut fondé par l'archevêque Lambert vers 678. (id. *ibid.* col. 125, 126.)

(2) Paroisse à Sens.

(3) Paroisse dans la banlieue de Sens.

(4) Le mot *mise* en français, et en latin *misia*, signifie d'une manière générale dépenses, déboursés. Mais ici je crois qu'il signifie d'une manière spéciale l'impôt qui se percevait sur chaque habitant, ou peut-être la taille. (V. *Cang. gloss. nud et inf. ed.* Henschel, *verbis misio et misia.*)

l'exercice clos de Jean le Peletier. Quelquefois il est plus exact encore : il va jusqu'à spécifier à quelle année se rapporte la créance à recouvrer par la ville : Par exemple : *Défaut de la mise sire Jehan le Peletier fête en l'an de créance (1) m. et ccet lij en la tierce année de sa merie... défaut de la mise sire Estienne Dalemant, anno quinquagesimo quarto, in prima annata majorie sue... défaut de la mise dou don le roi fête à l'an de grâce m. cc lviij Pierre le Peletier meior.... défaut de mise dou don lou roi faite en l'an de grâce m. cc lix. Estienne Delamant garde de la merie de Senz.... défaut de remasances, (2) Est. Dalemant garde de la merie de Senz, en l'an de grâce m. cc lix. qui Senz m. cclx.* Ce qui peut se traduire ainsi : Tels contribuables doivent encore sur la taille levée à telle époque telle somme. D'autres fois (et c'est un fait curieux à observer), les créances à recouvrer par la ville se trouvent garanties par un bourgeois de la ville qui se porte caution ; ainsi : *Raols Ragauz xij s. ix d. Par. Gaudins, plege.* Quelquefois même on remarque que plusieurs personnes répondent ensemble du paiement de la dette.

Voilà pour le mécanisme du compte ; voyons maintenant d'après ce même compte en quoi consistaient les revenus de la ville. La commune de Sens était privée d'une source fort importante de revenus ; je veux parler de ces rentes qui faisaient la richesse des communes au moyen-âge.

Mais la levée de l'impôt personnel était en usage dans cette ville ; car par le mot *mise*, qui se rencontre plusieurs fois dans notre document, il faut entendre la taille ou quelque chose d'analogue ; les explications de Ducange ne laissent aucun doute à cet égard.

(1) On remarquera cette expression inusitée dans le style diplomatique, *l'an de créance*, au lieu de *l'an de grâce*, plusieurs fois employée dans la pièce elle-même.

(2) Voyez ci-après page 66 et la note 1re de la même page.

D'autres redevances plus ou moins assurées, plus ou moins considérables venaient se joindre à cette première source de revenus: c'étaient les *remaissances*, les prestations auxquelles étaient tenus les *forains*, les *escheoites*, les *amendes et arrérages*.

1° *Remaissance*. On rencontre plusieurs fois dans notre compte des titres de chapitre ainsi conçus: *Défauz de rem. dou tins sire Jacques d'Oustun... Défauz de rem. sire Jehan de seconde année... Défauz de remais. doutens, sire Gautin... Défauz de remasances Est. Dalemant, etc, etc*. C'était ainsi que le prouve son origine latine *remanere*, un droit de séjour, un droit d'habitation que payaient chaque année les bourgeois à la ville où ils faisaient leur résidence (1). Nous avons déjà remarqué que les bourgeois devaient demeurer la plus grande partie de l'année dans la ville à laquelle ils appartenaient; ce devoir était la source de l'obligation pécuniaire connue sous le nom de *remaissance*.

2° *Forain ou forains*: (2) on lit à plusieurs reprises dans notre document: *défauz de forains...* ce mot qui dérive à n'en pas douter du latin *foris*, ne peut signifier autre chose que les gens du dehors, les étrangers, ceux qui ne font pas partie de la cité. On ne trouve dans aucun glossaire une espèce de redevance ainsi qualifiée. On a vu qu'il y avait deux classes de bourgeois, les bourgeois de la ville elle-

(1) V. Cangii Gloss. Hens., verbis remanentia, remasentia, rendentia, etc. Cette redevance figure dans un compte du Prévot de Troies, de l'an 1285: des meubles de Raymondet Bernier forfeit, por remenance, vj lib. videlicet pro equo et denariis; deducta parte Propositi. (Brussel, nono exam. de l'us. des fiefs en France, page 429, note A.)

(2) V. Cangii Gloss. ed. Hens. verbis forensis forenses, forestanus, foristanus, foresteria, et afforaneus. Le mot *forensis*, d'après Ducange, désigne aussi les aubains; en adoptant ce sens on pourrait admettre qu'il est question ici du droit d'aubaine; il s'applique encore suivant Ducange aux marchands forains; ce qui donnerait à penser qu'il s'agit dans notre document des marchands forains qui n'auraient pas acquitté leur droit de *hallage* dû à la ville de Sens.

même et les bourgeois forains appelés aussi bourgeois le roi. Ces derniers n'appartenaient à telle ou telle ville qu'en vertu du choix qu'ils en avaient fait pour y demeurer certains jours de l'année. C'est probablement cette classe de bourgeois que désigne notre compte. Ducange, aux mots *burgensis* et *afforaneus*, établit ces deux catégories et nous suggère l'interprétation que nous allons proposer. Laurière (1) cite un article de la Coutume de Sens qui porte que les *burgensis* de parcours du ressort de Sens doivent payer au roi, chaque année, xij deniers parisis. Les bourgeois de parcours et les bourgeois forains sont une seule et même chose. Il s'agissait donc ici de la redevance due chaque année par les bourgeois de parcours ou bourgeois forains.

3° *Escheoites*. Les défauts d'escheoites sont plusieurs fois mentionnés dans notre document. Ce mot présente plusieurs acceptions ; il désigne le plus souvent des terres ou des revenus possédés par droit de succession ; mais ce sens ne serait pas applicable ici ; tout au plus pourrait-on dire qu'il est question d'un droit payé à la commune à l'ouverture de chaque succession. Escheoite signifie encore un droit perçu à l'occasion d'un délit ou d'un forfait. Mais c'est plutôt ici une espèce de cens ou de redevance qui se payait à des époques déterminées de l'année en vertu d'une convention ou d'un abonnement, comme on disait alors. Un des articles de la charte de commune de la ville d'Arras, citée par Ducange, présente ce mot avec le sens que nous lui attribuons (2).

4° *Amendes et arrérages*. C'est toujours là un chapitre fort étendu dans les comptes de ville au moyen-âge.

(1) Gloss. du dr. franc. tom. I, page 193, au mot bourgeois de parcours.

(2) V. Gloss. med. et inf. Lat. ed. Henschel, verbis escacta, eschacta, escacmentum, escanchia, eschaamentum, eschenum, excaancia, excadentia, etc.

Dans un temps où la punition de tous les crimes se réduisait à de simples amendes, on conçoit que ce devait être pour les villes une source fort importante de revenus.

A ces détails ne se borne pas l'intérêt de notre compte ; il est plein de renseignements précieux sur les anciennes familles de la ville de Sens et de la province.

Au nombre des débiteurs de la ville, je ne saurais dire à quel titre, je note : *Borgoigne la mère au provoire de Saint-Julien* (Saint-Julien-du-Sault), viij s.

Notre compte se termine par un détail curieux ; sont portés comme débiteurs envers la ville de cent-dix sous neuf deniers, *cil qui ont les rentes des portes de la vile por ce que ciles furent afaitiës* (1) *le jor au sacre l'evesque d'Orliens* (d'Orléans) (2) ; apparemment les fermiers des droits d'entrée étaient tenus des réparations des portes de la ville.

Enfin parmi les contribuables arriérés et dont les professions peuvent faire connaître l'état de l'industrie et du commerce à cette époque, on distingue des arçonniers (fabricants de selles), des barbiers, des bochiers, des borsiers (fabricants de bourses), des cavetiers, des chandeliers (fabricants de chandelles de suif), des charrons, des chapeliers (fabricants de gants de laine et de bonnets), des chaussiers (fabricants de chausses), des cochez (conducteurs et constructeurs de bateaux), des cordanniers, des cousturiers, des crierres (crieurs), des écrivains (copistes), des eschaudères (pâtisseries, fabricants d'échaudés), des espiciers, des ferpiers (fripiers), des fèvres (artisans travaillant le fer), des faucilières (femmes qui font métier de couper les blés, moissonneuses), des faukierres (faucheurs), des fodieres

(1) Réparées.

(2) Il s'agit probablement ici de Robert de Courtenay qui prit possession du siège épiscopal d'Orléans vers l'an 1258. (V. Gall. Christ. t. VIII, col. 1467. C.)

(ouvriers employés à l'exploitation des mines), des formiers (garçons boulangers), des gasteliers (pâtissiers faiseurs de gâteaux), des huchiers (fabricants de huches, coffres, etc.) des huiliers (fabricants et marchands d'huile), des langoisseuses (femmes chargées d'examiner la langue des porcs, pour vérifier s'ils ne sont pas atteints de ladrerie), des lavandiers (blanchisseurs), des maçons, des mégissiers (ouvriers qui préparent les peaux de mouton), des merciers, des monnoiers (monetarii), des mostardiers, des molierres (mouleurs, fondeurs, fabricants de boucles et d'anneaux), des musniers (meuniers), des obleiers (pâtissiers, marchands d'oublies), des oiselères (marchands d'oiseaux), des orfèvres, des parcheminiers (marchands de parchemins), des peletiers (fourreurs, marchands de cuirs), des pescherres (pêcheurs), des pigniers (fabricants de peignes), des porchers, des portiers, des relierres (ceux qui mettent le foin en bottes), des revenderesses (femmes qui vendaient les gages déposés entre les mains de la justice lorsqu'ils n'avaient pas été retirés), des sommeliers, des sueurs (du latin sutor), des taillières, des talemeliers (boulangers), des taverniers (cabaretiers, gargotiers), des tisserans, des tisserans de veluez (fabricants de velours), des tapissiers, des touillers (fabricants ou marchands de toiles), des tonneliers, des usuriers, etc., etc.

Dans les pages qui précèdent, nous avons essayé d'appeler l'attention sur ce que notre compte de la ville de Sens contient de plus intéressant ; pour faire connaître ce document d'une manière complète, il ne faudrait rien moins qu'une publication intégrale du texte accompagné de notes et d'éclaircissements plus étendus que ceux qui précèdent.

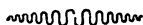
**DUPLÈS-AGIER,**

ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE.

# NOTE

## SUR LES FOUILLES EXÉCUTÉES EN 1849

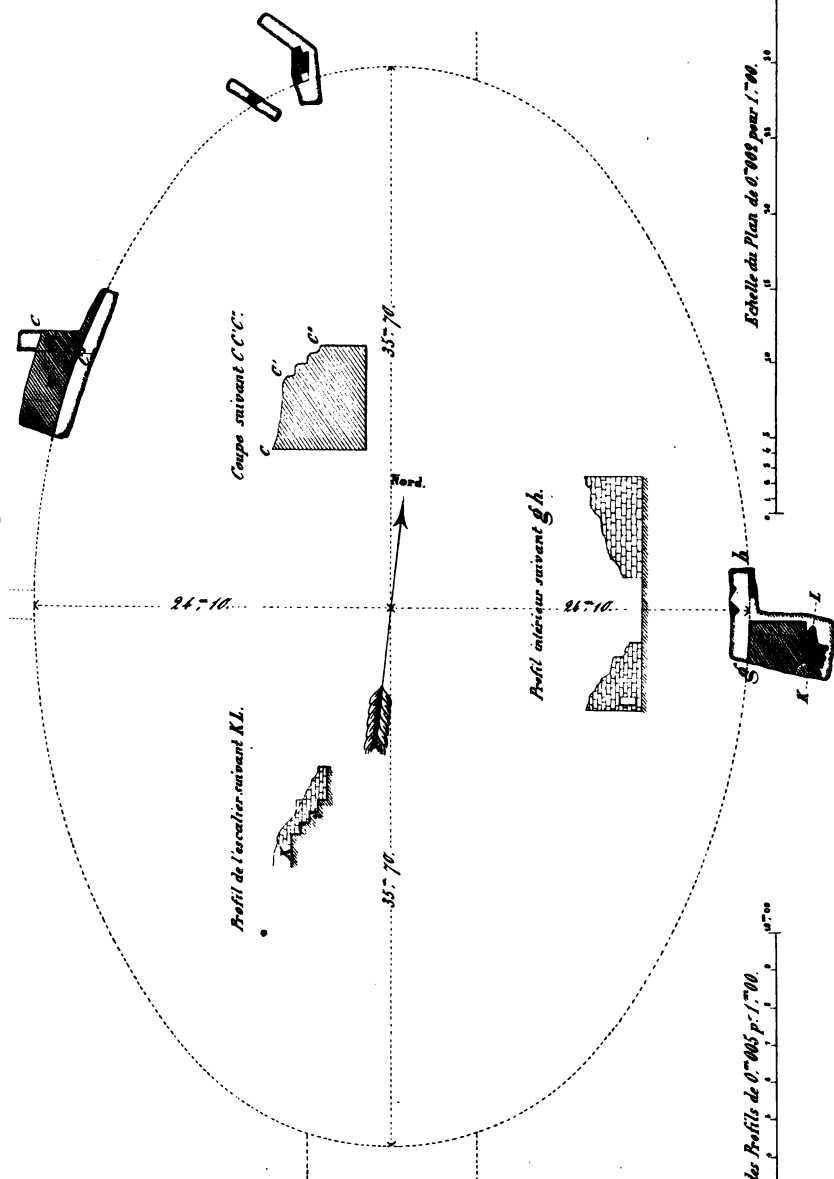
DANS L'EMPLACEMENT DE L'AMPHITHÉÂTRE GALLO-ROMAIN  
DE SENS.

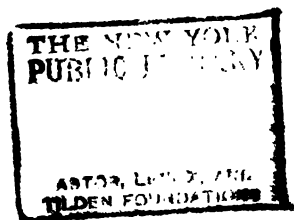


Il existe, à gauche de l'entrée du faubourg Saint-Savien, de Sens, un espace de terrain, couvert aujourd'hui de vignes, de maisons et de jardins, qui a conservé les noms de *Clos des Arènes* et de *Champ des Chrétiens*, noms que les habitants du faubourg lui donnent indifféremment. C'est là que la tradition plaçait l'amphithéâtre de la ville Gallo-Romaine, les arènes destinées tour-à-tour aux combats des bêtes féroces, aux jeux des gladiateurs, au supplice des martyrs. Depuis longtemps, la Société Archéologique désirait explorer ce terrain. L'exiguïté de ses ressources ne le lui avait pas permis. Grâce à l'allocation de 300 francs accordée, en 1849, par M. le Ministre de l'Instruction publique, elle a pu réaliser ce projet. Deux ouvriers, mis à la disposition de M. Lallier, chargé de diriger les travaux, ont commencé les fouilles le 13 août 1849 et les ont continuées jusqu'au 6 octobre suivant. L'allocation du ministère se trouvant à cette époque complètement absorbée, et la société n'ayant pas de fonds libres, ces fouilles ont été alors interrompues. Mais déjà elles avaient donné des résultats positifs et intéressants. Nous connaissons aujourd'hui avec certitude la position et les dimensions générales de l'amphithéâtre de Sens. Il ne restera plus qu'à constater, au moyen de travaux ultérieurs, quelques particularités de la construction.



# Plan des fouilles faites en 1849 dans l'emplacement des arènes de Sens.





Cet amphithéâtre a la forme elliptique de tous les monuments de cette nature. Un plan joint à cette note présente exactement les dimensions de la partie appelée plus spécialement l'*arène*, dimensions qu'il a été facile de déterminer, à l'aide des points mis à découvert lors des fouilles. Le grand axe se dirige presque exactement du nord au sud, et le petit axe, de l'est à l'ouest. L'entrée qui, à l'extrémité nord du grand axe, donnait accès dans l'intérieur et conduisait à l'*arène* même, a été déblayée en partie. Elle devait avoir de 11 à 12 mètres de large. Le mur appelé *Podium*, destiné à soutenir les gradins et à clore le pourtour de l'*arène*, présente, en cet endroit, une épaisseur de 2 mètres 70 centimètres.

L'ouverture placée à l'extrémité du petit axe, au levant, a été également reconnue. Sa largeur est de 1 m. 75. En sortant de l'*arène* par cette ouverture, on traverse le *Podium* qui, en cette partie, a une épaisseur de 4 mètres, puis l'on trouve, à droite, les restes d'un escalier en pierre, qui était destiné à conduire aux gradins et à la place occupée d'ordinaire par les dignitaires chargés de présider aux jeux. Quatre des marches de cet escalier existent encore. A demi-usées déjà par le frottement des chaussures, elles ont encore été détériorées par la chute des matériaux de démolition. Elles sont en pierre blanche de la même nature que la plupart des pierres que l'on trouve dans les murs de ville. Leur longueur est de 1 m. 50, leur largeur de 0, 50 à 60, leur épaisseur entière de 0, 25 environ. Elles sont posées les unes sur les autres de manière à ce que chaque marche présente une largeur de 0, 30 à 0, 35 centimètres. L'une des deux extrémités est engagée dans le *Podium*, l'autre est libre, mais encombrée de débris de murailles. On aura démoli anciennement, jusqu'aux fondations, les murs intérieurs qui les soutenaient et dont l'épaisseur, beau-

coup moindre sans doute que celle du *Podium*, présentait peu de résistance aux ouvriers.

En avant de cette ouverture de l'est, sur le sol même de l'arène, gisent deux pierres de taille de grande dimension, qui ont, sans aucun doute, appartenu à la partie supérieure de l'édifice et qui sont exactement semblables à celles qu'on a fait servir aux fondations des murailles de Sens. Des mesures avaient été prises pour dégager ces pierres, ensevelies sous le sol actuel à une profondeur de 4 mètres, et pour débayer plus complètement les abords de cette ouverture des arènes. Mais l'on avait compté sans les propriétaires du terrain, gens peu accommodants, et il a fallu combler les fouilles avant de les avoir poussées aussi loin qu'il eut été utile, et notamment avant d'avoir pu s'assurer si, dans la partie gauche de l'ouverture, existait un escalier semblable à celui dont l'existence a été constatée à droite.

A 1 m. 40 de l'angle nord de l'entrée latérale, existe, presque au niveau du sol primitif de l'arène, une petite ouverture de 0, 20 de largeur, sur 0, 40 de hauteur (Voir au plan le *Profil intérieur suivant G H*), qui paraît avoir été un conduit destiné à l'écoulement des eaux. Il était entièrement bouché par les terres mêlées de débris de poteries. On y a trouvé deux médailles dont l'une, très-fruste, paraît être un Trajan grand bronze; l'autre est un petit bronze de l'empereur Constance, FL. IVL. CONSTANTIVS NOB. C.

Durant le cours des fouilles, et à mesure que cela était nécessaire, un relevé exact de la position des constructions découvertes a été fait par les soins de M. Vignon, ingénieur en chef, qui en a dressé ensuite le plan général. C'est une réduction de ce plan et des profils qui l'accompagnent que l'on a joint à cette note. Il a été facile, comme nous l'avons dit, au moyen des portions reconnues, de déterminer, avec

une exactitude presque rigoureuse, la position des autres parties de l'amphithéâtre. Il est résulté de ce travail que le grand axe intérieur de l'arène a 71 mètres 40 centimètres, et le petit axe 48 mètres 20 centimètres. Ces dimensions sont supérieures à celles des arènes de Nîmes, qui ont 70 mètres de long sur 38 de large. Elles se rapprochent des dimensions de l'amphithéâtre de Pola, qui a 73 mètres sur 45. Celui de Flavien, à Rome, et le Colysée ont une longueur de 86 mètres sur une largeur de 53.

Il n'a pas été possible encore de déterminer exactement l'épaisseur des constructions qui entouraient l'arène proprement dite et supportaient les gradins. Les maisons et les rues qui bordent le pourtour du *Clos des Arènes* occupent précisément la place sur laquelle s'élevaient autrefois ces constructions. La muraille extérieure a cependant été reconnue dans la cave de l'un des propriétaires voisins. Elle sera ultérieurement mise à découvert et rattachée au plan général, de manière à fournir une donnée précise. Toutefois, par approximation et en tenant compte de l'usage constamment suivi pour les autres amphithéâtres, il est probable qu'il faut doubler le chiffre de la longueur du grand axe intérieur et presque tripler celui du petit axe, pour obtenir les dimensions totales de l'amphithéâtre de Sens, qui aurait alors environ 144 mètres de long sur 130 de large.

A l'exception des deux médailles dont il a été parlé, de quelques débris informes de poteries et de divers ossements d'hommes et d'animaux, il n'a été trouvé, dans les fouilles des arènes, absolument aucun objet digne d'attention. Le sol primitif de l'arène, dont M. Vignon a constaté le nivellement parfait, sol formé d'une sorte de béton où le sable et la craie sont mêlés et au-dessous duquel on trouve l'eau presque immédiatement, a cependant été exploré en divers endroits. Aucun objet d'antiquité n'a été découvert. Evi-

demment, la destruction de l'amphithéâtre de Sens n'a pas été l'œuvre d'une invasion subite, d'un incendie ou d'un événement analogue. S'il en eût été ainsi, sous les couches de décombres, épaisses quelquefois de plus de 5 mètres, qu'il a fallu remuer, on n'aurait pas manqué de trouver quelques-uns des objets existant dans le monument à l'heure de la catastrophe. On aurait rencontré surtout, reconnaissables quoique mutilés, des fragments de sculpture ou d'architecture appartenant à la partie supérieure de l'édifice. Rien de semblable n'a été retrouvé. Il en faut conclure que l'amphithéâtre a été détruit systématiquement, à la suite peut être de premiers ravages produits par les guerres, mais après qu'on en eût enlevé tout ce qui pouvait être utile. Il a servi, aussi bien que les débris du camp prétorien de la plaine du Ciar, aussi bien que les tombeaux de nos ancêtres gallo-romains, à fortifier la partie de l'ancien Agendicum où l'on se retrancha pour se défendre contre les invasions des barbares. On voyait dernièrement encore, non loin des arènes, près de la porte Notre-Dame, et provenant de la muraille voisine, d'énormes pierres de taille, terminées par une corniche très-simple, qui, suivant toute apparence, avant de servir à la fondation des remparts, garnissaient la partie supérieure du *Podium* de l'amphithéâtre de Sens.

LALLIER.



## SÉANCE DU 7 JUILLET.

PRÉSIDENTE DE M. CHAPERON.

*Présents* : MM. Chaperon, Chauveau, Brullée, Tonnelier, Dubois fils, Deligand, Carlier, Gaultry, Dubois père, Salmon, Prou, Leroux, Provent, De Canchy, Leclair, Tisserand, Duchemin, Ponpon, Moreau, Rétif, Jacob, Giguët, Pichenot, De Vigan, Lefort.

MM. Bally, Hesme, Prunier, A. Deligand, membres correspondants, assistent à la séance.

M. Cassemiche, doyen de Saint-Maurice, ayant consulté la Société sur un projet de restauration du chœur de l'église de sa paroisse, une commission composée de MM. Lefort, Salleron, Chaperon, Carlier et Chauveau est nommée à l'effet de présenter un rapport sur cet objet.

M. de Canchy entretient la Société d'un conduit en pierre de taille, qu'il a découvert dans une vigne du faubourg St-Antoine. Les recherches qu'il a faites pour en suivre la trace lui ont démontré qu'il part de la propriété de St-Antoine et se dirige vers le clos de Bellenave. Quelques médailles de Tetricus, que M. de Canchy offre à la Société, ont été trouvées par lui au fonds de ce conduit, qu'une commission, composée de MM. de Canchy, Lefort et Lallier est chargée de visiter.

M. Bally donne lecture d'un mémoire sur la culture du mûrier dans nos contrées.

M. Hesme lit une notice historique sur Jean Cousin, à la fois peintre, sculpteur, architecte et graveur, l'un des fondateurs de l'école française. Cet artiste éminent est né sur le territoire de Soucy, près de Sens. M. Hesme passe en revue sa biographie et ses œuvres, qui, par leur éclat et leur

variété, l'ont fait comparer à Michel-Ange. M. Hesme recherché avec un soin qui atteste ses propres goûts, les traces des trop rares tableaux à l'huile dus au pinceau de notre illustre compatriote. L'un des plus remarquables et des plus authentiques est possédé par un habitant de Sens; les autres sont malheureusement dispersés, et le Musée national n'a du plus grand des anciens peintres français que le *Jugement dernier*.

M. Hesme termine en ces termes :

« Il me reste un devoir à remplir, comme citoyen du pays sénonais : c'est de faire des vœux pour qu'une souscription soit ouverte, afin de subvenir aux frais d'une statue qui serait élevée, sur une place de la ville de Sens, à la mémoire de Jean Cousin, le plus glorieux de ses enfants. »

La Société prend en considération cette proposition.

M. Dubois fils lit un compte-rendu de la séance extraordinaire d'Auxerre.

Après ces lectures, la Société s'occupe sommairement de plusieurs travaux en cours d'exécution, savoir : le dépouillement des archives, la construction d'un abri pour les pierres du musée gallo-romain, les travaux à faire à la Crypte de Sognes et des fouilles à entreprendre au gué de Salcy.

M. Lallier rappelle, quant à ce dernier objet, que la Société française a fait une allocation de cinquante francs pour qu'il fut procédé à des fouilles. M. Deligand se charge d'obtenir le consentement du propriétaire du terrain à explorer.

Des blocs de pierre, d'une dimension considérable, qui se trouvent près de la motte du Ciar, sont signalés par M. Duchemin et seront examinés par M. Lallier.



## SÉANCE DU 4 AOUT 1851.

PRÉSIDENTE DE M. CHAPERON.

*Présents :* MM. Chaperon, Tonnellier, Brullée, Pichet, Leroux, Duchemin, Lefort, Cartier, Leclair, Ponpon, Tibaud, Gaultry, Deligand, Prou, Provent, Dubois, de Vigan, Salleron, de Cénival, Tisserand, Jacob, de Billy, Giguet.

MM. Prunier et Auguste Deligand; membres correspondants, assistent à la séance.

M. Prou signale une pierre sur la promenade du Midi, propre à compléter le monument auquel appartient l'Orestéide.

M. Dubois fils, pour cause de changement de résidence, donne sa démission de membre titulaire et est proposé comme membre correspondant.

Sont également présentés MM. Rolland, docteur-médecin à Sens; Picard, docteur-médecin à Joigny; James Bell, architecte à Londres, le premier comme titulaire, les deux derniers comme correspondants.

Plusieurs ouvrages et publications des sociétés correspondantes sont déposés sur le bureau.

M. Maget offre une médaille de Constantin; des remerciements lui sont votés. M. Salleron offre un débris de bois singulièrement travaillé, et extrait du palais de la reine Blanche, rue Saint-Marcel.

La délibération est ouverte sur la proposition relative à l'érection d'une statue de Jean Cousin, sur l'une des places de la ville de Sens. La société décide qu'elle prendra l'initiative et nomme une commission, composée de MM. Gaultry, Prou, Deligand, Salleron et Prunier, auxquels M. Hesme, auteur de la proposition, sera prié de s'adjoindre.

Une conversation s'engage sur la distribution du bulletin, et il est arrêté que les membres correspondants auront droit de prendre leurs exemplaires moyennant le prix de revient; une circulaire leur sera adressée à ce sujet quand le prix pourra leur être indiqué.

M. Edouard Deligand donne lecture de sa notice sur Jean Cousin.

## COMPTE-RENDU

Par M. PROU,

DE L'EXPLORATION DES TOMBELLES DE SAINT MARTIN,

FAITE PAR LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS, EN 1846 ET 1847.

Près du village de Saint-Martin-du-Tertre, à deux kilomètres de Sens, sur la crête du coteau qui borne au sud-est le bassin de l'Yonne, on remarque deux éminences connues depuis un temps immémorial sous le nom de Tombelles.

Le tertre le plus rapproché de la ville est un cône dont la base a 44 mètres de diamètre, et l'axe 9 mètres de hauteur. (1).

La seconde tombelle présente une base elliptique dont le grand diamètre a 125 mètres, le petit 62 mètres et l'axe 6 mètres (2).

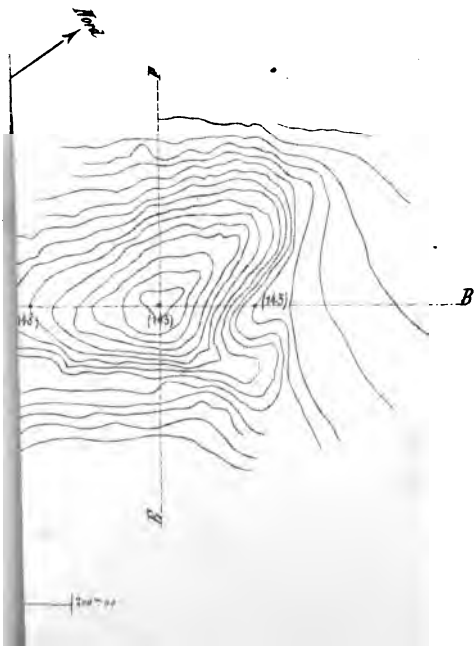
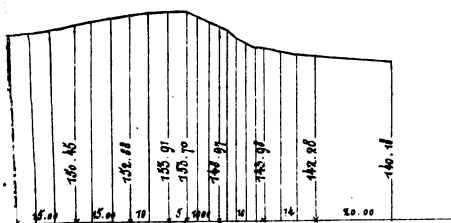
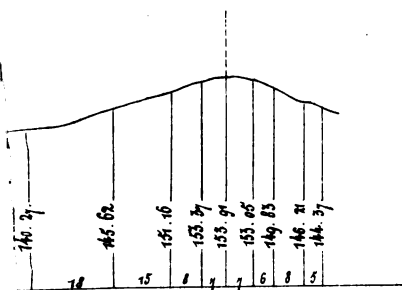
Nous savions par la relation de diverses fouilles pratiquées dans des tombelles que, le plus souvent, pour ériger une sépulture de ce genre, on commençait par niveler le

(1) Sommet 101 mètres 42 c. au-dessus de l'étiage de l'Yonne. (N. n° 24 du nivellement.)

(2) Sommet 92 mètres 99 c. au-dessus du même niveau. (N. n° 47 du même nivellement.)

18<sup>2</sup>

*Suivant EF*





sol ; qu'ensuite on déposait les restes du défunt au milieu d'un amas de cailloux ou sous une espèce de dolmen; après quoi, sur ce noyau du monument, on élevait, au moyen de terres rapportées, une éminence d'un diamètre et d'une hauteur proportionnés à l'importance du personnage.

Que s'il s'agissait d'inhumer un grand nombre d'individus, comme après une bataille, le volume du tumulus atteignait de plus grandes dimensions et on lui donnait, de préférence, une base elliptique.

Les données générales, soumises en fait à de nombreuses exceptions, nous paraissaient pouvoir s'appliquer, dans leurs caractères essentiels, aux monticules que nous avions sous les yeux, et il nous paraissait probable que la première tombelle, à base circulaire et d'un moyen rayon, devait contenir une seule sépulture, tandis que la seconde, à la base elliptique et d'un plus grand volume, serait la sépulture d'un grand nombre d'hommes.

Le bureau (1) visita les lieux et, reconnaissant vers la partie inférieure de la petite tombelle une masse de craie solide, qui appartenait au terrain primitif, il pensa que c'était au-dessus de ce massif qu'il fallait chercher la base de la tombelle.

Nous ouvrimmes donc au-dessus de cette roche une tranchée du nord-est au sud-est, dans la direction du centre.

Bientôt, nous reconnûmes que sur le sol primitif avaient été rapportées des terres de natures diverses empruntées aux champs voisins et répandues en couches superposées, où se montraient alternativement ou la marne, ou l'argile.

La main de l'homme était empreinte dans ce travail.

Arrivés à 3 mètres du centre, nous trouvâmes, juste au milieu de la tranchée, à 2 mètres au-dessous de la surface,

(1) Composé de MM. Vignon, ingénieur, Lallier, Giguet, Tonnellier, et Prou.

un conduit ayant 5 mètres de profondeur sur 0 m. 25 cent. de diamètre, et formant un angle de 90 degrés avec la verticale.

Les parois de ce conduit étaient formées par la terre du monticule qui semblait avoir été fortement tassée contre une pièce de bois dont elle reproduisait la forme et les stries.

Mais de ce bois, pas le plus petit débris, pas la moindre poussière ne se retrouvait.

Nous aurions d'autant plus désiré conserver ce conduit que nous ne pouvions en deviner la destination.

Mais les terres dans lesquelles il était pratiqué s'interposant entre le centre et nous, il fallut les enlever. Alors, nous pûmes reconnaître qu'il aboutissait précisément au centre de la tombelle, au sommet même de cet amas de cailloux dont nous avions pressenti l'existence.

Ces cailloux, sans aucun mélange de terre, formaient un cône elliptique de 4 m. 30, et 2 m. 70 de diamètre sur 1 m. 60 de hauteur.

A notre grand étonnement, il ne se trouvait sous les pierres ni restes humains, ni quoi que ce soit qui indiquât une sépulture.

Mais presque immédiatement à la suite, était sur l'aire de la tombelle, un double décalitre de cendres mélangées de charbon et recouvertes de débris de poterie grossière. Les pierres et la terre qui environnaient le foyer étaient rougies et calcinées.

Dans les cendres se sont trouvés quelques ossements, et tout auprès une hache en silex à peine dégrossie.

Les éclats de poterie étaient disposés sur les cendres, de manière à les couvrir presque entièrement. Je fus porté d'abord à croire qu'ils appartenaient à des vases placés entiers sur un bûcher et réduits en éclats, soit par l'action du feu, soit par le jet des matériaux amoncelés ensuite par-

dessus. Mais, dans l'un ou l'autre cas, on eût retrouvé toutes les parties intégrantes de chaque vase, et l'inutilité des soins que j'ai pris pour y parvenir m'a convaincu que ces débris avaient été répandus en cet endroit dans l'état même où nous les trouvions, J'ajouterai que quelques fragments de poteries semblables avaient déjà été trouvés dispersés dans la masse des terres à deux mètres du sommet du tumulus.

L'analyse chimique à laquelle a procédé M. Jacob a démontré que les cendres recueillies contiennent une grande quantité de phosphate de chaux, signe certain de la présence de matières animales.

Quant aux ossements, notre collègue le docteur Moreau a reconnu qu'aucun d'eux n'appartient à l'espèce humaine.

La forme générale de ce monument, ces cendres et ce charbon qui se trouvaient sur son aire; ces débris de poterie, d'une pâte et d'une forme plus grossières que celles des poteries romaines; cette hache en silex, qui se rencontre dans presque toutes les sépultures celtiques, me semblent attester suffisamment la destination de ce monticule artificiel, et justifier le nom de tombelle que la tradition lui assigne.

J'arrive maintenant au second tumulus, que je n'hésite pas à qualifier ainsi tout d'abord, en raison de l'analogie qui existe entre ce monument et la tombelle placée dans son proche voisinage.

J'ai dit qu'il était à base elliptique, et telle a été évidemment sa forme primitive, encore reconnaissable malgré les altérations qu'elle a subies.

Du côté de l'est, la roche crayeuse qui fait le fond de la montagne a été tranchée à pic, pour des exploitations industrielles, et la base du tumulus a subi, en outre, du même côté, parallèlement à son grand diamètre, un second re-

tranchement pour l'établissement du chemin de Sens à Saint-Martin.

Au Nord, une énorme entaille en arc de cercle a été faite dans le monticule, qui présente à cet aspect la forme d'un croissant, et on peut être sûr de ne pas s'éloigner de la vérité en supposant que la partie qui manque a été enlevée successivement pour le terrage des vignes circonvoisines. Une portion de l'aire de la tombelle, se trouvant ainsi mise à nu, quelques habitants du pays découvrirent en cet endroit, il y a quelques années, une cavité qu'ils prirent pour un four, et d'où ils retirèrent des poteries qui ont été disséminées et perdues.

Ils avaient fait en même temps, au levant, des fouilles qui leur avaient fait reconnaître, sur une ligne parallèle au chemin, trois cuvettes circulaires d'un mètre environ de profondeur, sur un diamètre égal, creusées dans la roche crayeuse, et l'un d'eux en avait retiré et m'avait apporté comme une arme antique, une broche en fer de 30 centimètres de longueur.

Au début de notre exploration, nous devions tenir compte de ces indications. Nous fîmes donc d'abord vider la cavité indiquée sous le nom de four, et dans les terres qui la remplissaient, nous trouvâmes des fragments de poteries rouges, semblables à celles que nous avions découvertes dans la première tombelle, et un fragment de vase en terre couvert d'un enduit noirâtre, d'une pâte plus fine et d'un travail plus délicat.

Le sol parfaitement uni de ce prétendu four était formé par la craie massive exactement nivelée et présentant, ainsi que les terres et pierres des parois latérales, des traces évidentes de l'action du feu.

En contrebas de l'aire de ce foyer se trouvait une fosse comblée d'où nous retirâmes des débris de poteries sembla-



bles aux précédentes, des cendres et trois broches en fer.

Cela fait, il s'agit de commencer l'exploration nouvelle.

A peine venait-on d'ouvrir une tranchée dans la direction du nord au sud, qu'un terrassier creusant, à l'est de cette tranchée, un trou pour y mettre au frais ses provisions de bouche, souleva un grès qui laissa voir la naissance d'un conduit analogue à celui de la première tombelle.

D'autres grès joignaient celui-là; en les enlevant, on vit qu'ils masquaient l'orifice de deux autres tuyaux dans l'un desquels se trouvèrent des cendres, en petite quantité.

Cette découverte nous intéressa vivement. Elle démontrait que le conduit qui avait fixé notre attention dans la première tombelle, n'était pas là par l'effet du hasard, et qu'il avait, avec la sépulture, une relation que nous espérions pouvoir déterminer par la suite des recherches.

Bientôt dans la tranchée même, les ouvriers trouvèrent successivement vingt autres conduits du même genre.

Pour avancer, il fallut nécessairement couper la plus grande partie de la masse dans laquelle ils étaient pratiqués; on put cependant, en faisant dévier la tranchée vers l'ouest, en réserver quelques uns, et la dissection des autres permit d'en constater les formes diverses.

Ils prenaient naissance à des distances inégales de la surface. La plupart suivaient une direction horizontale parallèle, oblique ou perpendiculaire, au grand diamètre de la tombelle.

Plusieurs étaient superposés dans une même ligne verticale.

Les uns, comme celui du petit tumulus, semblaient présenter l'empreinte d'une pièce de bois qui aurait servi de mandrin pour les établir.

Les autres étaient formés de quartiers de grès disposés en voûte cylindrique.

Quelques-uns étaient triangulaires.

Dans tous, de deux en deux mètres environ, se trouvaient posés transversalement des broches en fer semblables à celles dont j'ai parlé, on de gros clous de la même longueur.

Dans le but de sonder la masse dans toutes les directions, la Commission crut utile de pousser un étroit embranchement jusqu'au chemin, et dans cette tranchée on rencontra un amas de grès formant une espèce de mur, d'une hauteur moyenne de soixante centimètres, parallèle au chemin.

Cette ligne de grès semblait un fil conducteur que l'on dût suivre en pratiquant le long de sa face externe une troisième tranchée.

A onze mètres du point où on l'avait rencontrée et traversée, elle retournait par un angle droit vers l'intérieur du monument sur une longueur de sept mètres.

Cet angle reposait sur une roche plate en grès dur semblable à la table d'un dolmen, et qui paraissait pouvoir recouvrir une sépulture. Une fouille pratiquée en cet endroit démontra que cette pierre était là dans son gisement naturel, sur un sol qui n'avait jamais été remué.

Quant aux pierres formant muraille, elles dépassaient à peine au nord le point où elles avaient été découvertes, et en les enlevant on ne trouva aucun objet qu'elles aient pu couvrir, supporter ou enclore ; seulement, la face interne de ce mur était flanquée, à sa base, d'un tas de gros cailloux. Entre les grès étaient engagées quelques broches en fer, et plusieurs conduits nouveaux aboutissaient en cet endroit. L'un d'eux, après avoir suivi la ligne horizontale, plongeait verticalement à un mètre de profondeur ; puis, par un second angle droit, retournait vers le centre de la tombelle ; dans un autre était contenue une poussière floconneuse et grisâtre, dans laquelle l'analyse a fait reconnaître une matière ligneuse.

Pour suivre la partie du mur en pierres sèches qui faisait retour vers l'intérieur de la tombelle, il avait fallu ouvrir une quatrième tranchée dans laquelle avait été faite une intéressante remarque. On se rappelle que, dans la première tombelle, des terres de natures diverses formaient des couches superposées. Pour la seconde, le travail de formation avait été le même, et l'œil y distingue facilement les couches horizontales de matériaux divers. Seulement, vers la région centrale et jusqu'à une profondeur de trois mètres, se trouve une masse homogène de marne crayeuse, présentant la forme d'un cube et interrompant la continuité des couches alternatives d'argile et de marne, comme si, après avoir formé le monticule par des couches alternatives superposées dans toute son étendue, on eut creusé vers le centre une vaste chambre carrée qu'on aurait depuis remplie avec des terres d'une seule espèce.

Le long de la paroi orientale de cette cavité ou chambre, aujourd'hui remplie, et dans les terres même de remplissage se voyaient, étagés au-dessus l'un de l'autre, cinq conduits voûtés en grès, retournant d'équerre le long de la paroi méridionale, puis se continuant probablement de même selon les deux autres parois non explorées. Dans l'intérieur se trouvaient d'autres tuyaux dirigés de l'est à l'ouest, et venant aboutir près des premiers, sans cependant communiquer avec eux.

Pourquoi cette cavité centrale remplie après coup ?

Pourquoi tous ces conduits, ce mur en pierre sèche, ces broches en fer, ces cavettes creusées dans le roc ?

C'est ce que n'a pu nous révéler l'observation la plus attentive du monument dans les parties fouillées ; c'est ce que nous aurait appris peut-être une exploration conduite jusqu'au centre de la tombelle. Malheureusement, des raisons financières d'abord, puis ensuite des incidents nés des

affaires publiques, ont forcé la Société à interrompre ses recherches.

Dans l'état des fouilles, le congrès tenu à Sens en 1847 a vu avec autant d'intérêt que d'étonnement les faits entièrement nouveaux pour la science que cette exploration avait constatés ; mais, comme la Société Archéologique, il n'a pas cru pouvoir en donner, quant à présent, l'explication.

Cette réserve prudente convient à la science, qui doit multiplier les observations avant de formuler une théorie.

Aussi, en exposant fidèlement dans ce compte-rendu l'exploration commencée des tombelles de Saint-Martin, ne me suis-je pas proposé d'autre but que d'appeler l'attention des archéologues sur les circonstances étranges qui se révèlent ici pour la première fois, et de convier tous ceux qui se livrent à l'étude des monuments celtiques à rechercher, constater et publier les faits analogues que pourraient présenter d'autres tombelles.

PROU.

## EXTRAIT D'UN MÉMOIRE

De M. CHANOINE,

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS-ET-CHAUSSÉES, MEMBRE HONORAIRE  
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE SENS.

M. Chanoine a envoyé en 1847, à la Société archéologique, un mémoire fort intéressant sur la construction des murailles gallo-romaines, qui entourent la ville de Sens. L'étendue de ce travail ne permettant pas de l'insérer en entier dans le bulletin de la société, on se bornera à en donner un extrait suffisant pour faire connaître l'objet principal des recherches de l'auteur.

Après les intéressantes recherches que nos collègues vous ont déjà présentées sur les constructions romaines de ce pays, il me restait peu à glaner. Cependant, Messieurs, il m'a semblé qu'on pourrait encore déduire de la manière dont ces constructions ont été faites, des considérations importantes sur l'avancement de l'art chez les Romains, d'utiles enseignements pour la pratique, et même des explications, je ne dirai pas sans réplique, mais du moins fort acceptables, pour quelques parties de la science encore aujourd'hui à l'état de problème.

C'est ce sujet que je vous demande la permission de traiter.

Les murailles de Sens se composent généralement de trois parties essentiellement distinctes : les fondations ou soubassements en pierre de taille juxta-posée, la maçonnerie pleine recouverte du parement à moëllon carré, et celle qui n'a pas de parement régulier.

Les deux premières appartiennent à l'époque romaine ; la dernière doit dater du 13<sup>e</sup> ou du 14<sup>e</sup> siècle, alors que les ducs de Bourgogne faisaient une si rude guerre aux rois de France.

Je ne vous parlerai pas de cette partie ; elle se ressent trop des temps de désordre pendant lesquels elle a été élevée : de son étude, il n'y aurait donc aucun profit à tirer, si ce n'est, peut-être, que ces mauvaises maçonneries sont quelquefois préférables à celles que l'on élève de nos jours.

Les soubassements sont faits avec les débris d'anciens monuments, dont les pierres de taille ont été amenées d'assez loin, probablement par la voie d'eau. Ils sont construits sans mortier, comme tous les ouvrages en pierre de taille de la même époque.

La deuxième partie des murailles se partage en trois éléments : le moëllon de parements, le moëllon brut d'intérieur et le mortier.

Le premier de ces éléments est formé de petits cubes de 12 à 13 centimètres de côté; les pierres ont été extraites des blocs de grès et des roches silicieuses épars dans les environs.

Le deuxième, c'est-à-dire le moëllon employé dans l'intérieur des maçonneries, est composé de pierres de différentes natures. On y remarque des grès, des cailloux siliceux, des débris de pierre de taille et quelques morceaux de craie, mais ceux-ci sont extrêmement rares.

Enfin, le mortier est composé de chaux et de sable siliceux extrait de la vallée de l'Yonne; on n'y trouve que des traces imperceptibles, pour ainsi dire, de ciment pulvérisé. La couleur extrêmement blanche de la chaux fait présumer avec raison qu'elle a été extraite par la cuisson des roches crayeuses des environs; car les chaux hydrauliques à base d'argile provenant des roches les plus voisines, ont une teinte assez prononcée pour les faire rapidement distinguer par l'œil le moins exercé.

Le mortier a été tellement prodigué dans la maçonnerie de parement, que chaque pierre est entourée d'une couche de plusieurs centimètres d'épaisseur, ce qui donne de fortes dimensions aux joints apparents, ainsi qu'à la couche qui cimente le parement au massif des murailles. La durée séculaire de ce travail est une preuve du soin que l'on a mis à le faire, et, cependant, il est arrivé en bien des endroits que des superficies de plusieurs mètres carrés se sont séparées des maçonneries de l'intérieur, sous la pression des eaux qui se sont introduites entre ces massifs et le parement. Si les pierres dont ce parement a été formé avaient pénétré plus avant et moins régulièrement dans l'intérieur de la maçonnerie, ces avaries n'auraient certainement pas eu lieu. On sait d'ailleurs qu'elles se reproduisent fréquemment dans les bajoyers d'écluse parementés en moëllon dont

la queue, pour me servir d'une expression usitée en construction, est trop courte et trop uniformément égale.

Quoiqu'il en soit, nous pouvons néanmoins déduire de l'examen de ce parement que le mortier était employé à l'état de pâte extrêmement ferme. L'inspection du parement auquel on a donné le nom d'*opus reticulatum* rend cette conséquence encore plus évidente ; car, sans une grande viscosité dans le mortier, il eût été extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de conserver, réguliers et pleins, les joints des moëllons de parement.

Dans la maçonnerie d'intérieur composée, ainsi que je l'ai déjà dit, de moëllons bruts de diverses natures et de mortier de chaux et sable ; on reconnaît encore l'existence du mortier à l'état de pâte très-ferme ; car la gangue qui les reçoit est généralement très-épaisse ; et dans les endroits, rares il est vrai, où le mortier n'a pas pénétré entre les moëllons, il s'est formé des parois tellement planes et lissés qu'on ne peut en attribuer la régularité qu'à la fermeté de la pâte.

La maçonnerie d'intérieur des murailles romaines paraît de prime abord si confuse, qu'on serait tenté de croire qu'elle n'a pas été élevée par assises horizontales, ainsi qu'on le pratique de nos jours. Il n'en est cependant point ainsi : et les observations que j'ai faites m'ont démontré que cette maçonnerie avait été montée par assise régulière ; seulement, la hauteur des assises, au lieu d'être celle d'un ou deux moëllons de parement, a environ un mètre d'épaisseur : c'est à peu près la hauteur à laquelle un maçon peut atteindre en travaillant debout.

Vous pourrez vous assurer, Messieurs, de l'exactitude de cette assertion en suivant la démolition à la mine, d'un pan de nos vieilles murailles.

Du reste, voici ce qui s'est passé sous mes yeux :

Quand on a démoli le mur de la maison que j'ai habitée à Sens, l'ouvrier burinait un trou de 0<sup>m</sup>. 80 à 0<sup>m</sup>. 90 de profondeur. Questionné sur la cause qui le faisait agir ainsi, il me répondit qu'il cherchait à atteindre un lit. En effet, le coup de mine ébranlait toute la portion dans laquelle le forage avait été pratiqué, puis filait presque horizontalement le long de ce lit qui n'avait pas échappé à la clairvoyance du mineur.

Cette circonstance qui s'est renouvelée vingt fois en ma présence, et toujours de la même manière, m'a conduit à conclure que l'ouvrier romain se plaçait d'équerre au mur qu'il avait à construire, et élevait sa maçonnerie par assises; qu'il commençait à ses pieds, et montait jusqu'à la hauteur qu'il pouvait atteindre sans fatigue; à mesure que son travail avançait, il reculait pour se donner de l'espace et étendre l'assise dans le sens de la longueur du mur.

Le mélange du mortier et du moëllon devait se faire en enfonçant les pierres dans la pâte du mortier, et en les serrant les unes contre les autres, de manière qu'agglutinées entre elles, elles ne fissent plus qu'un tout extrêmement compact; mais comme le mortier était très-ferme, il a souvent résisté à la pression qu'on lui faisait subir en enfonçant les pierres, ou n'a reflué dans les joints qu'en y conservant une forte épaisseur: de là ces masses de mortier et ces gangues épaisses que l'on remarque dans les débris des démolitions.

La face du mur qui devait être parementée, était ensuite couverte d'une forte couche de mortier dans laquelle on enfonçait, comme dans le ciment destiné à recevoir les morceaux d'une mosaïque, les petits pavés cubiques de l'*opus regulatum* ou de l'*opus reticulatum*.

Quelque soin que l'on apportât dans cette juxtaposition, les maçonneries d'intérieur et de parement faites en des



temps et suivant des modes différents, ne devaient pas toujours se lier parfaitement, et à la moindre cause une partie du parement devait se détacher du mur.

Vous savez tous que cette particularité s'est plusieurs fois présentée dans les murailles de la ville.

## SÉANCE DU 6 OCTOBRE 1851.

PRÉSIDENTE DE M. CHAPERON.

*Présents :* MM. Chaperon, Chauveau, Tonnellier, de Billy, Vignon, Deligand, Prou, Brullée, Leroux, Pichenot, Morel, Jacob, Bidault, Dubois, Gaultry, Leclair, Ponpon, Salleron, Poly, Rétif, Provent, Tibaud, de Canchy, Giguët.

MM. Roze, Auguste Deligand, Courtault et Prunier, membres correspondants, assistent à la séance.

Sont déposés sur le bureau : 1° un numéro des annales archéologiques ; 2° trois médailles offertes par M. Maget ; 3° dix médailles offertes par M. de Lavernade ; 4° quatre médailles romaines, savoir : un Alexandre Sévère, un Néron, un Trajan et un Constantin offerts par M. Chauveau, ainsi que les objets ci-après nommés : 1° une paire de babouches arabes et un bracelet, récemment apportés par deux jeunes négresses élevées au Bon-Pasteur d'Angers ; 2° deux plantes pétrifiées, trouvées sur les bords de la mer Rouge ; 3° une lampe antique trouvée à Memphis ; 4° un poisson pétrifié de la Mer Rouge ; 5° des fragments de roches de différentes formes de l'arrondissement de Tonnerre ; 6° une boucle trouvée dans les fouilles de Chora et donnée à M. Chauveau par M. de la Bourdonnaye d'Arcy-sur-Cure ; 7° une clef trouvée à Montmartre (Mons Martis) et donnée par M. de Ravisy, propriétaire

au Vault ; 9° une bague trouvée à Memphis ; 10° un petit crocodile pris sur les bords du Nil et desséché ; 11° différentes idoles égyptiennes en terre cuite vernissée et en bronze, des fers de lance et des clous ; 12° une bague arabe.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique annonçant l'allocation d'une somme de 300 fr. accordée à la société.

Il est proposé : 1° de nommer une commission chargée de classer les objets de minéralogie ; d'affecter à la construction du musée la somme de 300 fr. alloués par le conseil général. Ces deux propositions seront discutées à la prochaine séance.

M. Rolland est admis comme membre titulaire ; MM. Du bois fils, James Bell et Picard sont admis comme membres correspondants. Sont proposés en cette dernière qualité, MM. le curé de Saint-Maurice-sur-Aveyron, Michelin, docteur-médecin à Provins, et Salmon, du muséum d'histoire naturelle.

Il est procédé à la nomination d'un archiviste-adjoint. M. Poly ayant obtenu la majorité des suffrages (21 sur 22), est proclamé.

M. Auguste Deligand communique une inscription existant à Grange-le-Bocage ; M. Salleron lit un compte-rendu des annales de la société d'agriculture du Puy.

M. Prou donne lecture de sa notice sur Guillaume des Barres, déjà lue à la réunion d'Auxerre.

## SÉANCE DU 3 NOVEMBRE 1854.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER, VICE-PRÉSIDENT.

*Présents :* MM. Lallier, Chauveau, Tonnellier, Brullée, Morel, Leroux, Pichenot, Rolland, Carlier, Dubois, de Canchy, Dégland, Salleron, Gaultry, Prou, Michel, Moreau, Leclair, Jacob, Rétif, Ponpon, Tisserant, Salmon, Poly, Lefort, Giguet.

M. Cornisset, maire, membre d'honneur et MM. Hesme et Roze, membres correspondants assistent à la séance.

Sont déposés sur le bureau :

1° Publications de la Société Havraise ; 2° Plusieurs exemplaires d'une brochure de M. Bally, membre correspondant, qui sont immédiatement distribués ; 3° Cinq médailles offertes par M. Maget, à qui des remerciements sont votés.

M. \*\*\* curé de la paroisse de Saint-Maurice-sur-Aveyron, M. Michelin, médecin à Provins, et M. Salomon, préparateur au Muséum d'histoire naturelle sont admis comme membres correspondants.

Est proposé en la même qualité M. Frédéric Martin, capitaine de chasseurs à cheval, en garnison à Provins.

M. le Président donne lecture :

1° D'une lettre du Président de la Société des Antiquaires de Picardie, accompagnée d'un mémoire tendant à obtenir du ministre de l'Instruction publique la fondation d'un prix annuel qui serait décerné à la Société savante de France dont les productions auraient mérité cette distinction.

La Société, renvoie au bureau l'examen de cette proposition qui sera discutée dans la prochaine séance.

2° D'une lettre de M. Dubois, fils, membre correspon-

dant, au sujet de réparations à faire à l'église de Villenaux-la-Grande.

Le renvoi avec avis favorable à la Société de l'Aube est prononcé.

La discussion s'ouvre sur la proposition de former une commission de minéralogie ; l'opportunité en est confirmée par l'offrande que fait à l'instant M. Deligand, d'une caisse contenant un grand nombre d'objets à classer.

La commission est nommée et composée de MM. Chaperon, Rolland, Ponpon, Jacob, Poly et Salleron.

On passe ensuite à la proposition d'affecter à la construction d'un hangar destiné à abriter la sculpture et inscriptions extraites des murailles, la somme de 300 francs, allouée à la Société par le Conseil général.

Un membre fait observer que la ville étant propriétaire de matériaux provenant de l'ancienne caserne de gendarmerie, il y a lieu d'espérer qu'on obtiendrait du Conseil municipal, l'autorisation d'employer une partie de ces matériaux à une construction qui intéresse la localité et qui, d'ailleurs, n'étant que provisoire, laisserait la ville en possession des matériaux qu'elle aurait prêtés. Au moyen de ce secours la somme votée par le Conseil général suffirait à préserver le musée archéologique de la destruction qui le menace.

La Société vote en ce sens et charge son président d'adresser une demande à l'autorité municipale.

M. le Président fait le résumé des comptes pour les années 1849 et 1850. Il en résulte qu'en 1849 la recette y compris l'excédant de 1848 s'est élevée à

1371 72

La dépense à

1113 05

L'excédant des recettes a été de

258 67

Le nombre des jetons en caisse au 31 décembre 1849, était de 92.

En 1850, la recette, y compris l'excédant ci-dessus s'est élevée à

1064 67

La dépense à

1127 41

L'excédant de la dépense sur la recette a été de

62 74

Il y avait en caisse au 31 décembre, 301 jetons.

La régularité de la comptabilité de M. le Trésorier ayant été vérifiée et attestée par le bureau, la Société approuve les résultats sus-énoncés.

M. Deligand (Edouard), rapporteur de la Commission nommée pour examiner le projet d'érection d'une statue à Jean Cousin, a la parole.

« Après avoir rappelé les titres de ce grand artiste, nous devons, dit-il, accueillir avec empressement et comme une bonne fortune l'honneur qui s'attache à l'initiative que nous prenons et y persévérer avec espoir et résolution. »

M. le rapporteur énumère les difficultés de l'entreprise, il rappelle ce qu'a fait Auxerre pour la statue de Fourier et les subventions qui ont été accordées par le gouvernement, le Conseil général et les particuliers; il donne un aperçu de la dépense qui se compose ainsi :

|                                                       |                  |
|-------------------------------------------------------|------------------|
| 1° Frais de moulage en plâtre,                        | 500 fr.          |
| 2° Fonte en bronze de la statue (3 mètres à 3 m. 50.) | 8,500            |
| 3° Fonte des bas reliefs,                             | 2,000            |
| 4° Piédestal                                          | 6,000            |
| 5° Transport                                          | 4,000            |
|                                                       | <hr/> 18,000 fr. |

Honoraires de l'artiste et frais d'inauguration, mémoire.

La commission a pensé que l'on pourrait espérer d'atteindre en recettes le chiffre des dépenses, et son rapporteur propose en son nom les résolutions suivantes :

1° La Société archéologique de Sens décide qu'une souscription sera ouverte pour élever à Sens une statue de Jean Cousin.

2° La société en se réservant la direction des souscriptions et des travaux s'adressera à l'autorité municipale pour obtenir à la fois son autorisation, une subvention sur le budget de la ville et la nomination par le Conseil municipal de trois délégués qui procéderont conjointement avec la commission nommée par la société.

3° La Société archéologique déclare souscrire pour la somme de 1000 fr. qui sera couverte par les souscriptions individuelles des membres titulaires.

4° Une commission définitive sera nommée par la société pour suivre l'opération jusqu'à l'exécution du monument.

Ces quatre paragraphes discutés et mis aux voix sont successivement adoptés ; la commission définitive sera nommée dans la prochaine séance et jusque là la commission provisoire continuera ses fonctions.

M. Pichenot rend compte d'un mémoire de M. Tridon, membre correspondant, sur l'église Saint-Jean, de Troyes.

M. Brullée lit un mémoire sur l'abbaye de Notre Dame de la Pommeraye.

La séance est levée à 9 heures.

---

SÉANCE DU 1<sup>er</sup> DÉCEMBRE 1851.

PRÉSIDENTE DE M. CHAPERON.

*Présents* : MM. Chaperon, Gaultry, Morel, Lefort, l'abbé Chauveau, l'abbé Brullée, de Vigan, l'abbé Bidault, Rolland, Salleron, Michel, de Canchy, Lallier, l'abbé Carlier, Duchemin, Prou, Jacob, Tonnellier, Moreau, Poly, Tisserand, Ponpon, Giguët, Tibaud.

L'abbé Prunier, membre correspondant.

Sont déposés sur le bureau : 1° un numéro des Annales Archéologiques ; 2° un numéro du Bulletin de l'Académie de Reims ; 3° Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais ; 4° Bulletin de l'Athénée du Beauvoisis ; 5° une publication de M. Vignon ; 6° Annales de la société d'émulation du département des Vosges ; 7° un exemplaire du profil de la ville de Sens en 1630, offert par MM. Duchemin et Brullée.

M. Martin, capitaine de chasseurs à cheval en garnison à Provins, est admis en qualité de membre correspondant.

Il est décidé que l'on appuiera la motion des antiquaires de Picardie.

M. le Président donne lecture d'une délibération du Conseil municipal de la ville de Sens, par laquelle le Conseil autorise le Maire à mettre à la disposition de la société les matériaux nécessaires pour la construction d'un hangar destiné à abriter les pierres extraites des murs de la ville.

Et d'une autre délibération par laquelle le même Conseil remercie la Société de l'initiative par elle prise pour l'érection d'une statue à Jean Cousin ; déclare s'y associer avec empressement, nomme pour faire partie de la commission

**MM. Petipas, Feineux et Laude**, se réservant de statuer ultérieurement sur la demande d'une subvention au budget de la ville.

**M. Salleron** présente le plan d'une armoire vitrée destinée à renfermer les objets d'histoire naturelle.

**M. le Trésorier** déclare que la dépense qu'occasionnera la confection de ce meuble, estimée à 80 francs, ne dépasse pas les fonds libres de la société.

La nomination de la commission définitive pour l'érection de la statue de Jean Cousin est renvoyée à la prochaine séance.

**M. le Président** demande si la commission chargée de l'examen des titres déposés à la bibliothèque touche au terme de ses travaux. **M. Prou** répond qu'un très grand nombre de membres ont terminé la tâche spéciale qu'ils avaient acceptée, et que d'ici à peu un résumé général pourra être présenté à la société.

La séance est levée à 9 heures.

## NOTICÉ SUR L'ANCIENNE ABBAYE

DE

### NOTRE-DAME-DE-LA-POMMERAYE.

Environ à 10 kilomètres de la ville de Sens, sur les bords du charmant ruisseau de l'Oreuse, dans une vallée couverte de prairies et de hauts peupliers, à quelques milles de la voie romaine qui conduisait de Sens à Meaux, par Jaulnes, se voit aujourd'hui une assez jolie maison de campagne. Mais à côté de cette construction récente, vous rencontrez quelques restes d'anciens bâtiments, quelques vieux débris



épars çà et là qui attestent qu'autrefois s'élevait dans ces lieux quelque institution du moyen-âge.

En effet, c'est là qu'existait jadis l'abbaye de Notre-Dame de la Pommeraye (1). Elle fut fondée en 1151, par Mathilde de Corinthie, veuve de Thibaut IV, comte de Champagne. Cette vertueuse comtesse, suivant en cela l'esprit de son siècle et l'attrait de sa piété, voulut fonder un monastère, afin que sans cesse la prière s'élevât vers le ciel pour le repos de l'âme de son mari et pour elle-même. Le lieu solitaire qu'elle avait choisi pour l'exécution de son dessein appartenait à l'abbaye du Paraclet qui venait d'être fondée tout récemment. L'abbesse de ce monastère était encore en ce moment la célèbre Héloïse, dont les romans ont travesti la vie et les sentiments sous tant de formes mensongères, mais que l'histoire peut, ce nous semble, caractériser avec justice en disant : que cette femme célèbre a racheté de grandes fautes par de grandes expiations qui furent accompagnées de grandes vertus.

Ce fut donc avec elle que la pieuse comtesse Mathilde traita cette affaire. Elles choisirent Hugues, archevêque de Sens, pour arbitre des conditions, et c'est par la charte que donna le prélat en cette occasion que nous apprenons ce qui suit :

Héloïse, du consentement et avec les félicitations de son chapitre, concédait l'emplacement de la Pommeraye, à la condition : 1° Qu'après honorable et vertueuse dame Gertrude, première abbesse de ce lieu, toutes celles qui lui succéderaient ne pourraient être choisies que dans le mo-

(1) *Pomaria vel pomerium*. Situé près d'une voie romaine, au pied d'une des plus hautes montagnes des environs et qui conserve encore aujourd'hui des traces visibles d'anciens retranchements en terrasse, l'emplacement de cet abbaye aurait-il été autrefois le verger d'une station romaine (*pomerartum*), comme le soupçonnent quelques personnes? c'est ce qu'il nous a été impossible de constater.

nastère, ou bien, si cela n'était pas possible, parmi les religieuses de l'abbaye du Paraclet, dont elles dépendraient toujours, sans pouvoir s'attacher à un autre ordre ; 2° Que l'abbesse du Paraclet viendrait, tous les ans, visiter cette nouvelle maison, afin que siégeant en chapitre, elle pût réformer avec autorité, ce qui aurait besoin de l'être. — De son côté, la comtesse de Champagne, du consentement et à la grande satisfaction de ses deux fils, s'engageait à faire construire les bâtiments du monastère et à donner tous les ans à l'abbaye du Paraclet, trois mesures de blé prises sur son moulin de Provins-sous-Grève-Cœur.

Mathilde voulut être ensevelie sous les voûtes de l'église qu'elle avait fait élever, et après sa mort on la plaça près des restes de son mari, le comte de Champagne, qu'elle y avait fait transférer. Quelques années plus tard, Henry, comte-palatin de Troyes, donnait une marque de sa piété filiale, par une charte où il fait don à l'église de l'abbaye de la Pommeraye, de plusieurs mesures de froment en faveur de son père et de sa mère dont les cendres reposaient en ce lieu.

Mais à peine cette nouvelle abbaye fut-elle établie, qu'il s'éleva une difficulté au sujet des dîmes. Devait-elle, ou non, les payer à l'église de Sainte-Colombe, à laquelle appartenait la paroisse où elle venait d'être fondée ? La question fut portée devant l'Archevêque de Sens, qui rendit une sentence en vertu de laquelle les religieuses de la Pommeraye furent soumises à une redevance. Voici l'acte d'adhésion fait par Héloïse en cette circonstance, au nom des religieuses de la Pommeraye. Il a été copié textuellement par Dom Cotron sur l'original en 1648 ; nous en donnons la traduction.

« Qu'il soit connu de tous, présents et futurs, que moi, « Héloïse (Heluisa), et le couvent des religieuses du Paraclet, avons accordé à l'abbé Théobalde et aux moines « de Sainte-Colombe, touchant le territoire de la Pomme-

« raye, qui est sur la paroisse de Saint-Germain, laquelle,  
 « comme on le sait, appartient à l'église de Sainte-Colombe,  
 « que pour toutes les dîmes, deux mesures de grains leur  
 « seraient données à la fête de la Toussaint, l'une de fro-  
 « ment et de seigle, l'autre d'orge. Que si nous avons un  
 « plus grand nombre de fermiers, nous n'en paierons ce-  
 « pendant pas davantage. Enfin l'abbé nous a donné un  
 « pré qui se trouve près de nos bâtiments, ainsi qu'une  
 « autre terre, mais cela sans servitude. Nous nous enga-  
 « geons aussi à ne recevoir ni à l'offrande, ni pour la sé-  
 « pulture, aucun des paroissiens de l'église qui appartient  
 « à Sainte-Colombe, sans l'autorisation du chapelain. »

La deuxième abbesse de la Pommeraye, Hamélina, fut élue selon les conditions énoncées plus haut et canoniquement instituée, comme il se pratiquait pour les abbayes de religieuses. L'Évêque, après avoir confirmé l'élection, prononçait sur la nouvelle abbesse les prières d'une sorte de consécration et l'installait dans son office. Cette dernière cérémonie se faisait avec la plus grande solennité. Le prélat lui remettait d'abord la croix pectorale, qui était ordinairement de simple bois, rappelant ainsi et la pauvreté du Sauveur et le sacrifice de tout lui-même qu'il avait offert pour son troupeau; il lui donnait ensuite la crosse, sorte de bâton pastoral, dont la forme était regardée au moyen-âge comme le symbole de l'autorité abbatiale. La partie recourbée signifie la douceur avec laquelle il faut ramener le faible; la partie droite, la hampe, représente l'inflexibilité de la règle pour les justes, et la pointe acérée indique la sévérité qu'on doit déployer contre les rebelles.

Attrahe per primum, medio rege, punge per imum;  
 Attrahe peccantes, rege justos, punge vagantes (1).

(1) Revue archéologique de 1851. On attribuait la même signification

Enfin, il lui livrait la règle de l'Ordre, en lui disant ces paroles :

« Prenez la règle d'une vie sainte, et avec elle la **grâce**  
« de la bénédiction divine, afin que par elles vous **puissiez**  
« au jour du jugement, vous présenter sans tache **devant le**  
« Seigneur, avec le troupeau qui vous a été confié. »

On le voit, l'Église avait environné l'Abbesse d'une grande dignité, afin de mieux faire ressortir l'autorité dont elle était revêtue et qui était la même que celle des Abbés dans les monastères d'hommes, à l'exception des droits et des pouvoirs que les femmes ne peuvent jamais posséder.

On retrouve des traces de cette dignité abbatiale jusque dans les formules de contrat. Ainsi, en tête d'un acte dont la copie est sous nos yeux, et où il s'agit d'un simple échange de terres entre l'abbesse dont nous venons de parler et la communauté de Sainte-Colombe, en 1193, on lit ces mots : « Hamélina, par la grâce de Dieu, abbesse de la  
« Pommeraye, à tous ceux à qui parviendra cet écrit, salut. Que tous présents et futurs, sachent que nous, du  
« consentement de notre chapitre, avons échangé avec le  
« vénérable Hélié, par la grâce de Dieu, abbé de Sainte-  
« Colombe-lez-Sens, notre terre du Baillardat, etc. »

Il ne nous est rien resté de ce qui a pu se passer de mémorable par rapport à ce monastère jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, en sorte que nous pouvons renfermer dans les limites d'une seule journée l'histoire de ces 400 ans. Et en effet, quand un monastère est bien réglé tous les jours s'y ressemblent; on y fait aujourd'hui ce que l'on faisait hier et ce que l'on y fera demain. Ce serait même l'uniformité la

aux trois sortes de matières qui composaient quelquefois la crosse, l'ivoire pour la volute, le buis pour la hampe et le fer pour la pointe.

plus effrayante qu'il soit possible d'imaginer pour l'inconstance de la nature humaine, si l'Église, par la diversité de ses fêtes, et la règle, par les différents exercices dont elle coupe le temps, n'avaient répandu sur cette vie toujours la même, une douce variété qui rend l'ennui comme impossible. Voici comment se passaient à l'abbaye de la Pommeraye les jours, les semaines, les mois, les années, les siècles !

« A cinq heures et demie, dit l'ordre du jour, les sœurs  
« seront éveillées par ces paroles : *Vigilate et orate*, afin  
« de se rendre à six heures à l'église pour y faire l'oraison. »

L'oraison durait jusqu'à sept heures; on la commençait par quelques prières « que l'on récitera, dit le règlement, pour les personnes à qui nous avons obligation, « où qui se sont recommandées à nos prières.

« On dira toujours Prime à sept heures, puis on sortira.  
« de l'église deux à deux. Ensuite les sœurs iront chacune  
« dans leurs cellules faire la lecture du nouveau Testament,  
« de la règle, ou de quelqu'autre livre de piété; le reste du  
« temps jusqu'à huit heures, chacun ira à ses emplois, celles  
« qui n'en auront point de particuliers travailleront dans  
« leurs cellules.

« A huit heures on sonnera le premier coup de Tierce.

« Durant l'élévation de la messe conventuelle, on tintera  
« la petite cloche jusqu'après l'élévation du calice, afin  
« d'exciter les sœurs absentes du chœur à la dévotion.

« Sexte se dira après la messe.

« S'il y avait quelque travail extraordinaire à faire, tant  
« le matin que l'après-dînée, la Mère Prieure en avertira  
« les sœurs au sortir de l'église, en ayant été avertie elle-même auparavant par les officières.

« A dix heures, on sonnera pour l'examen la cloche du  
« cloître, et à la fin la Mère Prieure commencera le *De*

« *profundis* que les sœurs poursuivront en allant proces-  
 « sionnellement au réfectoire.

« A l'issue des grâces, elles iront toutes ensemble au lieu  
 « destiné pour la récréation qui durera jusqu'à midi.

« A midi, on sonnera l'*Angelus*, et ce signe servira pour  
 « le premier coup de None.

« A la fin de None, les sœurs iront dans leurs cellules  
 « garder le silence pendant une heure.

« A trois heures, après le demi quart-d'heure de prépa-  
 « ration, les sœurs entreront au chœur pour dire Vêpres  
 « comme il est marqué en son lieu.

« Après Vêpres on fera trois quarts-d'heure d'oraison.  
 « Les sœurs alors s'emploieront au travail des mains jus-  
 « qu'au souper.

« Un petit quart d'heure après cinq heures, la sacristie  
 « sonnera la cloche du cloître comme le matin pour le pre-  
 « mier coup de la réfection et les sœurs se rendront promp-  
 « tement à l'avant-chœur.

« A cinq heures, la Mère Prieure commencera le *De*  
 « *profundis* que les sœurs poursuivront en allant proces-  
 « sionnellement au réfectoire.

« Tous les soirs après la réfection on fera la récréation  
 « jusqu'à sept heures, que l'on sonnera le premier coup  
 « de Complies; puis commencera la lecture de l'Évangile,  
 « ou du sujet de la méditation pour la préparation à l'orai-  
 « son du lendemain.

« A la fin on fera un petit demi-quart d'heure d'examen  
 « sur les fautes que l'on a faites dans la journée, et on dira  
 « un *Pater* et un *Ave*, pour satisfaire à Dieu.

« La Mère Prieure ira tous les jours donner la bénédic-  
 « tion aux malades qui sont retenues à l'infirmerie.

« A huit heures et un quart ordinairement, on sonnera  
 « le premier coup de Matines avec la petite cloche.

« Et à dix heures un quart on sonnera la retraite. »

Les événements se sont tellement précipités depuis un demi-siècle qu'il nous a semblé, que le règlement d'une abbaye de Bénédictines avait déjà pour nous la couleur d'une pièce archéologique. On a pu voir, en effet, par le court extrait qui vient de passer sous les yeux du lecteur, que ce genre de vie ne ressemble à rien de ce que nous voyons tous les jours autour de nous. Il y a plus, il ne faudrait pas être surpris, si dans ces temps où le surnaturalisme est encore peu commun, il se rencontrait certains esprits, pour lesquels cette vie passée dans la solitude, et partagée, sous l'œil de Dieu seul, entre la prière, le travail et l'expiation, était comme une énigme inexplicable. En effet, pour y comprendre quelque chose il faut croire au monde de l'ordre surnaturel, au commerce positif et nécessaire de l'homme avec Dieu ; vérité profonde, heureusement exprimée par ces remarquables paroles d'un savant de nos jours : Celui qui peut dire : *Je crois*, celui-là a franchi un monde !.. Non, sans cette croyance, il est impossible d'avoir l'intelligence de la vie monastique telle que l'a faite la doctrine catholique, dont il faut dire un mot en passant pour la justification du moyen-âge, si fertile en institutions cénobitiques.

L'homme avait été créé pour glorifier Dieu par son intelligence, par sa volonté et par ses sens : s'il eût persévéré dans cette destination primitive, nous n'aurions tous d'autre occupation sérieuse que celle de louer Dieu. Mais depuis la déchéance par la révolte, le travail est devenu une pénitence qui occupe, par des travaux indispensables, la majeure partie du temps ; d'où il suit, que l'homme ne peut plus glorifier Dieu selon toute l'étendue du but de sa création, tant qu'il est voyageur ici-bas.

Et cependant comme Dieu n'a pas renoncé complète-

ment au plan primitif, il inspire à certaines âmes privilégiées, un vif désir de la vie contemplative qui leur fait chercher le silence et le recueillement de la solitude.

Là, par une sorte de contrat tacite, le reste des hommes les charge de suppléer, au nom de tous, aux hommages qui sont dûs au créateur, et dont les sollicitudes du siècle empêchent que l'on ne s'acquitte entièrement. Ce contrat tacite s'est souvent manifesté, dans le moyen-âge, par des chartes nombreuses, et c'est même ainsi que s'expliquent une partie des donations faites aux monastères dans le cours des siècles.

Acceptez une partie de nos richesses temporelles, disait-on, à ces âmes choisies, et accordez-nous en échange une part des biens spirituels que vous acquérez par vos prières et les austérités de votre pénitence. Aidez-nous à apaiser la justice divine et à acquitter notre dette spirituelle, et comme ces saintes occupations ne vous permettront pas de vous livrer à un travail capable de suffire entièrement à vos besoins temporels, nous y pourvoierons en partie. Et le monastère accomplissait avec ferveur ses obligations tant que les ravages de la guerre ne venaient pas y mettre obstacle, ou que, par suite de la faiblesse humaine et de certaines causes extérieures, le relâchement ne s'était pas introduit parmi ses membres.

Mais au XVII<sup>e</sup> siècle ce double fléau avait passé sur l'abbaye de la Pommeraye, le nombre des sœurs était réduit en 1638 à trois professes et une novice, ce qui les mettait dans l'impossibilité d'accomplir la règle. Du reste l'eussent-elles absolument voulu, qu'elles ne l'auraient pas pu, tant les bâtiments indispensables à un monastère avaient été sacagés durant les guerres civiles. En effet, plus d'une fois, vers la fin du siècle précédent, les calvinistes avaient fait d'inutiles efforts pour s'emparer de la ville de Sens, et si, grâce



à la valeur de ses habitants, ils n'avaient pu s'en rendre maîtres, les environs n'en furent pas moins horriblement maltraités. L'abbaye dont nous parlons eut le sort des autres; les huguenots s'y précipitèrent avec rage en 1567, pillant, renversant et incendiant tout ce qu'ils pouvaient atteindre, au point qu'après leur passage il ne resta même plus assez de matériaux pour reconstruire une partie des édifices qu'ils avaient démolis; car, dit une chronique du temps: *Ils commirent tant d'horreurs dans le sanctuaire de Dieu que les démons eux-mêmes en eussent frémi.*

Cependant Anne-Bathilde de Harlay est tirée de l'abbaye de Chelles en 1631 pour rétablir ce monastère. Cette nouvelle abbesse, aussi remarquable par sa prudence que par sa piété, quoiqu'elle ne fut alors que dans sa dix-neuvième année, désespérant de parvenir à son but dans un village composé de sept habitations seulement, continuellement exposé aux ravages des gens de guerre, et du reste trop éloigné des secours spirituels, adressa une supplique au Souverain Pontife pour obtenir l'autorisation de transférer son abbaye dans la ville de Sens.

Le Pape y consentit et l'Archevêque Octave de Bellegarde y donna volontiers les mains. Il fut donc convenu que les religieuses de la Pommeraye viendraient habiter provisoirement une maison particulière de la ville de Sens, pendant que l'on réparerait pour les recevoir, un ancien monastère de leur ordre, situé à l'extrémité nord du faubourg Saint-Antoine. Cette maison leur avait été cédée par les gouverneurs de l'hôpital dont elle était devenue la propriété.

Les Bénédictines de la Pommeraye furent donc installées dans leur nouvelle abbaye en 1659, et continuèrent jusqu'à la révolution à y faire fleurir la plus édifiante observance de la règle. Leur église, dont on a dernièrement retrouvé

la première pierre (1), renfermait la tombe de Anne de Harlay dont nous venons de parler. Comme elle fut la dernière abbesse de la Pommeraye aussi bien que la première de Saint-Antoine, son épitaphe appartient autant à l'une qu'à l'autre des deux maisons, la voici donc :

« A la mémoire de très illustre et très vertueuse dame  
 « Anne-Bathilde de Harlay, qui décéda le septième jour du  
 « mois de Mai, l'an 1668, âgée de 56 ans, abbesse et fonda-  
 « trice de cette maison qu'elle transféra de la Pommeraye et  
 « bâtit en ce lieu où elle a remis en vigueur la disciplinéré-  
 « gulière, gouverné et conduit ses chères filles avec autant  
 « de charité que de prudence l'espace de 38 ans. Elle avait  
 « été la 23<sup>me</sup> Abbessé. »

La Pommeraye continua d'être la propriété des Bénédictines de Saint-Antoine jusqu'en 1793. Aujourd'hui on n'y remarque plus que quelques rares vestiges d'antiquité dans les bâtiments de la ferme, deux ou trois tombes du XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècle qui ont appartenu aux chevaliers de la Chapelle-sur-Oreuse, ce qui ferait croire que selon un usage du temps, ils avaient choisi leur sépulture dans ce lieu de prières.

Ces tombes dont la conservation fait honneur au bon goût du nouveau propriétaire, M. Lamouroux, sont surtout remarquables par la beauté des lettres gothiques qui composent leurs légendes (2) et qui sont gravées tout au-

(1) Cette pierre est carrée et porte ces mots : *Octave de Bellegarde, Archevêque de Sens.*

(2) Voici ces épitaphes :

EMELINE. FAME. MONSEGNEVR.  
 IEVFROY. DE. LA CHAPELE.  
 CHEVALIER. QVI. TRESPA...  
 LAN. DC.

CI. GIST. MESSIRE. IEVFROY  
 DE LA CHAPELLE. CHEVALIERS.  
 QVI. TRESPASSA. LAN. DE. GRACE.

tour de la pierre tombale dont elles font le seul ornement ; le milieu, complètement vide, fait supposer que l'on y avait placé des statues couchées qui ont disparu.

On peut encore remarquer deux écussons, l'un de Madame Bathilde de Harlay, (1) sur les bâtiments du moulin ; l'autre de Madame Isabelle-Louise-Sophie de Valois de Vilette, (2) abbesse de Saint-Antoine en 1777. Ce dernier a été enchâssé au-dessus d'une porte, dans un mur nouvellement construit.

Ainsi depuis longtemps déjà, cette vallée de la Pommeraye ne retentit plus des louanges du Seigneur, et l'abbaye elle-même de Saint-Antoine a disparu, comme tant d'autres au milieu de la tourmente de cette terrible et longue révolution dont le gouffre béant, depuis plus d'un demi siècle, semble cependant vouloir se fermer sous nos pas. Et parmi les symptômes de régénération qui apparaissent à l'horizon, il faut compter, ce nous semble, la résurrection des ordres religieux qui de toutes parts commencent à se former sur les ruines des anciens monastères. C'est ainsi que l'abbaye dont nous venons de dire un mot en passant, voit s'élever de nouvelles constructions, pour servir de Maison Mère, à une communauté religieuse fondée à Ligny-le-

M. CCC. ET. II. LE. VENREDI.  
APRES. LA. PENTECOVSTE.  
DIEUX, LI. FACE. MERCI. AMEN.

† CL. GIST. MESSIRE. IEHANZ  
DE. LA. CHAPELLE. CHEVALIERS.  
QVI. TRESPASSA. LAN. DE. GRACE  
M. CCLX. ET XVI. OV. MOIS. DE  
● NOVEMBRE. LE. DIMENCHE. APRES. LA.  
TOVZ SAINZ. PRIEZ. POUR. LI!

(1) D'argent, à trois pals de sable, la crosse en pal.

(2) Champ d'azur en losange, à chef d'or, à trois étoiles de gueule, à trois croissants d'or en champ, à chevron d'or, sommé d'une couronne ducal avec crosse en pal.

Châtel en 1818, et l'une de ces innombrables branches de l'ordre de la *Providence*, dont l'influence salutaire s'étend et sur l'enfance, espoir de l'avenir, et sur cette partie si intéressante de l'humanité, les malades pauvres et délaissés !

#### CATALOGUE DES ABBESSES DE CE MONASTÈRE. (1)

- I. Gertrude, religieuse du Paraclet, 1151.
- II. Emélina. Elle obtint une bulle d'Alexandre III.
- III. Adelina, qui reçut la bénédiction abbatiale de Gauthier, Archevêque de Sens vers 1228.
- IV. Jeanne I<sup>re</sup>, instituée par l'Archevêque Gilon, auquel elle promit obéissance.
- V. Agnès, d'abord religieuse de Sainte-Marie d'Auxerre, puis du Paraclet et enfin abbesse de la Pommeraye de 1250 à 1258.
- VI. Marguerite. Elle reçut la bénédiction de Guillaume de Broce.
- VII. Marie I<sup>re</sup> de Courvillon. Elle gouverna de 1284 à 1298, d'après une charte de Saint-Quiriac.
- VIII. Jeanne II de Vilcesendrier vers 1338.
- IX. Marie II en 1340.
- X. Jeanne III de Cousances, 1361.
- XI. Ponceta la Coquelette. Accablée d'infirmités, elle résigna sa charge pour mourir en paix en 1404.
- XII. Isabelle de Castre, tirée du monastère de Sainte-Marie de Nevers, mourut en 1440.
- XIII. Philippa de Servari. De l'an 1442 à 1462.
- XIV. Louise I<sup>re</sup> de Monthieux, il en est parlé dans différentes pièces de l'an 1484 à l'an 1509.
- XV. Jeanne IV de Monthieux. Elle résigne en faveur de la suivante.
- XVI. Avia de Monthieux succéda à sa tante et fut bénite par Pierre Richer coadjuteur de Louis de Bourbon, Archevêque de Sens, le dimanche 6 juillet 1554. Comme cette abbesse était fort jeune lorsqu'elle entra en charge, on lui donna un conseil spécial composé d'anciennes religieuses tant pour gouverner son abbaye que pour y maintenir la réforme qui venait d'y être établie cette année là.
- XVII. Louise II de Bouvron, 1547.
- XVIII. Marie III, Hervet, vers 1553.
- XIX. Madeleine Rivière, vers 1564.
- XX. Antoinette de Chastenay, vers 1578.
- XXI. Françoise de Harlay, de 1584 à 1630

(1) En partie d'après le Gallia Christiana.

- XXII. Elisabeth de Salart de Bourron, coadjutrice durant quatorze ans, puis abbesse pendant peu de temps, 1630.
- XXIII. Anne-Bathilde de Harlay, nommée à la Pommeraye le 8 novembre 1631, à l'âge de dix-huit ans. Elle avait eu pour concurrente Eléonore de Vic. — En 1659, elle transféra l'abbaye de la Pommeraye au faubourg Saint-Antoine de Sens, où elle mourut en 1668.
- XXIV. Louise III de Harlay, fille d'Achille de Chanvallon, sœur et coadjutrice de la précédente. Elle marcha sur les traces d'Anne-Bathilde, maintint la réforme par ses exemples et gouverna jusqu'en 1696, où elle se démit volontairement en faveur de la suivante, pensant *qu'il vaut mieux obéir que commander*. Elle mourut en 1706, à l'âge de 82 ans, et fut ensevelie dans le même tombeau que sa sœur.
- XXV. Charlotte de Perrien de Crénan, religieuse au monastère du Lys, ensuite à la Pommeraye en 1695. Elle prit possession de l'abbaye en 1696; mais par modestie elle ne voulut point occuper le siège abbatial tant que vécut Louise III de Harlay. Accablée d'infirmités, elle prit pour coadjutrice l'abbesse dont le nom suit, et mourut en 1726.
- XXVI. Louise-Isabelle-Sophie de Valois de Villette, succède à la précédente le 14 octobre 1726. On lit cet éloge au-dessous de son portrait :
- Des faveurs de la cour, de l'éclat d'un grand nom,  
Villette méprisa l'avantage fragile  
    Bienfaitrice de cet asile,  
Elle en fut encore la leçon ;  
    Ses mœurs prêchaient l'Évangile,  
    Son gouvernement, la raison.
- Elle mourut en 1777.
- XXVII. De Vaucé.
- XXVIII. Antoinette Du Bouix de la Villatte, Morte au moment de la révolution elle ne fut point remplacée. La prieure continua de gouverner le monastère jusqu'au moment où il fallut se séparer.

Il n'entre pas dans notre plan de dire ce que sont devenues ces brebis dispersées par la tempête, mais nous ne saurions terminer cette notice sans citer au moins le nom de Madame Saint-Placide qui s'est acquis des droits si légitimes à la reconnaissance publique, par son zèle dans l'éducation de la majeure partie des jeunes personnes de la ville de Sens, pendant un si grand nombre d'années, et par l'exemple admirable qu'elle a laissé de sa fidélité à ses devoirs de religieuse, jusqu'à son dernier soupir.

### L'ABBÉ BRULLÉE.

---

COMMENT, IL Y A PLUS DE CENT ANS,  
M. L'ABBÉ LEBEUF, D'AUXERRE,  
AIDA M. L'ABBÉ FENEL, DE SENS,  
A DEVENIR ACADÉMICIEN.

---

Lecture faite à la séance publique des deux sociétés d'Auxerre et de Sens  
réunies à l'Hôtel-de-Ville d'Auxerre, le 5 juin 1851.

---

MESSIEURS,

Quand deux familles , appartenant à une même souche , mais que les distances, le temps , mille évènements divers, ont tenues éloignées et rendues presque étrangères l'une à l'autre , se trouvent tout-à-coup rapprochées par d'heureuses circonstances , elles aiment à remonter ensemble les degrés qui les rattachent à la même origine, elles se plaisent à redire les noms des ancêtres communs, à retracer leur caractère et leurs actions, à sentir enfin se resserrer l'impérissable lien du sang. Enfants d'Auxerre et de Sens, nos deux familles, longtemps séparées , viennent maintenant s'asseoir au foyer l'une de l'autre. La société des sciences historiques de l'Yonne a bien voulu, l'an passé, répondre à l'invitation de la société archéologique de Sens. Nous venons recevoir aujourd'hui l'hospitalité fraternelle qu'elle nous offre à son tour. Permettez-moi donc, Messieurs, de porter un instant la conversation sur des souvenirs de famille, en vous parlant de M. l'abbé Lebeuf, une des gloires d'Auxerre, où il naquit en 1686 , et de M. Fenel, chanoine de Sens, deux

hommes qui furent nos ayeux dans la science et qui nous ont donné, il y un siècle déjà, l'exemple de la cordiale amitié qui nous rassemble aujourd'hui.

Les relations de M. Lebeuf, d'Auxerre, avec la famille Fenel, de Sens, avaient commencé de bonne heure. Comme sous-chantre de l'église d'Auxerre, M. Lebeuf avait dû s'appliquer tout spécialement à l'étude de la liturgie. Ayant été chargé, par son évêque, vers 1713, à l'âge de 26 ans, de revoir le bréviaire du diocèse, il se mit immédiatement en rapport avec M. l'abbé Fenel, doyen de l'église métropolitaine de Sens et vicaire-général, qui s'occupait, au même moment, d'un travail analogue. M. Fenel, oncle de l'abbé Fenel, dont nous parlerons tout-à-l'heure, était beaucoup plus âgé que M. Lebeuf. Il l'accueillit avec une bienveillance vraiment paternelle et se plut à lui donner sur l'objet de ses recherches, tous les éclaircissements qu'il puisait dans ses propres études et dans sa longue expérience. La correspondance qu'ils eurent ensemble dura 14 ans, jusqu'à la mort du doyen Fenel, arrivée en février 1727, bien que la Biographie universelle la place vers 1720. Elle ne fut pas seulement relative à la liturgie; ils y traitèrent souvent des intérêts ecclésiastiques de la province, et surtout d'histoire et d'archéologie. L'étude de l'antiquité était alors en grand honneur. Le mouvement archéologique que nous remarquons en France, depuis un certain nombre d'années, n'est point particulier à notre temps : nous avons simplement repris les études de nos pères, interrompues par les révolutions. C'est ainsi que les médailles n'étaient pas moins recherchées alors qu'aujourd'hui. Le doyen du chapitre de Sens les aimait beaucoup et en faisait collection : l'abbé Lebeuf l'y aidait de son mieux, et lui en envoyait de temps en temps d'assez précieuses. Mais le nombre des amateurs était si grand, qu'il ne lui était pas toujours facile

d'en trouver autant qu'il aurait voulu. Il s'en plaint ainsi dans une lettre du 11 mars 1725, où il raconte à M. Fenel un voyage qu'il avait entrepris, pour une autre cause, à Donzy et à Nevers.

«.... J'ay voulu médailliser partout où j'ay passé, mais bien inutilement. Il n'y a à Donzy qu'un seul chaudronnier qui n'avait rien : à la Charité-sur-Loire, le subdélégué y donne la chasse tant chez les deux orfèvres que chez les chaudronniers. A Nevers c'est bien pis : le lieutenant-général nommé M. Rapine, s'est fait un médailler depuis trois ans, et tous les orfèvres et chaudronniers luy ont porté tout *sperantes favorem*. J'en ai trouvé qui en avaient encore ; mais ils ont voulu se dédommager sur moy du gratis qu'ils avaient exercé envers leur magistrat. C'est pourquoy *néant*. Ils me les voulaient vendre 3 fr. l'une par dedans l'autre, je n'en ai pu trouver qu'une, qu'un orfèvre moins attaché m'a lachée pour un prix peu exorbitant. Je vous l'envoie par cette lettre. J'ay vu le médailler de M. Rapine. Il y a bien du bon autant que je puis m'y connaître, mais il y a bien du Padouan : j'étais averti qu'il ne fallait pas le lui dire. Je sortis de chez luy fort content de luy d'autant que je luy avais fort applaudi. »

M. le doyen Fenel avait un frère, avocat distingué à Paris. Le fils de ce frère, Pascal Fenel, né en 1695, était un peu plus jeune que M. Lebeuf ; mais cette différence d'âge, sept à huit ans, n'était pas assez sensible pour qu'il ne s'établît pas entre eux des relations plus affectueuses encore, plus fraternelles que celles qui existaient de M. Lebeuf à M. Fenel, l'oncle. Ces relations commencèrent à la mort de ce dernier. Pascal Fenel était dès lors chanoine du Chapitre de Sens, et la première lettre que M. Lebeuf paraît lui avoir écrite est son compliment de condoléance, à la date du 18 février 1727, sur la mort de son oncle.

MONSIEUR,

Quoique le décès de Monsieur le doyen votre oncle nous ait été mandé fort tard, nous l'avons toujours appris, mes amis et moi, plus tôt que nous n'eussions voulu. Etant donc certain que Dieu



en a disposé, je viens vous marquer en mon particulier la part que je prends à votre douleur, d'avoir perdu un si bon parent et un homme qui a fait tant d'honneur à votre nom. Il est vrai que je perds aussi un véritable ami ; et j'y suis sensible plus que je ne puis l'exprimer ; mais je ne le suis pas moins à la perte publique de la ville de Sens, sa patrie et la votre particulière. Le premier jour vaquant qui s'est trouvé depuis que la nouvelle m'a été confirmée, j'ai célébré le saint sacrifice pour le repos de son âme, et je ne manquerai pas de le faire par la suite en même temps que pour feu M. de la Chauvinière qui décéda aussi dans la même saison en 1724. Je vous prie de vouloir bien m'honorer toujours d'une petite place dans votre souvenir et de me croire avec une vénération singulière,

Monsieur

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,  
LEBEUF.

A Auxerre, ce 18 février 1727.

Quelques jours après, il le pria de lui envoyer une notice biographique sur le défunt, notice qu'il se proposait de faire insérer dans les mémoires de littérature publiés par le P. Desmolets, Le 15 juin suivant, il lui écrivait de nouveau pour lui rappeler cette demande :

MONSIEUR,

Comme je suis un de ceux qui quand ils aiment une personne, l'aiment bien, et non pour l'intérêt, je crois vous en donner une marque à l'égard de feu monsieur votre oncle, en vous demandant encore une fois une petite notice qu'on puisse mettre dans les nouvelles littéraires qui, comme vous savez, s'impriment dans les Mémoires de littérature. L'auteur de ces Mémoires est tout disposé à mettre ce que je lui ferai tenir. Je ne lui ferai pas remarquer que monsieur votre oncle était ami du P. Lelong, oratorien, son prédécesseur à Saint-Honoré ; lui-même l'a fait remarquer dans la vie de ce Père imprimée à la suite de sa grande bibliothèque sacrée. Mais je pourrai l'exhorter à faire remarquer cet endroit à ses lecteurs, aussi bien que l'endroit du premier voyage littéraire du Père Martenne où le bénédictin parle avantageusement du défunt.

Si vous connaissez quelque autre livre où il soit mention de lui, indiquez-moi le je vous prie. Je ne tiens rien de monsieur votre oncle, que les lettres qu'il a bien voulu m'écrire. Mais il était digne de l'estime des savants par son application continuelle, et quoiqu'il ait paru ne pas toujours assez connaître le mérite où il y en avait, son exemple encourageait à l'étude ceux qui y ont de l'aptitude.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LEBEUF.

Ce 15 juin 1727.

Pascal Fenel se montra sensible à ces prévenances de l'abbé Lebeuf, et bientôt commença entre eux une correspondance qui ne devait finir qu'avec la vie. Ils se communiquaient leurs recherches et leurs trouvailles. Le premier a publié l'histoire d'Auxerre, que les héritiers de ses travaux et de son zèle pour la science reproduisent aujourd'hui. Le second, au milieu d'autres études commencées dès son jeune âge, avait entrepris de rassembler les matériaux d'une histoire de Sens, dont il voulait faire un monument digne de lui. Quand, dans ses recherches, l'un d'eux rencontrait quelque document qui pouvait être utile à l'autre, il s'empressait de le lui signaler. Il lui faisait part de ses observations, il appelait ses réflexions critiques. Travailleurs infatigables tous deux, l'un, l'abbé Lebeuf, était patient, modeste, persévérant; l'autre, l'abbé Fenel, était plus aventureux, se plaisant dans les hypothèses hardies, les abandonnant d'ailleurs, quand son ami, d'un seul mot, les lui démontrait fausses, avec la même facilité et la même bonne foi qui les lui avaient fait admettre. Toute la suite de leur correspondance, qui dura vingt-cinq ans, montre des hommes préoccupés uniquement de deux choses, de remplir d'abord les devoirs de leur charge, ensuite d'approfondir

les sujets variés de leurs études. S'ils désirent, en traitant les questions mises au concours par les académies, remporter des prix, s'ils aspirent à faire eux-mêmes partie des corps savants qui décernent les couronnes, c'est pour continuer plus aisément et plus librement les études qu'ils ont entreprises et veulent mener à fin. Aussi le premier qui parvient au titre, tant envié par tous deux, de membre de l'Académie des Belles-Lettres, se prend-il à servir son ami, l'on pourrait dire son frère, pour qu'il y parvienne à son tour, avec la même ardeur qu'il met à le seconder dans ses travaux scientifiques. En servant d'ailleurs son ami, c'est toujours la science qu'il sert.

Le plan de campagne à suivre était bien simple. L'abbé Lebeuf était entré à l'Académie des Belles-Lettres en 1740, après avoir été, à la suite de brillants concours, couronné deux fois par cette Académie et cinq fois par l'académie de Soissons. Il fallait imiter M. Lebeuf, se faire remarquer comme lui dans les concours, et se désigner ainsi d'avance, par ses victoires, aux suffrages de ses futurs collègues. Déjà M. Fenel venait d'obtenir, à l'Académie des sciences, un prix pour un mémoire sur la meilleure construction du cabestan appliqué aux usages de la marine. Il fit marcher de front la science et l'histoire, et, de 1742 à 1743, il rédigea à la fois trois mémoires sur trois sujets différents : le premier, sur la boussole d'inclinaison, sujet proposé par l'Académie des sciences ; le second, sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe-le-Bel jusqu'à celle de Charles V, question mise au concours pour l'année 1743, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; enfin, le troisième, sur la conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis I<sup>er</sup>, question mise au concours par l'Académie de Soissons.

Ayant eu occasion dans ce dernier travail de combattre

quelques opinions de M. du Bos, et s'étant même trouvé en dissentiment avec M. Lebeuf, qui, comme toujours, lui faisait part de ses réflexions, il le mande à ce dernier en ces termes, le 24 février 1743 :

.... Dans la discussion, j'ay rencontré bien des fois l'abbé du Bos en mon chemin, que j'ay été forcé de relever de sentinelle.

.... J'ay confirmé en quelques endroits vos conjectures, monsieur, mais je n'ay pas pu m'empêcher quelquefois de m'en écarter avec respect, je vous en fais le juge.

A quoi l'abbé Lebeuf fait, le 6 mars, cette réponse qui le peint tout entier :

« Je ne me fâcherai jamais que vous vous écartiez de mes sentiments. Vous avez sans doute raison de le faire, et puisque je me réforme bien moy-même, pourquoi ne me réformeriez-vous pas? Si le grand du Bos a pu se tromper, pourquoi un petit bœuf ne s'égarerait-il pas quelquefois? Je n'ay pas le privilège que je ne reconnais point dans les autres. »

M. Fenel obtint le prix à Paris et à Soissons. Voici dans quels termes M. Lebeuf lui annonce qu'il a réussi :

Enfin, Monsieur, votre sort est décidé. *Funes ceciderunt tibi in præclaris*. Le prix vous a été adjugé vendredy dernier par les cinq députés unanimement. Je l'ai sçu des premiers. Je n'ai pas voulu le dire à Monsieur votre oncle avant que de vous l'avoir mandé. Les commissaires députés feront leur rapport mardy prochain à l'Académie laquelle ne peut pas les récuser, car ils ont dressé leur procès-verbal sur le dos de votre pièce, et l'ont dûment signé. Vos concurrents seront un peu fâchez : mais n'importe, je vous écris pour vous témoigner ma joye de cette heureuse rencontre. J'ai oui l'un des commissaires séculiers qui disait que c'était dommage que ce ne fût pas une personne résidente à Paris qui eut aussi bien rempli le dessein, parce qu'elle ne tarderait pas d'être aggrégée à la société, et qu'il faut que l'écrivain d'une telle pièce soit un homme universel. M. Freret en a été charmé. M. de Boze disait : J'aime fort le choix qu'il a fait de la division des sciences sur le plan de l'auteur du songe du Vergier : cela se trouve en sa place.

Disposez-vous donc, Monsieur, à partir pour Paris le jeudi soir d'après Pâques, afin qu'on puisse avoir l'honneur de vous connaître et que vous receviez tous les applaudissements que vous méritez.....

LEBEUF.

Ce dimanche 17 mars 1743.

Et le 21 mars :

Je reviens à la charge, Monsieur, pour vous faire part de ce qui s'est passé hier.

A l'ouverture de la séance, M. Freret a déclaré que les commissaires avaient jugé unanimement que la pièce cottée *telle* et dont la sentence est *telle* a remporté le prix et l'a laissée sur le bureau où chacun a pu aller voir votre écriture. M. Duclos s'est aussitôt écrié qu'il vous connaissait et qu'il en était bien aise; M. le comte de Caylus chez qui il est fort souvent a dit la même chose; M. Sallier a dit qu'il savait que vous aviez été très uni à M. Sevin et que vous travailliez à l'histoire de Sens. En un mot tous ont paru fort contents. Les autres pièces n'approchent pas de la vôtre. M. Falconet qui l'avait vue sans être commissaire a jugé qu'elle était de main de maître. Je pense que M<sup>r</sup> votre Archevêque le saura bientôt. Quelques uns ont regretté que vous demeurassiez si loin. Vous jugerez par la lettre d'avis que doit vous écrire M. Freret, que tout le monde est plein de bonne volonté pour vous, sans vous connaître que par votre ouvrage. Au reste vous êtes assez prudent pour ne pas faire connaître par la réponse que vous lui ferez que quelqu'un vous a écrit avant lui; c'est un personnage souvent scabreux.

... M. l'abbé Bignon est enfin décédé.

Les commissaires susdits étoient l'ancien secrétaire, le nouveau, alors sous-directeur, l'ancien directeur dit l'abbé Gédoin, qui a manqué à mourir, M. Secousse et un autre que vous connaissez. Vous sentez à merveille que quelqu'affaire que vous ayez pour votre compagnie, il faut tout quitter pour venir dans le temps marqué. Je vous dirai alors plusieurs choses qui ne peuvent s'écrire.

LEBEUF.

Ce mercredi.

Vous ferez bien de ne pas faire voir cecy à personne. Je vous écris en ami sincère.

Docile à cet avis, M. Fenel se rendit à Paris dans le cours de l'été 1743. Il fut mis, par M. Lebeuf, en rapport avec plusieurs membres de l'Académie et en particulier avec M. Fréret, alors secrétaire perpétuel, membre très influent, qui lui parla de la possibilité de l'avoir un jour pour collègue et lui montra les dispositions les plus favorables.

Jusques-là tout allait bien. Mais après cette première campagne si glorieusement terminée, il fallait en ouvrir une seconde, concourir en 1743 comme on l'avait fait en 1742, et par de nouvelles et éclatantes victoires, confirmer les bonnes dispositions de M. Fréret et de ses collègues et emporter de haute lutte un des premiers sièges qui viendraient à vaquer à l'Académie.

M. Fenel s'y disposait, quand un obstacle inattendu se présenta. Il avait entrepris depuis longtemps de faire l'histoire de Sens, et Monseigneur Languet, alors archevêque, désireux de le voir mener à bien ce travail, lui avait facilité les moyens de passer quelque temps à Paris où il hantait les bibliothèques et feuilletait les manuscrits. Or, Monseigneur Languet trouvait que le travail n'avancait pas vite et se plaignait que les concours faisaient tort à l'œuvre qui devait être, selon lui, l'objet principal des veilles du chanoine de Sens. M. Fenel prie M. Lebeuf de s'interposer afin que le prélat lui laisse le temps, cette chose aussi précieuse pour les écrivains que pour les débiteurs.

Monseigneur l'Archevêque, écrit-il à la date du 30 mars 1743, compte que je feray du séjour à Paris et que j'y feray des recherches pour l'histoire de Sens. Il faut icy vous apprendre, Monsieur, qu'il a contribué de son crédit pour me faire élire, depuis huit jours, à une assez bonne chapelle qui était à la nomination élective de ce chapitre-cy, et qu'ainsi je lui dois un retour de reconnaissance et de gratitude, et quand il me demande de travailler à cette histoire, il ne me demande rien que de raisonnable : mais

aussy il semble qu'il accompagne cela de certains sentiments qui ne s'accordent nullement avec la perfection de cette histoire. Je m'explique. Il veut bien que je fasse des recherches pour la perfection de cette histoire, mais il craint que je *n'emploie tellement le tems à chercher qu'il n'en reste plus pour faire le corps de l'ouvrage*; il veut donc que je *vienne à travailler au fonds de mon histoire, sur mes recherches déjà si curieuses* (ce qui est souligné est le texte de ses propres paroles); il dit encore qu'il *a peur que le succès* que je viens d'avoir, *ne m'affrïole à ces gloires très passagères et très-peu solides* qu'il traite de *trays amusements* en comparaison de la noble entreprise de l'histoire de Sens. Je ne puis être absolument de ce dernier avis. Quand au reste si je ne fais pas encore beaucoup de nouvelles recherches, je ne puis faire qu'un ouvrage sec et décharné qui sera misérable. La vérité est que la petite pension que le clergé de Sens me donne pour être à Paris leur pèse sur les bras, mais je n'y ay encore été en tout que cinq mois en deux ans, et ce que j'ay déjà fait à Sens ne leur a pas coûté un seul double. Pour moy je suis résolu à ne laisser sortir rien de mon cabinet qui soit estropié et imparfait, cela me déshonorerait à jamais. Je sais d'ailleurs qu'il y a plus de 25 ans que vous amassez des matériaux pour l'histoire d'Auxerre, monsieur, et cependant vous aviez à l'égard des commencements de cette histoire des secours que nous n'avons point icy. Je vous demande donc une grâce, monsieur, c'est de vouloir bien voir le prélat avant son départ (qui sera je crois, vendredy ou samedy,) il est inévitable que la conversation tombera sur moy et sur l'histoire de Sens; là vous pouvez luy faire voir au doit et à l'œil, et par votre exemple et par la nature du travail, que ces sortes d'entreprises demandent des recherches prodigieuses, et plusieurs années de travail; que de la manière dont me voilà annoncé dans le public, il ne me convient pas de donner un ouvrage croqué et imparfait et qu'il faut me donner tout le temps et tous les secours dont j'ay besoin, sinon qu'il vaut mieux renoncer à l'entreprise, parceque (comme dit le proverbe) il vaut mieux se tirer de la rive que du fonds; qu'il est donc plus à propos de laisser tout là que de faire l'ouvrage imparfaitement; et que pour moy je ne demeureray pas pour cela ny oisif ni inutile, puisqu'il est déclaré que je suis capable de travailler utilement pour moi-même et honorablement pour ma

réputation, et que mon pis aller est de travailler aux prix.

Voilà ce que je vous prie, Monsieur, de lui bien inculquer en tout respect et honneur.....

Tout ce que dit là M. Fenel est parfaitement raisonné. Cependant, il faut reconnaître que l'Archevêque de Sens n'avait pas tort. Suivant les prévisions de ce prélat, l'abbé Fenel employa si bien son temps à chercher qu'il ne lui en resta pas pour faire le corps de l'ouvrage. Dix ans après l'époque où il écrivait la lettre que je viens de vous lire, il cherchait encore, et la mort le surprit avant qu'il eût achevé l'histoire de Sens, entouré d'une quantité énorme de matériaux, presque tous dispersés depuis, et présentant d'ailleurs un chaos auquel lui seul aurait pu donner la forme, l'ordre et la vie.

M. Lebeuf tenta inutilement de parler à Monseigneur Languet. Toutefois, il paraît que l'obstacle fut levé. On fit sans doute entendre au prélat que si M. Fenel devenait une fois membre de l'Académie, il lui serait infiniment plus facile de travailler en toute liberté à la *noble entreprise* de l'histoire de Sens. Il fut laissé libre, et pût concourir pour deux prix, qui devaient être donnés, l'un à Paris, à l'auteur du meilleur mémoire sur les Sacerdotes attachés, dans la Grèce, à certaines familles; l'autre à Soissons, à l'auteur du meilleur travail sur l'histoire et la géographie ancienne du pays de Soissons.

Comme à l'ordinaire, il raconte ses travaux presque jour par jour à son ami, lui demande ses conseils, et quand les dissertations sont envoyées, s'informe souvent du sort de celle qui est soumise à l'Académie des inscriptions. L'abbé Lebeuf donne des avis, envoie la liste des commissaires, essaie de les faire parler, a recours à toutes sortes de ruses pour en venir à bout et entretient l'espoir de l'abbé Fenel. Enfin, en mars 1744, le moment arrive où les deux prix



vont être donnés. Précisément à la même époque, deux places vont vaquer à l'Académie. Si l'abbé Fenel a les deux prix, nul doute qu'il ne soit nommé d'emblée.

Voici ce que lui mande l'abbé Lebœuf le 11 mars 1744 :

Ce mercredi 11 mars 1744.

MONSIEUR,

Celle-cy n'est que pour vous donner avis d'une chose qui peut vous faire plaisir. M. de Sainte-Palaye qui s'intéresse aussi bien que moy à ce qui vous regarde, me dit hier après notre assemblée, que M. Mahudel voulait se retirer et demander sa *votérance*, et qu'il y en aurait un autre qui le suivrait de près. Ainsi comme voilà deux places qui seront bientôt vacantes, il m'a dit que vous feriez très bien d'arranger tellement vos affaires pour votre résidence à Paris de laquelle vous lui avez touché quelque chose, que vous puissiez être élu pour la seconde. J'infère de là qu'on a quelqu'un en vue pour la première. Serait-ce M. Gibert? *Deus scit*. Ou serait-ce un abbé Bellet, amy de M. Melot, lequel se mêle d'ancienne géographie? Il a déjà été sur les rangs et a sollicité. Tant y a qu'au pis aller la troisième place ne vous fuirait pas. Il peut en vaquer par mort aussi bien qu'autrement.....

Si vous avez encore les deux prix la présente année, cela ébranlera fort nos Messieurs en votre faveur. Tâchez donc d'avoir la commission, employ ou dignité dont vous m'avez parlé.

Comme on dit hier tout haut que les commissaires s'assembleraient vendredy pour décider sur le prix, M. M. mon voisin que quelqu'un pressa de dire s'il y avait concours, sçavoir si le tout se réduisoit à une bonne pièce, ou s'il y en aurait deux en concurrence, donna des marques qu'il n'était pleinement satisfait d'aucune. Je ne croy pourtant pas que cela doive faire conclure que le prix reste en surséance. Car s'il y a quelque chose qui puisse n'avoir pas été de son goût, ce serait *peut-être* qu'il n'y aurait pas dans votre ouvrage, tout l'ordre qu'il souhaiterait. Je dis *peut-être* car il n'a rien déclaré. Et je n'en raisonne que sur ce que je crains que votre maladie n'ait influé à ce défaut d'ordre ou de précision, ainsi que vous l'avez appréhendé vous-même.

Je présume qu'y ayant quelques marques qui auront fait connaître à M. Freret que la grande dissert. est de vous, il ne sera pas

porté à vous priver du fruit d'un si long travail. Peut-être vous donnera-t-on avis de ce qu'il faudra réformer avant que de le rendre publique.

..... Quand je relis votre dernière lettre où vous me qualifiez de très honoré maître, je souris de l'application que vous voulez bien me faire de titres qui ne me conviennent pas. Il faudroit avoir votre étendue de génie et de connaissances pour avoir fait un écolier de votre mérite.

.... J'ai l'honneur d'être avec les sentiments d'estime respectueuse et d'attachement qui vous sont légitimement dus,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LEBEUF.

L'abbé Fenel attendait avec anxiété le résultat de l'examen des commissaires quand lui arriva la lettre suivante, tracée à la hâte, sans signature, mais d'une main dont l'écriture lui était bien familière.

18 mars 1744.

MONSIEUR,

Je me doute qu'il est arrivé à votre égard ce qui arriva il y a quelques années à l'égard de M. l'abbé Lebeuf qui n'eut pas le prix la seconde fois qu'il écrivit, parce qu'apparemment on fut bien aise qu'un autre dont on connaissait l'écriture eut part au gâteau. Il se répand dans le public que c'est un nommé M. Martin, laïque peu connu, à qui il a été adjugé. On dit cependant que sa pièce est assez peu étendue. S'il la fait imprimer, ce que je ne crois pas, vous aurez le temps de la comparer avec la vôtre. Souvenez-vous qu'il fut dit dans le public que l'on avait eu une complaisance pour M. Lancelot qui était bien aise que l'abbé Lebeuf fit place à l'abbé Goujet, car on connaissait les écritures de l'un et de l'autre. Mais lorsque les deux dissertations furent imprimées, on dit que la justice n'avait pas été rendue à l'abbé Lebeuf, que son ouvrage était plus rempli de recherches, et l'abbé des Fontaines fit observer les fautes dans la diss. du sieur Goujet

On dit que ce M. Martin que je ne connois pas a esté employé chez M. Dufort où était M. Bonamy l'un de vos juges: d'où il peut y avoir des augures à tirer. On ajoute qu'il avoit déjà écrit

sur les mêmes matières grecques et latines sans réussir, parce qu'il y a trois ou quatre ans on admit un concurrent quoique tard venu. On n'a pas voulu le décourager.

Celui, monsieur, dont je tiens ces faits est très instruit.

Il est des dissertations académiques comme des lotteries. Je souhaite que le lot vous soit plus heureux une autrefois, et qu'ayant deux flèches dans votre arc vous atteigniez efficacement de la seconde. Vous estes prié d'en donner des nouvelles aussitôt que cela sera. Et si cela arrive comme je le désire, vous ne feriez pas mal d'aller vous montrer dans le pays. Ou au moins rendez-vous à Paris de manière qu'il soit sçu de bonne heure que si l'une des lotteries vous a été fatale, l'autre vous dédommage. Peut-être que dans les visites que vous ferez ici on vous fera le même compliment qu'on faisait à M. Lebeuf, sçavoir qu'on lui avait soufflé le prix pour le faire tomber à un autre qui avait moins travaillé.

Au reste point de chagrin. Imitiez la tranquillité dont fut M. Lebeuf les deux fois que ce malheur lui arriva.

Escript le jour de l'aveugle né à midy sonnante.

L'abbé Lebeuf, en citant ainsi ses propres mésaventures, s'y prenait assurément de la manière la plus propre à consoler son ami. Néanmoins, le coup fut sensible :

Sens, 25 mars 1744.

Vous me venés de donner tant de marques de la part que vous daignés prendre à ce qui m'intéresse, Monsieur, (outre toutes celles que vous m'en aviez donné ci-devant) que le moins que je puisse faire est de vous en témoigner ma très-expressse et très-vive et très-sincère reconnaissance, de toute l'étendue de mon âme. Je voudrais bien me revancher plus efficacement; je ne vous dissimulerai pas, Monsieur, qu'il est bien triste pour moi de voir perduës et totalement anéanties mes peines et mes recherches de plus de cinq mois, et cela par une petite intrigue dont il me semble que je ne devois pas être la victime. Après tout c'est à moi à me taire, car la présomption est ouvertement contre moi, et l'on ne présumera jamais que 5 commissaires, gents de mérite, d'age et d'expérience aient jugé contre leurs lumières, par complaisance pour l'un d'entre eux, et l'on dira peut-être avec vérité que c'étoit à moi à faire la pièce si bonne, à lui donner

tant d'ordre et de méthode, à en écarter toutes les opinions que je devais présumer être désapprouvées de ces messieurs, à la réduire à des bornes plus étroites, en un mot à la faire telle qu'elle eut enlevé leurs suffrages et leur approbation, *presque malgré eux*. Mais n'ayant pas eu le temps de donner toutes ces perfections, c'étoit à moi à me retirer et à ne pas entrer en lice. Vous concevès bien, mon très-cher monsieur, que ces sentiments (qui sont d'après le vrai) sont ceux d'un homme qui voudroit bien ne se plus engager dans un pareil travail, mais qui n'est pas sûr d'être assez sage et assez maître de soy même pour oser s'assurer qu'il suivra ce que lui inspire un juste dépit. Encore si ces messieurs avaient donné un prétexte honorable au rebut de ma pièce en disant qu'elle est rejetée du concours à cause de son extrême longueur, cela me consoleroit, mais me préférer monsieur Martin, que des gens qui le connaissent intimement m'ont assuré savoir moins de grec que moy (c'est-à-dire très-peu), cela est en vérité digne de pitié; je croy *Longuemarre* plus savant que lui en bonne conscience, et ce dernier doit enrager de cette préférence. La qualification de *lotterie* que vous donnés, Monsieur, à ces décisions, y met une idée de *hasard* qui bannit totalement et anéantit l'industrie; et l'exemple de ce qui vous est arrivé par la partialité injuste de Monsieur Lancelot, est capable de dégoûter du travail tout honnête homme; cependant je le répète, *c'est à moi à me taire*, et à ne faire éclater en nulle façon mes plaintes, car ce serait un sûr moyen de me faire des ennemis violents de tous les commissaires, dans le dessein où je suis de correspondre à la bonne volonté où sont plusieurs de vos Messieurs à mon égard.

..... Sur ce que vous me faites l'honneur de me dire de la qualité de *mon maître* que je vous ai donné, monsieur, oui monsieur, je ne m'en dédis pas et je continue à le dire, vous m'avez servi de guide et de modèle et je ne puis mieux vous qualifier, je me reconnais pour votre disciple très-obligé; si j'avais eu un pareil modèle à suivre sur le prix des Sacerdotes, je l'aurais eu malgré la cabale.....

FENEL.

Il restait à l'abbé Fenel l'espoir du prix de Soissons, la seconde loterie, comme disait M. Lebeuf. L'échec subi à

Paris se pouvait ainsi réparer. Mais le pauvre candidat n'était pas au bout de ses déceptions.

Paris, 4 avril 1744.

Vous me regarderez peut-être désormais *tanquam mali nuntii bajulum*. Quoiqu'il en soit, puisque les nouvelles de ce genre ne peuvent vous être mandées que par ceux qui vous aiment sincèrement et qui en sont aussi fâchés que vous, permettez que je vous dise qu'hier matin je trouvai par les rues M. de Longuemare en bel habit de velours rouge ciselé, lequel m'apprit qu'il avait reçu la veille la nouvelle qu'il avait remporté le prix de Soissons. Il m'offrit de me montrer la lettre d'avis. Elle porte qu'il a eu *un concurrent formidable*, et que c'est ce qui augmente sa gloire. Il se dispose donc d'aller à Soissons après les festes pour montrer son jeune minois. Je croy bien que les voix auront été partagées et qu'il a peut-être eu 9 voix contre 8, car je ne puis m'imaginer que M. de Beyne vous eût écrit si favorablement, s'il n'avait eu dessein lui et son frère et plusieurs autres de vous donner sa voix.

Je me souviens qu'il avait écrit à une personne tierce une lettre aussi pleine d'applaudissements, l'année que je ratai, et qu'il en survint une autre du pays qui me supplanta.

Au reste le sieur de Longuemare m'a avoué bonnement qu'il ne s'y attendoit guères, et qu'il avait compté davantage sur la dissertation des belles-lettres.

Il faut, Monsieur, tout prendre en patience : le *tacet* est encore le meilleur parti.....

Quelqu'un m'a dit qu'on nommerait peut-être les accessits cette année.....

M. Duclos m'a dit qu'il fera ce qu'il pourra pour vous faire avoir la deuxième place qui vacquera. J'ai appris que c'est M. Capéronnier, jeune abbé boiteux de la bibliothèque du roy, qui sera sur les rangs pour la première. On dit que son oncle, professeur grec au collège royal, quitte et luy cède sa chaire.

M. Longuemare se doute que le concurrent qu'il a eu n'est autre que vous ; je n'ay rien dit là dessus.....

Réponse de M. l'abbé Fenel, 4 avril 1744.

Je reçois toujours avec tout le plaisir imaginable tout ce qui vient de vous, et quoique les nouvelles soient fâcheuses, j'aime

encore mieux les recevoir de vous que d'un autre, puisque du moins vous les adoucissés par vos consolations et par vos réflexions solides et judicieuses. Il faut encore à ce coup-ci garder le *tacet*, mais qu'il me soit du moins permis desoulager ma douleur et de vous ouvrir mon cœur. C'est assurément une grande injustice qu'on me fait.....

Je n'ai jamais fait d'ouvrage si travaillé, et dont j'aie été si content moi-même, même en le relisant après deux mois de composition et de sang-froid ; et voilà que MM. de Soissons m'ôtent la palme, quoi qu'ils conviennent que je sois un *adversaire redoutable*, pour la donner à un Longuemare ; en vérité cela est pitoyable, et devrait me dégoûter entièrement de travailler pour eux si j'étais parfaitement raisonnable, mais je ne vous réponds pas que je le sois.

Mais parlons d'autre chose ; il semble, Monsieur, par les termes de votre lettre qu'il y a des *accessit* au prix des belles-lettres, et qu'il y en a plusieurs, et qu'on les veut nommer.

Voilà qui m'est nouveau ; il serait curieux de voir que l'on ne me donnât que le second *accessit*, mais je vous assure que je ne suis point du tout curieux d'être nommé après M. Martin, à moins que cela ne soit accompagné d'un correctif qui marque que ma pièce n'a été rebutée que parce qu'elle étoit trop longue, et partant hors des règles, et parce qu'une maladie avoit empêché l'auteur de mettre dans les articles un ordre et une méthode qui y eut été nécessaire, quoiqu'on soit content des recherches, etc. Et si l'on s'exprime autrement, je ne veux point du tout être nommé, et je vous prie très-instamment et très-expressément de le dire à M. Fréret. Je vois bien qu'il y a là quelque *retentum* que les commissaires ont fait et que vous n'avez pas osé me dire de peur de me chagriner, mais je vous demande en grâce de ne me rien celer du tout, le plus fort en est fait, et vous pouvez compter que je le recevrai bien ; je vous prie très-instamment de cela, Monsieur et très-cher ami, ce serait me désobliger que d'en agir autrement.

Il est bien près d'être complètement découragé. Mais l'abbé Lebeuf ne se décourage point.

Paris, 10 avril 1744.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER AMY,

Je suis ravi de voir que vous prenez comme il faut tout ce qui

est arrivé. J'ay été hier matin chez M. Freret, il venait de partir pour Versailles où il restera jusqu'à dimanche ou lundy. Je n'ay pu m'informer de rien ni luy exposer votre répugnance au sujet de.... Je vous conseille de lui écrire par la poste de dimanche, il recevra votre lettre le lundi soir, nous ne rentrons que mardi. Vous pourriez lui exposer avec douceur et une espèce de confiance la peine que vous avez ressentie de voir vos travaux frustrés, lui marquer le temps que vous avez mis, le nombre des recherches que vous aviez faites, insister sur ce que vous n'êtes passionné que pour l'étude, n'ayant de goût ni pour le jeu, ni pour les spectacles, ni pour la bonne chère, ni pour la promenade, que ce fut votre occupation assidue qui vous rendit malade de manière que vous ne pûtes perfectionner votre pièce, et la rendre du goût de tous les commissaires. Je ne dis tout cela que par soupçon; car je ne sais pas ce qu'ils ont dit, mais toujours parlez-lui avec douceur et soumission, car quoiqu'il soit fort h.... il n'aime pas ceux qui parlent avec hauteur.....

L'abbé Fenel suit immédiatement le conseil de M. Lebeuf; il écrit à M. Fréret. Nous n'avons pas sa lettre, mais voici la réponse de M. Fréret :

A Paris, le 13 avril 1744.

Je réponds sur le champ, monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; quoique je ne doive point rendre compte de ce qui s'est passé par rapport au choix de la pièce qui a remporté le prix, je sçay à qui je parle. Je vous avoueray que la préférence que l'on a faite n'a pas esté du goust de tous les commissaires. J'ay senti comme eux les désavantages que pouvait avoir la pièce *Avia Pieridum* comparée avec celle qui sera couronnée. Mais tous ces désavantages m'ont paru extrinsèques. Le défaut d'arrangement de la copie, les passages grecs écrits en caractères latins ou écrits sans accents, sa longueur qui ne venait que de l'abondance des recherches et le manque de liaisons ou de passages d'un article à l'autre, ne m'ont point empêché de sentir l'exactitude des recherches, l'attention à ne détailler que les matières qui n'avaient point encore été traitées, à se contenter d'indiquer les autres et à renvoyer aux critiques modernes qui en avaient parlé: j'ay remarqué un très grand nombre de vues nou-

velles qui sont tous jours très ingénieuses quoique peut estre il y en ait que je ne voudrois pas adopter. Quant au défaut de liaisons et au désordre apparent, il ne m'a pas empêché de reconnoître l'ordre et l'unité des idées et des principes et de dire que la seule lecture de l'ouvrage suffisoit pour mettre tout bon esprit en estat d'ajouter ce qu'on y auroit voulu de plus. L'ouvrage est long mais tout ce qui est long n'est pas allongé. Après ce détail qui doit demeurer entre nous et qui doit estre pour vous un témoignage de la justice que je vous rends, je dois vous rassurer sur la crainte de l'*accessit*. J'approuve votre façon de penser, elle seroit la mienne. Mais il n'en a pas esté question et comme le mérite de l'ouvrage encore plus que le lieu marqué sur l'adresse de la poste m'avoit fait connoître l'auteur, j'aurois empêché l'*accessit* s'il en avoit esté question. Il auroit pu faire honneur à un jeune homme commençant, pour vous il n'auroit pu rien avoir d'agréable.

Au reste, monsieur, tout cecy ne doit point déranger le projet que nous avons formé l'esté dernier. Mandez moy dans quelles dispositions vous estes, mais comptez que je ne vous commetray jamais et que je prendray toutes les mesures possibles pour n'exposer point un homme comme vous au péril d'une fausse démarche. J'aurois la même attention pour des personnes dont je ne ferois pas le même cas. Vous jugerez, monsieur, de mes sentiments par la confiance avec laquelle je vous parle et je croirois m'en écarter si je vous avertissois que cecy doit rester entre nous.

J'ay l'honneur d'être, monsieur, avec la plus sincère et la plus parfaite estime, V. t. h. et t. o. s. H. F. s. pp. de l'A.

Tout joyeux de cette réponse, M. Fenel en fait part à son ami dans les termes suivans :

19 avril 1744.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER AMI,

J'attendois de vos nouvelles jedy ou samedy pour savoir ce qui s'est passé mardy; mais sans doute que ce qui s'est dit est fort simple, et se réduit à dire que M. Martin a eu le prix et qu'il n'y a eu aucun *accessit*; ainsi c'est à moi à vous dire des nouvelles, car je vois bien que j'en sais plus que vous à présent.

J'ay donc écrit selon votre conseil, et cela a eu la meilleure issue que je pouvois espérer, puisque le monsieur en question a ré-



pendu sur le champ et aussitôt qu'il a eu reçu ma lettre. Il me défend si expressément en deux endroits de cette lettre de la communiquer, que je croirois manquer à la confiance qu'il a en moi, si je le faisois ; tout ce que je puis vous dire, mon très-cher maître, est que je suis très-content, et que j'ay lieu de l'être. Il finit par me demander si je suis toujours dans les mêmes dispositions, par rapport au projet que nous avions formé cet été, et auquel *l'événement qui vient d'arriver ne doit rien déranger*. Je lui ay répondu sur le champ, que non seulement il n'y avoit rien de changé dans mes dispositions, mais que depuis j'avois postulé une place qui doit fixer ma résidence à Paris, et dont on m'avait donné les plus fortes assurances, et qu'ainsi il pourroit travailler comme si cela étoit fait. Il me dit encore qu'en travaillant à cela il ne me compromettra pas. Voilà qui est en très-bon train, il faut à présent que mes amis veuillent bien aussi travailler de leur côté et c'est pour cela que je vous prie, monsieur, de parler en particulier à M. de la Curne et à M. Duclos ; ce dernier a en la personne de M. Caylus un ami intime, lequel peut beaucoup auprès de M. de Maurepas, et M. Duclos a dit à M<sup>me</sup> la comtesse de Bollingbrooke qu'il travailleroit à me faire avoir la seconde place qui vacquera.

Au reste, je serois infiniment curieux de savoir les raisons secrètes qui peuvent m'avoir fait rater le prix de Soissons, je soupçonne que ce sont trois choses : 1<sup>o</sup> un trait très vif contre l'abbé Dubos, que j'avois glissé en marge ; or à cause que cet homme étoit secrétaire de l'Académie française, ils le ménagent beaucoup, et l'on m'avoit fait ôter l'an passé un autre trait qui n'étoit pas à beaucoup près si vif ; 2<sup>o</sup> parce que à la question qu'on avoit formé sur la duché ancienne de Soissons, j'en avois ajouté une autre, pourquoy ce duché n'a duré qu'environ cinq ans, et qu'il a toujours été depuis *comté*, c'est-à-dire d'un rang inférieur ; 3<sup>o</sup> enfin parceque j'ay montré que le comté de Soissons a changé trois fois d'étendue, que d'abord il étoit égal au diocèse, et que l'évêque en étoit le vrai comte, qu'ensuite il fut égal au premier Archidiaconat, excepté Pierrefonds et Compiègne, et qu'enfin il fut subdivisé en quatre vicomtés et en la comté qui reste aujourd'huy, dont le comte est le premier *casatus* de l'évêque de Soissons. Je crains que ce discours n'ait choqué les officiers du comte de Soissons, dont sans doute ce pays là est tout rempli.....

M. Fenel parle dans cette lettre d'une place qui doit fixer sa résidence à Paris. On exigeait en effet que les candidats eussent à Paris une existence assurée. Ce n'était pas là, pour l'abbé Fenel, une des moindres difficultés à vaincre. Les places étaient, à ce qu'il paraît, encore très courues dans ce temps-là. L'esprit de dévouement et d'abnégation n'avait sans doute pas fait, sous ce rapport, les progrès que quelques personnes assurent avoir constatés de nos jours. Pour donner à M. Fenel un prétexte plausible de demeurer à Paris, on l'y avait chargé des affaires du Chapitre de la métropole de Sens. Mais outre que cette fonction lui prenait beaucoup de temps, elle ne lui offrait point une position assez stable ni assez tranquille. M. Martin, son rival heureux pour le dernier prix, avait eu par M. Turgot, étant fils d'un de ses anciens secrétaires ou hommes d'affaires, un emploi de 4,000 francs à l'Hôtel-de-ville de Paris, qui ne demandait qu'un jour de travail par semaine. Mais à Sens, on ne rencontrait pas de pareilles aubaines. L'abbé Lebeuf avait été accablé de félicitations pour une modeste pension de 1,200 fr. sur l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire dont il ne devait jouir cependant qu'après le décès de l'abbé Philbert. Si M. Fenel eut pu être pourvu d'un aussi beau bénéfice, avec jouissance immédiate, il fut demeuré sans inquiétude du présent et de l'avenir, quant à la vie matérielle.

L'abbé Lebeuf ne pouvait lui venir en aide sous ce rapport ; il lui rendit toutefois, indirectement, le même service en lui apprenant à réduire sa dépense au strict nécessaire.

..... Je dépense beaucoup à Paris, lui écrivait M. Fenel au mois d'avril 1744, un louis par mois pour la chambre, 20 sous par repas, sans le pain, le vin, les fruits que je mange abondamment; cela joint à la chandelle, blanchissage, ce qu'il faut donner aux domestiques, etc., tout cela va loin. N'y a-t-il point quelque

auberge moins chère, quelque moyen de moins dépenser, en vivant néanmoins honnêtement. Je suis en quelque façon nécessité d'être au quartier Saint-Honoré à cause la bibliothèque du Roy et de M. Falconet dont les livres me sont utiles, je suis un mauvais marcheur.

Autre question, combien valent année commune les jetons en assistant à tout sans manquer. Je vous demande là, Monsieur, un grand secret, je le say, mais il m'est nécessaire de le savoir pour prendre mes petits arrangements. Vous pouvez répondre à ce dernier article par quelques chiffres sans plus.

Excusez la liberté que je prends et tâchez de me satisfaire sur toutes mes questions le plus tôt que vous le pourrez, afin que je fasse mon plan là-dessus. Adieu, je vous embrasse et vous remercie de toute l'étendue de mon cœur, mon très cher et très véridable ami.

Je ne sais si M. Lebeuf fit une réponse au sujet des jetons : je n'en ai pas trouvé la trace, mais permettez-moi de vous citer ce qu'il dit sur la dépense ordinaire (Lettre tre du 19 avril 1744.) C'est un détail de mœurs qui a son prix.

..... Vous m'avez fort surpris, mon très-cher amy, en m'apprenant la dépense que vous avez faite à Paris. Quoi ? 24 fr. par mois pour votre chambre. Quoy ? 20 sols par repas non compris pain, vin et fruits. Oh ! c'est trop de moitié. Vous pouvez trouver chez un perruquier chambre garnie à 12 francs par mois, et ensuite vous faire apporter de l'auberge une portion de 8 sols ; elle sera encore assez raisonnable. Vous aurez soupe et une petite entrée avec le bouilly pour vos 8 sols. Du vin une bouteille à 8 sols la pinte ou 5 demi septiers vous formeront 10 sols. Pour le pain c'est une bagatelle. Jamais votre canonicat ni vos chapelles ne suffiroient à vous alimenter si vous étiez icy habituellement sur le pied précédent.»

Tel était, à ce qu'il paraît, l'ordinaire de l'abbé Lebeuf, chanoine et académicien. Je ne suis pas étonné qu'avec une vie aussi réglée, il ait trouvé moyen, malgré ses modestes revenus, de laisser différents legs à la ville d'Auxerre,

et de consacrer 10,000 livres à la fondation d'un lit dans l'hôpital des Incurables de Paris. A la différence de beaucoup d'entre ses confrères du siècle dernier et de la plupart des économistes de ce temps-ci qui poussent à la production et à la consommation illimitées sans s'apercevoir qu'elles engendrent un travail illimité et une misère toujours croissante, il était de la vieille école chrétienne, sobre et tempérante, qui sait modérer ses désirs et diminuer ses besoins, afin que la somme du labeur nécessaire à la production s'amointrisse en même temps que s'augmente cependant la part destinée au pauvre dans le produit de ce labeur.

La santé de M. Fenel, altérée depuis longtemps par les veilles et par de continuels travaux de cabinet, l'obligeait à de grands ménagements. Cependant, les habitudes de M. Lebeuf étaient les siennes et celles de sa famille. On pourrait invoquer sur ce point le témoignage d'un bon chanoine de Flandres, qui, dans une lettre en date à Tournay, du 7 Septembre 1730, fait allusion au rigorisme un peu janséniste de la famille Fenel, et déclare que, quant à lui, il désire beaucoup avoir un prétexte de se débarrasser du Bréviaire Romain qu'il trouve trop long et changer la bière de son pays contre le vin à deux sous le pot qui rend, dit-il, les Bourguignons déliés.

M. Lebeuf ne tarda pas à trouver pour M. Fenel, dans une rue peu passagère, la rue Saint-Jean-Saint-Denys, une modeste chambre garnie, une seule, un peu obscure, mais paisible, à quinze francs par mois. L'archevêque de Sens lui promettait en même temps un titre, avec appointements, qui devait vaquer avant peu, celui de conseiller à la Chambre des Décimes pour le diocèse de Sens ; en sorte qu'il pouvait attendre avec plus de tranquillité d'esprit que la lettre écrite avec tant de soin à M. Fréret, par le conseil de

**M. Lebeuf, portât ses fruits, ainsi que les démarches qu'il avait prié M. Lebeuf de faire auprès de MM. de Sainte-Palaye, Duclos, Caylus, etc.**

Son attente ne fut pas longue. Il recevait, le 21 avril, deux lettres, l'une de M. Fréret, en date du 17, l'autre de M. Caylus, en date du 20. Les voici :

N'ayant l'honneur de vous connoître que de réputation, Monsieur, vous serés peut être étonné de cette lettre, mais l'intérêt de l'académie des belles lettres m'oblige a vous prier de me mander confidemment si vous etes dans la resolution de vous etablir a Paris. En ce cas, monsieur, je ne negligerois rien de tout ce que je croirois necessaire pour devenir camarade d'un homme auquel on rend autant de justice qu'a vous. Au reste n'étant aucunement en charge cette lettre ne doit etre que de vous a moi, et je n'ai besoin que de scâvoir vos intentions pour me conduire en conformité. J'ai l'honneur d'etre, Monsieur, votre tres humble et tres obeissant serviteur,

CAYLUS.

A Paris ce 20 avril 1744.

Monsieur je désirois trop de vous trouver dans les dispositions ou vous estes pour avoir douté un moment que vous ne fissiez ce qui dependoit de vous pour nous mettre de faire une acquisition que nous desirons; et ce n'est point un compliment, ce n'est pas même l'expression d'un sentiment particulier, c'est celle d'un sentiment qui m'est commun avec plusieurs autres qui s'en sont expliquez avec moi sans estre sollicitoz.

Nous allons avoir une place vacante, mais elle est ce semble destinée à un très bon sujet que nous desirons depuis quelque temps. Mais je compte que cet esté nous en aurons encore une qui, après une première promotion, laissera une place d'associé vacante. Nous comptons dez à présent vous procurer sans que vous vous en mesliez un assez grand nombre de voix pour que vous soyez nommé en second, ce qui fera une désignation assurée pour la prochaine eslection. Je vous dis, monsieur, les secrets de famille parce que je compte que vous en serez bientôt.

Si vous avez eu occasion de prendre quelque connaissance du prix des bleds au moins depuis 1500 et de plus haut s'il se peut

jusqu'à présent, vous me ferez très grand plaisir. Nous raisonnerons un jour ensemble sur l'usage que l'on peut faire de ces notions.

Je scay tout ce que je dois rabatre des choses obligeantes que vous me dites ; mais j'aime trop à croire que je puis avoir mérité votre estime et votre approbation pour ne pas me persuader qu'en dépouillant les termes de vostre lettre de toutes les exagérations d'une politesse excessive, il restera encore quelque chose de vray. L'approbation et l'estime des honnestes gens sont un prix bien capable de payer la peine que lon a prise à estudier et à travailler ; si on est assez heureux pour y adjouter les sentiments d'amitié ou du moins de bienveillance de ceux desquels on est connu un peu plus particulièrement, les souhaits de tout homme raisonnable doivent estre comblés. Je n'ay jamais connu cette fausse humilité qui n'est qu'un orgueil grossièrement déguisé. Je fais consister la modestie à ne se mettre ni au dessous ni au dessus du rang où l'on est, à sentir avec joye le mérite des autres, à croire que le peu que l'on peut valoir n'est point détruit ny même diminué par le valoir des autres et à penser que d'une certaine façon et au moyen des compensations tous les gens d'esprits sont à peu près égaux entre eux. Ce qu'ils perdent d'un côté ils le regagnent d'un autre. On peut pardonner aux femmes, à cause de leur éducation frivole, ce sentiment jaloux qui leur fait vouloir occuper, non seulement la première place, mais encore la place unique dans l'opinion des hommes. Pourquoi faut-il que des hommes d'esprit ayent si communément la même faiblesse. Nos corps sont à l'aise dans le monde des corps, pourquoi faut-il que ce ne soit pas la même chose dans le monde des esprits. Adieu, monsieur, je suis avec l'estime la plus sincere et le plus parfait attachement, v. t. h. et t. o. s.

FRERET.

Ce samedi 17 avril.

Tout se passa comme M. Fréret, qui connaissait parfaitement les secrets de famille qu'il explique si bien, l'avait indiqué. Voici comment M. Lebeuf, à la date du 29 avril, rend compte de l'élection :

29 avril 1744.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER AMI,

Hier fut faite l'élection de M. l'abbé Bellet ou Bellay, à la place

vacante par la démission de M. Mahudel. Le président déclara au retour du scrutin qu'il avait eu la pluralité des premières voix, et que M. l'abbé Fenel avait eu ensuite la pluralité. Voilà votre affaire en bon train. On se doute que vous avez eu pour rival M. Gibert, car il avait sollicité et fait des visites. Mais il y a grande apparence que Monsieur le secrétaire ne sera pas pour lui, ni par conséquent M. Bonami son fidèle; vous saurez que Gibert a écrit contre lui, il y a deux ans. M. Duclos s'était aussi remué pour vous. Comme nous étions 31, il faut que vous ayez eu au moins 16 voix, car on ne doute pas que M. Gibert n'en ait eu aussi un grand nombre, parceque plusieurs voudraient déjà le voir icy pour tenir en respect M. Fréret qui quelquefois . . . . . On ajoute à cela qu'il a été secrétaire sous M. le chancelier ou sous son proche parent et que M. de Maurepas, en présence de plusieurs personnes du nombre desquels était M. Fréret, à l'occasion des sujets dont on parlait, dit une fois : mais vous avez un *M. Gibert dont on m'a parlé*. Sur tout cela, prenez vos mesures. J'entendais quelques mécontents de ce que vous n'aviez pas paru solliciter. J'ai répondu que votre absence en était cause, mais que vous alliez quitter Sens. Après la déclaration de la pluralité, un quelqu'un a encore dit tout haut : Mais ce Monsieur Fenel ne demeure pas à Paris. M. Duclos a répondu aussi haut, que vous alliez y venir demeurer exprès pour cela. On n'a rien dit davantage. J'ai ouï entre les feuilles des arbres quelqu'un dire : Mais ce Monsieur Fenel est encore un historien : on nous va farcir d'historiens. A quoi M. Bonami a répondu du même ton fort bas (que j'ai ouï cependant) : M. Fenel sait autre chose que de l'histoire de France. C'est tout ce qu'il a voulu dire et qu'il a pu dire, ayant été commissaire pour les dissertations et parlant à un autre qui ne l'a pas été et qui n'est foncé que dans le grec et dans la mythologie. Voilà, mon très-cher ami, le point où en sont les choses. Je ne fais aucun doute que si vous ne vous montrez pas avant quelques mois, M. Gibert ne soit reçu avant vous. Mais si vous venez, si vous avez votre établissement sûr, vous êtes en voie d'être préféré.

M. Fenel s'empresse de répondre le 30 avril :

30 avril 1744.

MONSIEUR ET TRÈS-CHER AMI,

Comme la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 19 du courant, s'est croisée avec celle dont vous m'avez honoré le même jour, j'ai attendu votre réponse où devait être la réception de la copie du procès verbal de Saint-Fort, monsieur et cher ami, c'est ce qui a fait que je n'ay pas pu vous mander les véritables causes secrettes de ce que vous avez vû arriver mardy, et dont vous avez été peut-être surpris, autant que je suis sûr que vous en avez été réjoui, par la part sincère que vous m'avez donné depuis si longtemps dans votre chère et précieuse amitié. Il faut donc que vous sachiez que le mardi précédent 21 avril j'avais reçu une lettre de M. le comte de Caylus, ami intime de M. de Maurepas, quoyque je n'aye jamais eu l'honneur de le voir, mais par la seule suite de l'amitié de M. Duclos, et par la forte recommandation de Madame la marquise de Bollingbrooke, mère de Madame l'abbesse de Saint-Antoine de cette ville, avec qui j'ay eu l'honneur de faire connaissance, et qui m'a témoigné quelque estime. Ce Monsieur donc me demandoit si j'avois dessein de venir résider à Paris, et qu'en ce cas il travailleroit pour moy, et vous vous doutés bien ce que je luy ay répondu, et il ne faut pas douter un moment qu'il ne m'ait recommandé à M. de Maurepas. D'un autre côté j'ay reçu le même jour une lettre de M. Freret qui me donne pareillement des assurances de sa bonne volonté et de celle de ses amis. Si vous joignés à cela le zèle de M. l'abbé Lebeuf et celui de M. de Sainte Palaye, voilà l'énigme expliquée. Je n'ay pas jugé à propos de solliciter M. Falconnet quoy je sois sûr de son amitié; mais comme il a eu cet hyver une très-violente dispute avec M. Freret, j'ay craint que si M. Falconet se déclarait trop ouvertement, cela n'indisposât l'autre. Au reste, Monsieur et cher ami, il ne faut finir cette relation sans vous rendre de très cordiales actions de grâces pour le service que vous venés de me rendre, car je suis bien sûr et certain que vous y avez beaucoup contribué par vous et par vos amis, et encore pour le détail curieux et intéressant que vous avez bien voulu me faire de tout ce qui s'est passé tant en cette occasion que dans celle de la rentrée publique, tout cela est très intéressant, surtout pour moy, et m'apprend diverses choses très importantes.



Vous voyés bien par conséquent mon très cher ami pas d'apparence que ceux qui ont travaillé pour moi et changent, ny en fassent changer d'autres.....

En effet, les membres de l'Académie qui avaient servi M. Fenel ne se démentirent pas. Le voyage jetait et que lui conseillait l'abbé Lebeuf, fut réajusté pendant l'été de 1744. Il prit, à son passage à Sens, d'Auxerre qui, parti de cette dernière ville, le trouvait à Sens le mardi matin et arrivait à Paris. Pendant son séjour à Paris, M. Gédoyen, académicien âgé, étant venu à mourir, l'abbé Fenel fut élu. Il put vivre près de l'abbé Lebeuf et communiquer mais avec lui de vive voix. Mais nous y avons peu de correspondance, devenue plus rare, ne nous parvenant que de loin en loin l'écho bien affaibli de tant de communications animées et savantes. Toutefois, on y pourra glaner des détails pleins d'intérêt. Quant à moi, je me suis déjà que trop abusé de votre attention. Je me réjouissant heureux si l'exemple de MM. Lebeuf et de leurs pères dans l'étude, nous conviait, non point à nous aider pour devenir académiciens, mais à cultiver utilement le domaine si vaste de la science, et à ces réunions périodiques, où, grâce à la bienveillance et la cordialité qui y président, nous avons résolu de nous occuper si fort M. Fréret, de nous trouver dans le monde des esprits.

LALLU



# TABLE DES MATIÈRES.

---

|                                                                                       |  |
|---------------------------------------------------------------------------------------|--|
| Liste des Membres de la Société Archéologique..                                       |  |
| Liste des Sociétés savantes qui correspondent à la Société Archéologique de Sens..... |  |
| Rapport sur les travaux de la Société, par M. Giguet.....                             |  |
| Procès-verbaux des séances tenues pendant l'année                                     |  |
| Séance du 6 Janvier.....                                                              |  |
| — du 3 Février.....                                                                   |  |
| — du 10 Mars.....                                                                     |  |
| — du 7 Avril.....                                                                     |  |
| — du 5 Mai.....                                                                       |  |
| — du 2 Juin.....                                                                      |  |
| — du 7 Juillet.....                                                                   |  |
| — du 4 Août.....                                                                      |  |
| — du 6 Octobre.....                                                                   |  |
| — du 8 Novembre.....                                                                  |  |
| — du 1 <sup>er</sup> Décembre.....                                                    |  |
| Du Droit primitif de propriété sur les murs de ville                                  |  |
| M. Deligand.....                                                                      |  |
| Notice sur Véron, par M. Giguet.....                                                  |  |
| Notice sur une pièce trouvée au Trésor des Chartres                                   |  |
| concernant la ville de Sens au XIII <sup>e</sup> siècle, par                          |  |
| Duplès-Agier.....                                                                     |  |
| Note sur les fouilles exécutées en 1849, dans l'emplacement                           |  |
| de l'amphithéâtre Gallo-Romain de Sens, avec plan, par M. Lallier.....                |  |
| Compte-Rendu de l'exploration des tombelles de Sens                                   |  |
| Martin-du-Tertre, avec plan, par M. Prou.....                                         |  |
| Extrait d'un Mémoire, sur la nature de la construction                                |  |
| des murailles Gallo-Romaines de Sens, par M. Lallier.....                             |  |
| Notice sur l'ancienne abbaye de Notre-Dame de la Ferté                                |  |
| Meraye, par M. l'abbé Brullée.....                                                    |  |
| Comment, il y a plus de cent ans, M. l'abbé Lefebvre                                  |  |
| d'Auxerre, aidé M. l'abbé Fenel, de Sens, à devenir                                   |  |
| académicien, par M. Lallier.....                                                      |  |



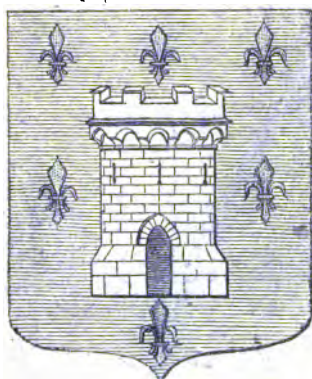
# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

### DE SENS.

1852



SENS,  
IMPRIMERIE DE CH. DUCHEMIN

1852



**BULLETIN**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE**  
**DE SENS.**

SENS.—IMPRIMERIE DE CH. DUCHEMIN.



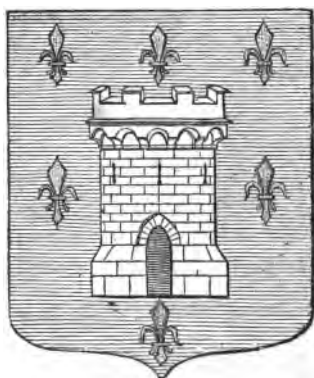
# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

### DE SENS.

ANNÉE 1852.



SENS,

IMPRIMERIE DE CH. DUCHEMIN.

1853.

SENS.—IMPRIMERIE DE CH. DUCHEMIN.



# SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE

DE SENS.

---

SÉANCE DU 5 JANVIER 1852.

PRÉSIDENTE DE M. LALLIER, VICE-PRÉSIDENT.

*Présents* : MM. Lallier, Gaultry, l'abbé Chauveau, l'abbé Morel, de Lavernade, de Vigan, Dubois, Moreau, Poly, l'abbé Brullée, Giguet, de Canchy, Lefort, Déligand, Salleron, l'abbé Pichenot, l'abbé Bidault, Tibaud, Ponpon et Michel.

Sont déposés sur le bureau :

Le Mémorial de l'Académie du Gard ;

Les annales de la Société d'Agriculture du Puy ;

Les Mémoires de l'Académie Nationale.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Chaperon, Président de la Société, par laquelle, en annonçant qu'il est appelé à Lyon pour diriger les travaux du chemin de fer, il prie la compagnie d'agréer sa démission de président et de membre titulaire, et de lui accorder le titre de membre correspondant.

M. Lallier propose de conférer à M. Chaperon, en acceptant sa démission, le titre de membre honoraire, au lieu de celui de membre correspondant.

Cette proposition est accueillie avec empressement par tous les membres présents.

Sur la proposition faite par un des membres, la Société décide que le Président ne sera pas remplacé avant le

mois d'avril, époque prochaine du renouvellement du bureau.

M. le Président propose de nommer la commission définitive du monument à élever à Jean-Cousin. L'ancienne commission est maintenue.

M. l'abbé Brullée offre à la Société, des carreaux trouvés par lui dans une maison à Cerisiers, au milieu d'un pavage ordinaire et récent. Ces carreaux ont 12 centimètres carrés et portent des ornements empreints en creux; on y distingue un dragon, une sirène, des licornes, des feuilles, des fleurs de lis. Ils ont un grand rapport de ressemblance avec ceux qui ont été trouvés dans l'église de Mousson et que M. Digot (Annales arch.) fait remonter au XI<sup>e</sup> siècle. M. Brullée se propose de donner plus tard à ce sujet une note détaillée.

M. l'abbé Chauveau donne lecture d'une lettre qu'il a adressée à M. Didron au sujet du symbolisme des œufs de Pâques.

La séance est levée à huit heures et demie.

## SÉANCE DU 2 FÉVRIER.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER, VICE-PRÉSIDENT.

*Présents :* MM. Lallier, Chauveau, Tonnellier, Giguët, Brullée, Jacob, Tisserand, Salleron, Rolland, Bidault, Dubois, Gaultry, Prou, Lefort, de Lavernade, Carlier, Délégand, de Vigan, de Canchy, Leroux, Provent, Leclair, Rétif, Tibaud, de Cénival, Ponpon, Michel, Pichenot, Morel.

M. Prunier, membre correspondant, assiste à la séance.  
Sont déposés sur le bureau :

1° L'Annuaire pour 1852, de l'Académie de Toulouse ;  
 2° Le Bulletin de la Société de la Sarthe, 2° et 3° trimestres de 1851.

M. Kirchberg-Chevalier, offre, par l'intermédiaire de M. Prou, 7 médailles et 2 méreaux.

M. Tisserand lit un mémoire sur les relations historiques et archéologiques de la Bourgogne et du Sénonais.

M. de Canchy lit un Compte-Rendu des travaux de la Société archéologique de l'Orléanais.

M. Prunier rend compte des Mémoires de l'Académie du Gard, et M. Giguet, d'une brochure intitulée : Hypothèses étymologiques sur les noms de lieux en Picardie, par M. l'abbé Jules Corblet. Ces quatre rapports sont déposés aux archives.

La séance est levée à 9 heures et demie.

## SÉANCE DU 8 MARS.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER, VICE-PRÉSIDENT.

*Présents* : MM. Lallier, Chauveau, Tonnellier, Giguet, Brullée, Prou, Deligand, de Canchy, Dubois, Michel, Moreau, Gaultry, de Vigan, Jacob, Salmon, Lefort, Salieron, de Lavernade, Ponpon, Provent, Rolland, Carlier, Rétif, Leroux, Morel, Pichenot, Duchemin et Tibaud.

MM. Prunier et Auguste Deligand, membres correspondants, assistent à la séance.

Sont déposés sur le bureau :

- 1° Bulletin de la Société Archéologique de l'Orléanais ;
- 2° Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie ;
- 3° Trois numéros du Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres ;

4<sup>e</sup> Mémoires de la Société nationale Académique de Cherbourg.

M. le Président donne connaissance d'une lettre écrite au nom de l'Institut des Provinces et réclamant le Bulletin publié par la Société. Cet envoi sera fait tant à l'Institut des Provinces qu'à la Société des Deux-Sèvres.

M. l'abbé Brullée lit un mémoire sur un tombeau existant à Sainte-Colombe-lez-Sens et qui doit remonter au IX<sup>e</sup> siècle. Le couvercle était percé de plusieurs trous et le cercueil renfermait une lame de poignard, ce qui avait fait supposer qu'au lieu d'une tombe c'était un instrument de supplice. M. Brullée réfute cette opinion et démontre par plusieurs exemples que les ouvertures et la lame se rapportent à des usages funéraires.

M. Rolland rend compte des travaux de la Société Havraise, et M. Prunier, d'une brochure adressée à la Société par M. Bard, membre correspondant, et intitulée : *Des influences des stations Grecques dans les Gaules.*

Une conversation s'engage sur les vitraux de l'église de Paron, visitée par une Commission nommée dans la séance du 7 juillet dernier. Il en résulte que rien ne doit modifier l'opinion alors émise, (qu'ils sont étrangers à Jean Cousin, et dans un tel état de dégradation qu'il n'y a pas lieu de s'en occuper.)

La même Commission avait à s'occuper d'un projet de restauration de l'église de Saint-Maurice, sur lequel elle n'a pas encore été mise en demeure de donner son avis ; le départ de M. Chaperon l'ayant rendue incomplète, on y adjoint MM. Leroux et Deligand.

La séance est levée à 9 heures un quart.

SÉANCE DU 5<sup>e</sup> AVRIL.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER, VICE-PRÉSIDENT.

*Présents :* MM. Lallier, Giguët, Chauveau, Bruñée, Tonnellier, Carlier, Salleron, Deligand, de Camchy, Lefort, Poly, Duchemin, Prou, Gaultry, Dubois, Michel, Leclair, Rolland, Tisserand, Moreau, Provent, Ponpon, Jacob, Tibaud, Rétif, Moreau et Morel.

M. Prunier, membre correspondant, assiste à la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le président dépose sur le bureau :

- 1° Une notice sur Epineuil, par M. Lemaître ;
- 2° Un prospectus d'un ouvrage sur les pierres tombales ;
- 3° Le programme de la société des antiquaires de Picardie ;
- 4° Un numéro des mémoires de l'académie de Rouen.

M. Tonnellier offre à la société un fragment d'aérolithe tombé à Triguères, près Château-Renard, en 1850.

M. le président donne lecture : 1° d'une lettre de M. de Caumont, directeur de la société française, annonçant que cette société tiendra à Sens une séance, le 29 juin, en allant au Congrès de Dijon ;

2° D'une lettre de M. Chaillou des Barres, invitant la société à assister aux assises scientifiques de l'Yonne, à Auxerre, le 24 mai ;

3° D'une lettre de M. Charles de Lavernade qui donne sa démission de membre titulaire ; il propose de nommer M. de Lavernade, membre correspondant.

Il est ensuite procédé au renouvellement annuel du bu-



reau, et par le résultat du scrutin sont nommés pour l'année 1852-1853 :

*Président,* M. LALLIER.  
*Vice-Président,* M. GIGUET.  
*Secrétaire,* M. PROU.  
*Pro-Secrétaire,* M. l'abbé BRULLÉE.  
*Archiviste,* M. l'abbé CHAUVEAU.  
*Vice-Archiviste,* M. POLY.  
*Trésorier,* M. TONNELIER.

Le bureau ainsi composé se forme de suite.

M. Courageux est admis à présenter à la société des essais de peinture sur verre exécutée par lui. M. le Président, au nom de la société, lui adresse des paroles d'encouragement. Il est nommé une commission composée de MM. Carlier, Lefort, Jacob et Prou, qui est chargée de faire un rapport détaillé sur ces vitraux.

La société décide que sa réunion annuelle avec la société des sciences naturelles et historiques de l'Yonne, aura lieu le 28 juin, veille de la séance de la société française, à l'heure qui sera ultérieurement fixée par le bureau.

M. l'abbé Carlier donne lecture du compte-rendu par lui dressé des titres renfermés dans les archives de la Mairie, concernant les divers Conciles tenus à Sens.

Ce rapport est déposé aux archives.

La séance est levée à 9 heures.

## SÉANCE DU 3 MAI.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

*Présents :* MM. Lallier, Prou, Gaultry, Provent, de Canchy, Deligand, Carlier, Pichenot, Bidault, Dubois, Salmon, Rolland, Jacob, Brullée, Moreau, Giguët,

**Tonnellier, Morel, de Billy, Salleron, Tisserand, Lefort, Ponpon.**

**M. Prunier, membre correspondant, assiste à la séance.**

**Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.**

**M. le Président donne lecture d'une deuxième lettre de M. Chaillou des Barres, contenant invitation à la société de se faire représenter le 24 mai aux assises scientifiques de l'Yonne.**

**Il dépose sur le bureau : 1° un numéro du bulletin de la Société archéologique de Lorraine ; 2° un numéro du journal de la même société ;**

**M. Prou est chargé de rendre compte de ces deux écrits dans une séance ultérieure.**

**3° Un numéro du Bulletin des travaux de l'Académie de Reims ;**

**4° L'œuvre de François Girardon, par M. Corrad de Bréban ;**

**5° Les recherches sur l'imprimerie, par le même ;**

**Ces deux ouvrages sont accompagnés d'une lettre de l'auteur qui en fait hommage à la société.**

**6° Un manuscrit de M. Vignon, offert par lui et ayant pour titre : Etudes statistiques sur la rivière d'Yonne ;**

**7° Les annales de la Société d'agriculture du Puy ;**

**8° Recherches sur la marine ;**

**Ces deux derniers ouvrages sont offerts par M. de Vigan.**

**M. Charles de Lavernade, dont la démission comme membre titulaire est acceptée, est nommé membre correspondant.**

**M. le Président propose de confier le même titre à M. de Vigan, appelé à remplir les fonctions d'inspecteur des Eaux et Forêts dans le département de la Meurthe.**

**MM. Lallier et Prou présentent comme membres correspondants M. François Dupuis, vice-président du tribunal**

civil d'Orléans, et M. Pierre Mantellier, conseiller à la cour d'appel d'Orléans.

M. l'abbé Prunier donne lecture 1<sup>o</sup> d'une charte du roi Henri 1<sup>er</sup> (1033) en faveur de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif; 2<sup>o</sup> du cérémonial et de la formule du serment des abbés de Saint-Pierre-le-Vif.

M. le président invite MM. Carlier et Lefort à vouloir bien préparer pour l'une des séances du 28 ou du 29 juin, un exposé des travaux exécutés à la cathédrale de Sens, depuis le dernier congrès, et de la restauration projetée des bâtiments de l'officialité.

La séance est levée à 9 heures.

## SÉANCE DU 7 JUIN.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

*Présents* : MM. Lallier, Prou, Chauveau, Tonnellier, Rolland, Dubois, Salleron, Poly, Gaultry, Michel, Pichenot, Carlier, Morel, Leclair, Tisserand, Jacob, Ponpon, Giguët, Salmon, Tibaud, Brullée, Provent.

M. Cornisset, membre d'honneur, et M. l'abbé Prunier, membre correspondant, assistent à la séance.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le président dépose sur le bureau :

1<sup>o</sup> L'histoire de sainte Colombe et de l'abbaye de Sainte-Colombe, par M. l'abbé Brullée, offerte par l'auteur ; — M. Pichenot est chargé d'en rendre compte.

2<sup>o</sup> Journal de la Société d'archéologie et du musée Lorrain ;

3<sup>o</sup> Bulletin de la société de statistique des Deux-Sèvres ;

4° Annales de la société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres d'Indre-et-Loire (2 numéros.) ;

5° Notice sur M. Hippolyte de la Porte , membre correspondant.

Il donne lecture à l'assemblée :

1° D'une lettre de Mgr l'Archevêque , annonçant que S. G. veut bien accepter la présidence des deux séances des 28 et 29 juin ;

2° D'une lettre par laquelle M. le Préfet de l'Yonne exprime son regret d'être empêché , par les opérations de la révision, d'assister à ces deux séances.

3° D'une lettre de M. le président de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne , annonçant qu'il s'empressera d'assister à ces réunions.

M. de Vigan , dont la démission comme membre titulaire est acceptée , M. François Dupuis, vice-président du tribunal civil d'Orléans , et M. Pierre Mantellier, conseiller à la cour d'appel d'Orléans , sont nommés à l'unanimité membres correspondants de la société.

M. Carlier lit un extrait de l'inventaire des pièces concernant l'archevêché , déposées aux archives de la Mairie.

M. Lallier lit un mémoire sur la correspondance de Fenel et de Lebeuf , au sujet de l'élection de Fenel à l'Académie.

La séance est levée à 9 heures 1/2.

**SÉANCE PUBLIQUE DU 28 JUIN 1852,  
DES SOCIÉTÉS RÉUNIES D'AUXERRE ET DE SENS.**

---

**PRÉSIDENCE D'HONNEUR DE M<sup>re</sup> L'ARCHEVÊQUE DE SENS.**

**Siègent au bureau, avec Mgr l'Archevêque, M. le baron Chaillou des Barres, président de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ; M. Lallier, président de la société archéologique de Sens ; M. Laperouse, sous-préfet, et M. Cornisset, maire de la ville de Sens, membres d'honneur de la même société ; M. Tonnellier, vice-président de la société des sciences historiques de l'Yonne ; M. Giguet, vice-président de la société archéologique ; M. l'abbé Chauveau, archiviste ; M. Prou, secrétaire ; M. l'abbé Brullée, vice-secrétaire de la même société.**

**Mgr l'Archevêque ouvre la séance, à 2 heures, par une allocution dans laquelle il veut bien assurer les deux sociétés du vif intérêt qu'il prend à leurs travaux ; il les félicite des sentiments fraternels qui caractérisent leurs rapports et garantissent le succès de leurs communs efforts.**

**M. Lallier donne lecture de deux lettres par lesquelles M. le Préfet et M. le vicomte de Cussy expriment leurs regrets de n'avoir pu prendre part à cette réunion.**

**Il annonce qu'il a reçu de MM. Vié, Le Maistre, Petit de Julleville, Duplès-Agier et Dubois fils, des lettres exprimant les mêmes regrets.**

**Il lit ensuite une lettre par laquelle M. de Caumont, en assurant que le bureau de la société française se rendra le lendemain à Sens, pour y tenir une séance publique, avec les deux compagnies, exprime son regret d'être retenu lui-même à Paris pour la distribution des récompenses à accorder à l'occasion de l'exposition de peinture.**

M. Prou offre à la société archéologique un grès cristallisé provenant de la forêt de Fontainebleau.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Un débris de mosaïque de Landunum, offert par M. Ricard ;

2° Une brochure sur Jeanne d'Arc, offerte par M. Pernot ;

3° Les mémoires des Sociétés d'agriculture de la Marne et de Meaux ;

4° La 1<sup>re</sup> livraison du Portefeuille archéologique de la Champagne, par M. Gaussen.

M. Chaillou des Barres lit un mémoire intitulé : *Saint Louis à Sens*.

M. le docteur Dechambre, membre correspondant, expose les caractères de la figure d'Alexandre-le-Grand, éclairés par la médecine.

M. Ponpon donne lecture de plusieurs lettres de Madame de Maintenon, pour la plupart inédites, et accompagne cette lecture d'observations critiques et historiques.

M. Giguët lit une fable intitulée : *Le Maçon de Versailles*.

M. l'abbé Brullée donne lecture de la relation d'un procès mu entre le couvent de Sainte-Colombe et l'archevêque de Sens, en 1497, au sujet de l'offrande d'un cierge dû par l'archevêque à saint Loup, le 1<sup>er</sup> septembre de chaque année, en l'église de l'abbaye de Sainte-Colombe.

M. Hesme, membre correspondant, lit une note historique sur le bailliage de Villeneuve-le-Roi ;

M. Rolland, une dissertation sur la musique appliquée à l'art de guérir ;

M. Lallier, un mémoire sur la suppression de l'esclavage par le Christianisme ;

M. Prunier, une notice sur la Primatie de Germanie.

Ces divers écrits sont remis par leurs auteurs pour être déposés aux archives.

La séance est levée à 4 heures 1/2.

# DES RELATIONS HISTORIQUES & ARCHÉOLOGIQUES

DE LA BOURGOGNE ET DU SÉNONAIS ,

PAR M. TISSERAND ,

MEMBRE TITULAIRE.



MESSIEURS ,

J'ai accepté la tâche de vous rendre compte de deux publications importantes de la Société Éduenne (1) et de la Commission d'Antiquités du département de la Côte-d'Or (2). Je suis heureux d'avoir trouvé l'occasion de vous entretenir d'hommes que vous connaissez, dont vous avez appris à honorer le caractère et les lumières et aux travaux desquels vous vous êtes plus d'une fois associés. Jeté par les circonstances loin d'eux et hors de la sphère de leurs études, je retrouve avec bonheur les traces de leurs patientes investigations, et je renoue au milieu de vous la chaîne un instant rompue de ces relations que la science commence et que l'amitié couronne quelquefois.

D'ailleurs, Messieurs, ce n'est pas seulement à un mouvement personnel que j'ai cédé ; j'ai voulu en vous parlant des hommes, en vous racontant les choses, contribuer à resserrer les liens de confraternité qui unissent la grande famille archéologique, depuis l'académie des Jeux Floraux jusqu'à la Société des Antiquaires de Normandie, depuis

(1) Les libertés de la Bourgogne, d'après les jetons de ses États, par M. C. Rossignol.

(2) Mémoire de la Commission, t. III, 2<sup>e</sup> livraison.

les florissantes associations bourguignonnes, jusqu'à cette société qui a déjà, elle aussi, apporté sa pierre à la reconstruction de l'édifice historique trop longtemps mutilé.

Si les travaux accomplis depuis quelques années avec tant de persévérance et de dévouement laissent encore à désirer, dit l'honorable rapporteur de l'Académie des Inscriptions et belles Lettres, M. Charles Lenormand (1), il faut surtout en accuser l'état d'isolement dans lequel se parquent les sociétés provinciales. L'unité de vues et de direction, la mise en commun des trésors de cette autre Californie que des milliers de savants modestes découvrent chaque jour dans notre sol, faciliterait singulièrement les travaux et centuplerait les résultats.

A ce titre, Messieurs, les recherches de nos voisins méritent une attention particulière. Aussi l'examen des publications que vous m'avez fait l'honneur de me confier n'a pas été pour moi une étude purement spéculative. Je me suis demandé si cette Bourgogne qui touche à la Champagne par tant de points, qui est entrée pour plus de moitié dans la composition de notre département, qui conserve avec elle des relations séculaires, n'y a pas exercé aux époques principales de son histoire une action considérable ; et si, de son côté, notre pays, bien qu'il ait eu durant tout le moyen-âge, moins de physionomie et d'individualité, n'a pas fait néanmoins pénétrer son influence en Bourgogne. L'histoire de ce courant d'idées entre deux provinces, de ce feu croisé de deux pays l'un sur l'autre, est presque sans horizon ; aussi n'ai-je éprouvé d'embarras que pour circonscrire le sujet et le ramener à des proportions qui me permissent, sinon de l'embrasser, du moins d'en indiquer les points principaux. Je ne puis, Messieurs, et ne veux faire

(3) Rapport sur le concours de 1850.



qu'un programme de questions à étudier. Il y a trop peu de temps que j'ai reçu l'hospitalité au milieu de vous, pour avoir acquis la connaissance des lieux ; et je marcherais en aveugle dans le vaste champ des conjectures, si j'oubliais un seul instant que je ne fais que hasarder quelques idées qui appellent d'elles-mêmes le redressement et la rectification.

Dès l'époque celtique, les deux contrées dont nous étudions les rapports ont dû communiquer entr'elles par les rivières, *ces chemins qui marchent*, comme on l'a dit avec tant de vérité (1). S'il est, en effet, un point acquis à l'histoire, c'est la tendance qu'ont eue les peuples primitifs à suivre invariablement les voies fluviales, dans leurs relations commerciales et dans leurs migrations diverses. M. Amédée Thierry (2) nous représente les Ibères, remontant l'Ebre et la Garonne antérieurement aux premières émigrations gauloises ; les Phocéens viennent toucher aux bouches du Rhône, dans la vallée duquel ils s'engagent également ; et à une époque plus rapprochée, les Normands, dont les incursions ont tant de fois désolé nos provinces, envahissent successivement le royaume par la Somme, par la Seine et jusque par la Loire. Les communications intérieures de la Gaule eurent lieu par la même voie. La nature avait fait tous les frais des nombreuses routes destinées à conduire les Eduens, les Mandubiens et les Lingons vers les fertiles plaines des Sénonais. L'inclinaison nord-est du versant de la Manche, et la direction des eaux dans le même sens ont naturellement invité les populations à suivre le cours de la Seine, de l'Yonne et de leurs nombreux affluents (3). Les écoles de Bibracte, les manufactures d'Alise ont à leur tour

(1) Pascal, *Pensées*.

(2) Histoire des Gaulois, tom. 1.

(3) L'Aube, l'Ource, le Serein, la Cure et l'Armançon. Un affluent de cette dernière rivière, la *Brenne*, a même conservé un nom dont la phonologie celtique n'échappera à personne.

appelé les habitants du *pagus Senonensis* ; et les Romains, en construisant, après la conquête, les deux voies qui vont d'Augustodunum et d'Alesia à Agendicum, n'ont fait que suivre le chemin que les relations indigènes avaient tracé. Ces deux routes dont l'une passe à Sidolocus, Aballo, Chora, Autissiodorum, Bandritum, et dont l'autre touche Eburobriga, sont successivement devenues ce que vous savez : Chaussées de Brunehaut, chemins des gens d'armes, chemins ferrés, *Perrés*, et en définitive routes impériales n<sup>os</sup> 5 et 6. Les populations du Morvan qui ont conservé quelque chose de primitif et de gaulois, n'ont pas oublié ces traditions de leurs pères. Ils descendent encore eux et leurs trains de bois vers la métropole des Sénon, par le chemin que Jean Rouvet leur a montré et que la nature avait également indiqué à leurs aïeux.

Il existe peu de monuments écrits de ces relations de province à province. Il faut les chercher surtout aux sources des rivières, objet d'une profonde vénération chez les Celtes, et qui témoignent, par les nombreux *ex-voto* qu'on y trouve, de la quantité de pèlerins qui s'y rendaient. Les recherches des archéologues appelées depuis peu sur ce terrain inexploré ont mis à nu nombre d'objets précieux pour la science. Les fouilles d'Essarrois, en particulier (1), entreprises par Madame Victorine de Chastenay et dirigées avec autant de science que de dévouement par M. Mignard (2), ont amené la découverte d'un temple d'Apollon dont l'ensemble et les détails offrent les plus grandes analogies avec celui d'Auxerre. (3) Le culte de l'Apollon ou plutôt de

(1) Petit village situé sur l'Ource et dans l'ancien territoire des Lingons, entre Langres, Dijon et Châtillon-sur-Seine.

(2) Membre de la commission d'Antiquités de la Côte-d'Or.

(3) Les ruines de ce temple, découvertes en 1846, ont été décrites par M. l'ingénieur Leblanc, dans le tome II du Bulletin de la Société d'Auxerre.

l'Esculape gaulois très-probablement importé d'Orient sous le nom de *Belenus*, corruption de Bel ou Baal, par quelque expédition de Gaulois sénonais, rayonne autour de leur pays dans un espace de cent cinquante à deux cents kilomètres. La ligne de jonction d'Agendicum aux sources de la Seine et de l'Ource aurait pour points principaux, outre *Antissidiorum*, Bligny-en-Othe, Bleigny-le Carreau, Belan, par où elle aboutirait à Essarrois, et Bligny le-Sec qui touche à la source même de la Seine (1).

Il s'est donc établi le long des rivières qui arrosent le *pagus Senonensis*, un double courant de voyages et d'idées. Commerce, instruction, pèlerinages ont suivi cette voie ; et, ce qui le prouve jusqu'à l'évidence, c'est la découverte à Essarrois, de la plus ancienne pièce du médailler sénonais, du seul monument numismatique de l'atelier gaulois d'Agendicum. On comprend que je veux parler du denier décrit par M. de la Saussaye dans la *Revue numismatique* (2), où figurent les types éminemment gaulois du cheval, de la chèvre, du sanglier, et qui porte écrit de bas en haut les caractères ΑΓΗΔ, abréviation du grec Ἀγνῆδιον (3). Les

(1) Le nom de *Belenus* est assez reconnaissable dans la dénomination de ces localités.

(2) Tome VI.

(3) L'explication de ce denier a préoccupé les savants. Les auteurs de la *Revue numismatique* voient dans les deux chèvres dressées du denier de Sens, une réminiscence des villes macédoniennes de Thessalonique et d'Amphipolis, fréquemment visitées par les expéditions gauloises. Le cheval et le sanglier, symboles de la plus haute antiquité chez les Celtes, s'expliquent tout naturellement chez un peuple guerrier, et dans un pays couvert de forêts. C'est le même principe qui a placé également le sanglier sur la monnaie de Vélie en Lucanie (*Lucanus aper*), le lion, l'éléphant et la girafe, sur celles de Numidie et de Mauritanie, etc. Quant aux chèvres, elles semblent être un type purement local. Le nom de la ville (αἰγός διον), les côtes abruptes qui l'entourent à l'ouest et du haut desquelles le berger sénonais pouvait voir ses chèvres *dumosâ pendere procul de rupe*, la coutume adoptée par les Gaulois de *gréciser* leurs monnaies et leurs noms propres, d'où le proverbe : *Omnia græcè*, permettent de conclure que le

pèlerins sénonais ont ainsi laissé, à la source vénérée d'un des affluents de la Seine, la preuve écrite de leur foi à Bélé nus et des relations séculaires qu'ont entretenues les deux contrées que nous étudions.

Sous la période gallo-romaine, les relations de tout genre continuent entre la première et la quatrième Lyonnaise. Rome, dont la politique a toujours été de conserver et de développer les institutions des pays conquis, se garde bien de détruire les écoles druidiques de l'antique Bibracte. A ces mystérieux collèges que le poète Lucain nous représente comme ensevelis dans la mystérieuse profondeur des forêts,

. . . . . Nemora alta remotis  
Incolitis lucis (1),

succèdent les *gymnases* calqués sur le modèle des écoles d'Athènes et où la chaire des rhéteurs occupe la première place. Marseille, Bordeaux, Lyon, Narbonne, et plus tard Trèves, forment avec Autun autant d'universités gallo-romaines dont la circonscription embrasse toutes les provinces limitrophes. Les écrivains de la métropole sont forcés de rendre hommage à la force des études qu'on y fait, et, si le mot de *provincial* dont on a tant abusé de nos jours, se glisse sous leur plume, ils ont soin d'en adoucir le sens et de mettre l'éloge à côté de l'injure. Tacite dit de Massilia : *locum græcâ comitate et PROVINCIALI parcimoniâ bene mixtum ac compositum* (2); il appelle l'antique cité des Phocéens : *magistra bonarum Artium*; mais il est plus

nom grec de sens ne fut que la traduction d'un nom celtique plus ancien et dans lequel le mot de *chèvre* était étymologiquement contenu. Si cette idée que je hasarde était historiquement confirmée, l'origine des armoiries parlantes, déjà en usage chez les héros d'Homère, remonterait également chez les Celtes à la plus haute antiquité.

(1) Pharsale.

(2) Vie d'Agricola.

explicite encore à l'égard d'Augustodunum ; il nous représente les fameuses écoles *Méniennes* comme le gymnase aristocratique de toute la Gaule : *nobilissimam Galliarum sobolem liberalibus studiis ibi operatam* (1).

Malheureusement, la Gaule n'est plus libre ; les généreux accents des Cicéron et des Démosthènes que ses enfants vont répéter à Augustodunum n'exalteront pas le patriotisme d'un Vercingétorix ; les rhéteurs formés à l'école des Eumène, des Glaucus et des Mamertin iront tristement grossir la foule des louangeurs et des panégyristes qui, depuis deux siècles, paraphrasent l'œuvre de Pline le Jeune (2). Le pays sénonais ne compte, grâce à Dieu, aucun écrivain dans cette servile pléiade. Bientôt, d'ailleurs, le christianisme en relevant toutes ces têtes abaissées, va rendre aux élèves des écoles Méniennes le sentiment presque éteint de leur valeur et de leur dignité. C'est d'Autun et de Lyon que l'Évangile rayonne vers nos contrées. Savi-nien et Potentien, dont on a fait remonter la mission jusqu'à saint Pierre (3), sont vraisemblablement les aînés de cette nombreuse famille d'Apôtres engendrée à la foi par saint Polycarpe et qui va conquérir la Gaule. Irénée, Andoche, Bénigne, Thyrese, Fauste et Félix en sont les principaux membres. Éduens, Mandubiens et Sénonais qui s'étaient rencontrés à Autun sur les bancs des écoles, se retrouvent encore dans les humbles retraites qui abritèrent les prédicateurs de la bonne nouvelle. La première et la quatrième Lyonnaise allument aux mêmes foyers le flambeau de la science et celui de la foi.

Alors, avec les souvenirs de collège et les aspirations

(1) Histoires.

(2) Le panégyrique de Trajan.

(3) M. l'abbé Chauveau, dans sa monographie de l'église métropolitaine, qualifie plaisamment ces prétentions à l'antiquité de *coquetterie* locale.

d'une foi commune, commencent ces relations incessantes des premiers évêques gallo-romains. Agricius, évêque de Sens, et Sidonius Apollinaris, le poète-évêque de Clermont, anciens élèves des écoles Méniennes et de *l'ara Lugdunensis* se donnent rendez-vous en 472 pour l'élection de l'évêque Simplicie. Vers la même époque, saint Loup, évêque de Troyes, et saint Euphrône, évêque d'Autun, continuent les rapports traditionnels des deux contrées; et lorsque, quatre siècles plus tard, il se forme sur le tombeau même de saint Germain une de ces écoles qui, au moyen-âge, remplacèrent les gymnases et les collèges druidiques, la cité auxerroise ne fait que rendre à l'antique métropole des Éduens l'éducation donnée autrefois au jeune patrice qui devait être son évêque.

Mais les écoles Méniennes ne sont plus; celles de Trèves, soutenues plus longtemps par le séjour de Valentinien I<sup>er</sup>, de Gratien et de son précepteur Ausone qui jette aux rives de la Moselle les derniers accents de la muse latine, sont l'avant-garde de la civilisation contre la barbarie; elles ne tarderont pas à subir les terribles inconvénients de ce poste périlleux. Partis des bords de l'Oder et de la Vistule, et chassés devant eux par les Gépides, les Burgondes viennent s'abattre sur la riche contrée comprise entre l'Arar et le Jura. Le versant qui sépare l'Océan et la Méditerranée devient leurs limites. La suprématie passe bientôt d'Augustodunum à Cabillo, puis de cette ville à Arelate; et le mouvement, changeant de direction, suit les rives de la Saône et du Rhône. Il ne serait pas sans intérêt, Messieurs, de rechercher, sur notre sol, les monuments lapidaires, numismatiques et glyptiques que l'époque celtique et gallo-romaine a pu y laisser, et qui, en établissant scientifiquement les relations dont j'ai parlé, constateraient également l'interruption de ces relations et le changement de direction des idées et des voya-

ges lors de la formation du royaume des Bourguignons.

Cependant, la cour de Gontran était brillante. Le Théodoric de la Bourgogne avait près de lui des poètes, des savants, et ce qui restait alors de cette école de grammairiens et de panégyristes qu'avait produite Augustodunum et qui avait donné à Rome tant d'adulateurs. Mais la féodalité commençait à étendre son immense réseau sur le pays; les grands feudataires se parquaient dans leurs domaines, et les pèlerins ne descendaient plus le long des rives de l'Yonne et de la Seine. Ces barrières provinciales s'abaissent un instant sous Charlemagne. La translation du siège de l'Empire à Aix-la-Chapelle, en diminuant l'influence qui rayonne déjà autour de Paris, semble présager la renaissance de l'activité provinciale, tandis que le mouvement littéraire à la tête duquel se placent Alcuin et Éginhard fait tressaillir dans leurs tombes les vieux rhéteurs qui illustrèrent la capitale des Éduens. Mais cette aurore, vous le savez, fut impuissante à percer les ténèbres de la barbarie; ce jour n'eut pas de lendemain.

Sous les ducs de la première race, depuis Robert jusqu'à Philippe de Rouvres, les liens féodaux se resserrent; les savants ont disparu et les chroniqueurs ne sont pas encore nés. C'est alors, qu'à défaut d'hommes, la Bourgogne fait prévaloir l'influence des monuments romains qui la couvrent; les vivants sont muets, mais les morts parlent éloquemment, et leur voix retentit encore jusqu'à nos oreilles.

Il est hors de doute que l'art roman, comme la langue romane, n'est qu'une dégénérescence de l'architecture et de la littérature latines. Les constructeurs barbares qui n'ont pas, comme Phidias et Callimaque, le type du beau présent à l'esprit, imitent ce qu'ils ont sous les yeux. Chaque ville gallo-romaine devient ainsi une école vivante d'architecture, dont les modèles exposés en plein air dé-

fient l'action des hommes et des siècles. Nîmes, ses Arènes, sa Maison carrée servent de type aux architectes du Midi ; Trèves fournit le modèle de la cathédrale romane d'Aix-la-Chapelle ; Saintes, dont l'arc de triomphe vient de tomber sous la pioche du vandalisme, inspire les constructeurs des églises du Poitou, de la Bretagne et du Limousin ; Lyon et Vienne peuvent revendiquer à bon droit la paternité de l'église de Saint-Julien de Brioude et des nombreuses constructions romanes qui s'élèvent dans leur circonscription.

Ce fait une fois établi, il est impossible de révoquer en doute l'action décisive exercée par les monuments romains d'Autun, dans un cercle dont le rayon peut être évalué à trente ou quarante lieues.

Un homme à qui la Bourgogne doit le classement de ses riches archives, M. Maillard de Chambure, étonné de trouver partout des colonnes cannelées, dans les monuments même dont le style n'en admettait pas l'emploi, fut frappé de la ressemblance de ces cannelures avec celles qui sont creusées dans les pilastres de la galerie qui couronne les portes d'Arroux et saint André. Même profondeur, même plan, mêmes dimensions ; ce fut un trait de lumière. Ce commencement d'études archéologiques comparées ne put être continué ; je vous propose, Messieurs, de l'étendre jusqu'à nous et de nous en appliquer le bénéfice. Permettez-moi donc de tracer à grands traits l'itinéraire qu'a pu suivre l'art roman d'Autun à Sens.

Et d'abord, il n'est pas difficile de reconnaître l'imitation des deux arcs de triomphe que je viens de citer dans la collégiale Saint-Andoche de Saulieu. M. Viollet-Leduc lui-même en a été frappé. Le pilastre ou la demi-colonne engagée s'y remarque partout ; les cannelures s'y rencontrent quoiqu'en petit nombre ; l'aspect général est tout ro-



man, Saulieu donc, placée sur la voie romaine qui unit les deux métropoles des Éduens et des Sénonais, a été la première station de l'art roman. La seconde est dans notre département; c'est Vézelay (1). Ici, Messieurs, l'analogie est frappante; Vézelay procède évidemment d'Autun; c'est une filiation que les esprits les plus prévenus ne contestent pas. Le grand portail de Vézelay est l'application de l'arc-de-triomphe autunois à la façade d'une église; la baie demesurée que forme l'imposte et surtout le zodiaque qui la surmonte portent avec eux le cachet de leur origine. Je ne ferai pas, Messieurs, du zodiaque, un emblème particulier à la vieille cité Éduenne; on le trouve à Dendérah, à Persépolis, à Baalbeck, à Ninive et dans tout l'Orient. Je n'en tirerai pas même une conclusion en faveur du sabéisme, comme n'ont pas craint de le faire de respectables archéologues; je me bornerai à constater que plusieurs mosaïques découvertes à Autun en offrent le dessin, et que le portail septentrional de Saint-Lazare est la reproduction en grand d'une de ces belles mosaïques. Sans doute, l'art chrétien, quand il a adopté ce symbole, l'a sanctifié en y ajoutant des attributs empruntés à son culte. A Autun, par exemple, la tête du Père Éternel domine les douze signes et semble planer dans les hauteurs des Cieux. Mais il ne me semble pas moins acquis à la science, que la tradition des monuments romains en général, et l'imitation de ceux d'Autun en particulier, firent partie de la théorie des architectes des onzième et douzième siècles.

Et, si je voulais en trouver des preuves plus éclatantes hors du pays sénonais, dans les localités soumises à l'influence plus immédiate de l'ancienne cité éduenne, je ci-

(1) Voir les travaux de MM. Mérimée, Martin, Flandin et Viollet-Leduc. M. l'abbé Crosnier, auteur d'une iconographie de Vézelay, n'hésite pas à affirmer que cette basilique procède d'Autun par l'intermédiaire de Cluny.

terais à l'envi Saint-Philibert de Tournus, l'abside de Notre-Dame de Beaune, l'ancienne rotonde de la cathédrale de Dijon et la trop regrettable basilique de Cluny. Ce merveilleux monument, dont une plume éloquente a raconté la construction et la chute (1), offrait partout les pilastres cannelés et les galeries de l'arc de triomphe autunois. Par la pureté presque romaine de son style, par ses proportions exceptionnelles (près de 200 mètres dans œuvre), par les innombrables ramifications de l'ordre célèbre dont il était l'église-mère, il a certainement dû continuer, et bien au-delà des limites où s'arrêtait l'influence gallo-romaine d'Augustodunum, les pures et fécondes traditions des architectes grecs et latins du 3<sup>e</sup> siècle (2).

Ce serait peut-être ici le lieu de se demander pourquoi l'antique Agendicum, atelier monétaire et ville capitale pendant la période gauloise, métropole civile et religieuse sous la domination romaine, n'a pas été elle-même un centre architectural, à l'époque où florissait l'imitation autunoise. On peut faire plusieurs réponses à cette question. Et d'abord, ainsi que l'établissent les savantes recherches de M. Lallier sur les murs de ville, les monuments gallo-romains étaient encore inachevés, lorsque les besoins de la défense les firent jeter pêle-mêle dans l'enceinte, où l'on en retrouve aujourd'hui les débris. Ce qui resta, après la construction de la malencontreuse muraille, ne put guères inspirer les architectes sénonais. Les Arènes et la Motte du Ciar sont depuis des siècles à l'état de substruction, tandis que les monuments autunois toujours debout, protégés contre les invasions par les montagnes et les forêts du Morvan qui

(1) M. P. Lorain. — Histoire de l'abbaye de Cluny.

(2) Voir dans le bulletin de la société française (XIV<sup>e</sup> session) le jugement porté par M. l'abbé Crosnier, sur l'influence de l'école architecturale de Cluny.

les environnent, ont constamment défié les efforts des hommes et du temps. Sens a, pendant un moment, sa période d'influence architecturale. Sa cathédrale est un type proposé à l'imitation des innombrables paroisses de son immense diocèse; et l'on retrouve encore dans nos villages des diminutifs de Saint-Étienne, plus ou moins soignés selon les localités.

J'abandonne ici mon itinéraire, Messieurs, par le motif bien simple que je ne connais du département de l'Yonne que la lisière qui confine à la Côte-d'Or. Je laisse à vos savantes recherches le soin de le continuer et de le faire aboutir, si la physionomie des monuments le permet, jusqu'à l'antique Agendicum. La crypte de Saint-Étienne d'Auxerre, bâtie en 1035, Saint-Cidroine, belle construction romane dans le style de Cluny, et notre vénérable église de Saint-Savinien hors des murs, pourraient être les trois points de cette ligne archéologique que je vous demande la permission de recommander encore à vos persévérantes études.

Désormais, à mesure que nous avancerons dans les âges, une influence nouvelle et rivale va contrebalancer l'action bourguignonne dans le pays sénonais. Lutèce, la ville de boue, grandit et se développe; les liens de la juridiction ecclésiastique la rattachent à Sens; l'art chrétien, partie intégrante de la liturgie au moyen-âge, rayonnera donc de la suffragante à la métropole et réciproquement. Cependant, malgré cette solution de continuité évidente dans les relations artistiques de la Bourgogne et de notre pays, il ne serait peut-être pas impossible de déterminer encore des points de ressemblance entre ces deux climats de la même zone archéologique. Mais cette étude particulière tient à une grande question qui ne me semble pas encore résolue, malgré le nombre de solutions qui ont déjà été

proposées. Il s'agit de savoir si l'art ogival s'est propagé du nord au midi ou du midi au nord, en d'autres termes, s'il est d'origine gothique, comme l'indique une appellation fort impropre, ou de provenance arabe, ainsi que de nombreuses ressemblances tendent à l'établir. Je sais que je soulève ici un vieux problème, et que je n'en hâterai certainement pas la solution; cependant, le plus ou moins de vraisemblance dans les conjectures que je hasarde tiendra au parti qu'on adoptera à cet égard. En effet, si, en thèse générale, il est admis que, dans le nord, a lui l'aurore du beau jour de l'art chrétien, l'influence de Paris sur son développement dans le pays sénonais, a été tout, et celle d'Autun ou de Dijon, rien. Rien; je me trompe, Messieurs. La Bourgogne, sous les ducs de la race de Valois, enserme la Champagne et l'Ile de France, au nord, au sud et à l'est. Gand, Courtray, Bruges, Ypres, Nivelle, etc., sont des cités bourguignonnes; et, au moment où l'art ogival est dans son plus vif éclat sur les bords de l'Escaut et de la Meuse, les ducs Philippe-le-Hardi et Jean-sans-Peur transportent dans leur bonne ville de Dijon une colonie des meilleurs *maçons* et *imagiers* des Pays-Bas. La caravane, hébergée par les abbayes et les évêchés, laisse sur son passage des plans et des modèles (1); elle traverse Sens, arrive en Bourgogne et construit, pour la sépulture des ducs, cette magnifique chartreuse que le vandalisme révolutionnaire a saccagée et dont la philanthropie moderne a fait un hospice d'aliénés. Un sculpteur célèbre, Claux Slutter, imagier des ducs, élève pour eux ces tombeaux, chefs-d'œuvre de la ciselure et de la statuaire au moyen-âge, qu'une main intelligente et protectrice (2) a sauvés,

(1) C'est ainsi que procédaient les confréries connues sous le nom de logeurs du bon Dieu.

(2) M. de Saint-Mémin, qu'une mort, profondément regrettable, vient d'enlever à la science.

restaurés et abrités au musée de Dijon. Il place, sur la source de la fontaine qui arrose le monastère, ce monument hexagone auquel la tradition a conservé le nom de *Puits de Moïse* et qui représente, en effet, le libérateur des Hébreux, les tables de la loi à la main, le front orné de cornes ou de rayons lumineux, selon la double interprétation du mot, entouré de David et des grands prophètes, dans une attitude de majesté encore inconnue à l'art naïf et grossier des premiers statuaires chrétiens. C'est peut-être de ma part une supposition gratuite; mais je me persuade, Messieurs, que l'influence de Claux Slutter et de l'école burgundo-flamande n'a pas dû se borner à la banlieue de Dijon. Je la suis aisément jusqu'à Semur dans l'église expiatoire bâtie par le duc Robert (1). Là, je la perds de vue et j'ai besoin de votre aide pour la retrouver, dans les statues qui décorent le pilier de la principale porte de nos églises, dans les myriades de figures qui en remplissent les voussures et dans les mascarons sans nombre qui se montrent à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice (2).

Les signes auxquels on reconnaît généralement la statuaire flamande sont, à Dijon du moins, la dignité dans la pose, les lignes anguleuses du visage, le naturel et le fini des draperies, l'emploi de l'or et de la peinture polychrome pour l'ornementation. Je serais heureux, Messieurs, que ce signalement pût servir à découvrir au milieu de nous des

(1) La collégiale de Semur renferme, entre autres merveilles de sculpture, un immense candélabre en forme de clocheton, dont la dentelle de pierre offre les plus grandes analogies avec le magnifique retable du cinquième pilier de gauche de notre cathédrale.

(2) Le portail sud de notre église métropolitaine portait sur un acrotère, et à la pointe de la grande ogive flamboyante qui encadre la porte, une statue de Moïse, avec les cornes, les tables de la loi, et tous les attributs qu'on remarque à Dijon. Or, Pierre Gramain construisit les images qui décoraient ce portail vers 1492, c'est-à-dire 72 ans après le passage des artistes flamands. Cet imagier étant d'Auxerre, pays bourguignon, a pu s'inspirer du Moïse de la Chartreuse; rien, du moins, ne contredit cette assertion.

statues d'origine flamande ; et, pour en finir avec cette époque, j'appellerai votre attention sur un genre de monument qui porte au plus haut degré le cachet de l'originalité flamande ; je veux dire le beffroi et l'horloge. Une des tours de l'église Notre-Dame de Dijon porte, autour d'une cloche de forte dimension, un personnage flamand qu'on nomme Jacquemart, sa femme et son fils. Cette horloge presque vivante a été apportée de Courtray par l'un des derniers ducs. J'en trouve une copie grossière à Montbard, à peu près à mi-chemin de Dijon et d'Auxerre, où s'élève en 1460, une sorte de beffroi nommé Tour-Gaillarde, qui, si j'en crois une description antérieure à l'incendie de 1825, avait plus d'un point de ressemblance avec la fameuse horloge de Courtray.

Vous le voyez, Messieurs, je marche à tâtons sur le sol de notre pays ; mais, si mes investigations géographiques sont encore vagues et incertaines, je me sens plus à l'aise sur le terrain de l'histoire. Là, du moins, le caractère positif des dates et des faits supplée à mon inexpérience des lieux, et je puis, à la lueur des chroniques locales, pénétrer plus profondément dans les relations de nos deux provinces.

Le Sénonais, pays de franchises ecclésiastiques et d'immunités religieuses a dû son indépendance politique autant à la prépondérance de son archevêque qu'à sa situation sur les limites extrêmes de quatre provinces (1). La liste de ses prélats est longue et bien remplie ; celle de ses comtes et de ses baillis n'offre au contraire qu'un intérêt secondaire et purement local. Condamné d'avance à un rôle subalterne, le pouvoir temporel a rarement cherché à s'y développer. Aussi, lorsque la cité perdit, en 1622, le plus beau fleuron de sa couronne métropolitaine, en 1791 le siège des Savinien et des Clément VI, elle tomba d'un seul coup

(1) La Bourgogne, la Champagne, l'Île-de-France et l'Orléanais.

au niveau des petites villes de province, et les efforts de ses administrateurs n'ont pas encore pu la relever. Cette situation exceptionnelle de deux pouvoirs en face l'un de l'autre, l'un faible, mais armé de l'épée, l'autre moralement fort, mais sans autres armes que les foudres de l'Église, devait amener des tiraillements et des luttes inévitables. A Sens, le pouvoir temporel est généralement persécuteur et taquin quand il se sent appuyé par la maison de Bourgogne; il se montre au contraire conciliant et protecteur, quand il voit au-dessus de lui le bras des rois de France. Des sympathies ou des antipathies personnelles intervertissent parfois les rôles; les ducs de Bourgogne se montrent bons princes, lorsque les archevêques sont favorables à leurs prétentions; mais en thèse générale, et Taveau est fort de cet avis, la ville et le diocèse de Sens ont eu plus à perdre qu'à gagner dans leurs rapports avec leurs puissants voisins.

Ces relations s'ouvrent vers 658, par la visite de Flaoate, maire du palais de Bourgogne, qui traverse la ville avec Clovis II, roi de France, et son maire du palais Archambaud, pour se rendre à Châlon. Ce voyage, qui avait probablement pour but de rassurer les populations contre les vexations de toute sorte dont elles étaient l'objet, est suivi, à un assez long intervalle, de celui de Charles Martel, duc de France et de Bourgogne. Le sauveur de la chrétienté apprend qu'un flot de *Wandres* s'est répandu en Savoye, dans le Viennois et dans la Bourgogne, que la ville d'Autun a été pillée et que les barbares ont mis le siège devant Sens. Il accourt, trouve les habitants électrisés par l'éloquence patriotique de saint Ebes ou Ebbon, 29<sup>e</sup> archevêque, et chasse avec leur aide les envahisseurs du pays sénonais.

L'historien Duchesne place cet événement en l'année 729, date qui peut se concilier avec celle que donne Clarius (725) et celle qu'adopte M. de Lavernade (734).

Cependant, les comtes de Sens étaient déjà institués. Leur investiture semble remonter aux rois de France, puisque le premier dont il soit fait mention, Grimoald, était fils de Norbert, maire du palais. Mais bientôt France et Bourgogne se rencontreront sur le même terrain, et les seigneurs sénonais deviendront alternativement vassaux du roi ou du duc, selon que la guerre en décidera. L'occasion ne tardera pas à se présenter.

En 888, Walter ou Gaultier, 47<sup>e</sup> archevêque, avait consacré l'usurpation d'Eudes, fils de Robert-le-Fort, en lui donnant l'onction royale au mépris des droits de Charles-le-Simple. Richard-le-Justicier, duc de Bourgogne, de la puissante maison d'Autun, soit rivalité d'influence, soit attachement au souverain légitime, protesta contre l'usurpation et entra bientôt en campagne. Ses premiers coups tombèrent sur l'archevêque consécrateur et sur un certain Garnier ou Warner, sa créature, à qui Eudes avait donné le comté de Sens, comme don de joyeux avènement. La ville fut assiégée et tomba au pouvoir de Richard qui l'administra directement ou par l'intermédiaire d'un comte sur lequel on n'est pas bien fixé. Ce gouvernement intérimaire subsista jusqu'à la reconstitution féodale de la Bourgogne par Hugues-le-Grand (940).

La nouvelle organisation était puissante; elle comprenait en première ligne les comtés de Sens, Nevers, Auxerre, Tonnerre, Châlon et Mâcon. L'un des historiens de la Bourgogne, André Duchesne, dit à cette occasion : « La comté de Sens fut l'une des premières possédées par des comtes héréditaires et a été la première réunie. Car Flodoard récite que Hugues-le-Grand, duc de France et de Bourgogne, marquis d'Orléans et comte de Paris, régna sous le nom de Louis d'Outremer, commit le gouvernement de la cité à un seigneur nommé Frotmond, dès devant l'année 941. Et bien que les chroniques de



- Saint-Pierre-le-Vif lui donnent seulement le titre de vi-
- comte, toutefois il fut comte en effet, et père des autres
- comtes héréditaires de Sens, dont la branche ne dura que
- jusqu'au temps de Robert, roi de France et duc de Bour-
- gogne (1). •

Frotmond, créature du duc de Bourgogne, apporta à Sens les passions et les haines de son maître. De son côté, Gerland, 51<sup>e</sup> archevêque, avait hérité des sympathies de Gaultier pour les rois de France, et favorisait ouvertement Walon ou Gualon, vassal de Herbert, comte de Vermandois et ennemi de Hugues-le-Grand; une collision était imminente; elle ne tarda pas à éclater. Pendant l'absence de Frotmond, les habitants avaient, à l'instigation de l'archevêque, reçu dans leur ville un certain Rainaud, comte de Reims, qui menaçait de s'y installer définitivement. Frotmond accourt, se fortifie derrière les murailles de Sainte-Colombe, reprend sa capitale et en expulse l'archevêque (947, selon la chronologie de Duchesne). Cet acte de vigueur indique assez que le vassal du duc de Bourgogne agissait en souverain. L'éloignement, la difficulté des communications et les guerres sans cesse renaissantes brisaient, en peu de temps, les liens féodaux les plus étroits.

Rainard, fils de Frotmond, se montre plus respectueux envers le pouvoir spirituel; il s'allie à son cousin Archambaud, 53<sup>e</sup> archevêque, pour combattre les Saxons, et, fort de cet appui, il achève de consolider son indépendance, conquête éphémère qui devait périr avec lui. Frotmond II, son successeur, détruit en quelques années le résultat de tant d'efforts; il ne craint pas d'épouser la fille de Rainard, de l'homme qui avait voulu déposséder son aïeul, et il s'aliène ainsi le duc de Bourgogne, sans se concilier le roi de France.

(1) André Duchesne, Histoire des rois et ducs de Bourgogne.

Pour couronner cette série de mesures impolitiques, il entre en lutte ouverte avec le clergé, et oppose son fils Brunon à Léothéric, 56<sup>e</sup> archevêque, qui vient d'être élu et confirmé par le pape. Le prélat prend possession ; mais il est bientôt en butte aux persécutions de Rainard II, frère de son compétiteur et successeur de Frotmond. Les outrages dont on l'abreuve sont tels que, de guerre lasse, et sur les instances du pape et de l'abbé de Cluny, probablement en mauvais termes avec les ducs de Bourgogne, il entre en négociations avec le roi Robert et lui livre le comté de Sens, le 22 avril 1015.

Avec Rainard II finit la race des comtes de Sens d'origine bourguignonne. La cité et son territoire rentrent sous l'obéissance des rois de France qui y instituent un des quatre grands bailliages du royaume, et en forment le noyau de leurs acquêts en Champagne, Bourgogne et Gâtinais. L'influence bourguignonne ne reparait que près de trois siècles plus tard, et encore n'est-ce que pour confirmer l'œuvre des rois de France, en agrandissant les limites de la juridiction de leurs baillis. En 1296, Robert II, fils de Hugues IV, neuvième duc de Bourgogne de la première race, imagine, pour ressaisir le pouvoir qu'exerçaient ses pères, de donner aux baillis de Sens un pied dans ses États. Il va même jusqu'à détacher la ville de Dijon et sa banlieue, précédemment enclavées dans le bailliage de Mâcon, pour les incorporer à celui de Sens. Voici les termes de la charte octroyée en cette circonstance par Philippe-le-Bel :

« *Philippus, Dei gratiâ, Francorum rex, notum fa-*  
 « *cimus universis tam præsentibus quàm futuris, quòd*  
 « *nos, obtentu et consideratione dilecti et fidelis nostri*  
 « *Roberti ducis Burgundie..... villam Divionensem et to-*  
 « *tam balentam dicte ville que de ressorto et ballivia ma-*  
 « *tiscônensi hactenùs exstiterat, volumus esse à modo de*

« *ressorto et ballivia senonensi. Quod ut firmum et stabile  
 « perseveret, præsentibus litteris nostris fecimus apponi  
 « sigillum. — Actum Parisiis, anno Dni millesimo du-  
 « centesimo nonagesimo sexto, mense januarii (1).* »

La nouvelle circonscription qui devait durer à toujours n'obtint pas le résultat qu'en attendait Robert, et ne survécut pas aux ducs de la première race. La mort de Philippe de Rouvres avait fait rentrer la Bourgogne dans le giron royal. Mais le roi Jean ne sut pas profiter de cette bonne aubaine ; il se hâta de reconstituer ce puissant fief au profit de Philippe-le-Hardi son quatrième fils. C'était la faute politique de Clovis et de Louis-le-Pieux reproduite pour la troisième fois.

Dans l'inter règne et avant l'investiture du nouveau duc, les revers de nos armes jettent l'épouvante dans le pays. Par ordre du roi, les États de Bourgogne sont assemblés à Châtillon-sur-Seine, le 27 décembre 1354, en présence de l'archevêque de Sens, Guillaume V de Melun. L'avocat du roi y propose aux députés étonnés l'établissement de la gabelle dans le duché, pour subvenir aux frais de la guerre. Si le roi eût présidé l'assemblée en personne, les députés bourguignons lui eussent probablement soumis leurs très-humbles remontrances. En son absence, ils se séparèrent sans rien accorder, et furent bientôt convoqués de nouveau à Sens pour le Jeudi Saint de l'année 1355. Les demandeurs royaux ne furent pas plus heureux ; car l'établissement de la gabelle en Bourgogne est de beaucoup postérieur à cette date.

Il ne faut pas s'étonner de voir la cité sénonaise choisie comme lieu de réunion entre les commissaires du roi et les envoyés bourguignons. Sous les ducs de Bourgogne de la

(1) Archives de la Cour des Comptes de Dijon.

seconde race, constamment en guerre avec le Roi, les Anglais ou les Princes, le pays neutre de Sens est l'arène où descendent tour à tour les partis; il joue, pendant plus d'un siècle le rôle de la Belgique dans nos guerres continentales. En 1363, le bailliage de Sens d'accord avec celui de Troyes accorde au duc Philippe-le-Hardi, un *gros* de subside par *queue* de vin et quatre autres gros par *brèmeau* (1) de sel pour l'engager à protéger la ville et son territoire contre toute attaque. Le bailli aurait pu s'adresser à *plus petit compagnon* (2); la France, en effet, achevait à peine de payer à l'Angleterre la rançon du roi Jean, et le *grand duc d'Occident* (3) était vraiment la plus forte épée et le meilleur bouclier de tout le royaume. Philippe fut sensible à cette avance; car nous le voyons, en 1366, visiter de sa personne Sens et Pont-sur-Yonne, revenir cinq ans plus tard à Villeneuve-l'Archevêque et s'arrêter au château de Nôlon, où l'archevêque Guillaume V de Melun lui fait une splendide réception.

Ce protectorat se continue sans interruption pendant tout le règne de Philippe. La duchesse semble même affectionner le séjour de Sens, où sa piété trouve, à l'ombre de l'église métropolitaine, des ressources que ne lui offrait pas sa bonne ville de Dijon simple dépendance de l'évêché de Langres. En 1373, elle vient rejoindre le duc qui l'y avait devancée, et les deux époux font célébrer, à Saint-Etienne, un service solennel pour le repos de l'âme de la reine de

(1) De ces trois mesures locales, deux ont survécu; le *gros* et la *queue* sont encore usités dans les relations commerciales. Quant au *brèmeau*, on en ignore aujourd'hui le nom et la valeur.

(2) Expression favorite de saint Julien de Balleure et qu'affectionnait également Henri IV. On sait que le Béarnais visitant le château de Nantes, s'écria: Ventre saint gris! les ducs de Bretagne n'étaient pas de *petits compagnons*.

(3) C'est ainsi que l'appelait en 1435 l'empereur Jean Paléologue, en lui demandant, par son ambassadeur, des secours contre les Turcs.

Navarre leur parente. Leur offrande, qu'ils apportèrent en personne, fut digne de la magnificence bourguignonne. « Ils fournirent en outre, ajoute le chroniqueur bénédictin, tout le luminaire qui était de 590 livres pesant de cire, habillèrent six vingts enfants qui tinrent pendant toute la cérémonie deux torches allumées, et donnèrent trente livres à chacun des chanoines qui avaient assisté à l'office. »

Mais voici venir l'époque des grandes guerres de nationalité. Depuis les terribles désastres de Crécy et de Poitiers, l'Anglais a un pied dans le royaume ; le roi de France, isolé de ses grands vassaux, est incapable de soutenir la lutte ; les finances sont épuisées par les guerres précédentes et par la rançon du roi Jean ; le grand duc d'Occident peut seul arrêter l'invasion anglo-saxonne. Philippe n'hésite pas ; par lettres-patentes, adressées à tous les chevaliers, écuyers et bannerets du Dijonnois, Beaunois, Autunois, Chalonnois, Beaujolois et Bourbonnois, il leur mande *de se trouver en la ville de Sens, le 18 mai 1379, pour courir sus aux Anglais qui sont entrés en Champagne*. Les hommes d'armes bourguignons sont fidèles au rendez-vous. Réunis au nombre de plus de deux mille, ils marchent vers la ville de Troyes que menace l'armée anglaise ; mais celle-ci, avertie de l'arrivée de ce renfort, se replie brusquement sur Sens qu'elle croit dégarnie. Cette manœuvre plus habile que courageuse n'échappe pas à Philippe qui détache et lance sur la route de Villeneuve-l'Archevêque quelques centaines de gens d'armes devant lesquels les Anglais, surpris à Mâlay-le-Vicomte, battent une seconde fois en retraite (1).

Un service de cette importance aurait dû assurer au duc la reconnaissance des Sénonais. Cependant il n'en fut pas ainsi. Treize ans après, le duc eut à se plaindre et se plai-

(1) Consulter sur le stationnement des troupes anglaises à Mâlay, l'His-toire de Sens, par M. de Lavernade, livre III.

gait vivement en effet de la violation de ses droits et privilèges par le bailli de Sens et son lieutenant. Il s'agissait de jugements rendus par des justiciers bourguignons, et dont les intéressés avaient interjeté appel devant le bailli. Celui-ci, sans se douter qu'il empiétait sur la juridiction ducale, en s'immisçant dans une affaire qui dépassait les limites de son ressort, avait accueilli l'appel et réformé les arrêts attaqués. Le duc se montra fort irrité de cet oubli des conventions, de ses droits et des services rendus ; cependant il ne voulut pas se faire justice lui-même. Le roi, devant qui fut porté le différend, mit à néant le jugement rendu par le bailli de Sens, comme attentatoire aux droits du duc et aux privilèges des pairs qu'il reconnaît fondés *sur les ordonnances, us et coutumes des rois ses prédécesseurs*. Il fait défense au bailli et à son lieutenant de recevoir *d'ores en avant* appel des jugements rendus par le duc de Bourgogne et l'évêque de Langres, en sa qualité de duc et pair, réservant au parlement de Paris seul le droit de juger en dernier ressort.

Cette chartre est du 17 décembre 1392 et fut publiée dans toute l'étendue du baillage et du duché. Soit que le duc ait conservé quelque rancune contre la ville, soit que celle-ci n'ait pas eu besoin d'invoquer sa protection, les chroniques se taisent sur ses rapports ultérieurs avec notre pays. Ce n'est qu'à sa mort arrivée en 1404, que le passage des célèbres *imaygiers* de Bruges, Claux de Wrne et Claux Slutter son oncle et l'avènement de Jean sans Peur permirent de renouer des relations si déplorablement interrompues.

Trois années se passent ; le duc Jean inaugure son règne par un odieux guet-apens, et la France apprend bientôt avec stupeur le meurtre de la vieille rue du Temple. Un pareil attentat dut rester quelque temps impuni ; le duc était plus fort que les lois et plus puissant que son su-

zerain. Mais, si la vindicte publique ne pouvait l'atteindre, l'opinion générale l'accusait hautement. Le docteur Jehan Petit, professeur en Sorbonne, fut chargé de lui donner satisfaction. Comme le crime avait été commis dans les limites de la juridiction métropolitaine de Sens, et que la question soulevée par Jehan Petit touchait au droit canonique, l'archevêque Jehan de Montaigu assista à la soutenance de la plus insoutenable des thèses. Il goûta probablement fort peu les arguments que le docteur fit valoir; car nous le voyons, quatre ans plus tard, lancer l'excommunication contre le prince régicide, à propos d'une censure ecclésiastique portée par lui et illégalement levée par certains évêques bourguignons. C'était exactement la contre-partie de la querelle soulevée par Philippe-le-Hardi, contre le bailli de Sens. Aussi Jehan de Montaigu se montra-t-il jaloux de ses droits archiépiscopaux, comme le feu duc l'avait été de ses privilèges de pair. La sentence d'excommunication qu'il fulmina est ainsi rapportée par les auteurs du *Gallia Christiana* : *Cum autem Burgundiæ dux Johannes Aurelianum ducem et socios ecclesiasticâ censurâ à prælatis suæ factionis curâset perstringendos, Johannes pontifex pontificalibus indutus vestibus, cum Aurelianensi, Carnotensi et aliis episcopis sententiam excommunicationis adversus Burgundum solemniter apud Aurelianum promulgavit* (1).

Les expressions mêmes de cet anathème indiquent assez qu'il fut l'œuvre de l'esprit de parti. L'archevêque qualifie dédaigneusement Jean de *Bourguignon* (*Burgundum*); il appelle les évêques de la province, ses *partisans* (*suæ factionis*); il se montre enfin trop ostensiblement le frère du surintendant Montaigu qui devait tout au roi de France et rien au duc de Bourgogne.

(1) *Gallia Christiana*, — Diœcesis senonensis.

Cette censure piqua au vif l'irascible Jean-sans-Peur. Indigné de voir un bourgeois de Paris usurper le nom et le blason d'une des plus illustres familles bourguignonnes (1), jouir de la faveur illimitée du roi, acheter des terres, faire construire des châteaux et des palais, donner l'insigne archevêché de Sens et l'évêché de Paris à ses deux frères, marier ses filles aux Craon et aux d'Albret et déployer enfin un faste que ne lui eussent pas permis, à lui, toutes les richesses de la Bourgogne et toutes les manufactures des Pays-Bas, Jean résolut la perte de l'homme qui l'offusquait, l'empêchait d'arriver jusqu'au roi et le faisait excommunier par son frère. L'occasion s'en présenta bientôt. A une fête donnée par l'intendant, la somptuosité fut telle, comparativement au modeste état de maison que tenait Charles VI, à l'hôtel Saint-Paul, que ce fut un haro général. Le duc Jean, fort de l'appui que lui prêtaient dans le conseil, le roi de Navarre et le comte de Hainaut, résista au duc de Berry et à la reine qui tenaient pour Montaigu et chargea le prévôt de Paris, Jean des Essarts, d'arrêter le favori d'Isabeau. Celui-ci l'appréhenda au corps, au moment où il se rendait à l'abbaye de Saint-Victor, pour y entendre la messe. « Je mets la main sur vous, de par le roi, lui dit-il. » — « Tu es bien hardi de me toucher, ribaud, répartit Montaigu. » L'arrestation s'accomplit néanmoins; le peuple se révolta, mais le duc le fit rentrer dans le devoir; puis il livra l'intendant à une cour prévôtale qui le condamna à mort et le fit exécuter au pilori des halles le 17 octobre 1409. Ce qui, dans cette déplorable affaire, semble le mieux établi, c'est que l'infortuné Montaigu pratiquait l'usure et retenait en gage toute la vaisselle du roi, par suite de nombreux prêts fait à la reine Isabeau (2).

(1) Les Montaigu, seigneurs de Couches, Sombernon, Mâlain et autres lieux.

(2) On est frappé des analogies qui existent entre la disgrâce de Montaigu



Tandis que la tête du malheureux intendant était exposée sur une pique et son corps porté à Montfaucon, on dépêchait un sergent sur la route d'Amiens, avec ordre de saisir l'archevêque de Sens qui se rendait en ambassade, pour traiter avec les Anglais de la prolongation des trêves. Mais le bailli de Clermont refusa de laisser exécuter l'exploit, et l'archevêque parvint à se réfugier à Blois chez le duc d'Orléans qui le couvrit de sa protection (1).

Ce nouveau méfait du duc de Bourgogne jette à tout jamais Jehan de Montaigu dans le parti des Armagnacs. Aussi, après avoir assisté, un an auparavant, aux doléances que la duchesse d'Orléans porta devant le roi, en son lit de justice, et à la conclusion du traité de paix qui fut signé entre le duc Jean et les princes, le ci-devant chancelier de France ne descend plus dans l'arène politique que pour y attaquer le persécuteur de sa famille. En 1411, il publie un écrit plein d'amertume où il reproche au duc d'avoir vendu le royaume aux Anglais, en signant un indigne traité avec le comte d'Arundel. La même année, il endosse la cuirasse et

et celle de Fouquet. Tous deux sont arrêtés au milieu d'une fête donnée à la Cour, et qui a le tort immense d'éclipser celles du souverain. Tous deux sont accusés d'avoir fait leur fortune aux dépens du trésor, en construisant, l'un, le château de Marcoussis, l'autre, celui de Vaux; tous deux enfin sont condamnés par des tribunaux d'exception, et envoyés, le premier, au gibet, le second, à la forteresse de Pignerolles.

(1) Voici comment le *Gallia Christiana* raconte la fuite du prélat :

« Johannes, cum Clarum-montem urbem in Bellovacis advenisset, obviam habuit regium apparitorem a quo prehensus est, et in carcerem venire jussus. Archiepiscopus autem, vir sagaci ingenio et fratris periculo prudens factus, apparitorem verbis delinivit et finxit se cum comitatu sequi. Quum vero ad Isaram fluvium perventum est, quem navibus transcendere necesse erat, comitatus partem unam cum apparitore in alteram fluminis ripam transire permisit, subsecuturum mox sese pollicitus, vereri se dicens ne, si omnes simul transmitteret, navis nimio onere deprimeretur. Nave ad alteram ripam appellente, Johannes archiepiscopus celerimum conscendens equum, apparitori inelamavit se affuturum cum rex melioribus consiliis uteretur. »

garde avec quatre cents soldats, l'abbaye de Saint-Denis contre les entreprises des Anglais et des Bourguignons (1). Puis, comme les Parisiens, las du joug des Armagnacs, inclinaient visiblement vers le duc, on le voit s'efforcer de conjurer l'orage, chercher à se ménager des relations avec l'Université, le parlement, le conseil du roi, et s'enfermer dans Bourges avec les ducs de Bourbon et de Berry, pour disputer cette ville au roi. Jean traînait à sa remorque l'infortuné Charles VI ; on remarqua qu'il ne lui fit entendre qu'une messe basse en l'église Saint-Etienne de Sens, le jour même de la Pentecôte, pour le conduire plus vite dans le Berry. Le siège traîna en longueur, et finit, au bout de sept mois, par une nouvelle trêve.

A cette époque agitée, les traités de paix sont comme les serments d'amour. On en jure l'observation éternelle ; quelques mois, quelques années se passent, et *autant en emporte le vent*. Ainsi, malgré le traité de Chartres et la trêve de Bourges, les hostilités recommencent entre le duc et les princes, dès la fin de la même année (1411). Le Sénonais est encore le terrain où se videra la querelle ; les troupes des princes ligués, dont il est infesté, y commettent toute sorte de dégâts, et les chemins sont si peu sûrs que la duchesse de Bourgogne, mandée par son époux et craignant de tomber au pouvoir des ennemis, écrit au bailli de sa ville privilégiée, qui s'empresse de la rassurer. Grâce à cette officieuse intervention, la bonne harmonie semble un instant rétablie entre le bailliage et le duché.

L'année suivante (1412), nouveau traité de paix entre les parties belligérantes. Cette fois, pour rendre l'accord

(1) L'humeur guerrière du prélat est attestée par les auteurs du *Gallia Christiana* qui écrivent sur le témoignage de Monstrelet... *Johannem archiepiscopum multoties pro mitra galeam, pro dalmatica lorica induisse, et loco pedi pastoralis securim gestasse.*

plus durable, on donne à la cérémonie un caractère de grandeur et de majesté inconnues jusqu'alors. Les princes se réunissent dans la grande cour de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, s'approchent tous deux de la sainte Table, et là, en présence du Dauphin, jurent solennellement sur une relique de la Vraie Croix vraisemblablement apportée de Sens, de mettre enfin un terme à des débats sans cesse renaissants. Cette cérémonie à la fois civile et religieuse, comme tous les grands actes de la vie à cette époque, mit en liesse les populations de l'Auxerrois, du Sénonais et de la Puisaye qui avaient eu tant à souffrir de la guerre civile. Le voyage des princes d'Auxerre à Paris fut une marche triomphale. Partis de l'abbaye de Saint-Germain, le lendemain de la conclusion du traité (23 août 1412), ils arrivèrent par eau à Joigny, y couchèrent, traversèrent Sens le 24, et allèrent passer la nuit à Montereau où, sept ans plus tard, le serment solennellement juré devait recevoir un sanglant démenti.

Dans l'intervalle, il ne se passe, dans les limites de notre province, aucun événement de quelque importance. Les chroniqueurs bourguignons nous apprennent seulement qu'un habile sénonais, Etienne de Sens, devient en 1414 l'un des six maîtres des comptes du duc Jean. Des intrigues parviennent à lui faire perdre un instant la faveur de son maître; mais bientôt le duc rend justice à son habileté d'*argentier* et de *monnoyeur* et l'institue *maître général de ses monnoyes*. Le Jacques Cœur bourguignon, que la disgrâce de l'intendant Montaigu avait prémuni contre toute pensée de malversation, administra fidèlement les deniers du duc et conserva sa confiance jusqu'à l'assassinat de ce dernier.

Ce tragique événement appartient à l'histoire générale du pays. Les détails du drame sanglant du 10 septembre 1419,

sont trop connus pour que nous les reproduisions ici. Qu'il nous suffise de dire que Philippe-le-Bon releva fièrement le gant jeté par les Armagnacs, sur le pont de Montereau. Dès les premiers mois de 1420, il entre en campagne, va joindre à Troyes le roi d'Angleterre Henri V, et assiste à son mariage avec Madame Catherine de France. La cérémonie fut célébrée en l'église Saint-Jean par l'archevêque de Sens, Henri de Savoisy, successeur de Jehan de Montaigu. Le nouveau duc y reconnut Henri V comme roi de France, et répondit au monarque qui lui offrait le divertissement d'un tournoi : « Je prie Monseigneur le Roi de  
« permettre, et je commande à tous ses serviteurs et aux  
« miens que nous soyons prêts demain matin pour aller  
« mettre le siège devant la cité de Sens, où sont les ennemis  
« du roi ; là, chacun de nous pourra jouter et tournoyer à  
« sa guise (1). »

Le siège de Sens fut précédé de celui de Villeneuve-le-Roi. Ils durèrent peu l'un et l'autre : « Vous m'avez donné  
« une femme, dit le roi d'Angleterre à Henri de Savoisy,  
« en lui remettant les clés de sa ville archiépiscopale ; au-  
« jourd'hui, je vous rends la vôtre (2). »

Le duc avait hâte d'arriver à Montereau où le corps de son père gisait depuis neuf mois. Ce fut, disent les mémoires du temps, un spectacle déchirant. L'historien de la Bourgogne nous en a conservé tous les détails.

» A peine les Bourguignons furent-ils à Montereau, qu'ils furent conduits par les bourgeois à l'église Notre-Dame où était enterré Jean duc de Bourgogne, devant l'autel Saint-Antoine. On y dressa sur le champ une chapelle ardente, et, le lendemain, le duc envoya ses officiers pour reconnaître le corps. Il n'y avait pas lieu de s'y méprendre ; on le trouva,

(1) Journal de Paris.

(2) Juvénal des Ursins.

le visage couvert de son bonnet qui avait servi à cacher la plaie qu'il reçut à la joue (1). On le reconnut encore aux coups de poignard que lui avaient donnés Olivier Loyel et Jean Frotier, lorsqu'il fut tombé par terre. Il était vêtu de son pourpoint; il avait ses bottines aux jambes; le surplus de ses ornements avait été pillé; tout le monde fut attendri jusqu'aux larmes à ce triste spectacle. On eut soin de faire embaumer le corps, et de le mettre dans un cercueil de plomb, qui fut porté au milieu du chœur, où il resta pendant le service solennel que fit faire le duc Philippe, et auquel il assista, avec toute sa maison en grand deuil. Macé Brunet, curé de Notre-Dame et Jean Laloux, curé d'Ebaugy, se trouvaient présents à cette cérémonie. Ils avaient empêché les meurtriers du duc Jean de jeter le corps du prince dans la rivière, et lui avaient fait les obsèques les plus honorables qu'ils avaient pu. Jean Guyot, doyen de la même église qui s'était également opposé à l'enlèvement du corps du duc Jean, présenta à Philippe, son fils, un magnifique bréviaire à l'usage du défunt, qu'il avait ramassé après le meurtre. Il reçut cent vingt livres pour récompense; les deux autres ecclésiastiques furent de même généreusement payés, pour leur bonne volonté (2).

Le duc a vengé la mort de son père; mais cette vengeance coûtera cher à la France. Les Anglais, une fois dans le royaume, ne repasseront pas volontiers le détroit; il faudra, pour en purger le pays, la mission de Jeanne d'Arc, le courage des Dunois, des Lahire et des Xaintrailles, l'indomptable audace de Duguesclin, les prodigieux exploits de Beaumanoir et de ses vingt Bretons, de l'argent, du temps et bien des vies d'hommes.

(1) On connaît le mot du prieur des Chartreux de Dijon à François I<sup>er</sup>, en lui montrant le crâne brisé de Jean-sans-Peur: *Sire, lui dit-il, c'est par là que les Anglais sont entrés en France.*

(2) Dom Plancher. — Histoire de Bourgogne, Liv. 48.

Pendant cette période désastreuse où l'on chantait dans toutes les paroisses le *Parce, Domine*, Sens et son diocèse, mal notés à Dijon et à Londres depuis l'opposition de Jehan de Montaigu, continuent à souffrir beaucoup des ravages de la guerre. Pris et repris par les troupes françaises et bourguignonnes, ce malheureux pays voit pendant plusieurs années ses récoltes détruites ou incendiées, ses bourgs et villages pillés et ses habitants réduits à la famine. En 1431, Sens et Villeneuve-le-Roi retombent au pouvoir du roi Charles VII et réparent un peu leurs pertes, tandis que la disette sévit à Joigny, Auxerre et dans toute la Puisaye. Enfin, le théâtre de la guerre se déplace ; Philippe-le-Bon, que l'humeur inquiète des Gantois et des Liégeois oblige à de fréquents voyages, fixe sa résidence habituelle à Bruges. Ses entrevues et ses démêlés avec le roi de France auront lieu désormais en Flandre ou en Artois ; et la Bourgogne, respirant enfin, pourra répandre autour d'elle, non plus la terreur de ses armes, mais les bienfaits d'une civilisation à laquelle la magnificence de ses ducs n'avait pas peu contribué. C'est à cette époque qu'il faut placer l'influence de l'école burgundo-flamande, dépositaire des bonnes traditions sculpturales, qui dut susciter nombre d'imagiers en Bourgogne et dans les pays circonvoisins.

Pendant les intentions belliqueuses du comte de Charolais étaient bien de nature à alarmer ses sujets et ses voisins. Plus irascible et plus impérieux encore que son aïeul, l'héritier de Philippe-le-Bon ne savait ni se contenir, ni s'arrêter ; peut être la ville et le territoire de Sens auraient-ils vu revenir les plus mauvais jours de Jean-sans-Peur, si le duché de Lorraine et le comté de Bourgogne n'avaient tenté plus vivement l'ambition du nouveau duc. Notre pays n'eut donc ni à se louer, ni à se plaindre des deux derniers règnes. Pour éviter de passer à Paris, où

Philippe-le-Bon fut vingt-six ans sans mettre le pied, la cour de Bourgogne traversait la Champagne, dans la direction de Châtillon, Bar-sur-Aube, Reims et les Ardennes. Louis XI, lui-même, en allant prendre possession du duché ne choisit pas la route qu'avaient tant de fois suivie le roi et les princes bourguignons ; il passa par Vincennes, Provins, Troyes et Langres. C'en est fait désormais des splendides cortèges que les bourgeois de Sens avaient si souvent contemplé de leurs fenêtres ; ils ne les verront qu'avec Charles VIII et François I<sup>er</sup>.

La déplorable fin du Téméraire devant Nancy (1477) fut le signal du démembrement de l'antique bailliage dont nous avons raconté la fondation et l'agrandissement. A peine les Auxerrois eurent-ils appris l'évènement dont *s'es-gaudissait* si fort le roi de France, qu'ils cherchèrent à secouer un joug toujours pesant pour une cité rivale. La promptitude de leur soumission fut telle que Louis XI, en exécution du traité d'Arras, leur accorda un bailliage distinct de celui de Sens dont ils furent définitivement distraits. Le clergé et le peuple se montrèrent plus bourguignons que la noblesse ; mais celle-ci qui, depuis un siècle, avait payé en espèces et en nature sa dette féodale sur vingt champs de bataille, se crut quitte envers ses suzerains bourguignons ; elle joua le même rôle que les maréchaux de l'Empire en 1814. Marie de Bourgogne eut beau prier et menacer ; le bailliage français d'Auxerre fut maintenu et celui de Sens amoindri d'autant. Pour comble de malheur, les seigneurs bourguignons restés fidèles à la princesse entretenirent, dans le Sénonais, l'Auxerrois et la Champagne, une guerre de partisans qui ne cessa qu'avec la reconnaissance définitive du roi de France. Jehan de Troyes raconte ainsi les dévastations commises par ces nouveaux Malandrins : « Le comte de Roussi, fils du connétable de Saint-

« Pol, et aultres de leur parti tindrent les champs aux pa  
 « et marches de Bourgogne, et se vindrent espandre  
 « loger en la conté de Tonnerre ou ne trouvèrent aulcu  
 « résistance. Et en gastant et détruisant pays, vindre  
 « jusqu'à Joigny qui fut fort secouru par les gens du ro  
 « et ne l'eurent point; et puis s'en alèrent vers Sens  
 « Troyes, boutans feux ès granches et villaiges, et aultre  
 « vaillances ne firent (1). »

Ces scènes de désordre donnèrent lieu à des explication entre le roi de France et Marie de Bourgogne. La princess venait d'épouser Maximilien, archiduc d'Autriche, et il avait apporté en dot la comté de Bourgogne avec ses prétentions sur le duché. Ces prétentions étaient peu compatibles avec la loi salique et le principe féodal de réversibilité au suzerain. Les deux partis résolurent de vider leur différends par l'intermédiaire de plénipotentiaires; une assemblée fut donc indiquée à Sens pour le 4 septembre 1477. Les envoyés royaux, après s'être plaints de la violation du traité de Soleure, protestèrent contre les droits que s'arrogeait Marie sur le comté et le duché de Bourgogne; et, comme, au fond, leurs augustes commettants n'avaient pas plus l'un que l'autre envie de guerroyer, on conclut une trêve de dix jours qui fut plus tard indéfiniment prolongée.

C'est le dernier acte de souveraineté accompli à Sens par la maison de Bourgogne. Désormais, les liens de la juridiction sont rompus; les relations de voisinage cessent; les Gouvernements et les Intendances succéderont bientôt aux circonscriptions féodales; les présidiaux et les petits bailliages se partageront l'immense territoire du grand bailliage fondé par les rois et agrandi par les ducs, et la

(1) Jehan de Troyes. — *Chronique scandaleuse* (dans Comines).



ville de Sens ne redeviendra à moitié bourguignonne qu'avec la création des départements. Deux puissances survivront cependant à toutes ces ruines, et feront encore prévaloir l'esprit bourguignon dans notre pays ; je veux dire les Etats, vieille institution destinée à servir de contre-poids au pouvoir excessif des ducs , et le Parlement, cadeau que Louis XI fit , en 1477, à la province, pour la consoler de la perte de sa nationalité(1). Les rapports historiques ont cessé , mais les influences de mœurs, de lois et d'opinions n'en continuent pas moins ; la mort d'un homme et la perte d'une couronne ducale ne brisent pas, en un jour, des relations immémoriales.

De l'influence du Parlement de Dijon sur la législation sénonaise , je dirai peu de chose. Ici , l'archéologie touche de trop près à la jurisprudence , et , si les conjectures ne ne sont pas incompatibles avec la science des vieilles choses, elles sont en général, assez mal accueillies dans le domaine de Tribonien et de Cujas. Le bailliage de Sens , l'une des quatre grandes cours de justice du royaume, avait d'ailleurs sa coutume qui régissait une partie de la Bourgogne, les comtés d'Auxerre et de Tonnerre, le pays de Douzinois, les châtelainies de Château-Landon , Chéroy et Pont-sur-Yonne, les territoires de Montargis, Melun , Nemours, Moret, Bois Commun, Lorris , Lorrez-le-Bocage, Joigny et la Puisaye , Villeneuve-le-Roi , le Langrois , le Barrois et le Bassigny. Dès l'année 1015, époque de la fondation de cet important ressort, le coutumier dut se former graduellement et emprunter, tantôt à la Bourgogne, tantôt à l'Ile-de-France, selon la prédominance politique de l'un ou l'autre

(1) C'est à dessein que je me sers de ce mot ; il fut l'âme de la politique de Charles-le-Téméraire. L'ambitieux duc ne pouvait souffrir que les Francs, les derniers venus dans la Gaule, s'arrogeassent des droits de suzeraineté sur les Bourguignons, leurs aînés. Il s'en exprima hautement devant les Etats, au moment d'entreprendre la désastreuse campagne de Granson et de Morat.

pays. Plus tard, le parlement de Paris englobe l'antique bailliage dans sa circonscription, et le coutumier désormais reste à l'état de souvenir. Quoiqu'il en soit, les justiciers changèrent; mais une partie de l'esprit bourguignon demeura, et avec lui, bon nombre des usages, axiomes, principes, poids et mesures en vigueur dans le ressort du parlement de Dijon.

Je laisse aux hommes compétents le soin d'établir entre les deux coutumiers un parallèle dont les éléments doivent se trouver dans les archives du parlement, du bailliage et du présidial, et j'ai hâte d'arriver aux Etats, cette représentation constitutionnelle de l'antique monarchie, dont l'influence sur l'opinion publique me semble incontestable.

Le caractère bourguignon est essentiellement frondeur. L'esprit d'opposition, inné chez cette race fière et peu maniable, perce dans toute leur histoire. Saint Bernard, le type bourguignon par excellence, fait la leçon aux têtes mitrées et couronnées, à Sens et à Vézelay; les députés bourguignons, assemblés à Sens par le roi Jean, refusent net de laisser établir la gabelle dans leur province. Toutes ces résistances formaient peu à peu l'opinion publique et devaient la passionner plus tard. En outre, le contact incessant des Flamands et des Bourguignons, pendant plus d'un siècle, dut singulièrement développer les velléités opposantes de ces derniers. Les Gantois et les Liégeois, qu'il fallait aller châtier presque périodiquement, laissaient, à chaque voyage, dans l'esprit des hommes d'armes bourguignons, des impressions que le temps et les événements ont rendus ineffaçables. Aussi, à partir de ces expéditions, l'esprit d'opposition fait des progrès dans le Sénonais et la Bourgogne; Sens a son *Tacquemain* et Dijon son *Lanturlu* (1).

(1) Le *Tacquemain* ou la main chaude donna lieu à une révolte à Sens,

Puis, lorsque le temps des révoltes est passé, quand le populaire est contenu et les nobles abaissés, quand les rois ne permettent plus qu'on leur fasse la leçon, les assemblées, personnes collectives et irresponsables, se chargent de faire valoir les griefs du pays. Les moines se taisent et les corporations ne descendent plus dans la rue; mais les Etats adressent de très-humbles remontrances et les présidents à mortier refusent d'enregistrer les édits royaux.

Ces grandes résistances laissaient, je le répète, des ferments d'opposition dans les esprits. Sens ne députait pas aux Etats; mais les villes voisines y envoyaient des représentants; leurs cahiers étaient rédigés à l'avance; les procès-verbaux des séances circulaient dans le pays, et les députés, attendus avec la plus vive impatience, étaient, au retour de la session, assaillis de questions sur tout ce qui s'y était passé. Cette curiosité était fort naturelle. Les Etats traitaient toutes les questions économiques à l'ordre du jour. L'assiette de l'impôt foncier, les tailles, les gabelles et autres charges fiscales, l'extension ou la réduction des droits féodaux, la fixation des gîtes d'étape, la construction et le péage des ponts, et en général, toutes les améliorations matérielles à introduire dans la province, étaient l'objet de leur sollicitude. Sens leur doit, en particulier, la continuation de ces « allées fermes bordées d'arbres » qui rayonnent de toutes parts autour de Paris, et que Voltaire ne craignait pas de mettre audessus des voies romaines (1). Le canal de Bourgogne, destiné à faire communiquer la Seine et la Saône, c'est à dire Sens et Paris, avec Lyon et Marseille, est dû également à la féconde

en 1472. Le *Lanturlu* est une émeute qui eut lieu à Dijon, au chant de certains couplets satiriques en patois bourguignon et dont le refrain était *Lanturlu!*

(1) Voltaire. — Siècle de Louis XIV. Chap. 29.

initiative des États. Enfin , le plus grand travail géographique qui ait précédé les cartes de l'Etat-Major, la triangulation de toute la province a été entreprise et menée à bonne fin par Cassini , sur le vote et avec les fonds des Etats bourguignons. C'est l'origine du cadastre si intimement lié à l'importante question de la péréquation de l'impôt, et à son équitable répartition.

Mais les résultats matériels de la tenue des Etats ne sauraient fixer exclusivement notre attention. Au point de vue politique, les assemblées bourguignonnes avaient une toute autre importance. Elles ont précédé, chez nous, le gouvernement parlementaire dont elles étaient la forme rudimentaire et vraiment nationale ; et peut être, au lieu d'importer en France la constitution anglaise qui ne semble guère y avoir pris racine, eut-il mieux valu respecter les vieilles libertés provinciales, développer et généraliser les précieux germes qu'elles contenaient. L'édifice ainsi appuyé sur la tradition n'aurait pas croulé au premier souffle.

Etudier le mécanisme du Gouvernement des Etats, ressusciter par la pensée ces franchises bourguignonnes qui furent pendant trois siècles le boulevard des libertés publiques, et qui tombèrent, en 1789, au cri de *vive la Liberté!* rechercher ce qui a pu survivre à leur ruine et pénétrer dans nos institutions , à l'insu des législateurs, interroger les habitudes et les idées de nos populations, pour savoir si la fierté qui les caractérise, l'esprit d'opposition libérale qu'elles ont manifesté à toutes les époques de crise , et le sentiment national dont elles sont animées à un si haut degré, n'est pas un héritage que leur ont légué les Etats et les Parlements, c'est un sujet qui me semble digne des méditations de l'archéologue et de l'historien (1). Mais ces consi-

(1) Ce travail a déjà été ébauché par MM. Foisset et de La Cuisine, conseillers à la cour impériale de Dijon. Le premier, sous le titre de: *Une pro-*

dérations nécessiteraient des développements qui dépassent les bornes de ce travail. Qu'il nous suffise de dire que les Etats, après avoir été, pendant le moyen-âge, le contrepoids de l'arbitraire et le correctif de l'omnipotence des ducs, sont restés, après l'annexion de la Bourgogne à la couronne, la sauvegarde des intérêts privés et le palladium des libertés publiques. L'histoire a gardé le souvenir de l'héroïque résistance des Élus aux ruineuses fantaisies de Jean-sans-Peur et aux folles entreprises de Charles-le-Téméraire. Elle a pareillement enregistré le serment juré par Louis XI et par tous ses successeurs, y compris Louis XVI, de respecter les franchises bourguignonnes, et l'énergique protestation des Élus indignés contre le traité de Madrid qui livrait la Bourgogne à Charles-Quint. Les députés bourguignons surent noblement réparer la trahison de Philippe-le-Bon et son traité honteusement conclu avec Henri V.

Une assemblée qui tenait à la fois des anciens parlements et de nos modernes conseils généraux, qui protégeait les intérêts des contribuables contre les ordonnances, et réglait souverainement le budget des recettes et dépenses de la province, vaut assurément la peine qu'on examine le mécanisme de son organisation.

Les Etats de Bourgogne, comme les Etats généraux du royaume, se composaient de la réunion des trois ordres; cependant, malgré l'infériorité numérique du Tiers-Etat, les droits du peuple ne furent jamais méconnus. Le Tiers ne comptait que soixante-douze députés sur quatre cents membres; mais, toutes les fois qu'il s'agissait de charges nouvelles à ajouter aux tailles, l'appoint du clergé déterminait

*vince sous Louis XV, le second, sous celui de: Esquisses Dijon-  
naises municipales et parlementaires, ont raconté cette existence  
provinciale déjà si loin de nous. De son côté, la société Éduenne, par l'or-  
gane de M. Rossignol, a débrouillé la question neuve encore des libertés de  
la Bourgogne, d'après les jetons de ses États.*

la majorité. Ce fait s'est reproduit aux Etats généraux dont nos Etats de Bourgogne étaient, de tout point, la miniature. Les cahiers du clergé concordaient souvent avec ceux du Tiers ; et personne n'a oublié que c'est de son côté que partit, après deux mois de dissensions, le premier signal de fusion et de concorde (1).

Les Etats généraux de Bourgogne n'étaient pas permanents. Après une session d'un mois, l'assemblée générale se séparait et laissait, à sa place, des substituts chargés de l'administration du pays, pendant l'intervalle d'une session à l'autre. Ce conseil connu sous le nom de Chambre des Elus se retrouve dans les comités administrateurs de la Convention et, à un degré moindre, dans les commissions des assemblées modernes.

Constatons cependant, Messieurs, que ce système de représentation était restreint. A part le membre de la noblesse qui était élu par ses pairs, l'élu du clergé était toujours et alternativement un évêque, un abbé ou un doyen, et celui du Tiers-Etat, l'un des maires des quatorze villes principales qui composaient la *Grande Roue*, c'est à dire le grand cycle des éligibles. J'y remarque pour le département de l'Yonne, Avallon et Auxerre. Noyers et Montréal n'en faisaient pas partie.

Sens, on le sait, ne députait pas aux Etats ; mais le territoire de la Basse Bourgogne, qui forme aujourd'hui la partie sud-est de notre département, compte de nombreux élus. En 1590, Avallon députe l'avocat Thomas Germinot et, après plusieurs triennalités où elle n'est pas représentée, le juge prévôt Jean Borot (1648). Cette ville semble avoir, au seizième et au dix-septième siècle, le privilège de la représentation du Tiers ; car elle députe encore, aux Etats de 1769,

(1) L'archevêque de Vienne vint siéger le premier au milieu des députés du Tiers.

son lieutenant criminel Georges Guyon qui meurt pendant la session et est remplacé par François Artaud, prévôt et maire de la ville. Le clergé est représenté, à cette même triennialité, par André Colbert, conseiller du roi en tous les conseils et évêque d'Auxerre. *Un tour de roue*, pour me servir de l'expression du temps, donne, en 1692, pour député du Tiers, Claude Billard, conseiller du roi, président au présidial d'Auxerre et maire de cette ville. La triennialité suivante (1694), compte encore un représentant basbourguignon ; c'est Henri-Emmanuel de Roquette, abbé de Puits en Bretagne et doyen de la collégiale de Saint-Lazare d'Avallon. Terminons cette énumération en citant :

Jean Baudesson, conseiller du roi et maire d'Auxerre (1701).

Thubières de Kailus, évêque et comte de la même ville (1706).

Le doyen de la collégiale d'Avallon, élu pour la seconde fois (1712).

Claude Champion, conseiller du roi et maire d'Avallon (1715).

Jean Baudesson, maire d'Auxerre, élu pour la seconde fois (1727).

Gaspard Moreau, doyen du chapitre de la cathédrale d'Auxerre (1730).

Antoine Champion, probablement le frère de Claude, élu d'Avallon (1751).

Une petite ville du département a eu, en 1659, l'insigne honneur d'être le siège de l'assemblée des Etats ; je ne résisterai pas au désir de raconter quelle fut l'occasion de cette convocation anormale.

En 1658, Louis XIV était à Dijon, avec toute sa cour ; il se dirigeait sur Lyon pour la cérémonie de son mariage. Les Etats furent convoqués, six mois avant l'époque légale, et

il leur fut demandé, de par le Roi, un crédit extraordinaire de un million huit cent mille livres. Brulard, président des Etats, après trois séances orageuses, fit offrir trois cent mille livres. Louis XIV fut courroucé ; mais sa colère augmenta, quand il vit qu'il fallait composer avec les députés bourguignons. Sur les instances de Mazarin, on offrit sept, puis huit cent mille livres, après quoi, Brulard répondit aux envoyés du roi ces trois mots : *rien de plus*. L'assemblée tenait ses séances au palais, dans la pièce contigue aux appartements de Louis XIV. C'était en quelque sorte un duel face à face qui se termina par le vote d'un million, l'exil de Brulard, et la convocation d'une assemblée nouvelle à Noyers.

Et maintenant, Messieurs, croyez vous que le spectacle de ces grandes résistances n'ait été pour rien dans l'esprit d'opposition que nous ont légué nos ancêtres ? Croyez-vous que lors de la convocation des Etats Généraux de 1789, les traditions parlementaires n'avaient pas formé l'opinion en Bourgogne ? Ces traditions, un instant interrompues sous l'Empire, ont reparu avec le retour du régime parlementaire et l'introduction du gouvernement constitutionnel. Je ne juge pas, Messieurs ; je constate, et je laisse à chacun la liberté de son appréciation.

J'ai parcouru le cercle des relations civiles du Sénonais et de la Bourgogne, et, si je n'ai fait qu'indiquer la voie à des études ultérieures, je crois, du moins, avoir donné une idée de la vie provinciale, dans ses rapports généraux de voisinage et d'influence. Mais, ce n'est là qu'un des côtés de la question. Placé à un autre point de vue, l'historien voit l'horizon s'agrandir devant lui. Les relations civiles des princes et des peuples se nouent promptement et se dénouent plus vite encore ; limitées par le lieu et par la durée,



elles survivent rarement aux hommes qui les ont entamées et aux circonstances qui les ont fait naître. Il n'en est pas de même des rapports que l'Évangile a créés entre tous les membres de la grande famille chrétienne. Fondés sur l'instinct de sociabilité inné à la nature humaine, fécondés par le dogme éminemment fraternel de la *communio* *des Saints*, ils jettent dans le sol de profondes racines et se développent avec une merveilleuse rapidité.

Dès les premiers siècles de notre ère, aux rapprochements fortuits et passagers des peuples païens, succèdent les relations suivies des chrétiens qu'une même foi rassemble, que la persécution et le prosélytisme obligent à de fréquents voyages, et qui entretiennent sur tous les points du territoire, une correspondance des plus actives. Antérieurement même aux relations des premiers évêques gallo-romains dont j'ai parlé, deux femmes, deux martyres unissent nos deux contrées par des liens indissolubles. Sainte Colombe et sainte Reine meurent toutes deux pour la foi, sous l'Empereur Aurélien; elles inondent de leur sang virginal deux vieilles villes gauloises, la patrie de Brennus, et l'héroïque cité que défendit Vercingétorix. Deux monastères, Sainte-Colombe-lez-Sens et Flavigny, s'élèvent bientôt sur leur tombeau, et les populations placent leurs églises naissantes sous le vocable des nouvelles saintes. Trois villages bourguignons situés sur la ligne même qu'a suivie sainte Colombe, pour venir d'Espagne à Sens, portent le nom de l'intrépide voyageuse et ont conservé précieusement son culte (1). De son côté, la martyre d'Alise va demander, aux fidèles du pays Sénonais, le même encens et les mêmes hommages. Sainte Reine est encore l'objet de la dévotion des populations de la partie

(1) Sainte-Colombe en Auxois, Sainte-Colombe-lez-Vitteaux et Sainte-Colombe-lez-Châtillon. Ces paroisses ont demandé et obtenu des reliques de la sainte.

est du département de l'Yonne qui confine à la Côte-d'Or (1). Il y a quelques années à peine, les pèlerins se rendaient en foule à Alise, de tous les points des arrondissements d'Auxerre, Tonnerre et Avallon, pour assister à la représentation du martyr de sainte Reine. Cette cérémonie, la dernière peut être qui ait survécu aux mystères et aux moralités qui, au moyen-âge, furent le complément du culte et la forme rudimentaire de l'art dramatique, a disparu, comme la tragédie de la Passion et les confrères qui la jouaient; mais l'effet devait en être immense sur les pèlerins. Plusieurs, au retour de leur pieux voyage, élevèrent un autel à la Sainte dont le martyr les avait émus, et dont la fontaine les avait guéris. Tout récemment encore, et malgré l'affaiblissement de la foi à sainte Reine, ce fait s'est produit à quelques lieues de Sens. La commune de Voisines possède une chapelle élevée et dédiée à la sainte par un pèlerin du pays qui a voulu se loger lui-même à quelques pas du sanctuaire, comme pour en être le gardien.

Les pèlerinages aux tombeaux des deux martyres enfantent bientôt des vocations à la vie claustrale. Le mouvement monastique commence de bonne heure dans le Sénonais et la Bourgogne. Comme dans la Thébàïde, les solitaires sont la première expression de ce besoin nouveau qui était né avec l'Evangile. Les montagnes du Morvan, les forêts du Châtillonnais et les vallées de l'Auxois abritent de nouveaux Hilarion et de nouveaux Pacôme; on les nomme Jean Réôme, Valentin, Vorle, Sequanus; et leur tombeau honoré

(1) « Le culte de sainte Reine, vierge et martyr, est fort répandu. Il s'est formé, autour de son tombeau, une bourgade qui porte son nom; mais ses reliques ont été transférées au monastère de Flavigny, qui en est proche. Elle est honorée le septième de septembre. La singulière dévotion des peuples, envers cette sainte, est la meilleure preuve que nous puissions avoir de l'éclat de ses mérites et de son pouvoir auprès de Dieu. »

(J. de Longueval. -- Histoire de l'Eglise gallicane, t. 1<sup>er</sup>.)

par les peuples va devenir la première pierre des monastères qui couvriront le sol bourguignon (1).

Avec l'établissement de ces abbayes soumises, pour la plupart, à la règle de Saint-Benoît, commencent de fréquentes relations épistolaires entre les abbés qui ont à conférer des intérêts de leur maison, et les évêques qui leur accordent des privilèges ou en sollicitent pour eux. Les chroniques des monastères les mentionnent à chaque page, et les actes des conciles provinciaux témoignent des nombreuses réunions qui ont lieu dans le même but. La sollicitude des archevêques de Sens s'étend jusqu'aux abbayes bourguignonnes, et les évêques bourguignons, de leur côté, n'oublient pas Sainte-Remi, Sainte-Colombe et Saint-Pierre-le-Vif.

Saint Léger, évêque d'Autun et ministre de Childéric II (de 670 à 678), traverse fréquemment Sens et son diocèse; il profite de sa position à la cour du roi franc, pour couvrir nos monastères de sa haute protection. En 650, Bertrand, **xxii<sup>e</sup>** évêque de Langres, dont l'immense diocèse embrasse la moitié de la Bourgogne, accorde de nombreux privilèges à Saint-Pierre-le-Vif. Huit ans plus tard, un autre prélat bourguignon, saint Loup, **x<sup>e</sup>** évêque de Châlon-sur-Saône, souscrit à de nouveaux privilèges accordés par Emmon, **xxv<sup>e</sup>** archevêque de Sens, à la même abbaye. Ansebert, **xxvii<sup>e</sup>** évêque d'Autun, ne veut pas rester en

(1) Parmi les monastères qui ont pour origine le tombeau d'un saint ou d'un martyr, on peut citer dans nos deux provinces :

Saint-Bénigne à Dijon;  
 Saint-Symphorien à Autun;  
 Saint-Valérien à Tournus;  
 Saint-Marcel à Châlon-sur-Saône;  
 Saint-Vorle à Châtillon;  
 Saint-Germain à Auxerre;  
 Saint-Pierre-le-Vif, Sainte-Colombe à Sens;  
 Flavigny, Moutiers-Saint-Jean, etc., etc.

arrière avec l'église de Sens ; il accorde également plusieurs faveurs au monastère de Sainte-Colombe. En 695, un des diocésains de l'évêque de Langres, le pieux Ebbon devient abbé de Saint-Pierre-le-Vif, ce qui continue et développe les relations d'amitié et de bon voisinage entre les deux provinces.

A cette époque où la dévastation et le pillage sont un péril permanent, les monastères sont toujours l'objet des faveurs épiscopales. En 833, Fova, XVIII<sup>e</sup> évêque de Châlon, souscrit à un diplôme d'Aldric, XLII<sup>e</sup> archevêque de Sens, au profit du monastère de Saint-Remi. Son successeur médiat, Godescalc est, sur la recommandation de Wénilon, XLIII<sup>e</sup> archevêque de Sens, désigné au choix de Charles-le-Chauve. Aussi en garde-t-il un bon souvenir ; en 860, il écrit, lui et tous les membres de son chapitre, à l'archevêque qui lui avait valu son siège. Cette correspondance, toute de reconnaissance dans le cas particulier dont il s'agit, avait été précédée d'une démarche analogue faite, un an auparavant, par Isaac, XXXIX<sup>e</sup> évêque de Langres et bienfaiteur de Saint-Pierre-le-Vif. Elle se renouvelle trop fréquemment dans la suite, pour qu'on n'y voie pas quelques traces de la dignité primatiale si vivement disputée à l'Eglise de Sens. Si des évêques relevant d'un autre métropolitain croient devoir s'adresser publiquement à l'archevêque de Sens, comme s'ils étaient ses suffragants, c'est que la suprématie du siège de saint Savinien leur paraît incontestable, en fait et en droit. Et ce qui rend cette reconnaissance plus significative encore, c'est la position particulière des deux évêques de Châlon et de Langres, relativement à l'archevêque de Lyon leur métropolitain et le principal intéressé dans la question. Si la prérogative eut été douteuse, il y aurait eu, ce semble, des ménagements à garder avec lui ; or, les deux évêques n'en gardent nullement, et rien ne

prouve que le métropolitain ait improuvé leur démarche. L'archevêque Wénilon qui est l'objet de cette reconnaissance presque officielle continue, pendant les dernières années de son long épiscopat, ses relations amicales avec les évêques bourguignons. Il se fait l'intermédiaire de rapports épistolaires entre saint Loup de Ferrières et Modoin, xxxvi<sup>e</sup> évêque d'Autun. Althéus, successeur de ce dernier, hérite de sa déférence pour le siège sénonais, et accorde de nombreux privilèges aux moines de Saint-Rémi.

Ces privilèges, sur lesquels il convient d'être fixé, consistaient le plus souvent en donations de terres ou redevances féodales, en permissions d'élever des églises et chapelles, de lever des dîmes, de recueillir des aumônes, et emportaient ainsi une sorte d'exemption de la juridiction épiscopale. C'était la plus haute marque de confiance qu'un évêque pût accorder à un monastère, en ce temps où les questions de juridiction armaient les barons et passionnaient l'Église.

Ces premières relations, toutes de bienveillance, deviennent bientôt plus étroites. Le chapitre métropolitain, héritier des sentiments qui animent les archevêques en faveur des abbayes bourguignonnes, leur demande un pontife. Un simple moine de Flavigny vient s'asseoir sur le siège de saint Savinien. Cet enfant de saint Benoît s'appelait Egil ; il avait succédé au pieux Aldevaud qui, en 832, représenta son abbaye à un concile de Seus et resserra, par des faveurs temporelles et spirituelles, les liens qui l'unissaient au monastère de Saint-Rémi. Lui-même avait marqué les premières années de son administration, par une cérémonie dont le retentissement dut être grand dans la Gaule chrétienne. Il avait transféré processionnellement et en grande pompe les reliques de sainte Reine, d'Alise, où elles étaient restées enfouies, au monastère où elles devaient trouver un abri

plus sûr et plus digne d'elles. Fiers du précieux dépôt qu'ils gardaient les moines de Sainte-Colombe, ceux de Flavigny voulurent aussi posséder au milieu d'eux leur palladium. A cette époque de foi naïve et de grossière barbarie, le cor d'un martyr était souvent un rempart plus assuré que les plus solides murailles. La translation, qui se fit au milieu d'un immense concours de prêtres et de fidèles, eut certainement pour témoins plusieurs membres du clergé sénatorial; et les vives impressions qu'ils en rapportèrent déterminèrent probablement le choix du chapitre. Egil prit possession en 864 et mourut en 871, après sept années d'une administration irréprochable. La cérémonie qui lui avait valu le siège de Sens se continua, pendant tout le moyen-âge, avec l'appareil dramatique dont nous avons parlé.

Dix-neuf ans après sa mort, l'évêque d'Autun, supérieur ecclésiastique du monastère de Flavigny, et qui se nommait Adalgaire, ému, comme tous ses collègues dans l'épiscopat, des abus qu'entraînait l'institution des abbés laïques imposés le plus souvent aux monastères par l'intrigue et la violence, résolut de concert avec Walter, XLVII archevêque de Sens, de ne confirmer la nomination de abbés qu'autant qu'ils seraient élus par leurs pairs. La réforme fut appliquée d'abord à Saint-Pierre-le-Vif *Prohibetur ne quis in posterum abbas ordinetur in cœnobio sancti Petri senonensis nisi quem ipsi monachi elegerint* (1); mais elle ne put se généraliser. Les monastères, les évêchés et autres bénéfices ecclésiastiques n'en demeurèrent pas moins de véritables fiefs que les rois et les ducs accordaient à leurs fidèles Leudes en récompense de leurs services. Ces abbés laïques et guerriers, tristes précurseurs des abbés commendataires, se bornent à percevoir les re-

(1) Gallia Christiana. — Diœcesis *Æduensis*.

venus du monastère dont l'administration reste confiée à un prévôt (*præpositus*) (1). L'abbaye de Sainte-Colombe les subit pendant plusieurs années. La Bourgogne lui en fournit plusieurs de l'illustre famille des comtes d'Autun, entre autres Echard, Théodoric et Richard-le-Justicier qui unit à la dignité abbatiale l'insigne couronne du duché.

Le prince bourguignon comprit admirablement quelles obligations résultaient pour lui de cette double investiture. Sans cesser de poursuivre ses projets d'agrandissement vers les domaines royaux, il considéra l'abbaye sénonaise comme la limite extrême, ou plutôt comme la sentinelle avancée de ses vastes possessions. De concert avec le prévôt Betton, il entoura de murailles crénelées le monastère confié à sa garde et le flanqua d'énormes tours. Les incursions des Normands et les entreprises incessantes des barons, les uns contre les autres, rendaient ces précautions indispensables et justifiaient, jusqu'à un certain point, l'institution des abbés laïques qui devenaient ainsi, par la force des choses, les agents temporels et le bras séculier des abbayes. Bien peu se montrèrent à la hauteur de leur mission. Richard seul ou presque seul, dans ce siècle de fer, sut garder son rôle de protecteur, sans toucher à l'administration spirituelle, et défendre l'abbaye sans l'opprimer. Il décora l'église et la châsse de Sainte-Colombe, insista près du prévôt Betton, pour lui faire accepter le siège épiscopal d'Auxerre, et désira être inhumé dans le monastère « comme s'il eut voulu consacrer, par sa tombe, les dernières limites qu'il avait données lui-même au duché de Bourgogne » (2) (921).

Le protectorat des ducs ne se borne pas à Sainte-Co-

(1) M. l'abbé Brullée. — Histoire de l'abbaye royale de Sainte-Colombe, chap. 6 et 7.

(2) Histoire de Sainte-Colombe, chap. 7 et 8.

lombe; Saint-Rémi s'abrite également sous leur puissante épée, et Saint-Pierre-le-Vif invoque leur intervention dans ses affaires litigieuses. En 938, Ermenard, xxiii<sup>e</sup> abbé, obtient d'Eudes la restitution de la métairie d'Alson qui lui était disputée, et inscrit le nom du duc sur la liste des bienfaiteurs du monastère. Ce haut patronage ne cesse qu'avec l'émancipation des comtes de Sens et l'affaiblissement de la puissance bourguignonne dans le Sénonais.

Cependant, les abbayes ont grandi. Fondées le plus souvent par la munificence des barons, et tenues en lisière par les héritiers de leurs fondateurs, obligées, pendant longues années, d'invoquer l'appui de leurs voisins contre les Normands, les Sarrazins et la raison du plus fort, elles se suffiront désormais à elles-mêmes, et n'opposeront que leur puissance morale aux ennemis du dedans et du dehors. Quelques années s'écoulaient encore, avant l'aurore des beaux jours du monachisme; en 986, Rodolphe, xxx<sup>e</sup> évêque de Châlon, correspond avec Sewin, lv<sup>e</sup> archevêque, au sujet d'autels privilégiés à établir dans la cathédrale de Nevers; trois ans après la date fatidique des millénaires (1003), Hugues Béraud, xlvi<sup>e</sup> abbé de Saint-Bénigne de Dijon, fait construire, avec la permission de l'Ordinaire, une chapelle dépendant de l'abbaye, sur un point du diocèse de Sens, (*apud Vulnonem*, dit le texte latin) (1); en 1071, Rainard de Bar, liv<sup>e</sup> évêque de Langres, souscrit, dans le palais archiépiscopal de Sens, à un diplôme de Thibaud, comte de Troyes, qui devient la charte de fondation de l'église de Sainte-Savine; quatre ans plus tard, la mère de Citeaux, l'aïeule de Clairvaux et la bisaïeule de Vauluisant, Molesme, dont les chroniqueurs exaltent la fécondité (2), est fondée

(1) Probablement Voulx ou Vulaines.

(2) L'un d'entr'eux exprime cette idée sous le voile de l'allégorie : *Galilina illa molismensis plena plumis et benè pennata, quot et quales*



par saint Robert, *prope Riciacum* (les Riceys), sur un terrain appartenant à l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif et provenant de donations faites par les sœurs de saint Ebbon; en 1114 enfin, l'année même de la fondation de Pontigny, Josserand, lvi<sup>e</sup> évêque de Langres, qui paraît s'intéresser vivement à la prospérité du nouveau monastère, vient à Sens pour régler avec l'abbé de Saint Pierre-le-Vif, une difficulté qui avait probablement trait à la concession territoriale dont nous venons de parler.

Nous venons de nommer Pontigny; c'est le trait d'union qu'il lie, pendant tout le moyen-âge, la Bourgogne au Sénonais. C'est la continuation du rôle rempli, jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, par la célèbre abbaye de Saint-Germain. Et à ce propos, puisqu'il est impossible de mener de front les divers éléments d'un travail aussi multiple, remontons pendant quelque temps le courant des âges, et constatons historiquement les nombreuses relations menagées par l'abbaye auxerroise entre Sens et la Haute-Bourgogne. Dès 822, saint Odon, abbé de Cluny, qui occupe une si grande place dans l'histoire de ce monastère, sort des écoles auxerroises dont il continue les traditions et la renommée. Un demi siècle plus tard, le chroniqueur Radulphus Glaber, également élève de saint Germain, écrit la vie du célèbre Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon. Puis, par un noble échange de bons offices, Cluny paye sa dette à l'abbaye d'Auxerre, dans la personne de son abbé saint Mafeul qui, sur les instances de Henri Otton, duc de Bourgogne, y va relever les études languissantes et la discipline affaiblie (985). Régénérer l'abbaye et les écoles de saint Germain, c'était rendre un service signalé à l'église en général et aux dio-

*de utero suo fetus produxit, dum ex se collegium cisterciense originario germine pullulavit.*

(Petrus Cellensis, Ep. 7 Lib. 14.)

cèses voisins en particulier. Sewin, LV<sup>e</sup> archevêque de Sens fut l'écho de la reconnaissance publique, en accordant des dîmes, des églises, des moulins sur l'Armançon et plusieurs autres privilèges, à l'illustre abbaye qui avait déjà placé un pontife (Gerland LI<sup>e</sup> archevêque) sur le siège métropolitain. Heldric, qui continue l'œuvre de saint Maïeul, hérite de la bienveillance de Sewin et obtient en 1002 sa translation à Moutiers-Saint-Jean, d'où il est arraché pour gouverner le monastère de Flavigny. Un de ses prédécesseurs, Chrétien, était également venu, en 846, chercher un abri près du tombeau de saint Jean Réôme, et avait souscrit aux lettres de Lothaire, en faveur des moines de Saint-Rémi, objet de la protection constante des rois et des évêques?

Les noms des deux monastères sénonais et bourguignons se retrouvent, à chaque page, dans la chronique de Saint-Germain. Chrétien, Abbon, Lothaire, fils boiteux de l'empereur Lothaire et de son épouse Irmentrude, Hugues II qui assiste, dans l'église du monastère de Ferrières, au sacre de Louis et de Carloman, par Ansegise, XLV<sup>e</sup> archevêque de Sens et successeur de saint Egil de Flavigny, Richard-le-Justicier qui cumule les revenus des abbayes de Saint-Germain et de Sainte-Colombe, Hugues IV qui accorde au siège de Sens Gerland, l'un de ses moines, Achard qui reçoit de Léotheric, LVI<sup>e</sup> archevêque, l'église de Mauny et le privilège des dîmes, Odon dont l'élection est confirmée par Léotheric et qui entretient de fréquentes relations avec Corbigny, Flavigny et Saint-Martin d'Autun, Rotland qui obtient de nombreux privilèges d'Endes, duc de Bourgogne et assiste, en 1080, à un concile de Sens, Guibert qui souscrit, en 1086, à de nouveaux privilèges accordés aux heureux moines de Saint-Rémi par Richer, LIX<sup>e</sup> archevêque, Gervais de Semur qui transige avec Hugues de Pontigny, évêque désigné d'Auxerre et Henri Sanglier, LXI<sup>e</sup> archevêque de Sens,

au sujet de l'église de Saint-Florentin, Ardouin qui assiste, avec Alain, évêque d'Auxerre et Hugues de Toucy, **LXII<sup>e</sup>** archevêque de Sens, à l'un de ces nombreux traités de redevance consignés dans les terriers des abbayes, et renouvelle expressément les relations qui unissent son abbayé avec Moutiers-Réôme, Saint-Bénigne de Dijon et Saint-Philibert de Tournus, enfin tous les successeurs de saint Germain comprennent et remplissent les obligations que leur impose leur situation intermédiaire entre la Haute-Bourgogne et l'Eglise de Sens, son ancienne alliée.

Mais les événements pressent; Saint-Germain voit avec étonnement l'arbre fécond de Saint-Benoît produire de nouveaux rejetons; l'homme qui doit remplir tout le douzième siècle du bruit de son nom est descendu, avec sa colonie cénobitique, dans les profondes vallées qui séparent la Bourgogne de la Champagne; Clairvaux est fondé; l'école monastique bourguignonne atteint son apogée, et l'église de Sens va subir, pendant trente ans, son irrésistible influence.

Saint Bernard est alors dans toute la vigueur de l'âge et du talent. Entraîné vers la vie claustrale par une vocation impérieuse, il embrâse toute sa famille du feu sacré qui le dévore et prélude, par la tutelle qu'il exerce sur les siens, au gouvernement de l'Eglise et du monde. L'homme qui conduit à Cîteaux ses cinq frères, son père Tescelin et son oncle Gaudri, qui arrache Humbeline, sa sœur, à la vie du siècle, pour l'ensevelir dans l'abbaye de Juilly, saura plus tard réunir l'Europe chrétienne à Vézelay, et la lancer, comme un torrent, sur l'Asie musulmane. Novice à vingt-deux ans, profès à vingt-trois, abbé à vingt quatre, le grand apôtre du cénobitisme entreprend d'abord, avec saint Etienne de Cîteaux, Hugues de Pontigny et Pierre le Vénérable, une pieuse croisade en faveur du cloître.

A la voix de ces hommes inspirés, les villes sont abandonnées, les déserts se peuplent et les abbayes s'élèvent de toutes parts. A partir de l'entrée de saint Bernard en religion, les années se comptent par les fondations monastiques. En 1113, La Ferté, en 1114, Pontigny, en 1115, Clairvaux et Morimond ouvrent leurs cellules; à la même époque, Molesme, la mère de cette grande famille, achète de l'abbé de Saint-Pierre-le-Vif, le terrain où a germé ce tronc vigoureux, tandis que Sainte-Colombe, fière de son passé, correspond avec Pierre le Vénérable, par son xxxii<sup>e</sup> abbé, Thibaud de Pahens, introduit dans ses murs la réforme de saint Maïeul, et se rattache ainsi à la vieille abbaye bourguignonne, l'une des premières filles du Mont-Cassin. Bientôt les moines noirs de Cluny et les moines blancs de Cîteaux couvrent nos deux provinces. Clairvaux, à peine adulte, enfante à la vie spirituelle Fontenay et Trois-Fontaines. De Cîteaux, par Pontigny, naissent Eschaalis et Prully qui, devenues fécondes à leur tour, engendrent Jouy, Vauluisant, Barbeaux, Cercanceaux et quantité d'abbayes de femmes, parmi lesquelles nous remarquons la Pommeraye dont M. l'abbé Brullée a raconté les vicissitudes. Les autres fleurs de cette brillante couronne monastique, sont : Ville-Chasson et Champ-Benoît, filles de Cluny, Villiers, la Joye, le Lys, filles de Cîteaux, et Francheval, fille de Molesme, fondée en 1159, au diocèse de Sens par Pétronille, duchesse de Bar, sous l'administration de Guillenc, sixième successeur de saint Robert, et l'archiépiscopat de Hugues de Toucy.

Saint Bernard a accompli la première partie de sa mission. La vie claustrale s'est développée dans des proportions inouïes, et sa force d'expansion s'accroît chaque jour. Franchissant alors l'enceinte du cloître, il embrasse, dans les étreintes d'un zèle qui ne connaît d'autres bornes que celles du monde chrétien, le clergé séculier, les docteurs,

l'épiscopat, les rois, les empereurs et jusqu'à la chaire de Saint-Pierre. Le siège de Sens était alors occupé par un prélat courtisan qui s'affranchissait de la résidence et menait à la cour de Louis-le-Gros dont il avait été chapelain, une existence, sinon irrégulière, du moins beaucoup trop mondaine. Saint Bernard élève la voix et, avec l'autorité que donne une vie d'austérités et de prières, il rappelle énergiquement au pontife les obligations de sa charge pastorale. Henri Sanglier (c'était le nom de l'archevêque), courbe la tête devant les injonctions du moine de Clairvaux, abandonne la cour et vient se fixer à Sens. Alors, aux reproches et aux menaces succèdent des accents d'une tendresse toute paternelle, comme saint Bernard savait en trouver pour ses enfants dans la foi. Il s'établit, entre l'apôtre et son illustre néophyte, une correspondance intime à laquelle nous devons cinq lettres des plus remarquables, et le beau traité de *Officiis episcoporum* composé tout exprès pour le prélat converti (1).

Henri Sanglier recevait ainsi la récompense de ses bons procédés envers les enfants de Cîteaux. Le premier, il les avait sympathiquement accueillis dans son diocèse ; et comme les nouveaux venus n'avaient d'autres trésors que les vertus monastiques, il était généreusement venu à leur aide, en leur accordant le droit de lever des dîmes dans toute l'étendue du diocèse, et de faire du bois dans la forêt d'Othe. Mais sa conversion, précédée de celle de l'abbé Suger, et surtout son départ avaient irrité le roi qui perdait en lui un commensal et un ami ; il se vengea en accusant le prélat de

(1) Quatre traités résument la vie religieuse de saint Bernard et son immense influence sur le clergé séculier et régulier. Ce sont :

*De officiis episcoporum* dont il vient d'être parlé ;

*De conversione*, ad clericos ;

*De præcepto et dispensatione*, à ses religieux ;

*De consideratione*, au pape Eugène III son élève.

simonie, et voulut le faire juger par un tribunal d'exception. En vain le chapitre de Cîteaux réuni en assemblée solennelle écrivit-il, en sa faveur, au monarque courroucé; en vain saint Bernard apostilla-t-il la requête qu'il alla déposer lui-même aux pieds du trône; Louis fut intraitable. Henri Sanglier en appela alors au souverain pontife, et mit dans ses intérêts les abbés Cisterciens qui voyaient en lui un des leurs persécutés. Saint Bernard, de concert avec saint Etienne de Cîteaux et Hugues de Pontigny, écrivit au pape Honorius une lettre où il traite Louis-le-Gros de nouvel Hérode (*alter Herodes*). Le pape lui-même, que les trois abbés constituent juge du différend, y est assez peu ménagé, dit le continuateur des Bénédictins, M. Daunou; on lui rappelle sa conduite dans une affaire analogue où se trouvait impliqué Etienne de Paris *que Dieu soutint, quand Rome aidait à le renverser*. Cependant, Honorius ayant renvoyé l'affaire au roi de France, probablement pour éviter un conflit, saint Bernard voulut au moins sauver les apparences, et pour ne pas laisser le dernier mot aux avocats du roi, il réserva expressément l'appel au Saint Siège en cas de condamnation.

Une défense aussi énergique des droits de l'église et des prérogatives épiscopales valut à saint Bernard le respect et la reconnaissance du pontife. Henri Sanglier, qui lui devait tout, se soumit désormais à sa direction absolue, et l'abbé de Clairvaux devint, de fait, archevêque de Sens, comme il était déjà l'arbitre suprême de la chrétienté. Continuant le rôle d'intermédiaire que l'abbaye de Saint-Germain avait rempli, durant tant d'années, et que Pontigny devait reprendre après elle, il ne cesse d'appeler, sur les monastères bourguignons, les faveurs de son néophyte. Il lui recommande successivement Molesme, la mère féconde de deux abbayes chefs-d'ordre, Montiers-Réôme, Saint-Etienne et

**Saint-Bénigne de Dijon.** L'archevêque n'a rien à lui refuser; il accepte même, sans mot dire, le blâme que lui inflige son rude directeur, à propos d'un archidiaque qu'il avait privé de sa dignité, sans l'avoir préalablement entendu. Saint Bernard retrouve en cette circonstance toute la sévérité de ses premières admonitions. Il reproche au prélat son odieuse dureté, *odibilem duritiam*, et lui demande s'il croit que la justice a disparu de l'univers entier, comme de son cœur : *an putatis periisse justitiam de toto orbe sicut de corde vestro?* (1) Cette lettre cependant ne brisa pas leur correspondance; car il existe, dans le recueil des lettres du saint abbé, un message adressé à la fois à l'archevêque Henri et à Aimeric, chancelier de l'église romaine, au sujet d'un jeune homme qui se propose de consacrer à un abbaye des biens qu'il possède injustement (2).

Mais le moment était arrivé où l'abbé de Clairvaux demanderait au docile archevêque, une soumission plus complète. Depuis quelques années, un astre non moins brillant avait paru à l'horizon; Abailard illuminait l'Eglise de l'éclat de sa doctrine; et la nouvelle de sa chute, après avoir éveillé dans les âmes de douloureuses sympathies, n'avait pas sensiblement diminué l'intérêt qui s'attachait à une science immense et à une grande infortune. La rigoureuse orthodoxie de saint Bernard s'en émut; les hardiesses théologiques du jeune docteur lui parurent mal sonnantes; le métropolitain, dont il disposait à son gré, reçut l'ordre de disposer tout pour un concile; et le 2 juin 1140, dans l'Octave de la Pentecôte, l'assemblée fut ouverte en l'église Saint-Etienne, en présence du roi Louis-le-Jeune et du comte de Nevers. Sanson, archevêque de Reims, Josselin, évêque de Soissons, Godefroid, évêque de Châlons et plu-

(1) Epîtres 43, 44, 60, 397.

(2) Epîtres 182, 316.

sieurs abbés, convoqués par lettre collective (1), entendre le réquisitoire de saint Bernard, et déclarèrent qu'Abailas avait sur la Trinité les opinions d'Arius, sur Jésus-Christ celles de Nestorius et sur le libre arbitre, celles de Pélagus. L'appel au Saint Siège que le promoteur du concile avait formellement réservé, dans une autre circonstance, au profit de Henri Sanglier, est interdit au jeune hérésiarque. Innocent II doit ceindre son épée et fouler aux pieds ce lion et ce dragon : *accingere gladio tuo. .. conculcabis leonem et draconem.*

Ces solennelles objurgations se trouvent dans une lettre adressée à Innocent II par l'abbé de Clairvaux. On y lit avec intérêt le récit symbolique du combat qu'il venait de livrer au géant de l'hérésie :

» Goliath à la haute stature s'avance, entouré de son  
 « noble appareil de guerre, précédé de son écuyer, Arnould de Brescia. Les écailles de sa cuirasse s'unissent si  
 « étroitement, qu'elles n'y laissent aucun endroit ouvert et  
 « vulnérable. Le sifflement de la guêpe italienne a répondu  
 » au sifflement de la guêpe française ; et tous deux se sont  
 « joints en un seul contre Dieu et contre son Christ. Ils ont  
 « tendu leur arc et préparé les flèches de leur carquois,  
 « pour frapper, dans l'ombre, les hommes au cœur droit.  
 « Dans leur extérieur et leur physionomie, ils ont l'apparence  
 « de la piété ; mais ils sont, au fond, ennemis de  
 « la vraie religion, et font d'autant plus de dupes que, dé-  
 « mons au-dedans de l'âme, ils se métamorphosent en  
 « anges de lumière. Goliath donc, debout entre les deux  
 « armées, avec son écuyer, pousse des clameurs contre  
 « les phalanges d'Israël, injurie les bataillons des saints,  
 « avec d'autant plus d'audace qu'il sait bien qu'il n'a plus

(1) C'est l'épître 46.



« de David à combattre. Enfin, en moquerie des docteurs de  
 « l'Église, il exalte les philosophes ; il préfère leurs ima-  
 « ginations et ses propres nouveautés à la doctrine et à la  
 « foi des Pères catholiques ; et, tout le monde fuyant de-  
 « vant sa face, moi le plus chétif de tous, il me défie à un  
 « combat singulier.

« Sur ses instances personnelles, j'ai reçu une lettre de  
 « l'archevêque de Sens, désignant le jour du combat,  
 « dans lequel Abailard devait, en présence de l'archevê-  
 « que et ses suffragants, établir, s'il le pouvait, ses propo-  
 « sitions détestables, contre lesquelles j'ai osé murmurer.  
 « J'ai refusé le défi, soit parce que je suis novice dans  
 « cet art de la controverse où il s'escrime depuis son ado-  
 « lescence, soit parce que jugeais inconvenant de laisser  
 « discuter, par les petits arguments de la dispute humaine,  
 « la raison de la foi qui repose, certes, sur la base immo-  
 « bile et incontestable de la vérité. Je disais encore que  
 « ses écrits suffiraient pour le condamner, et que la lutte  
 « ne me regardait pas, mais bien les évêques dont le mi-  
 « nistère est de juger le dogme. Lui pourtant ne rabattit  
 « rien de sa jactance ; il éleva encore plus la voix ; il con-  
 « voqua une grande foule à Sens et assembla ses complices.  
 « Ce qu'il écrivit sur moi à ses disciples, je n'ai nul souci  
 « de le dire. Il répandit partout qu'il me répondrait, à  
 « Sens, au jour indiqué. Ce bruit, qui parvint à tout le  
 « monde, ne pouvait point ne pas m'arriver à moi-même.  
 « Je dissimulai d'abord, peu sensible à la rumeur publi-  
 « que. Je cédai néanmoins avec peine, et les larmes aux  
 « yeux, aux instances de mes amis, qui, voyant que tout  
 « le monde se préparait déjà, comme à un spectacle, à la  
 « conférence de Sens, craignaient que notre absence ne  
 « fût scandale et n'enflât l'orgueil de notre adversaire.  
 « L'erreur pouvait aussi s'enraciner davantage, s'il ne se

« trouvait personne pour répondre et contredire. Je me  
 « présentai donc au jour et lieu indiqués, sans prépara-  
 « tion et comme sans défense, repassant seulement dans  
 « mon esprit ces paroles des Écritures : Ne préméditez pas  
 « ce que vous devez répondre ; car ce que vous aurez à  
 « dire vous sera donné au moment nécessaire, et ailleurs :  
 « Le Seigneur est mon soutien ; je ne redoute rien des  
 « œuvres de l'homme.

» On vit assemblés à Sens, outre les évêques et les abbés,  
 « une foule de membres du clergé, de professeurs des  
 « écoles municipales et de clercs lettrés. Le roi lui-même  
 » était présent. Ainsi, en présence de tous, notre adver-  
 « saire lui-même debout en face de l'assemblée, on pro-  
 « duisit plusieurs passages extraits de ses livres. A peine  
 « la lecture en fut-elle commencée, qu'il refusa de l'enten-  
 « dre, sortit et déclara, ce qui ne nous semble point per-  
 « mis, qu'il appelait du jugement des juges choisis par  
 « lui-même. Or, les propositions extraites des livres  
 « d'Abailard n'en furent pas moins soumises au jugement  
 « de tous ; on les trouva opposées à la foi et contraires à  
 « la vérité. Je tenais, pour moi, à ce que cet examen eût  
 « lieu, de peur qu'on ne me taxât de légèreté et de témé-  
 « rité en une aussi grave affaire. Et vous, ô successeur de  
 « saint Pierre, vous jugerez si celui qui attaque la foi du  
 « prince des Apôtres a droit de se réfugier sous la protec-  
 « tion du Saint-Siège. Vous, l'ami de l'époux divin, vous  
 « songerez, dans votre prévoyance, à sauver l'épouse  
 « sainte des lèvres de l'iniquité et d'une langue pleine  
 « d'astuce. Et pour parler plus librement à mon maître  
 « hiérarchique, prenez garde à vous, ô très-cher père, et  
 « à la grâce de Dieu qui est en vous !

La liberté apostolique d'un tel langage s'explique non-  
 seulement par le zèle qui dévorait l'âme du saint moine,

mais encore et surtout par les services éminents qu'il avait rendus à Innocent II, en le débarrassant de l'anti-pape Anaclet. Aussi la réponse du souverain Pontife ne se fit pas attendre. Par un rescrit de la même année (1140), adressé à Henri Sanglier, les canons du concile de Sens sont solennellement approuvés et les erreurs d'Abailard condamnées sans appel.

Après cette victoire, saint Bernard est vraiment l'oracle de la chrétienté. Il a conquis à sa doctrine le roi, l'archevêque de Sens, les pères du concile et le successeur de saint Pierre. Son adversaire est, avec Arnaud de Brescia et l'anti-pape Anaclet, la troisième victime immolée par lui à l'intégrité de la foi catholique. Mais, condamné à Sens, l'amant d'Héloïse sera reçu, à bras ouverts, en Bourgogne, et Pierre-le-Vénérable pansera les blessures que le fougueux abbé de Clairvaux a faites à l'orgueil du sectaire (1). J'ai dit la troisième victime, et je me suis trompé; car, en quittant le concile où il n'avait pas voulu se défendre, Abailard, qui était aussi versé dans la poésie latine que dans les subtilités de l'école, jeta à l'oreille de Gilbert de la Poirée ce vers significatif :

*Tunc tua res agitur, paries cum proximus ardet.*

L'avertissement n'était pas inutile; et l'évêque de Poitiers sut bientôt que la mitre de saint Hilaire, pas plus que le bonnet de docteur, ne mettait à l'abri des foudres monastiques.

Saint Bernard fut l'âme de ce concile; il y tint ostensiblement la place du métropolitain, et fit même les

(1) On a comparé Pierre-le-Vénérable et saint Bernard à Fénelon et à Bossuet. C'est peut être dans cette circonstance que le parallèle offre le plus de justesse.

honneurs de l'église et du trésor de saint Etienne au roi Louis-le-Jeune. Le pieux monarque conduit par son éloquent *cicerone* vénéra probablement les reliques de saint Savinien, de sainte Colombe, de saint Loup et de ses vénérables prédécesseurs. De cette époque date la profonde déférence qu'il conserva pour saint Bernard et qui le précipita, plus tard, dans les hasards d'une seconde croisade.

Henri Sanglier ne survécut que deux ans à cette imposante cérémonie. A peine saint Bernard eût-il appris la mort de celui qui était son fils dans la foi et son père dans la hiérarchie, qu'il écrivit au chapitre alors canoniquement assemblé pour le choix d'un successeur. De ses rapports avec le prélat défunt, il n'a gardé que le souvenir de sa conversion et de ses vertus pastorales; aussi rend-il le témoignage le plus éclatant à sa piété et à sa parfaite orthodoxie. Il termine, en recommandant aux suffrages des chanoines Hugues de Toucy qui fut élu en effet et confirmé par le souverain Pontife (1).

Cette mort, arrivée la même année que celle d'Abailard (1142), interrompit les relations de saint Bernard avec l'Eglise de Sens. D'autres préoccupations vinrent bientôt le distraire. Aux hérétiques qui altéraient la pureté de la foi, ont succédé les infidèles qui menacent le tombeau du Christ. Le moment est venu de tirer l'épée contre ces nouveaux Goliath : *accingere gladio tuo*. L'abbé de Clairvaux sera le premier à pousser ce cri de guerre. Quatre ans après la tenue du concile, aux fêtes de Pâques 1146, toute la France féodale est réunie à l'extrémité du diocèse actuel de Sens, à Vézelay; les croix sont distribuées à profusion, l'oriflamme s'ébranle, Louis-le-Jeune part avec d'innombrables soldats, et bientôt de terribles désastres viennent

(1) Lettre 202.

apprendre à la chrétienté effrayée que Dieu n'a pas béni les armes des nouveaux croisés.

Ces nouvelles parviennent à saint Bernard, en 1149, et le frappent au cœur. Il languit, pendant quatre ans, réclamant ses légions, comme Auguste redemandait les siennes à Varus, et meurt, le 20 août 1153, entouré des sept cents religieux qu'il avait réunis à Clairvaux, regretté des grands et du peuple, et souverainement digne du suprême honneur qui l'attend. Bientôt le pape Alexandre III s'occupe de sa canonisation. Les miracles que le saint abbé a opérés pendant sa vie, ceux qui se sont produits sur son tombeau, ne permettent pas le moindre doute, et le calendrier s'enrichit d'un nom qui avait rempli toute la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle. Le diocèse de Sens apporta son témoignage à ce mémorable procès. Les prodiges que le saint abbé avait accomplis, lors de ses fréquentes visites à Henri Sanglier, furent mis dans la balance où se pèsent les mérites des candidats à la plus haute dignité qui soit sur terre. L'auteur de la première vie de saint Bernard, imprimée dans l'édition de Mabillon, (1696), en cite quatre principaux dont le théâtre fut Sens, Trafnel, Montereau et Joigny (1). Chablis,

(1) « *Senonis, quæ Galliæ olim maxima civitas erat, in conspectu cleri qui ad Bernardum fuerat congregatus, mulierem surdam et cæcam, per manûs impositionem, auditu donavit.*

(De vitâ sancti Bernardi, lib. 6, cap. 14.)

« *In pago Senonensi, apud castrum quod Triangulum vocant, inter missarum solemnità, feminam cujus per decem annos cæcitas omnibus innotuerat, sub manu viri Dei, mirantibus omnibus, visum recepit.*

(Ibid.)

« *Apud Monasteriolum, ubi Yona et Sequana confluunt, præsentem piissimo comite Theobaldo, offerenti divina sacrificia viro Dei, paralyticam obtulerunt, quam, expletis solemnibus, tangens et erigens, ipsam sanam horum remisit ad propria.*

(Ibid. Lib. 4, cap. 7.)

« *Ingredienti oppidum cui Joviniacum nomen est, oblata est mulier cæca. Confestim in habitum versâ privatione, de cæcâ facta est videns, exititque sermo in populum, et undique acclamabant.*

(Ibid.)

**Tonnerre et Molesme témoignèrent également en faveur du saint ; les miracles qui s'y accomplirent sont consignés dans les procès-verbaux de la canonisation.**

Avec saint Bernard, s'éteint l'âge d'or de la vie monastique. De cette brillante pléiade, au milieu de laquelle resplendissaient les noms de Robert de Molesme, de saint Etienne de Cîteaux, de Hugues de Pontigny et de l'abbé de Clairvaux, une seule étoile reste encore à l'horizon ; c'est Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui survit trois ans à son rival. Le Fénelon du XII. siècle avait eu peu de relations avec l'Eglise de Sens ; cependant sa volumineuse correspondance contient une lettre adressée à Thibaud de Pahens, abbé de Sainte-Colombe (1), pour éclaircir certains points de dogme et de discipline sur lesquels ce dernier l'avait consulté. Il y explique pourquoi l'extrême-onction s'administre plusieurs fois à la même personne, tandis qu'on ne réitère aucune des quatre autres onctions sacramentelles (2), et termine, en répondant à une question d'exégèse que lui avait également soumise son trop curieux correspondant. Il s'agissait de savoir comment le songe où Joseph s'était vu adoré par son père, sa mère et ses frères, avait eu quelque accomplissement, à l'égard de Rachel décédée avant l'élévation de Joseph en Egypte. La solution donnée par Pierre le Vénérable, est que cette prédiction s'est accomplie dans les descendants du patriarche et non dans ses ascendants (3).

Cette lettre est un curieux monument de la direction

(1) Les auteurs du *Gallia Christiana* donnent à cet abbé le xxvi<sup>e</sup> rang dans l'ordre de succession abbatiale, tandis que la chronique du monastère le désigne comme le xxxii<sup>e</sup>.

(2) Ces onctions sont données dans le baptême, la confirmation et l'ordination.

(3) Petr. Venerab. Lib. 5, cap. 7.

des esprits à cette époque ; elle résume, à elle seule, la situation morale de tout un siècle. Que dire en effet d'une génération élevée dans cette atmosphère et qui, au lieu de dépenser ses loisirs en conversations oiseuses ou en correspondances frivoles, cherche d'aussi sérieuses distractions. On a beaucoup ri des moines du Bas-Empire dissertant sur la lumière incréée du Thabor, des naïves questions adressées par Héloïse à Abailard et des curieuses réponses imaginées par certains docteurs auxquels est restée la qualification de *subtil* ; peut-être valait-il mieux exercer ainsi la curiosité inquiète de l'esprit humain, que de s'attaquer aux questions les plus ardues de la morale, ou de soulever, comme on l'a fait de nos jours, les plus formidables problèmes de l'état social.

Le XII<sup>e</sup> siècle est la plus brillante époque de nos relations provinciales. L'homme dont la prodigieuse activité rapprochait les distances, et dont le génie promenait l'influence bourguignonne dans tout le monde chrétien, a emporté dans la tombe le secret de ces innombrables correspondances qu'il savait si bien entretenir. Ses successeurs animés de son esprit et échauffés par son zèle continuent son œuvre, mais timidement et dans les limites de la juridiction abbatiale. Cependant la mémoire de saint Bernard et ses œuvres dont on fait des copies dans toutes les abbayes, protègent encore, pendant longues années, les pieux enfants de saint Benoît. Les monastères mis en honneur par l'abbé de Clairvaux reçoivent de toutes parts des preuves de la munificence des rois et des princes de l'Église. Ainsi, pour nous renfermer dans les limites des deux provinces que nous étudions, Hugues de Toucy, LXII<sup>e</sup> archevêque et successeur de Henri Sanglier, inaugure sa prise de possession, par une donation de terres à l'abbaye de Pontigny. En 1154, un an après la mort de saint Bernard, il confirme solennellement

les privilèges accordés par ses prédécesseurs Richer, Daimbert et Henri, à l'abbaye de Molesme, souche commune de cette merveilleuse végétation monastique dont nous avons raconté la naissance et les progrès.

Les chroniques des monastères relatent de nombreuses confirmations de ce genre. Soit que les donations eussent été faites à titre provisoire, soit qu'elles fussent considérées comme un acte personnel du donateur, qui ne liait pas essentiellement ses successeurs ou ayant-cause, soit enfin que le peu de sûreté matérielle, dont jouissaient les abbayes, les engageassent à s'entourer du plus grand nombre possible de garanties morales, toujours est-il qu'on les voit constamment en instances pour obtenir, tantôt des rois, tantôt des ducs de Bourgogne, tantôt des souverains Pontifes eux-mêmes, la sanction suprême de leurs possessions. C'est ainsi qu'en 1179, Humbaud, abbé de Saint-Germain d'Auxerre fait confirmer par le pape Alexandre III, les nombreuses donations que lui avait faites Henri Sanglier, le bienfaiteur de tous les monastères eisterciens et clunistes des alentours.

En 1198, la primatie du siège de Sens est l'objet d'une nouvelle reconnaissance publique, en dehors des limites de la juridiction métropolitaine. Garnier de Rochefort, LXII<sup>e</sup> évêque de Langres, fut accusé par son chapitre de dissipation et d'insuffisance (*de dilapidatione et insufficientia*, dit le texte latin). La cause fut portée devant l'archevêque Pierre de Corbeil, transféré du siège de Paris à celui de Sens, et le prélat mis en jugement ne récusait pas la compétence de son juge. Les griefs mis en avant par les chanoines, ayant été parfaitement établis, Garnier fut suspendu de ses fonctions et obligé de se retirer dans un monastère. Il alla mourir à Clairvaux, à l'ombre du tombeau de saint Bernard.

Un siècle plus tard, l'un des membres de l'illustre famille



qui donna trois prélats à l'Église de Sens. Henri Cornut intervient dans la conclusion d'un traité entre Guillaume, abbé de Molesme et l'abbé de Saint-Jean-des-Vignes ; et l'approbation qu'il y donne tranche souverainement la difficulté.

Si des faits de ce genre ne constituent pas à eux seuls une preuve péremptoire, rapprochés des nombreux arguments qui militent en faveur de la primatie sénonaise, ils sont, au moins, de nature à inspirer quelques doutes aux partisans exclusifs des prétentions de Lyon.

Il ne me reste plus guère à enregistrer que des relations passagères entre la ville de Sens et les diocèses bourguignons. Ainsi, en 1224, une noble dame du Sénonais, Gille de Trainel, mariée à Hugues de Vergy, chef de l'illustre maison bourguignonne du même nom, donne à l'église d'Autun son LVI<sup>e</sup> évêque, Guy de Vergy. Huit ans plus tard, Robert de Torote, LXVII<sup>e</sup> évêque de Langres conclut, à Sens, avec Guy de Forest et Pierre de Courtenay, comte de Tonnerre, un traité relatif aux intérêts temporels des monastères de son diocèse. (1) En 1249, un différend éclate entre Jacques de Saint-Florentin, x<sup>e</sup> abbé de Pontigny et l'abbesse des Iles. Ces sortes de litiges qui, entre barons, se seraient vidés en champ-clos ou en bataille rangée, étaient ordinairement soumis à l'arbitrage de personnes *prudentes et craignant Dieu*. Deux religieux sénonais qui remplissaient ces conditions furent chargés de concilier les parties; c'étaient Jacques de Rigny et Etienne de Vauluisant. Ils eurent la satisfaction de réussir dans leur honorable mission.

(1) Le Tonnerrois tenait par plus d'un point aux abbayes du diocèse de Sens. Ainsi en 1068, une charte de Rainard, évêque de Langres, avait accordé de nombreux privilèges à l'église Sainte-Colombe, de Tonnerre, fille séculière de l'abbaye sénonaise; et cinquante ans plus tard, un différend s'étant élevé entre elle et la collégiale de Saint-Michel, l'évêque de Langres intervint encore pour les concilier.

Le diocèse d'Auxerre semble avoir, à cette époque, le triste privilège des dissensions intestines. Depuis longtemps déjà, l'abbaye de Saint-Germain supportait impatiemment le joug de Cluny. Fondée dès le V<sup>e</sup> siècle, sur le tombeau du grand pontife auxerrois, vénérée par les rois de France et les ducs de Bourgogne, illustrée par une série d'abbés et de religieux pieux et savants, elle se voyait avec peine subordonnée hiérarchiquement à une maison illustre sans doute, mais dont la fondation par Bernon, comte d'Auvergne, ne remontait qu'à l'année 910. Ce qui la fortifiait dans ses idées d'indépendance, c'était la position qu'avaient su prendre, au sein du clergé régulier, Cîteaux et Clairvaux filles de Molesme, qui, à peine nées, avaient demandé et obtenu leur émancipation. Le Saint-Siège saisi de la question ne put que la résoudre dans le même sens, et, en 1256, intervint une bulle d'Alexandre IV qui prononça la séparation des deux abbayes.

Ce divorce va rendre plus rares encore les relations des églises et des monastères bourguignons, avec la ville et le diocèse de Sens. La seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle se passe sans en laisser aucune trace; et il faut aller jusqu'en 1303, pour assister à l'inhumation de très haut et très puissant prince Eudes, comte de Bourgogne, qui eut lieu en l'abbaye du Lys, au diocèse de Sens. Ce couvent fondé en 1250 par Blanche de Castille, mère de saint Louis, avait eu pour première abbesse Alix, de l'illustre famille de Vienne dont la devise orgueilleuse se lit encore sur les portes du château de Comarin: *tout bien a Vienne!* Cette origine bourguignonne fut probablement le motif qui engagea Eudes à le désigner pour le lieu de sa sépulture.

Malgré le fâcheux exemple donné par l'abbaye de Saint-Germain, les filles de Clairvaux et de Cîteaux nées dans les limites du diocèse de Sens ne cherchent pas encore à briser

les liens qui les rattachent aux maisons-mères. Situées dans un rayon plus rapproché de notre métropole, soumises à la juridiction des évêques de Châlon et de Langres en rapports habituels avec les archevêques de Sens, toutes pleines encore du souvenir des Robert, des Etienne et des Bernard, les jeunes abbayes bénédictines ont de plus le secret du mouvement et de la vie, je veux dire la sève et la verdeur de la jeunesse. Cluny au contraire, relégué au fond du diocèse de Mâcon, sur les confins de la Bourgogne et du Lyonnais, et presque à l'ombre de la primatiale de Saint-Jean, ne tarde pas à subir l'influence de ce voisinage. Ses relations avec Sens, assez actives au temps de saint Odon et de saint Maieul, ne sont continuées par aucun évêque de Mâcon et languissent bientôt, faute d'aliments. Pierre-le-Vénérable que ses sympathies avouées pour Abailard, sa discipline un peu molle et ses discussions d'intérieur avec l'abbé de Clairvaux ont discrédité aux yeux des rigides enfants de saint Bernard, emporte avec lui dans la tombe les dernières splendeurs de son monastère. Les moines noirs s'effacent devant la robe blanche de Cîteaux et de ses nombreuses filles. L'une des plus importantes, Prully, a pour premier abbé Artaud, institué par Etienne II, abbé de Cîteaux. Trois de ses successeurs, Jacques de Dijon (1312), Vincent de Châlon et Jean Favel (1462) sont également Cisterciens. Eschaalis, Jouy et Fontaine-Jean ne sont pas moins fidèles à leur origine bourguignonne. Elles se rattachent, par Pontigny, à la verte souche du vieil arbre de Saint-Benoit. Vaultisant, une des perles de l'écrin de Cîteaux, procède de Prully et compte successivement deux abbés Cisterciens, Jean et Hugues d'Autun qui ne laissent pas prescrire les droits de la Bourgogne sur leur monastère. La plus ancienne des abbayes sénonaises, Saint-Pierre-le-Vif emprunte, elle aussi, à l'un des monastères de la Haute-

Bourgogne, son XLII<sup>e</sup> abbé, Robert de Laval, moine de Saint-Seine qui garda pieusement le tombeau de saint Savinien, comme il avait gardé celui du solitaire bourguignon.

Mais n'anticipons pas sur les événements, et arrêtons-nous à l'un des plus brillants épisodes de nos relations provinciales ; il s'agit des débats qui s'ouvrirent solennellement, en 1329, entre Pierre de Cugnières, avocat du roi, Pierre Bertrand, évêque d'Autun, et l'archevêque de Sens, Pierre Roger qui devint pape sous le nom de Clément VI.

La question n'était pas neuve ; c'était une nouvelle phase de la formidable discussion ouverte, depuis des siècles, entre l'Eglise et le pouvoir temporel, question qui avait passionné l'Italie et l'Allemagne, armé Henri IV et la maison de Hohenstaufen contre Grégoire VII et Innocent III, inspiré au saint roi Louis IX la Pragmatique sanction, et entretenu, vingt-sept ans auparavant, une hostilité déplorable entre Boniface VIII et Philippe-le-Bel. Les chroniques du temps la désignent par ces mots significatifs : *causa jurisdictionis ecclesiasticæ*. Philippe VI de Valois persévérant dans la voie gallicane, et le pape Jean XXII, de son côté, n'étant pas disposé à abandonner les droits de l'Eglise, une assemblée de conciliation eut lieu à Vincennes, près Paris. L'archevêque de Sens porta le premier la parole, et le savant évêque d'Autun se réserva pour la réplique qui fut donnée au Louvre, le 22 décembre de la même année, quelques jours après la plaidoirie de messire Pierre de Cugnières (1). Le prélat bourguignon y réfuta, article par article, les prétentions de l'avocat du roi, qui fut debouté de ses demandes et désavoué par le monarque (2). L'énergique résis-

(1) Les auteurs du *Gallia Christiana* parlent d'un second discours prononcé par l'archevêque, le 13 janvier suivant.

(2) « L'avocat du roi devint si odieux au peuple qu'on le nomma, par déri-

tance des deux prélats fit une si vive impression sur l'esprit du monarque, qu'il s'engagea à défendre désormais les biens et la liberté du clergé, ainsi que le constatait une inscription placée dans une partie de l'ancienne église métropolitaine qui a disparu pour faire place aux nouvelles constructions. Cette inscription doublement rimée à l'hémistiche et à la désinence, selon l'usage du temps, était ainsi conçue :

Regnantis veri cupiens ego cultor haberi,  
Juro rem cleri libertatemque tueri.

Pierre Bertrand raconte, en ces termes, l'heureuse conclusion de cette affaire à laquelle il avait pris une si grande part : *Istas rationes proposui ego coram Domino rege Philippo qui nunc est in illâ persecutione quam habuit ecclesia Gallicana, quæ, per Dei gratiam, fuit sopita sinè scandalo* (1). Deux ans après, Rome lui envoya ses honoraires ; la pourpre romaine fut la récompense de son dévouement à la cause de l'Eglise.

Un service de cette importance dut resserrer puissamment les liens séculaires qui unissaient l'église de Sens aux diocèses bourguignons. Le cardinal Bertrand, dans ses fréquentes entrevues avec l'archevêque Pierre Roger, avait eu occasion de connaître et d'apprécier son clergé ; et comme il tenait le premier rang parmi les évêques de sa province, les assemblées capitulaires durent prendre bonne note des candidats sénonais qu'il ne manqua pas de leur

sion, messire Pierre du Cognet, nom d'une petite figure ridicule placée dans un coin de l'église Notre-Dame de Paris, et faisant partie d'une représentation de l'Enfer qui était à la clôture du chœur, sous le jubé..... En entrant par le grand portail dans la métropole de Sens, on voit, entre les colonnettes qui forment le premier pilier de gauche, une petite figure bizarre qui joint les mains comme pour demander grâce et faire amende honorable ; c'est Pierre de Cugnières, ou comme on le nomme vulgairement *Jean du Cognot*..»

(M. l'abbé Chauveau. — Origines de la métropole de Sens.)

(4) Gallia Christiana. — Diœcesis Æduensis.

recommander. En 1373, le siège de Châlon, voisin de celui d'Autun, étant venu à vaquer, le chapitre, favorablement disposé envers le clergé de Sens, et suffisamment édifié en particulier sur le mérite de Nicolas de Veres, archidiacre de l'église métropolitaine, n'hésita pas à lui proposer la dignité épiscopale. Le nouvel élu était né à Pont-sur-Yonne, de parents pauvres ; mais ses vertus et sa science n'avaient pas tardé à percer (1). Après avoir passé par toutes les fonctions inférieures, il était parvenu à l'éminente charge d'archidiacre qui, outre les privilèges ordinaires attachés à cette dignité, lui donnait le droit de mettre en possession l'archevêque, ses suffragants et tous les abbés de la province de Sens. Cette prérogative lui fit des ennemis ; l'évêque d'Auxerre lui intenta plusieurs procès canoniques ; mais il en sortit victorieux, grâce à l'appui du pape Grégoire XI dont il avait été chapelain. Il occupa le siège de Châlon pendant treize ans, fut élu archevêque par ses anciens collègues du chapitre de Sens, mais ne put obtenir sa confirmation du souverain Pontife (2). Il mourut en 1386, après avoir fondé dans la ville métropolitaine une chapelle de Saint-Martin à laquelle il affecta la terre d'Epyris pour dotation.

Presque à la même époque, une discussion de la plus haute gravité s'engageait entre Guillaume V de Melun, LXXX<sup>e</sup> archevêque, et la vieille abbaye de Saint-Germain, l'une des plus vénérables institutions de la Basse-Bourgogne. Le prélat avait élevé la prétention de frapper d'une contribution extraordinaire l'abbaye et ses dépendances.

(1) Son biographe résume ainsi ses éminentes qualités : *Humili loco natus ; sed ingenti sagacitas, studium indefessum, rerum agendarum peritia, animi magnitudo, patientia et industria conspiciunt fecerunt.*

(2) Urbain VI, qui disposait alors du siège de Sens, y nomma Gonthier de Baignaux, évêque du Mans.

L'abbé Grimoard, fort des immunités accordées à son monastère, refusa énergiquement de se soumettre à cette exaction. Les débats s'envenimèrent ; l'abbé victime d'une avanie imméritée, protesta comme contraint et forcé et renferma, au dedans de lui, un ressentiment qu'il eut bientôt l'occasion de faire éclater. On était alors au milieu du grand schisme d'Occident. Innocent VI habitait Avignon et affectionnait grandement Grimoard. En témoignage de cette affection, il lui donna l'abbaye de Saint-Victor de Marseille qui, l'obligeant à de fréquents déplacements, l'amena un jour à Avignon au moment où le souverain Pontife venait de mourir. Les cardinaux qui connaissaient l'affection du défunt pour Grimoard, l'élurent à sa place sous le nom d'Urbain V, au mois d'octobre 1362. Guillaume de Melun ne s'attendait guères à l'élévation de son adversaire au trône pontifical. Il se vit dépouillé de sa charge et décoré du vain titre de patriarche de Jérusalem ; mais, sur les instances du roi Jean, le pape se radoucit et consentit à lui rendre son siège (1).

Désormais, et à mesure que nous avancerons vers les temps modernes, nous verrons la vie spéciale et distincte dont vivait l'Eglise, au moyen-âge, se foudre et se perdre dans le mouvement général du pays. Nous n'assisterons

(1) L'histoire de ces démêlés est ainsi racontée par les auteurs du *Gallia Christiana* :

« Cùm Guillelmus Grimoardus tum abbas sancti Germani Autissiodorensis  
 « liberius conquestus esset ob censum quemdam ab archiepiscopo in pro-  
 « vincia sua exactum, *archiepiscopus præ irâ barbam abbatis arri-*  
 « *puit, ex eâque avulsis multis pilis contestatus est se illo invito*  
 « *levaturum censum*. Tunc etiam de vi sibi factâ et contumeliâ expro-  
 « branti abbati et conquerenti per ludibrium respondisse : *Vindicabis te*  
 « *cùm eris papa* ! Itaque ad summum pontificatum promotus Guillelmus  
 « Grimoardus memorque illatæ sibi olim injuriæ, accersivit archiepiscopum  
 « Avenionem, cui ad memoriam revocavit rem olim gestam, eumque pri-  
 « vavit archiepiscopatu, sub specie honoris, collatâ videlicet dignitate pa-  
 « triarchæ Jerosolymitani. »

plus au spectacle toujours plein de grandeur de deux abbayes ou de deux évêchés traitant de puissance à puissance, tenant en échec les pouvoirs les plus redoutables, rapprochant les races que la conquête avait seulement juxtaposées, et préparant, par plusieurs siècles de relations, la France unitaire du XIX<sup>e</sup> siècle. Les monastères s'isolent ; les liens féodaux s'affaiblissent ; le pouvoir royal se substitue, dans l'Église, aux droits électoraux des chapitres séculiers et réguliers ; les abbés et les évêques nommés directement par le roi, n'ont de rapport qu'avec Rome et la cour, et les relations provinciales cèdent graduellement la place à la centralisation.

La révolution ne s'accomplit pas tout à coup ; les adieux que se font nos deux provinces durent encore près de deux siècles, et ont pour témoins les rois, les princes, les Anglais, les Bourguignons et les Armagnacs. En 1404, Louis de Bar, LXXXIII<sup>e</sup> évêque de Langres, assiste avec l'archevêque Henri de Savoisy, à la réunion de Tombe, près Montereau, pour la conclusion d'un traité de paix entre le duc d'Orléans et le duc de Bourgogne. Quatre-vingts ans plus tard, à la mort de Guy Bernard, l'un de ses successeurs, la fameuse querelle de Pierre Roger et de Pierre de Cugnieres faillit se renouveler. Charles-le-Téméraire venait de succomber ; de tout côté on se tournait vers le soleil levant, et les officiers de justice cherchaient, des premiers, à capter la faveur royale. Le bailli de Sens, qui visait peut-être à un siège au Parlement, crut avoir trouvé le chemin du Châtelet, en s'emparant, au nom du roi, de l'administration spirituelle et temporelle du diocèse de Langres, pendant la vacance du siège. Le chapitre, instruit de ces prétentions, en référa à Louis XI qui, faisant droit à sa demande, cassa les actes de son bailli, ordonna la levée du séquestre mis sur les biens d'église, et fit tous ses



efforts pour ne pas indisposer le clergé de sa nouvelle province. Le bailli, qui ne comprenait probablement pas les motifs politiques du monarque, ou que l'amour-propre froissé aiguillonnait, voulut en appeler au Parlement de Paris; mais cette velléité irrespectueuse fut réprimée; l'appel fut repoussé, le bailli vertement tancé et condamné en outre, à indemniser le siège de Langres, de toutes les pertes que le séquestre et la procédure avaient pu lui faire subir.

Ce n'est pas le seul exemple de la protection accordée par les rois de France au clergé bourguignon, pour l'amener dans le giron de la monarchie. A peu près à la même époque, en 1487, Hugues de Thyard, XLVII<sup>e</sup> abbé de Saint-Germain, et l'archevêque Louis de Melun, premier abbé commendataire de Sainte-Colombe, chargés par le souverain Pontife de réviser certains contrats de vente de biens ecclésiastiques passés illégalement, obtiennent, de Charles VIII, un diplôme qui enjoint à tous les justiciers de Sens, Auxerre et Villeneuve-le-Roi, d'opérer cette révision dans le plus bref délai et de faire rentrer dans leurs biens toutes les maisons religieuses dépossédées.

Je viens de citer le nom du premier abbé commendataire de Sainte-Colombe; c'est, pour me servir d'une locution vulgaire, *le commencement de la fin*. Les revenus des abbayes dissipés au loin, le relâchement que la non-résidence introduisait dans les mœurs et dans la discipline, le scandale d'immenses possessions concentrées, par la faveur royale, dans la main d'un seul, tout concourait à miner sourdement l'édifice monastique déjà battu en brèche par les fabliaux, les communes et les parlements. Le mal se propage avec rapidité; les abbayes d'un diocèse et même d'une province deviennent la proie d'un seul homme qui en emploie les revenus, non pas à élever des

basiliques, comme Tristan de Salazar, mais à mener, à la cour, un train de prince, comme le cardinal de Lorraine. Puis, viennent les guerres de religion qui promènent partout la dévastation et le pillage; les ruines s'amoncellent; le refroidissement de la foi et la dissipation des revenus ne permettent plus de les réparer. C'en est fait des grandes existences monastiques et épiscopales du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle; la violation de la loi canonique de la résidence et les abus de la feuille des bénéfices porteront, au milieu des applaudissements du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, le dernier coup à l'édifice construit avec tant de peine, par les saints et les docteurs.

C'est un pénible spectacle que l'agonie d'une grande institution; aussi passerai-je rapidement sur les trois derniers siècles qui n'offrent d'ailleurs qu'un médiocre intérêt au point de vue des relations provinciales.

Une des vieilles abbayes bourguignonnes, Saint-Germain-d'Auxerre tombe, en 1569, entre les mains du cardinal de Lorraine, <sup>xciv</sup><sup>e</sup> archevêque de Sens. A la mort de ce prélat de cour, qui joint à tous ses bénéfices, les abbayes de Bourgueil, Tournus, Trois-Fontaines, Saint-Pierre de Châlon et Saint-Victor de Paris, elle reprend un instant son régime normal, et a pour abbé Pierre de Léon qui sollicite et obtient de l'archevêque Renaud de Beaune, la permission de prendre possession; mais elle ne tarde pas à subir de nouveau la loi commune. Octave de Bellegarde, <sup>xix</sup><sup>e</sup> archevêque, continue la déplorable tradition du cumul par la réunion à Saint-Germain des abbayes de Vauluisant et de Pothières. Ce dernier monastère, caché dans les forêts qui séparent Clairvaux du Val-des-Choux, avait eu précédemment pour abbé Guillaume de Gentelles, du clergé régulier de Sens. Mais le temps des modestes abbés est passé. En 1646, Armand de Bourbon-Conti obtient coup sur coup Saint-Denis, Cluny, Molesme, Corbigny et quantités d'autres

bénéfices de moindre valeur ; tant , aux époques de décadence , les grands noms sont funestes aux abbayes qui les subissent ! L'un des derniers abbés , Jean Bouhier , frère du premier évêque de Dijon , est le seul qui se contente du revenu du monastère ; mais il ne tarde pas à aller prendre possession de la nouvelle cathédrale , et abandonne l'abbaye à d'autres convoitises.

Ferrières , que sa position entre Sens et Orléans éloigne du rayon où s'exerce l'influence bourguignonne , compte dans ces derniers siècles deux abbés de l'illustre famille Pot constamment attachée à la maison des ducs. Le premier , Jehan Pot , quitte en 1506 , le monastère de Vergy pour venir prendre possession de l'abbaye de Saint-Loup ; mais Louis XII , qui avait probablement hérité des haines de la monarchie contre les vieux serviteurs du duché , s'y oppose épergiquement. L'ambassadeur de France à Rome intrigue près de Jules II , et l'élection de Jehan Pot n'est pas confirmée. Son cousin Philippe Pot , trésorier de la sainte chapelle de Paris , est plus heureux ; il lui succède sans contestation et administre paisiblement l'abbaye.

Un des beaux noms de la Bourgogne se lit encore dans le catalogue des successeurs de Saint-Loup ; c'est celui d'André Frémyot , fils d'un conseiller au Parlement de Dijon , et frère de l'illustre baronne de Chantal , fondatrice de l'ordre de la Visitation. Merveilleuse fécondité du principe d'association posé par l'Église ! Une abbaye s'en va ; vingt autres s'élèvent , et de nouvelles recrues consolent l'Église de la perte de ses vétérans.

Le nouvel abbé ne fit que passer à Ferrières ; des affections de famille le rappelaient à Dijon , où il alla prendre possession de l'abbaye de Saint-Etienne ; puis il devint archevêque de Bourges , par la translation de Renaud de Beaune au siège de Sens ( 1603 ).

Deux siècles nous séparent du grand cataclysme dans lequel s'abîmera la France provinciale, et avec elle, bien des institutions consacrées par Dieu et par les siècles. Dans cet intervalle, nos deux provinces, politiquement et administrativement isolées, achèvent de consommer leur divorce. C'est à peine si, durant les règnes de Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII, la chronique sénénoise peut enregistrer deux faits presque sans importance, mais qui rappellent vaguement les brillantes relations d'autrefois. En 1571, un enfant du diocèse de Sens qui devint l'une des gloires du siège bourguignon d'Auxerre, l'illustre Jacques Amyot, traverse la ville archiépiscopale et fait sa profession de foi entre les mains du cardinal de Pellevé, le jour de la fête de l'Ascension. Six ans plus tard, Jacques Fouré, LXXXVII<sup>e</sup> évêque de Châlon, donne, avec la permission de l'Ordinaire, la bénédiction abbatiale à sa diocésaine Antoinette de Chastenay, abbesse de la Pommeraye, couvent où les plus beaux noms de la Bourgogne s'allient à ceux des grandes illustrations parlementaires.

Dans les dernières années du règne de Louis XIII, a lieu une tentative de restauration monastique, trop hardie pour être couronnée de succès. Le 21 janvier 1643, après la mort du cardinal de Richelieu, abbé de Cîteaux, les évêques de Séz et d'Auxerre se réunissent par ordre du roi et du pape sous la présidence d'Octave de Bellegarde, archevêque de Sens, pour aviser aux moyens de ramener les grandes abbayes à la stricte observance; mais, pour répéter un mot devenu célèbre, *il est trop tard*. Les hauts dignitaires ecclésiastiques ont pris l'habitude d'ajouter à leur évêché le titre et les revenus d'un ou de plusieurs monastères. Le personnel cénobitique, réduit par les guerres des religions, la portion congrue et l'incurie des abbés non résidants, ne peut plus observer dans toute sa rigueur,

la règle primitive de Saint-Benoît. La réforme monastique et la création de nouveaux ordres ne sont possibles qu'à force de dévouement et d'abnégation ; témoins La Trappe et l'Oratoire, le cardinal de Bérulle et l'abbé de Rancé. Mais si la réunion de Cîteaux n'aboutit pas, une autre réunion, moins nécessaire sans doute, et qui cependant fit infiniment plus de bruit, réussit au-delà de toute espérance. La grande voix de Bossuet fit prévaloir, une fois encore, l'influence bourguignonne dans l'Église. L'épiscopat français, à la tête duquel il faut placer Jean de Montpezat, ci<sup>e</sup> archevêque de Sens, se groupa autour de la déclaration de 1682, comme la France féodale était venue entourer la chaire de Saint-Bernard, à Vézelay. C'est le dernier symptôme de vitalité bourguignonne que l'histoire de l'Église gallicane ait à enregistrer.

Néanmoins l'influence de l'épiscopat bourguignon sur les monastères, se continue jusqu'à la fin. L'évêque d'Autun conserve, pendant tout le xviii<sup>e</sup> siècle, la feuille des bénéfices, c'est-à-dire le privilège de disposer à son gré des abbayes et des prébendes. Je ne veux pas dire que ce pouvoir discrétionnaire ait été mal exercé ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer, avec douleur, que la ruine des institutions monastiques, en France, a été consommée par le premier évêque de cette même province qui avait été pour elles la terre de Chanaan : *Qui edebat panes meos magnificavit super me supplantationem.*

J'ai conduit, tant bien que mal, nos deux provinces jusqu'à l'ouverture des États-Généraux. La révolution annonça tout d'abord son hostilité contre le vieil ordre de choses, par le remaniement de toutes les circonscriptions administratives ; elle voulut faire une France nouvelle, avec les débris de l'ancienne, joints à quelques nouveaux matériaux dont le temps n'a pas encore consacré la durée. Les comi-

tés de l'Assemblée ne tinrent aucun compte des divisions territoriales et des habitudes traditionnelles des populations. Napoléon, lui-même, en organisant les cours impériales, l'Université et les divisions militaires, fit son travail, comme il combinait ses batailles, sur une carte géographique. Quoi qu'il en soit, le hasard ou la force des choses rendit au Sénonais son double caractère ; il resta français et bourguignon tout à la fois. Partie intégrante du département de l'Yonne, l'un des quatre de l'ancienne Bourgogne, il appartient, d'une part, à la XVIII<sup>e</sup> division militaire et à la XX<sup>e</sup> légion de gendarmerie dont le chef-lieu fut fixé à Dijon ; de l'autre, il ressortit à la cour impériale et à l'académie universitaire de Paris. Les derniers événements ont modifié cet état de choses ; mais ces modifications elles-mêmes pourraient fort bien n'être pas définitives. D'ailleurs, la voie rapide qui unit les deux capitales de France et de Bourgogne entretiendra toujours, entre elles et les populations sénonaises, des relations que les arrangements administratifs peuvent interrompre, mais dont ils ne sauraient détruire ni l'habitude ni le principe.

Le voisinage est une seconde famille qu'il faut respecter, comme toutes les vieilles choses fondées sur les meilleurs instincts du cœur de l'homme.

---

ERRATUM : Une erreur de date a fait placer en l'année 1409 l'excommunication portée contre le duc de Bourgogne par l'archevêque Jehan de Montaigu. Cet anathème n'a été lancé qu'en 1411.

# SAINT LOUIS A SENS.

ESQUISSE DE SON RÈGNE.

---

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

Parmi les souvenirs glorieux de cette cité qui nous voit réunis aujourd'hui, il en est deux dont l'importance et le caractère justifient le titre placé en tête de ces pages. Saint Louis et Sens rappellent deux circonstances bien dignes d'être dégagées de la poussière de l'oubli, deux faits qui méritent d'obtenir, ne fût-ce qu'un instant, cette seconde existence que le passé reçoit du souffle de l'histoire. Non que je prétende ici, abusant d'une opportunité généreuse, écrire une nouvelle vie du roi Louis IX : une telle prétention de ma part serait téméraire au sein de la réunion sérieuse et réfléchie où j'ai l'honneur de parler. Je me tiendrai en garde contre les entraînements d'un sujet dont l'attrait serait irrésistible, je ne le cache pas, sans la ferme volonté de le limiter étroitement aux faits les plus saillants, à ceux qui caractérisent l'un des plus grands règnes de notre monarchie française.

Par dessus toutes les autres, cette monarchie est riche en individualités puissantes. Elle a eu, sous la couronne, des héros, des législateurs, des génies, des conquérants, de grands politiques qui, tour-à-tour, ont soulevé ou apaisé le monde. Mais saint Louis fut la plus haute personnifica-

tion de la vertu , de l'héroïsme , de la piété sur le trône. En lui se rencontre , en lui brille un assemblage de qualités qui semblent s'exclure , et qu'il ne fut donné à aucun autre prince de réunir.

Quel charme sérieux répand sur l'histoire cette figure martiale et pieuse à la fois , grave et douce , mystique comme le moyen-âge qui va finir , pleine de sérénité comme si les premiers rayons de la Renaissance l'éclairaient déjà.

Le règne de saint Louis est celui où se montre dans tout son éclat l'institution de la chevalerie. Après lui elle expire , et avec son siècle se clôt le moyen-âge proprement dit. Les croisades , ce grand mouvement qui emportaient vers la Palestine , les rois , la noblesse et les peuples s'arrêta pour toujours. Les suprêmes efforts du souverain français seront les derniers , nul autre ne tentera de les renouveler.

Il a retenu du moyen-âge , en le fermant , l'obéissance sans bornes , presque inintelligible aujourd'hui , du fils pour la mère. Devant elle le chevalier , l'époux , le père , le roi disparaissent : il ne reste que le fils.

Aussi Louis IX demeure inséparable de sa mère dans la mémoire des hommes. C'est elle qui , par une sollicitude active et intelligente , développa ses qualités les plus précieuses , et c'est elle encore qui s'associa aux meilleurs actes de son règne. On peut dire qu'ils se sont immortalisés l'un par l'autre. Aux vertus du fils , la mère doit sa gloire sur la terre ; à la sagesse de la mère , le fils doit sa sainteté dans le ciel. Blanche de Castille était née en 1187 ; elle était fille du roi Alphonse IX. Amenée en France en 1200 , n'ayant que quatorze ans , elle épousa Louis VIII qui avait le même âge. Blanche unissait à une rare beauté un esprit supérieur , infiniment de grâces. Douée d'une haute raison , pleine de mesure et de tact , elle avait su exercer un utile



et grand ascendant sur son mari ; et l'on raconte que Philippe-Auguste lui-même , son beau-père , dans plus d'une circonstance importante ne dédaigna pas de prendre ses conseils. Chose rare , même sur le trône , son union avec Louis VIII ne fut jamais altérée par le plus léger nuage ; et les historiens ont remarqué que pendant vingt-six ans qu'elle dura , ils ne se séparèrent pas un seul instant.

Mais les jours d'épreuve se préparaient. Louis VIII meurt à Montpensier après avoir occupé le trône pendant trois années seulement. Blanche de Castille est veuve , et le roi avant de mourir , en présence de l'archevêque de Sens , Gaultier Cornu , et des évêques de Beauvais et de Chartres , l'a nommée régente. Régente ! plus que reine — être le roi et la reine tout ensemble. C'était une tâche immense pour une femme ; elle eût été écrasante pour un homme tel ferme qu'il fût , à cette époque de convulsion et de trouble. Blanche de Castille l'accepta. Le dévouement pouvait passer pour de l'intrépidité.

Louis VIII avait recommandé que saint Louis , son fils aîné , son successeur légitime , fût immédiatement couronné. La reine Blanche se hâta de conduire ce prince à Reims , et le sacre , malgré l'absence étudiée , ou les obstacles que suscitèrent plusieurs grands vassaux , eut lieu avec la pompe et l'autorité que la religion imprimait à ces solennités qui , dans l'esprit des peuples , devenaient comme une sanction de plus du droit héréditaire des princes appelés à la couronne.

A peine saint Louis échappait-il aux faiblesses de l'enfance , que sa mère s'empressa de montrer en lui le roi de France. Elle savait l'inspirer dans les conseils : il y prenait la parole et déjà il semblait commander les armées ; au moins Blanche le plaçait-elle à leur tête. Tout en retenant l'autorité , on eût cru qu'elle l'abandonnait à son fils : con-

duite habile qui initiait le jeune roi aux affaires , et préparait les peuples à lui obéir.

Toutes les minorités sont difficiles à traverser. Les régences des femmes ont rencontré , en France surtout , de fortes oppositions. Qu'on imagine quels devaient être les embarras suscités à la régence de la reine Blanche , d'ailleurs étrangère ! nouveau grief ! Qu'on se reporte au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle , époque où la féodalité est encore si vivace ; qu'on songe enfin à cette foule de grands vassaux indépendants de la couronne , et cherchant par des guerres incessantes à dénier sa suprématie , à méconnaître les droits de suzeraineté ; et alors on comprendra combien d'efforts , d'habileté , de souplesse , de fermeté il fallait à Blanche de Castille , pour conserver , pour agrandir le pouvoir royal qu'elle remit à son fils âgé de vingt et un ans , et déclaré majeur en 1236.

N'est-ce pas un spectacle sublime et touchant de suivre à travers ces époques sombres , pleines de rivalités farouches , cette reine vigilante dont la main ne quitte jamais la main de son fils , comme une mère qui aurait à traverser avec son enfant , au milieu de la nuit , une forêt dange-reuse ?

Si les comparaisons entre les événements historiques de diverses époques ne donnent pas toujours , par leur similitude , des résultats qui entraînent avec eux une moralité , elles surprennent du moins l'esprit , l'imagination , en attendant qu'un Montesquieu en fasse jaillir l'étincelle d'un mot profond ou ingénieux.

Ainsi on est involontairement frappé des analogies que présentent , quoique à des dates séparées par un long intervalle , les régences de Blanche de Castille et d'Anne d'Autriche. Blanche est étrangère , sa tutelle s'exerce sur un enfant de onze ans. Les grands vassaux la jalourent ; ils

s'agitent; il faut les combattre, il faut les contenir. Elle court risque d'être enlevée avec son fils par les confédérés, entre Orléans et Paris; tous deux n'échappent que par miracle en cherchant un asile dans la tour de Montlhéry. Enfin la reine-mère accorde toute sa confiance au cardinal romain Bonaventure, et cela, l'a-t-on observé, « parce que, étranger, il ne pouvait trouver d'appui qu'en elle. »

Passons à l'autre Régence.

Anne d'Autriche a pour pupille un enfant de cinq ans. Lorsqu'elle prend les rênes embrouillées de l'État, si elle n'a point à combattre les grands vassaux du <sup>xiii</sup>e siècle, elle aura en face d'elle des princes du sang et les membres d'une haute noblesse naguère comprimés sous le pied, décimés par la hache d'un Richelieu, et par cela même d'autant plus impatients de se venger de l'abaissement qu'ils ont subi sous le dernier règne. Souvent aussi Anne d'Autriche et son fils sont errants, poursuivis, et les chefs de la Fronde ont surtout un but : s'emparer de Louis XIV, devenir maîtres de sa personne afin de lui dicter leurs volontés. A quoi tint, par exemple, que le prince de Condé ne se saisît de la cour à Gien, en 1652, après la défaite et la déroute du corps du maréchal d'Hocquincourt à Bléneau ? A l'arrivée de Turenne, qui sut opposer la prudence à l'impétuosité de Condé. Et enfin, dernier rapprochement entre les deux reines régentes, Anne d'Autriche, malgré tant de clameurs et de passions déchaînées, n'abandonna jamais un autre italien, le cardinal Mazarin.

Il est à remarquer que ces deux régences dont nous venons d'indiquer les points nombreux de ressemblance, et que nous proclamons les plus glorieuses qu'ait eues la monarchie, préparèrent les deux règnes qui ont laissé les traces les plus profondes dans les annales de la France.

Si je ne me trompe, on éprouve un vif contentement moral et qui grandit à mesure qu'on avance, à raviver les traces, à suivre les pas de cette majestueuse existence de saint Louis.

Son enfance est finie (si jamais cette nature sérieuse eut une enfance), nous touchons à l'un des événements les plus importants de la vie de saint Louis : son mariage.

Avant d'en rappeler les principaux incidents, avant d'indiquer le rôle que joue la ville de Sens dans cet acte solennel, religieux, politique, qu'il me soit permis de montrer les mains qui, à cette époque, nouaient et dénouaient les grands faits de la société.

Par une rare exception, il fut presque toujours réservé au siège de cette métropole de compter, dans les divers âges, des prélats illustres par leur science, leur piété et leur haute influence dans les affaires publiques. Si les temps sont changés, si les dignitaires du clergé ne sont plus appelés à prendre part au gouvernement de l'État ; si Sens ne voit plus ses archevêques s'asseoir dans le conseil des rois, du moins ceux de nos jours, — et vous en avez une preuve qui vous est bien chère, — ont retenu de leurs puissants devanciers les plus précieux privilèges : la piété qui édifie, cette sévère régularité de mœurs qui commande le respect, une charité qui fait bénir leur saint ministère ; et enfin, cet amour des sciences et des lettres, qui, en les honorant, devient un exemple et un encouragement pour ceux qui les cultivent.

L'archevêque Gaultier Cornu, fut l'un des hommes considérables du XIII<sup>e</sup> siècle. Nous le voyons déjà, sous Philippe-Auguste, chapelain de ce prince, et remplir les mêmes fonctions auprès de Louis VIII. Ce roi, nous l'avons remarqué, le rendit le dépositaire de ses dernières volontés ; il les confia à sa loyauté, à sa haute prudence, et

c'est lui qui fit connaître à la reine Blanche qu'elle était investie de la régence.

Cette mission avait été fidèlement remplie.

Blanche, à son tour, en réservait une autre à Gaultier, une autre non moins délicate, qui touchait à la fois aux intérêts de la monarchie et au bonheur domestique de saint Louis, à l'homme et au roi.

La régente avait projeté de donner pour femme à Louis IX, Marguerite, la fille aînée de Raymond Béran-ger III, comte de Provence. La cour de ce prince était alors la plus polie qu'il y eût en Europe. On y aimait la science, on y cultivait surtout les arts; la poésie y était en honneur, et les troubadours dont la muse s'inspirait de la galanterie, y florissaient dans tout leur éclat. Cette extrême élégance, cet amour des plaisirs ne se séparèrent pas tout à fait d'un peu de relâchement dans les mœurs. Aussi l'archevêque Gaultier devait-il, avant de faire la demande formelle de la main de Marguerite, tout voir, tout observer, et s'assurer de la solidité de ses principes. Les instructions de la régente étaient sévères sur ce point.

Plein de prudence, doué d'une vive perspicacité, le prélat reconnut bien vite que Marguerite, instruite, éclairée, n'avait puisé au milieu d'une cour si élégante que les qualités qui pouvaient se concilier avec les devoirs d'une fidèle épouse. Marguerite n'avait pas encore atteint sa quatorzième année. Elle était d'ailleurs très-belle, *loyale et fine*, selon le langage d'un vieux chroniqueur. Le comte de Provence reçut avec déférence et respect la demande de la main de sa fille aînée; il ne pouvait qu'être honoré de l'alliance que l'archevêque Gaultier, assisté de Jean de Nesle, venait lui proposer. Malgré la pénurie de ses finances, Raymond, par un sentiment de fierté qu'on ne discuta pas, promit une dot; il la promit, et elle était assurément considérable

puisque en tenant compte à la fois du prix du marc et du pouvoir actuel de l'argent, nous trouvons qu'elle représentait près de 2 millions 300 mille francs de nos jours. Il est à présumer que le comte de Provence, qui mêlait instinctivement la poésie aux affaires, en promettant une pareille somme, espérait sans doute que son auguste gendre ne le presserait pas beaucoup de l'acquitter. C'est ce qui arriva en effet, car il paraît qu'après trente ans il n'en avait guère payé que la cinquième partie.

La princesse fut conduite à Sens par les deux ambassadeurs. Le roi s'y trouva pour la recevoir. Le 17 avril 1234, l'archevêque Gaultier célébra le mariage de Louis et de Marguerite, et peu de jours après, il couronna la jeune reine dans la cathédrale en présence du roi revêtu de tous les insignes de la souveraineté.

En étant choisi pour bénir l'union des deux époux et poser la couronne sur le front de Marguerite, l'archevêque recevait la récompense la plus flatteuse du succès de sa mission auprès du comte de Provence. Et cette récompense ne devait pas mourir tout entière avec celui qui l'obtenait. Elle allait devenir avec les siècles un titre de plus pour son église métropolitaine, et pour cette ville un nouveau gage d'illustration.

Nous ne décrivons pas les fêtes qui suivirent ce mariage. Elles furent splendides. Louis IX qui, dans tout le cours de sa vie privée, pratiqua l'économie, se montra généreux et magnifique. Il en coûta au trésor royal 300 mille francs environ de notre monnaie actuelle. C'était bien quelque chose ! Et pourtant, de nos jours, tant paraissent faciles les dépenses, les ordonnateurs de nos fêtes publiques seraient sans doute fort tentés d'accuser de parcimonie les libéralités du grand et saint roi du XIII<sup>e</sup> siècle. Il est vrai que ce souverain prenait en sérieuse considération les ressources

de ses sujets. Il est vrai aussi que de nos jours il n'y a plus de sujets, et que c'est le peuple qui, par ses mandataires, vote l'impôt. Ce droit lui semble apparemment une suffisante compensation.

Marguerite fut une femme dévouée et fidèle à tous ses devoirs. Pendant une union qui dura trente-six ans, Louis IX ne causa pas un seul chagrin à la reine, ni la reine le moindre déplaisir à son mari. Le bonheur des deux époux n'eût été comparable à nul autre, sans la tendresse excessive, inquiète et jalouse de la reine Blanche pour son fils, qu'elle aimait exclusivement, et dont elle voulait être aimée sans partage. Mère excellente, belle-mère tyrannique.

• L'intérieur royal a toutes les misères d'un ménage obscur : froideurs, soupçons, antipathie entre les deux femmes ; intervention fâcheuse dans les rapports les plus intimes du roi et de Marguerite. Le bon, l'excellent Joinville, avec sa sincérité naïve, nous raconte : « Quand le roi chevauchait dans le royaume, et qu'il avait la reine Blanche et la reine Marguerite, sa femme, la reine Blanche les faisait séparer l'un de l'autre ; ils n'étaient, dit-il, jamais logés ensemblement. » Puis il ajoute : « Un jour, le roi, étant à Pontoise, vint voir sa femme, malade par suite d'une couche : ayant entendu venir sa mère, il se cacha derrière la reine de peur qu'elle ne le vît, mais Blanche l'aperçut, et le vint prendre par la main, lui disant : Venez-vous en, car vous ne faites rien ici. — Hélas ! s'écria Marguerite, ne me laisserez-vous voir mon seigneur, ni en la vie, ni en la mort ? et s'évanouit ; mais le roi revint sur ses pas et lui prodigua les soins dont elle avait besoin. »

Si l'on ne savait que le cœur humain est plein de mystère, on serait tenté, à ce récit de Joinville, d'aimer un peu moins cette reine Blanche, cette femme si pure, si ver-

tueuse , presque parfaite. Et saint Louis si ferme , qui tremble , qui s'alarme d'être surpris par sa mère , tandis qu'il donne des soins que ses devoirs d'époux lui inspiraient.

Mais quels sont ces cris qui retentissent dans l'air , qui partent de tous les points de la ville en rumeur , et vont se mêler au bruit grave des cloches ? Pourquoi ces prières et cette claire fumée d'encens qui se déroule en longs anneaux sous le ciel ? Quelle solennité nous annoncent ces croix d'or et ces bannières déployées ? Pourquoi les rues sont-elles semées de verdure et de fleurs ; les maisons parées de leurs plus belles tentures ? Où vont ces habitants revêtus de leur costume de fête ? Quel spectacle sacré appelle du fond des vallées , des campagnes lointaines , ces paysans accourus avec leurs familles ? — C'est encore le saint roi Louis qui vient à Sens , mais cette fois ce n'est plus comme en 1234 pour voir poser une couronne terrestre sur le front de la chaste compagne de sa vie. Le roi de France vient chercher une autre couronne : celle qui déchirait le front du Rédempteur des hommes.

Louis IX , grâce à des révélations opportunes , avait échappé presque miraculeusement aux poignards des assassins que dirigeait le Vieux de la Montagne. Sa foi menacée n'en devint que plus vive , et il lui tardait de pouvoir la faire éclater par de nouveaux témoignages. Ici une légende d'un haut intérêt pour nos saintes croyances : La vraie couronne d'épines qui se trouvait à Constantinople , avait été engagée dans un moment de détresse aux Vénitiens par Baudouin , empereur d'Orient , pour une forte somme d'argent (aucun historien n'en a précisé le chiffre). On touchait à l'instant où , à défaut du remboursement dont elle était la garantie , Nicolas Quirino allait la revendiquer , s'en saisir et l'emporter à Venise. C'est alors que Baudouin offrit au roi de France de lui abandonner la couronne d'épines.



Louis IX accepta avec bonheur cette proposition, paya la somme due à Quirino, et la sainte couronne fut rapportée en France par Gaultier, archevêque de Sens, et par Bernard, évêque d'Annecy.

C'est le 10 août 1239 que Louis, suivi de toute sa cour et d'un nombreux clergé, arriva à Sens pour se rendre de là, avec Gaultier, à Villeneuve-l'Archevêque, et y adorer la sainte couronne. Il voulut ensuite l'escorter jusqu'à l'église de Saint-Pierre-le-Vif de Sens où elle fut déposée. Le lendemain, le roi alla à la porte Saint-Léon, qu'on nomme aujourd'hui porte Notre-Dame; là il reçut la sainte couronne qui fut apportée en grande pompe par le clergé. Les magistrats de la cité, la ville entière venaient à la suite, le cœur plein d'onction. Le roi était pieds nus, en habits simples; il prit la châsse sur ses épaules, et, accompagné de son frère Robert, comte d'Artois, il la porta dans la cathédrale où elle ne demeura qu'une nuit exposée à l'adoration universelle. Le lendemain, il la transporta de Saint-Laurent à Paris, et la déposa sous la voûte de la Sainte-Chapelle.

Aux deux époques mémorables que nous venons de rappeler, d'autres, pareillement illustrées par le séjour de saint Louis à Sens, peuvent se rattacher. En juin 1248, le pieux monarque allant à la première croisade, s'arrêta dans cette ville qu'il aimait. Son passage y est encore indiqué en mars 1267, mais sans qu'il soit permis à l'historien de préciser le motif de sa présence. Enfin, en 1270, Louis IX séjourna encore à Sens qu'il traversait en partant pour la seconde et dernière croisade entreprise sous son règne.

Sens a été assurément privilégiée; et si le saint roi visita quelques autres villes du pays que nous habitons, nous ne saurions rattacher à sa présence dans ces lieux des actes

aussi importants, au point de vue civil, politique ou religieux, que ceux qui s'accomplissent dans cette cité. Cependant, cette indulgence inspirée par la bonne confraternité qui vous anime, nous permettra de mentionner succinctement les voyages de Louis IX à Pontigny en 1247, à Vézelay en 1267, à Auxerre, le 27 mars 1269, et encore en 1270. Enfin, dans cette dernière année, saint Louis s'arrêta à Villeneuve-le-Roi, et y approuva une « *liste des hommes qui, devant son Bailli, ont reconnu lui appartenir.* » (1).

Tous les autres voyages dont nous venons de relever les dates eurent pour but de pieux pèlerinages. On sait, par exemple, que la translation du corps de Saint Edme motiva la présence du roi à Pontigny, le 9 juin 1247. Il s'y rendit accompagné de la reine Blanche et de plusieurs membres de sa famille. Cette cérémonie, dont la pompe répondit à la profonde vénération qu'inspirait la mémoire du sublime et si modeste archevêque de Cantorbéry, quoique l'Église vint à peine de l'inscrire au nombre de ses saints; cette cérémonie nous l'avons décrite ailleurs, et nous ne saurions nous y arrêter sans sortir d'un cadre que déjà nous n'avons que trop agrandi.

Mais ce n'est point, pensons-nous, en franchir les limites, que d'ajouter aux pieux itinéraires de Saint-Louis, le voyage qu'il fit dans cette contrée, toujours comme les précédents, dans un but religieux. En 1267, se fit à Vézelay, pour employer l'expression d'un historien, la révélation du corps de sainte Madelaine. Saint-Louis voulut y assister. Il serait superflu de s'étendre sur les diverses circonstances qui marquèrent cette cérémonie. Il ne nous paraît d'aucune importance non plus de retracer les vives

(1) Archives de l'Yonne.

discussions soulevées sur l'authenticité du corps découvert par les moines de Vézelay, et de rappeler les prétentions qu'eurent plus tard les frères prêcheurs ou dominicains de Provence, de posséder le véritable corps de sainte Madeleine. De cette polémique, qui fut ardente, naquit plus d'un doute ; et une saine critique prouva que les précieux restes de celle dont l'amour pour Notre Seigneur purifia la vie, ne se trouvaient pas plus à la Baume qu'à Vézelay.

Lorsque saint Louis passa successivement à Auxerre et à Vézelay en 1270, année de sa seconde et dernière croisade, il se rendait à Aigues-Mortes où il s'embarqua pour l'Afrique.

Les croisades ! les croisades ! ardente pensée qui poursuivit Louis IX depuis sa jeunesse jusqu'à la tombe avec l'acharnement d'une passion. Et cette passion, dévorant toutes les autres, devint en lui avec l'âge une sainte monomanie qui ne lui laissa ni trêve ni repos entre 1248 et 1270, c'est-à-dire entre sa première et sa dernière expédition en Afrique.

En 1244, il fait une grave maladie ; il échappe au danger ; mais à peine a-t-il recouvré la santé, que sa piété s'exalte, s'enflamme en apprenant les progrès des infidèles et en voyant le tombeau du Christ livré à leurs profanations. Il rêve une croisade, il veut l'entreprendre, il l'organise malgré les sages conseils de sa mère dont il méconnaît les avis prophétiques. Il veut entraîner dans cette expédition tous les princes de la chrétienté, ses grands vassaux, ses peuples. Hommes, vaisseaux, trésors, l'humanité entière doit se sacrifier, se croiser et le suivre. Matthieu Paris, écrivain contemporain, raconte, à cette occasion, qu'il ne dédaigna même pas de recourir à un subterfuge, fort innocent sans doute, mais tout à fait curieux. « Le roi de France, dit-il, » était dans l'usage, la nuit de Noël, de faire don aux sei-

• gneurs de sa cour de certaines casaques qu'ils revêtaient  
 » immédiatement. Or, il en fit préparer cette année-là un  
 » plus grand nombre et de plus belles qui furent distri-  
 » buées dans une pièce obscure, où entraient les seigneurs  
 » à mesure qu'ils sortaient de la messe ; puis quand le  
 » jour parut, il se trouva que tous portaient des croix bro-  
 » dées en or. »

Louis IX put enfin, ses préparatifs étant achevés, s'embarquer à Aigues-Mortes, le 25 août 1248. Il fit voile vers l'Égypte. Après quelques premiers succès, on sait quels affreux revers l'accablèrent ; on sait que son armée fut décimée par une maladie contagieuse, et qu'enfin, fait prisonnier, on le ramena captif à Mansourah. L'histoire a consacré la fermeté héroïque du saint roi dans cette position douloureuse. Sa dignité égala, surpassa même s'il est possible, son infortune. Il fut sublime de courage et de résignation. La reine Marguerite l'avait suivi, et c'est à Damiette où elle était près d'accoucher, qu'elle apprit la captivité du roi. Qu'on juge de sa douleur et de son effroi ! Reportons-nous au XIII<sup>e</sup> siècle, quand les droits de la guerre étaient sans limites ; songeons à l'exaspération, aux sentiments de vengeance que nourrissaient les ennemis des chrétiens ;.... et la situation lamentable de cette malheureuse princesse nous apparaîtra dans toute son horreur ! L'épouvante qu'elle ressentait exigea qu'on fît coucher un homme dans sa chambre. Joinville nous apprend que le chevalier octogénaire chargé de la garder, lui tenait la main pendant son sommeil, et l'assurait lorsqu'elle ouvrait les yeux, que sa chambre n'était pas remplie de Sarrasins. Un jour elle se précipita à ses pieds, en lui disant qu'elle ne se relèverait pas qu'il ne lui eût accordé la grâce qu'elle allait solliciter de lui. « Seigneur, dit Marguerite, ce que je vous demande » sous la foi que vous m'avez engagée, c'est que si Damiette

« est pris par les Sarrasins, vous me coupez la tête, et ne  
 » me laissez pas tomber vivante entre les mains des infi-  
 » dèles. — Vous serez obéie, répondit le vieux chevalier,  
 » j'y avais déjà pensé. » Ces paroles sont sublimes de part  
 et d'autre, mais la femme qui prenait une telle résolution  
 était au moins l'égale de saint Louis.

Trois jours après cette scène d'héroïsme, la reine accou-  
 cha d'un fils qu'on nomma *Tristan*, touchante appellation  
 et bien en harmonie avec la détresse de ses parents au mo-  
 ment de sa naissance !

Pendant cette funeste expédition, Louis IX perdit sa  
 mère ; grande douleur ajoutée à tant d'infortunes ! Blan-  
 che de Castille mourut à Melun, le 1<sup>er</sup> décembre 1252,  
 n'ayant point encore atteint sa soixante-cinquième année.

Le roi rentra enfin dans son royaume en 1254 et revit  
 Vincennes le 5 septembre de la même année. Pendant son  
 absence, de grands désordres avaient éclaté, et un moment  
 la sage fermeté de Blanche, qui exerçait la régence, fut im-  
 puissante à les réprimer. Sous le nom de *Pastoureaux*, des  
 habitants des campagnes, des laboureurs, des bergers com-  
 mandés par un hongrois, dévastaient le pays, pénétraient  
 dans les villes et y commettaient d'affreux excès. Le pré-  
 texte de ce soulèvement avait été de marcher à la délivran-  
 ce du roi captif. Mais le vrai mobile était le pillage, la spo-  
 liation des riches. De nos jours nous avons vu d'autres *Pas-  
 toureaux* ; mais ceux-ci du moins y mettaient beaucoup  
 plus de franchise, ne dissimulant nullement le but qu'ils se  
 proposaient.

On a remarqué, et c'était bien digne de l'être, que le roi  
 dont la piété surpassa celle des princes les plus religieux  
 qui ont gouverné la France, ne transigea jamais sur ses  
 droits comme souverain temporel. Et c'est là un des ca-  
 ractères essentiels du génie de Louis IX : il possède la

science politique au même degré que la foi. Il défendit les intérêts de son royaume comme il prenait ceux du ciel. Lors des dissentiments graves qui s'élevèrent entre lui et Clément IV, on lui voit déployer une fermeté qui ne cède sur aucun des points intéressant sa prérogative.

Les débats furent sérieux entre le roi et la cour de Rome. Sens joua un rôle important dans la discussion. Gaultier Cornu, qui occupe à si juste titre une place considérable dans cette notice et qui mourut en 1241, avait gardé son siège pendant vingt ans. Il eut d'abord pour successeur son frère, Giles Cornu ; Giles vécut jusqu'en 1252 ; enfin le neveu de ces deux prélats, Henri Cornu, fut élu à la mort de Giles et cessa de vivre en 1256. Le successeur de ce dernier archevêque, Guillaume de Brosse, ne parvint que très-âgé à l'épiscopat, et nous voyons que douze ans après (1268), accablé de vieillesse, il se démit de son siège, et que Pierre de Charni, grand archidiacre, fut élu. Mais Pierre de Charni était en même temps camérier du Pape, et ne manqua pas, dit un historien, « d'aller se faire sacrer en Italie. Clément IV profita de l'occasion pour disposer du diaconé conformément à la loi qu'il venait d'établir. Cependant le roi l'avait prévenu en y nommant Girard de Rampillon, ecclésiastique recommandable par sa piété. » De là le conflit. Le Pape s'irrite, promettant de *se bien défendre*. Il tint exactement parole, car Girard fut interdit de toute fonction, et de plus menacé d'être excommunié s'il ne renonçait à son droit ou si « pour se justifier il ne se présentait au tribunal des saints apôtres. Il ne fit ni l'un ni l'autre, sans doute par l'ordre du roi, qui sans vouloir rompre absolument avec Rome, qu'il savait être le centre de l'unité catholique, avait résolu d'arrêter ses usurpations. A la mort de Clément (1268), l'affaire restait encore indécise : elle ne se termina que sous Grégoire X, son successeur, qui leva

les défenses et fit jouir Girard de Rampillon de tous ses droits, et même des fruits acquis depuis sa nomination. »

Particularité curieuse ! Clément IV, au milieu de ses dissentimens les plus vifs avec le roi de France, avait pour lui des retours de déférence et de courtoisie. Ils s'expliquent sans doute par le respect que la profonde piété de saint Louis devait lui inspirer, par le sentiment de reconnaissance qui lui était imposé envers ce prince ; car Clément (Foulques), né à Saint-Gilles, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, successivement militaire, jurisconsulte, secrétaire de Louis IX, marié, père de famille, veuf, prêtre, chanoine, archidiacre, évêque, cardinal, et enfin devenu Pape, avait dû son avancement à la protection et à l'amitié de saint Louis, heureux de récompenser le dévouement, le zèle et la haute intelligence de son ancien serviteur. Toutefois il n'est pas moins étrange de voir tant de prévenances mêlées à tant de passions et à tant d'emportement. La singularité appelait la remarque.

L'idée fixe de Louis IX reprit de nouveau son autorité. Mal éteint en lui, le feu des croisades se ralluma et le remplit de son ardeur. Il lui fallut encore obéir à cette sainte et périlleuse obsession. Dès 1267, il commença à méditer une dernière expédition contre les infidèles. Rien ne put le dissuader d'une pareille entreprise. Et pourtant le souvenir des désastres éprouvés en Egypte eût dû suffire pour le détourner. Cela eût dû suffire, mais cela pouvait-il suffire ? Pour être juste envers celui qui fut toujours juste, quel prince, quel seigneur, quel peuple n'avait pas alors cette passion, et s'il pouvait-être permis de le dire, cette maladie des croisades ? C'était un entraînement, la pente par où le siècle glissait irrésistiblement. Le saint tombeau, par une permission de Dieu, qui la retira quand il lui plut de le

faire, faillit être un instant celui de toute la chrétienté.

Toutes les dispositions de saint Louis étant prises, il s'embarqua une seconde fois à Aigues-Mortes, le 1<sup>er</sup> juillet 1270 ; et lorsque tout devait faire supposer qu'il se dirigerait vers Acre, la seule place restée en la possession des chrétiens, il débarqua dans une baie près de Tunis. D'incroyables illusions paraissaient avoir déterminé sa marche vers cette plage de l'Afrique : la supposition de trésors immenses, et bien plus encore l'espoir chimérique de convertir au christianisme le roi de Tunis. Mais à peine était-on débarqué que ces illusions cessèrent. Les trésors s'évanouirent et au lieu d'un néophyte on rencontra, dans la personne d'Omar, un souverain se promettant de marcher contre les croisés à la tête de cent mille soldats.

Les maladies contagieuses firent plus encore pour la destruction de l'armée que les combats ; et le roi atteint lui-même succomba le 25 août 1270. Au milieu des souffrances qui précédèrent sa fin si héroïque, il répétait avec amour :  
 « O Dieu, ayez pitié de ce peuple qui m'a suivi sur ce rivage ; conduisez-le dans sa patrie, faites qu'il ne tombe pas entre les mains de vos ennemis et qu'il ne soit pas contraint de renier votre saint nom. »

Un quart de siècle s'était à peine écoulé, que le cri populaire, en retentissant à Rome, fit conférer le titre de saint au prince à qui toute la chrétienté l'avait déjà décerné. En le canonisant, en 1297, Boniface VIII s'écria : « Réjouis-toi, maison de France, d'avoir donné au monde un si grand prince ! Peuple de France, réjouis-toi d'avoir eu un si bon roi ! »

L'appréciation la plus juste du règne et du caractère de Saint-Louis, et qui emprunte de son auteur une autorité incontestable est celle-ci : « Louis IX, dit l'historien que nous



- citons, paraissait un prince destiné à réformer l'Europe,
- si elle avait pu l'être ; il a rendu la France triomphante et
- policée, et il a été en tout le modèle des hommes. Sa piété
- qui était celle d'un anachorète, ne lui ôta pas les vertus
- royales, sa libéralité ne dérobaient rien à une sage écono-
- mie ; il sut accorder une politique profonde avec une
- justice exacte, et peut-être est-il le seul souverain qui
- mérite cette louange. Prudent et ferme dans le conseil,
- intrépide dans les combats sans être emporté, compa-
- tissant comme s'il n'avait jamais été que malheureux, il
- n'est guère donné à l'homme de pousser la vertu plus
- loin. »

Certes ! voilà un magnifique éloge ! A-t-il été médité par Bossuet ? s'est-il échappé de la plume élégante de Massillon ? Monseigneur, Messieurs, ces lignes où la vérité éclate dans tout son jour, où le bonheur de l'expression le dispute à la profondeur de la pensée, ces lignes ont été écrites par Voltaire. Les vertus de Louis IX, son mérite personnel, ont fait violence aux préoccupations trop souvent systématiques du philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il était réservé au saint roi de faire un miracle de plus, et qui ne fût pas moins merveilleux que tous ceux racontés par le bon Sénéchal de Champagne !

Baron CHAILLOU DES BARRES.

## LE MAÇON DE VERSAILLES.

---

Sous Louis quatorze on bâtissait,  
Trop pour la fortune publique,  
Pas trop pour les maçons, le métier florissait.  
L'un d'eux, fort, de taille athlétique,  
Bien portant, gaillard, réjoui,  
Passait au château la semaine  
A travailler, le cœur épanoui;  
Le samedi, sans faute, à Madeleine,  
Il rapportait quatre écus d'argent blanc.  
Le dimanche, il fallait l'entendre,  
Devant sa porte, sur un banc,  
Discuter, avide d'apprendre,  
Ou d'enseigner, selon ses interlocuteurs,  
Tantôt les choses de la vie,  
Tantôt les procédés nouveaux des constructeurs.  
Son esprit le portait à la philosophie;  
Il lisait, peu, mais des auteurs choisis;  
L'inimitable fabuliste  
Tenait le premier rang entre ses favoris;  
S'il avait médité sur quelque sujet triste,  
Il l'ouvrait et soudain recouvrait sa gaieté.  
Un jour que parmi l'auditoire,  
Se trouvait monsieur le curé,  
— Certes, dit-il, nous devons croire  
A l'ordre général qui régit l'univers.

Mais, par malheur, de la médaille,  
 On ne peut cacher le revers.  
 Je ne dis rien pour moi ; vaille que vaille,  
 J'aurais grand tort de n'être pas content.  
 Cette maison que j'ai bâtie,  
 De bon héritage un arpent ,  
 Une escarcelle bien garnie ,  
 C'est assez ; mes trois gros garçons ,  
 Après moi soutiendront leur mère ;  
 J'en ferai d'honnêtes maçons ,  
 Chacun un jour aura sa ménagère ;  
 Ils sauront , comme je l'ai fait ,  
 Vivre chez eux , avec économie ,  
 Ne jamais dépenser d'argent au cabaret ,  
 Se sentir au logis l'âme toujours remplie.  
 Mais combien , au-dessous de moi ,  
 Souffrant dans un état précaire ,  
 De leurs deux bras souvent n'ont pas l'emploi  
 Et vainement combattent la misère ,  
 Tandis qu'il est tant de gras paresseux .  
 Ah ! cela m'afflige et me fâche ;  
 Pourquoi pas à chacun sa tâche ?  
 Un homme ici surtout m'est odieux ;  
 Le maudit fainéant , dans les bois , dans la plaine ,  
 Je l'aperçois , quand j'ai la truelle à la main ,  
 Errant sans but , la démarche incertaine ,  
 L'air hébété ; croiriez-vous qu'un matin ,  
 Je le trouve , en passant , debout , au pied d'un hêtre ,  
 Je l'y trouve à midi , je l'y trouve le soir ,  
 Il n'avait pas bougé ; vous me direz peut-être  
 Que ce n'est pas criant ! Parbleu vous l'allez voir ,  
 Diantre ! son seul aspect m'agace ,  
 Il arrive à pas lents du côté de la place ,

Les bas sur les talons ; eh ! Monsieur le curé ,  
 Qu'en dites-vous ? — Ne ris pas, Madeleine,  
 Et toi, Thomas, ne sois plus courroucé ;  
 Ton fainéant, c'est Lafontaine. —

On est trop enclin à blâmer ;  
 Il faut d'abord savoir ; puis, si l'on peut, juger.

GIGUET.

## INFLUENCE DE LA MUSIQUE ✓

SUR LA GUÉRISON DES MALADIES.

L'une des plus graves erreurs qui se pourrait commettre, consisterait à n'envisager comme agents de la thérapeutique, que les drogues de l'officine du pharmacien ou les prescriptions empiriques, produits de la tradition populaire suivie encore aujourd'hui avec une déplorable persistance.

Tout ce qui apporte à nos organes une influence heureuse, qui, par quelque voie que ce soit, tend à rétablir l'équilibre des actes physiologiques ou pathologiques perturbés, doit être classé au nombre des moyens dont se sert l'art médical pour éveiller, exciter ou restreindre les différentes fonctions organiques et vitales qui établissent le jeu régulier harmonique de l'économie humaine.

La médecine, sans les sciences accessoires et réduite à son propre fonds, n'aurait qu'une importance bien secondaire ; mais elle sait heureusement emprunter à tous les arts, à

toutes les sciences, les matériaux nécessaires à son progrès et se les assimiler de telle sorte qu'elle en fait sa propriété pour les appliquer ensuite, selon les différentes exigences, aux troubles dynamiques, organiques ou vitaux, générateurs de l'entité morbide.

Examinée à ce point de vue, elle échappe alors au reproche d'art incertain, trompeur, conjectural que lui infligent quelques philosophes moroses, sceptiques ou railleurs, qui s'en sont évidemment fait une fausse idée et l'ont confondue avec cette médecine bâtarde des pseudo-guérisseurs, des charlatans, qui, dans notre siècle de lumières, ne compte encore que trop d'adorateurs fervents et convaincus.

Dans tous les temps, à toutes les époques, chez toutes les nations de la terre, la musique est l'expression des différentes passions qui agitent le cœur de l'homme; c'est une langue universelle que chacun parle plus ou moins richement, mais qui est pour ainsi dire nécessaire à la santé; chez quelques individualités heureusement douées, la puissance musicale est innée, elle est pour elles un besoin aussi impérieux que celui de l'aliment, de la lumière et de l'air.

Les anciens, pénétrés de son effet moral sur les peuples, l'avaient considérée comme un élément puissant de gouvernement; ils lui accordaient une influence si considérable sur nos sens, nos passions ou notre intelligence, qu'ils la faisaient dériver d'une source immortelle et divine.

Peu d'accord entr'eux d'ailleurs sur l'importance des illustres personnages auxquels ils imputaient l'origine de cet art enchanteur, les uns l'attribuant plus particulièrement à Mercure, d'autres en plus grand nombre à Apollon, qui eut pour descendance Esculape, dieu de la médecine, établissaient ainsi un lien de parenté, une espèce d'affinité entre la musique et la médecine, et, par ce rapprochement, nous donnaient en quelque sorte et par avance le droit de détermi-

ner les rapports existant entre ces deux sciences ; à l'appui de cette opinion , nous pourrions citer le prince des poètes lyriques : Pindare ; en effet, dans une de ses odes nous initie aux merveilles opérées par Esculape, adaptant au traitement des malades des chants pleins de mollesse et de volupté.

Si nous n'avions égard qu'aux traditions grecques , il nous faudrait encore reporter l'origine de la musique à Hermès , le Mercure des Grecs , personnage fabuleux que les Égyptiens , sous le nom d'Hermès Trismégiste , regardaient comme le père de toutes les sciences et de tous les arts ; mais on sait malheureusement qu'il n'y a aucune croyance à établir sur tous ces documents , première manifestation des sciences humaines enveloppées dès leur berceau des plus épaisses ténèbres.

Cette recherche , aujourd'hui qu'il est à peu près prouvé qu'Hermès Thôth ou Mercure n'étaient qu'un terme générique , ne constituerait d'ailleurs qu'un étalage d'érudition aussi stérile ici que déplacé.

Seulement cela nous donne la clef de cette production fabuleuse d'une encyclopédie composée, selon quelques auteurs, de vingt mille volumes , éditée par cette succession de savants, et qui, embrassant naturellement l'universalité des sciences et des arts , comprenait dans quelques-uns de ses livres tout ce qui avait trait à l'art musical : mais ce recueil a été perdu et la mémoire des hommes en a seule conservé le souvenir.

Tous les peuples de l'antiquité , Égyptiens , Hébreux , Grecs , Juifs ou Romains , ont tous apprécié l'influence de la musique dans le gouvernement des hommes. Hérodote et Pausanias nous attestent que tous les législateurs , prêtres , médecins ou philosophes , étaient en général de très-habiles musiciens, et cela ne pourra nous surprendre , si nous considérons que chez les nations les plus éclairées ,

la musique était liée à l'étude de la grammaire et faisait pour ainsi dire partie intégrante des études libérales ; les pythagoriciens , les platoniciens , les péripatéticiens , enseignaient cette science dans les écoles de la Grèce et de l'Égypte , et ne considéraient comme homme achevé que celui qui ajoutait la musique aux différentes branches des connaissances humaines cultivées alors ; les médecins en particulier en faisaient une application régulière et constante à la pathologie , et en vertu de l'éducation générale dont nous venons de parler , ils obtenaient , par l'emploi convenable des modes musicaux lydiens , phrygiens ou autres , correspondant à nos modes mineurs et majeurs , des effets si surprenants que nous nous refusons pour ainsi dire à les accepter. Il faut en effet nous défier des merveilles thérapeutiques que l'imagination des Grecs prêtait à leur musique et savoir nous mettre en garde contre le vague de leurs illusions poétiques , car ce peuple , doué d'une sensibilité sans égale , poussait l'amour de la musique jusqu'au fanatisme. Cependant en faisant la part de l'enthousiasme exagéré , on trouve , dans l'histoire , des guérisons qui portent avec elles un cachet d'authenticité qu'on ne peut guère mettre en doute.

Dans l'enfance des sociétés humaines , le chant , restreint à quelques modulations , fut la première expression musicale ; plus tard par le progrès du temps et des lumières , ce don de la nature fut porté à un état plus avancé de perfectionnement et l'on sait assez ce que peuvent apporter l'étude et le travail dans la production des sons émis par l'instrument mélodieux qu'on appelle le gosier ; aussi la première manifestation eut lieu par la voix , par la musique vocale ; les moins favorisés sous ce rapport , ceux dont l'organisation moins parfaite se refusait à exprimer leurs sentiments à l'aide de ce moyen , durent , par le besoin instinctif que tout homme ressent à varier ses plaisirs , chercher à sup-

pléer ce qui leur manquait à cet égard. De là vint la musique instrumentale dont les éléments sont au milieu de tout ce qui nous entoure ; pour en établir la preuve, il n'est pas nécessaire d'invoquer le cri modulé de certains animaux ou le chant des oiseaux.

Les éclats de la foudre répétés par les échos du vallon , le vent qui siffle à travers les grands arbres , le mugissement des mers , les cataractes qui , depuis la création , se précipitent à travers les rochers , le frémissement plus léger de l'eau qui court dans la prairie ou murmure sur le fin galet des ruisseaux , tout cela est de belle et bonne musique ; elle constitue les harmonies de la nature, et conséquemment est bien au-dessus de tout ce que l'art humain pourrait enfanter.

Dans ce bouleversement apparent , où tous les éléments déchaînés livrent à la nature une de ces luttes qui plaisent tant à l'homme que les émotions puissantes vivifient , il y a une puissance musicale immense qui tient l'âme sous une impression harmonique indescriptible , et ce n'est plus la sensation agréable produite sur l'oreille qui l'émeut , mais bien tous les sons émis par la tempête. La musique dramatique , qui nous touche si profondément , trouve dans ce spectacle grandiose la source des inspirations les plus sublimes ; nos compositeurs n'arrivent à l'imitation de ces effets que par une étude attentive de ces grands phénomènes ; il en résulte que dire avec J.-J. Rousseau , que la musique n'est autre chose que la combinaison des sons de manière à plaire à l'oreille , c'est borner l'art musical à une sensation toute physique et restreinte , et nécessairement en amoindrir l'importance en rétrécissant , dans une proportion mesquine , le tableau de ses enchantements. On a bien , à tort également selon nous , prétendu que la musique était plus conventionnelle que naturelle parce que , soit



dans le chant des oiseaux , soit dans le bruit de la tempête , ou sous le souffle impétueux des vents qui semblent arracher les forêts et les rochers de leurs fondements pour semer le monde de leurs débris , ou quand encore la tiède haleine des zéphyrs agite mollement le feuillage dans une belle journée d'été et qu'on entend les mille nuances harmoniques qu'émet la nature en ses jours de fête , on ne saisissait aucun élément d'accord régulier, cela prouverait tout au plus que notre débile organisation ne peut suffire à la perception complète des modulations infinies de la nature , qu'elle n'en peut de suite saisir les beautés, et que nous les ressentons presque toujours sans-pouvoir les analyser. Il est des intervalles qui séparent chaque son , comme des classifications en histoire naturelle : notre faible intelligence, pour mieux classer les faits dans la mémoire , a besoin de bien nettement déterminer les différences ; l'échelle musicale , en un mot , comme celle des animaux , se compose de degrés ascendants ou descendants ; dans la nature , c'est une dégradation continue, sans apparence du chaînon qui se relie à la chaîne entière.

Si nous avons la prétention de vous donner une idée des perfections dont sont empreintes les œuvres du sublime auteur de l'univers , nous appellerions votre attention sur l'immensité de l'échelle chromatique de la nature , parcourue en un instant, depuis les éclats de la foudre , les déchirements de la nue , le bruit des vagues fouettant les rochers, jusqu'au murmure imperceptible de l'insecte qui voltige et bourdonne ; il y a en effet dans ces différentes successions de sons , des accords définis, mais dont les nuances intermédiaires nous échappent nécessairement , et qui, nous le répétons encore , ne peuvent se comparer en rien à l'échelle tétracorde des Grecs , ou l'heptacorde de saint Grégoire , encore en usage aujourd'hui.

Ce tableau d'éléments en fureur, tous ces bruits, ces sons qui se confondent, se combinent, se séparent, se modifient, ne sont ni un vain bruit, ni le chaos, ni le désordre ; l'oreille frappée sans doute de l'apparente simultanéité des tons produits, n'en perçoit pas tout d'abord les intervalles ; l'homme vulgaire est peu touché de cette scène grandiose et n'entend que des bruits incohérents et confus, là où le poète et le musicien distinguent de sublimes harmonies ; mais ce qui rehausse surtout la majesté d'un pareil spectacle, ce sont les décorations que prodigue la nature ; la vue de ces magnificences ajoute encore au plaisir qu'on ressent ; aussi, toujours pâles copistes et plagiaires des merveilles du divin maître, pour passionner notre auditoire, nous ne pouvons, dans nos opéras, nous passer des accessoires. Que serait en effet notre musique dramatique sans la mise en scène et les décors, et quelle n'est pas l'énorme différence, quant aux émotions produites, entre l'acteur sur la scène et le même en habit noir, nous débitant dans un concert, le morceau qui nous ravissait au théâtre ?

La musique est donc la grande voix de la nature. Elle se transforme et se modifie selon les temps, les situations ou les impressions de notre âme ; dans l'hiver, les ouragans furieux, le désordre des éléments, forment une harmonie bruyante, empreinte d'une sauvage expression, remplie de charmes ; pour en juger, il suffit de se transporter sur les bords de la mer ; ce spectacle agrandit la sphère de nos impressions, de nos idées et nous touche profondément. +  
Quand viennent au contraire les beaux jours, ceux où la nature revêt ses parures printanières, la mélodie prend le dessus ; les insectes et les oiseaux chanteurs ne tardent pas à nous livrer leurs richesses musicales ; chacun de nous a pu remarquer l'aptitude et la disposition de certains d'entr'eux ; le chardonneret, la fauvette et le serin, prêtent une

oreille attentive aux sons qu'on leur fait entendre, l'expression de leur joie ne tarde pas à se manifester par des battements d'aile et des airs penchés dont la sincérité ne peut être mise en doute; et si le roi de tous ces petits musiciens, le rossignol, par une douce soirée de printemps, jette au milieu des lilas, dans le silence de la nuit, ses pures modulations, ses cadences perlées, ses trilles brillants et toutes les merveilles de sa vocalise inimitable, tout semble écouter alors avec un religieux silence le chantre de nos bosquets; l'insecte qui, pendant ce temps, fredonne et murmure sous l'herbe sa chansonnette à deux notes, forme même un léger accompagnement en basse monotone qui, bien que dissonant, forme, dans les intervalles de repos de l'artiste empenné, un tutti naturel.

Le chat, le chien et la chouette exceptés, presque tous les animaux sont sensibles à la musique : les chevaux du Cirque Olympique, ne semblent pas plus étrangers à l'harmonie qu'au rythme, on les voit suivre et marquer la mesure; aux nobles accents de la trompette guerrière, le cheval de bataille dresse les oreilles et se prépare aux combats; les moutons aiment le galoubet ou la cornemuse du berger; les Indiens apprivoisent au son de la flûte, les serpents les plus redoutables, et manient, après les avoir enchantés, le féroce serpent à sonnettes ou la vipère fer de lance avec un abandon qui fait frémir.

L'abbé Bourdelot, fils d'un chirurgien de Sens et médecin du grand Condé, nous affirme avoir vu danser à la foire de Saint-Germain au son de la musique des artistes d'un genre peu commun; c'étaient huit gros rats qui, sur la corde roide, se livraient en cadence aux exercices de Madame Saqui.

Je trouve dans le voyage de Jean-Baptiste Labbat, aux colonies, une anecdote qui rentre dans mon sujet et nous

donne une nouvelle preuve de l'influence que la musique exerce sur les animaux.

Une chasse au lézard ayant été résolue , nous y fûmes , dit-il , avec un nègre qui portait une longue perche au bout de laquelle pendait une corde munie d'un nœud coulant. Nous découvrîmes un lézard qui se chauffait au soleil , étendu tout de son long sur une branche sèche ; aussitôt le nègre se mit à siffler , à quoi le lézard prenait tant de plaisir qu'il avançait la tête pour découvrir d'où venait le son. Peu à peu le nègre s'approcha de lui , toujours en sifflant , et commença à lui chatouiller les côtés et ensuite la gorge avec le bout de la gaule ; il semblait que le lézard y prenait plaisir , car il s'étendait ou se tournait doucement comme un chat qui se chauffe. Le nègre sut enfin si bien le chatouiller et l'endormir , pour ainsi dire , avec son sifflement , qu'il lui fit avancer la tête hors de la branche , suffisamment pour lui passer le nœud coulant au cou.

L'araignée , insecte éminemment mélomane , lorsqu'elle entend les sons de la musique , quitte sa toile , et , suspendue au fil imperceptible qui la porte , semble écouter avec un plaisir infini les accords des instruments ; mais l'horreur qu'elle inspire par son corps hideux , ses pattes grêles et ses yeux immobiles au sommet de sa tête unie sans intermédiaire à son corps velu , ne lui font que trop souvent trouver la mort là où elle cherchait le plaisir ; cette disposition musicale tiendrait-elle à ce que déjà cet insecte possède à un haut degré l'un des éléments de la musique : je veux parler du rythme qu'il fait entendre à de certains moments et dont la régularité semble traduire une aptitude spéciale. Je laisse à de plus érudits le soin d'expliquer ce phénomène.

Moins téméraire et plus prudent , parce que peut-être aussi le sentiment musical est chez lui moins développé , le

crapaud fuit la lumière du jour lorsqu'il veut se livrer à l'exécution de sa musique ; c'est parce que nous ne savons pas apprécier les vertus de cet innocent animal , que nous le repoussons comme un objet de dégoût et d'horreur : pourtant il ne nous porte aucun préjudice, sa peau terne et pustuleuse n'est , à tout prendre , qu'une arme défensive bien légère, incapable de produire autre chose qu'un peu d'irritation si nous venons à le serrer trop fort ; son chant monotone et caractérisé par une molle langueur, la seule note qu'il possède et dont il se sert pour appeler sa compagne, est d'une mélancolie, d'une douceur de son dont la gravité plaintive et flûtée ferait envie à plus d'un grand flûtiste. Si le crapaud pouvait même se dérober entièrement à nos regards , nous serions disposés à l'aimer. Il y a dans son chant, en effet, une tristesse profonde qui lui concilie notre bienveillance.

La musique possédant une influence marquée sur les animaux, ainsi que nous venons d'essayer de le prouver, on ne nous contestera pas son action sur l'homme ; ce roi de la création , dont la sensibilité fait toute la richesse morale, a ses accents divins, se transporte au milieu de mondes inconnus ; si par la pensée, vous supprimiez cette émanation céleste, la terre, désolée, muette et dépouillée de ses charmes, ne serait plus qu'un lieu d'exil et de douleur sans compensation.

La musique exalte l'âme ; elle nous subjuge par son pouvoir infini ; elle nous aide à supporter nos maux, nous console dans nos peines et nos souffrances , et nous donne, en état de santé, les plus pures jouissances que nous puissions goûter ; elle excite un trouble si profond jusques dans les replis les plus cachés de notre être, qu'elle peut créer des sentiments nouveaux ; par elle le poltron devient brave et se sent disposé aux plus sublimes dévouements ; cet art

divin éteint la haine cachée au fond des cœurs ; il enflamme le guerrier d'une ardeur dévorante et le fait, sans réflexion, se précipiter au milieu des dangers que lui offre la gloire ; il anime et réchauffe le cœur de l'égoïste inaccessible à toute émotion, et le rend capable des plus généreux efforts.

Mais par contre une puissance aussi considérable peut avoir de graves inconvénients en tant qu'appliquée à la thérapeutique médicale, et demande, pour être convenablement mise en œuvre, une intelligence exercée. Aussi nous aurons à examiner quelles seront les précautions à prendre pour éviter la surexcitation malade due à ses excès ou aux écarts de son action.

La musique agit sur l'homme par différents modes ; le son, le rythme, la mélodie, l'harmonie, ou la combinaison de ces différents effets, modifient les impressions de telle sorte, qu'il est assez difficile de déterminer le rôle que chacun de ces agents est chargé d'accomplir dans les troubles fonctionnels de l'économie humaine ; et que la thérapeutique musicale qui n'est, à vrai dire, qu'indiquée par un assez grand nombre d'auteurs, reste encore à faire.

Voyez la différence entre la musique des anciens et celle des modernes, et cet examen vous donnera presque de suite la mesure de leur importance réciproque. La première, beaucoup plus simple et moins scientifique que la nôtre, s'en référait presque exclusivement à la mélodie ; chez les Grecs, il y avait deux espèces de chant : l'un dans lequel on parcourait une échelle musicale plus ou moins étendue ; l'autre n'était qu'une accentuation déclamatoire et rythmée qui servait à réciter les odes, les poèmes, les stances ou les dithyrambes des poètes ; notre grande tragédienne, Rachel, vous en donnait naguères le ton dans la déclamation chantée de notre hymne national, la *Marseillaise* ; c'était avec cette mélodie empreinte d'une grande simpli-

cité , et qui parlait surtout au cœur, que les anciens opéraient des prodiges dont le souvenir s'est conservé jusqu'à nos jours. N'oublions pas toutefois qu'ils avaient un avantage sur nous : la musique faisait partie intégrante de leur éducation , et le dernier citoyen d'Athènes était plus apte à juger de cet art que la plupart des hommes de notre époque.

Notre musique moderne , par sa tonalité , susceptible d'un grand nombre de modulations, se prête merveilleusement à l'expression dramatique et passionnée ; mais l'oreille doit , pour en saisir toutes les beautés , avoir une certaine habitude qui ne s'acquiert la plupart du temps, qu'à l'audition souvent répétée de beaucoup de nos opéras. Cela prouve aussi que nous pourrions bien avoir perdu en étendue ce que nous avons gagné en profondeur, ce qui est presque un malheur, car, pour devenir populaire, la musique doit avoir un cachet de simplicité qui la rende accessible à tous : et la plus belle à nos yeux est sans contredit celle qui s'apprend aisément et se chante partout, à condition toutefois, qu'on puisse en moduler en chœur les différentes parties, et que nous ne soyons pas condamnés à voir mutiler nos morceaux expressifs par des gens avinés, chantant faux, sans mesure et de manière à blesser les oreilles les moins susceptibles ; si donc la musique adoucit les mœurs, ce qui est presque indubitable, il faudra tôt ou tard comprendre les premiers éléments de cette science dans le programme de nos écoles primaires et de nos collèges, et l'inculquer aux enfants avec la lecture et l'écriture ; on ne fera pas par là, sans doute, de très-grands musiciens , mais on pourra dessiner ainsi quelques aptitudes et ouvrir plus tard une carrière utile et profitable à quelques natures exceptionnelles, tout en réservant une somme suffisante de notions musicales à ceux qui seront obligés de limiter leur instruction de ce côté.

Si j'avais à prouver l'influence de la musique sur les mœurs, les exemples ne me manqueraient pas : je citerais les Arcades qui, habitant un pays froid et brumeux, adoucissaient leur triste condition par le charme de la musique ; Milet, qui en parcourant sur la flûte le mode phrygien, calmait les fureurs de l'ivresse des jeunes viveurs de son temps. Je vous rappellerais encore la lyre de Therpandre qui, par ses sons mélodieux et les chants dont il l'accompagnait, dissipait les séditions ; la musique de nos jours, il faut le dire, ne jouit plus de cet heureux privilège ; enfin et pour terminer cette démonstration, j'évoquerais le souvenir de Timothée, le poète révolutionnaire..... en musique ; cet habile musicien, peu satisfait du nombre de cordes que possédait la lyre de son temps, y en ajouta quatre autres, ce qui faisait onze en tout. Il obtint par cette adjonction des effets surprenants, tenant au genre chromatique qu'il avait ainsi créé ; appelé par sa réputation auprès d'Alexandre, pour charmer ses loisirs, il l'excitait à la fureur ou calmait son agitation par sa manière d'exprimer les passions. Les Lacédémoniens, pour prévenir les suites de pareilles innovations qui ne pouvaient être que préjudiciables aux bonnes mœurs, en exaltant au-delà des limites les sentiments affectueux, rendirent un décret qui obligeait Timothée à couper ses cordes supplémentaires. Mais cette prétention ruinant les effets qu'il obtenait de son instrument, il montra une petite statue d'Apollon qu'il avait préparée, et dont la lyre avait autant de cordes que la sienne ; il fut alors absous par ses juges.

Laissons maintenant de côté ces fables qui ne sont au fond qu'une exagération du pouvoir de la musique, et disons que les faits les plus positifs témoignent de l'heureuse influence de cet art dans tous les instants de la vie. Il n'en est aucun parmi nous qui ne se rappelle avec bonheur les chants du



jeune âge ; c'est avec la plus vive émotion, avec le plus agréable souvenir de nos jeunes années, que nous représentons à notre mémoire les chansonnettes que nous chantait notre mère, lorsque, réunis dans les longues soirées d'hiver, près du foyer, nous réclamions un couplet pour nous coucher et dormir. Ainsi, la musique a l'heureuse prérogative de réveiller, après de longues années, nos impressions ; elle retrace à notre imagination les jeux de notre enfance, les lieux où ils se sont passés, les souvenirs agréables qui s'y rattachent, et par là, nous fait ainsi plus vivement sentir les soucis, les inquiétudes et les peines de l'âge mûr.

Arrivant à la thérapeutique musicale et sans croire avec les anciens qu'elle puisse aller jusqu'à guérir la peste, le rhumatisme, la goutte ou la piqure des reptiles, nous affirmons, parce que les exemples abondent, que la musique revendique ses succès dans toute cette grande classe qui comprend les névroses, l'aliénation mentale, l'hypocondrie, la chorée, la catalepsie, l'hystérie, les fièvres intermittentes, etc.

Une fois décidé à recourir à cet agent pour combattre les maladies précitées, mettez tous vos soins à ne l'appliquer que dans les cas bien déterminés où l'expérience vous aura fourni les indications : étudiez les natures réfractaires à cette médecine, et rappelez-vous que s'il existe des constitutions exceptionnelles auxquelles le sens musical semble faire défaut, il en est d'autres qui ont une si grande passion pour cette science ou plutôt pour cet art, qu'il vous faudra mettre en garde contre une excitation qui pourrait dépasser le but en provoquant des sensations trop vives.

Un curé, grand amateur et joueur de vielle, entendit un jour un célèbre guitariste ; les sons plus mélodieux de cet instrument lui causèrent un tel ravissement, qu'il tomba en proie à de vives convulsions et confessa que, s'il n'avait

été soustrait à cet enchantement dangereux, il aurait infailliblement succombé. Avec un pareil dilettante, il ne faudrait jamais agir qu'à dose homéopathique ; heureusement pour l'emploi du remède, de pareils mélomanes sont assez rares.

Si la musique guérit certains malades, elle peut tuer malheureusement des gens bien portants. Mais ce n'est plus en agissant comme remède donné à dose toxique, c'est parce que, dans quelques organisations trop nerveuses, elle ne peut s'allier à une certaine modération nécessaire à la conservation de la santé ; chez ces hommes dévorés de la passion musicale, elle peut aller jusqu'à leur donner la mort, en leur faisant continuellement dépenser une somme d'influx nerveux à laquelle leur organisation délicate ne peut suffire. Bellini, Donizetti, moissonnés à la fleur de l'âge, l'un phthisique, et l'autre fou, ne témoignent que trop malheureusement des ravages de la surexcitation musicale due à leur tempérament. Pergolèse est profondément triste ; sa musique, empreinte d'une douce langueur, d'une profonde expression mélancolique, révèle une complexion frêle et délicate ; son *Stabat mater*, universellement regardé comme son plus beau chef-d'œuvre, fut à peu près composé sur son lit de mort ; avec le dernier verset, dit-on, s'exhala son âme. Il avait à peine trente-trois ans.

La musique agit en produisant des secousses nerveuses, en excitant l'activité de la circulation, en exaltant le système nerveux affaibli ou en le modérant dans son excès, selon le mode ou le genre musical employé ; dans l'aliénation mentale on recherchera donc principalement les airs doux et langoureux dans le mode mineur, ceux qui se rattachent aux souvenirs qui existaient dans l'état de santé.

Si l'on croit devoir recourir à la musique instrumentale, on choisira le trio, le quatuor, le quintette ou quelques

mélodies simples dans les conditions dont nous venons de parler, avec un accompagnement approprié. C'est ainsi que les médecins obtinrent la guérison de Philippe V d'Espagne, par le célèbre Farinelli ; ce roi, en proie à la plus sombre mélancolie, ne put, dit-on, résister à la voix mélodieuse et pure de ce grand artiste ; après avoir entendu pendant quelque temps ce musicien célèbre, qui choisit dans le mode mineur et parmi les *adagio* les morceaux de son répertoire, le roi recouvra sa raison et le conserva près de lui comme ministre et favori ; cette cure, quelque brillante qu'elle fût, ne méritait sans doute pas une aussi grande faveur, mais Farinelli n'oublia jamais au sein des grandeurs, la modestie de son origine, et, pauvre chanteur, ainsi parvenu, il donnait bien souvent encore des leçons de bon sens et de raison aux seigneurs de la cour.

Dans cette revue rapide, nous ne pouvons que signaler à la hâte les résultats brillants obtenus par les médecins en chef de nos beaux établissements d'aliénés, à l'aide des moyens moraux qui comprennent, pour la plus grande part, la musique ; le docteur Mercurin de Saint-Remy, possédait un magnifique asile où la folie était traitée par la musique et la danse, avec des résultats extrêmement avantageux ; je crois également que le médecin en chef de notre asile départemental, M. Girard de Cailleux, a fait intervenir dans une certaine mesure la thérapeutique musicale, et qu'il a dû plusieurs guérisons à ce mode de traitement. M. Petroz, l'un de nos homéopathes en vogue, a vu la musique, à l'exclusion de tout globule, faire cesser des accès de catalepsie chez une de ses clientes ; un air chéri de cette malade, lorsqu'il était chanté près d'elle, accélérail sa respiration, diminuait le pouls et amenait quelquefois instantanément la cessation de la contraction musculaire.

L'honorable docteur Bourdois de Lamothe, eut le bon-

heur de rappeler à la vie une jeune dame atteinte d'une fièvre grave, qui avait résisté à tous les moyens conseillés par les plus illustres médecins ; les symptômes, au dix-huitième jour, s'étaient tellement aggravés, qu'il n'y avait plus de place pour l'espérance, et que le moment suprême semblait arrivé. M. Bourdois, désespéré, aperçut en quittant la malade une harpe ; soudain la pensée lui vint que cette dame, qui était une excellente musicienne, pourrait, en entendant jouer de cet instrument, recevoir une commotion nerveuse favorable ; il fit part au mari désolé du désir qu'il aurait d'essayer de ce moyen en face de l'impuissance de l'art, et parvint, après quelques instants, à vaincre la répugnance qu'éprouvait ce dernier à l'idée de faire de la musique au lit d'une agonisante. Une artiste célèbre voulut bien prêter le secours de son talent : elle joua dans une chambre près de la mourante les morceaux les plus expressifs, les plus belles mélodies. Pendant une mortelle demi-heure, on n'obtint aucun résultat ; cependant après avoir tiré de l'instrument les plus mélodieux accords, on remarque un peu d'élévation dans le pouls, la respiration s'accélère, bientôt les mouvements de la poitrine se prononcent, une douce chaleur se répand sur tous les membres ; la malade, en proie à une oppression sans cesse croissante, qui tenait les spectateurs de cette scène dans la plus pénible attente, pousse de profonds soupirs ; tout à coup le sang jaillit du nez avec abondance, la malade reprend enfin la parole, et sort de l'état léthargique qui ne laissait plus d'espérance. Après quelques jours les forces revinrent, et cette intéressante malade, vingt ans après cette aventure, jouissait encore d'une excellente santé.

Chez les enfants, dont la dentition s'accomplit douloureusement, la musique exerce une action qu'on ne peut nier.

Voyez ce petit être triste, maussade et grognon, qui souffrant, se refuse à toutes les caresses, rejette tous les jouets qu'on lui offre.

Ses gencives, siège d'un prurit incommode qui l'agace nerveusement, ne lui laissent ni tranquillité ni repos ; ses jours se passent dans un état de souffrance habituelle ; ses nuits sont privées d'un sommeil réparateur, tous les remèdes suggérés par la tendresse des parents inquiets ont échoué ; faites entendre alors au pauvre malade un chant doux et monotone, bercez-le doucement avec une de ces mélodies à trois notes qu'éveille chez les mères alarmées l'instinct de l'amour maternel, et ses paupières vont s'appesantir ; l'état nerveux se calmera ; la douleur fuira pour quelques heures : il est facile de s'en convaincre par une expérience de tous les jours.

Un de mes amis, prétendant que je me trompais, m'offrit de me prouver mon erreur ; sa petite fille souffrait de l'évolution de ses premières dents ; il voulut, en ma présence, et séance tenante, essayer du moyen que je lui indiquais. Il se mit à jouer d'un mauvais violon dont les cordes humides faisaient entendre un sifflement aigu capable d'écorcher un tympan d'artilleur, et ce malheureux violoniste, aussi bon père que mauvais musicien, s'évertuant en vain à calmer des souffrances qui s'exagéraient à l'audition de ces notes déchirantes, me remit triomphalement l'instrument en main. Alors par un air lent constamment mélancolique et en pinçant les cordes du violon en manière de guitare, j'obtins un succès complet ; au bout d'une minute, la petite manifesta son bonheur et sa joie par son silence, par de petits mouvements cadencés ; l'attention soutenue qu'elle prêtait à des accents qui, à défaut d'autre mérite, avaient au moins la justesse et la douceur pour caractère, portèrent la conviction dans l'esprit du père. Plusieurs fois, j'eus

occasion de faire l'application du remède avec les mêmes résultats heureux , et je n'eus pas de peine à lui persuader que la mauvaise administration de l'agent musical , était la seule cause de son insuccès.

La musique nous aide à supporter les fatigues extrêmes et nous les fait souvent complètement oublier ; voici un fait : M. Rostan , avait ordonné à une jeune malade , que l'abus des plaisirs du monde avait mis dans un état fort grave , une légère promenade pédestre , qu'elle avait grand peine à faire ; cette dame rencontra un jour , sur son passage , un régiment précédé de sa musique qui faisait entendre une marche guerrière , dont le rythme bien prononcé lui facilita si bien sa pérégrination par ordonnance , qu'elle arriva sans aucune lassitude , et sans s'en apercevoir , jusqu'à la caserne ; ce régiment passant chaque jour devant sa porte , elle profita de cette circonstance pour allonger sa promenade , et vit , par ce seul moyen , ses forces se rétablir avec une promptitude extrême.

Aux sons d'une musique guerrière , le soldat voit décupler ses forces ; telle fatigue , qu'il ne pourrait supporter sans ce stimulant actif , lui paraît nulle en quelque sorte , si dans ses longues courses , il est soutenu par l'harmonie puissante et mesurée d'une marche militaire.

Dans les ateliers , les établissements publics , les grands centres industriels , l'ouvrier charme son travail par le chant ; à l'aide de la musique , le temps passe plus rapide , et sans apporter autant de fatigue et d'ennui ; si son genre d'industrie exige un grand déploiement de forces musculaires , par un mouvement musical bien accentué , il peut , en régularisant cette action , leur donner une impulsion plus active et plus soutenue. L'hypocondrie , la mélancolie , les humeurs noires , le spleen anglais , qui ne sont que des variétés d'une même maladie , devront surtout trouver dans

les doux accords de la musique , une thérapeutique efficace et qu'on n'a pas , selon nous , assez souvent mise en œuvre. Dans ces affections, où viennent échouer la plupart des remèdes tirés de la matière médicale , il y aura à faire un heureux mélange , un choix judicieux , des agents de la pharmacie , secondés par les effets puissants de la musique. Si nous en voulions un exemple que chacun de vous connaît, nous citerions à l'instant les fureurs de Saül , en proie à la plus noire mélancolie , et se dissipant comme l'orage , sous les rayons bienfaisants du soleil , aux accents harmonieux de la harpe de David.

A l'hypocondrie, produite par le chagrin d'un amour malheureux, je ne voudrais opposer que le charme de la musique; et si, à ce propos, me reportant à quelque exemple fameux tiré de l'antiquité, je vous rappelais l'amour d'Antiochus pour la belle Stratonice, tout en rendant justice à la perspicacité de notre illustre confrère, qui découvrit la source des peines secrètes de son intéressant malade, dans un regard furtif accompagné d'une plus grande vivacité, dans le rythme du cœur, j'avoue qu'avant de recourir au remède extrême ordonné par le médecin grec, j'aurais conseillé les plus belles mélodies, les chants les plus suaves; car, si le diagnostic d'Eraristrate dénotait une grande connaissance du cœur humain, sa thérapeutique, un peu exceptionnelle, ne pourrait être facilement accueillie de nos jours, et soulèverait d'amères critiques; il est vrai qu'en ce temps-là c'était peut-être plus acceptable que maintenant.

Dans la chlorose, la musique agit d'une manière évidente; une jeune fille qui en est atteinte et que le plus petit mouvement essouffle, qui ne peut faire un pas, sans éprouver de violentes palpitations, monter un escalier sans s'arrêter deux ou trois fois pour reprendre haleine; lorsqu'elle en-

tendra les sons entraînants de l'orchestre, fournira la carrière des plus intrépides danseurs. Nous voyons chaque jour ces petits êtres frêles et délicats, fleurs charmantes de la civilisation, paraissant chanceler au moindre choc, et qui, au premier coup d'archet, acquièrent une vivacité, une force et une élasticité de jarret incroyables ; et si nous ajoutons à cela, que la polka, la mazurka ou la redowa, ces importations plus ou moins exotiques des pays du nord, demandent un déploiement de forces bien autrement supérieur à celui qu'exigeaient notre vieux balancé, notre classique queue du chat, on conviendra qu'il est peu de merveilles que la musique ne puisse réaliser.

J'aime mieux cependant, au point de vue sévère, l'intervention de la musique dans le fait suivant, plus médical.

Un musicien perdit un fils bien-aimé, son seul ami, son seul amour. Cet affreux malheur le plongea dans un désespoir mortel ; la douleur fut si profonde, qu'elle tarit à l'instant la source de ses larmes, et que sa santé en reçut la plus pénible atteinte. A la moindre marche, accablé de fatigue, il éprouvait en outre dans l'épigastre, une constriction pénible et douloureuse ; les digestions se dérangèrent, puis survinrent des suffocations et des syncopes ; enfin, le gonflement des extrémités et une faiblesse sans cesse croissante, présageaient la fin prochaine de cet infortuné, qui, depuis la perte irréparable qui l'avait frappé, fuyait ses amis et recherchait la solitude. Un jour, l'un d'eux, grand musicien, se rappelant que son ami n'avait jamais pu entendre sans le plus vif attendrissement le *O quam tristis et afflicta* du *Stabat* de Pergolèse, chef-d'œuvre de sentiment et d'expression, se mit à chanter cet admirable morceau. Doué d'une voix mélodieuse, et pénétré du désir de rendre à la vie celui qu'il chérissait comme un frère, il eut des accents d'une suavité pénétrante. Le malade



touché jusqu'à l'âme, ne put résister à cette divine mélodie ; il fondit en larmes, et son cœur noyé d'ivresse, oublia pour quelques moments la perte de son bien-aimé fils. Son ami, charmé de l'effet prodigieux qu'il obtenait, lui fit successivement entendre les différents morceaux qu'il supposait capable de l'émouvoir plus profondément, et le sommeil qui, depuis trois mois, lui refusait son baume réparateur, vint enfin lui prodiguer ses bienfaits.

L'illustre auteur de la physiologie des passions, Alibert, aimait beaucoup la musique ; il n'ignorait pas la puissance de cet agent thérapeutique et fit un jour, de compte à demi avec Benazet, le célèbre violoncelliste, père de cette fauvette délicieuse des salons ayant nom Sabatier, que nous avons tous eu le plaisir d'entendre, une cure que je vous demande la permission de vous raconter :

A la suite de chagrins de toute nature, une jeune dame, d'une constitution frêle et délicate, devint tout à coup mélancolique ; la vie ne lui semblait plus qu'un fardeau pénible, supporté cependant courageusement, en vue d'un monde meilleur ; mais des convulsions, des syncopes fréquentes, des crachements de sang, accompagnés de sueurs profuses, semblaient devoir bientôt en abrégier la durée ; tout en effet indiquait une fin prochaine, lorsqu'Alibert, se décida à recourir au talent de Benazet. Cet artiste, placé dans une chambre près de la malade, commença par tirer de son instrument des sons graves, sonores et mélodieux, en rapport avec le caractère et les habitudes de la malade ; celle-ci semble d'abord y rester insensible ; mais le charme ne tarde pas à se produire graduellement ; la mourante, qui, depuis quelques instants subissait la fatigue d'un délire intense se calme ; sa tête même, paraît marquer la mesure ; Alibert, craignant de la fatiguer, fait signe à Benazet de s'arrêter ; puis on recommence après quelques

heures d'un repos salutaire ; l'amélioration ne tarde pas à se prononcer ; les yeux, depuis longtemps privés des douces du sommeil , se ferment aux sons enchanteurs prodigués par l'éminent artiste , et après huit ou dix jours de séances musicales , auxquelles la malade semblait prendre le plus vif plaisir , la convalescence s'établit d'une manière durable et définitive.

Le docteur Descuret , dont la sincérité ne peut être un instant mise en doute , nous raconte le fait suivant , dont Benazet lui-même , près d'être la victime , fut au contraire le héros ressuscité.

Dans son adolescence , à la suite d'une fièvre typhoïde , ce musicien était plongé dans une léthargie profonde qui , aux yeux du médecin ordinaire , ne semblait avoir d'autre issue que la mort ; on songeait aux funérailles , lorsqu'un orgue de Barbarie , passant sous les fenêtres , se mit à jouer la marche des Tartares , de Kreutzer , pour laquelle le mourant avait une prédilection toute particulière ; par un mouvement automatique inexplicable , et qu'il fallut pourtant bien accepter , les pieds du moribond , soulevant , j'oserais presque dire , son linceul , indiquaient la mesure de cet air ; l'orgue s'étant arrêté , les pieds retombèrent dans leur inertie primitive ; on fit monter l'orgue , et les pieds se remettant plus vivement à battre la mesure , la connaissance revint au malade et plus tard la santé.

Je dis plus : il n'y a pas de souffrance , si aiguë qu'elle soit , qui ne puisse être atténuée par la musique : tous ceux qui l'aiment et la sentent vivement , ont pu en faire dans quelques circonstances l'expérience sur eux-mêmes.

En voici , du reste , un exemple bien authentique et bien frappant.

Un jour , en place de Grève , un misérable subissait l'affreux supplice de la roue. Au milieu des tortures que lui

infligeait le bourreau, la victime, accablée par l'affreuse douleur de ses membres brisés, vit passer une troupe de musiciens; elle sollicita aussitôt leur bienveillance, et ceux-ci, compatissant à l'horreur de sa situation, lui firent entendre leurs plus beaux morceaux. Le malheureux patient, supportant alors plus courageusement les angoisses de sa terrible expiation, fit cesser ses cris déchirants en priant le bourreau d'achever, au milieu de cet adoucissement, sa trop longue agonie.

La musique, en produisant une sorte d'exaltation enthousiaste explique parfaitement cette diminution de la sensibilité. Archimède, impassible au milieu du carnage, et recevant le coup fatal sans en avoir conscience, ce savant qui se laisse brûler les pieds sans s'en apercevoir, bien qu'amenés complètement à l'oubli du moi par un mobile différent, mais qui n'impressionne pas plus que la musique, viennent corroborer par leur exemple, le phénomène étrange que nous venons de raconter.

Je l'ai dit; la musique, pour être employée comme moyen thérapeutique, demande de l'instruction, de la sensibilité, du tact et du goût. Il faut savoir bien assortir aux professions, aux habitudes, à l'éducation, aux localités même, les différents modes d'expression musicale à mettre en œuvre près du lit des malades. Le succès dépendra bien souvent aussi du choix des morceaux, du goût et du talent de l'artiste; car il ne suffit pas, pour obtenir de la musique tout ce qu'on est en droit d'en attendre, de la prodiguer sans rime ni mesure; et si le remède est commun il est assez rarement de bonne qualité; aussi, règle générale, quand vous croirez devoir l'appliquer comme moyen curatif, fuyez les grands harmonistes habitués à faire de la voltige sur la corde roide du violon ou du piano, n'estimant belle que la musique difficile; ces convulsion-

naires, capables, avec leurs difficultés vaincues, d'amener, de susciter des crises nerveuses, devront être proscrits de la chambre d'un malade ou d'un convalescent. +

Sachez modifier vos chants ou votre instrumentation selon que vous aurez à faire à des hommes nés dans les climats chauds ou dans les pays froids; n'en usez jamais chez nos bons villageois, dont la fibre un peu dure et l'oreille inharmonique ne saurait s'accommoder de telles délicatesses; à l'un de ces hypocondriaques si connus dans le monde et qui se tiennent sur les confins de la maladie sans jamais aborder aucune lésion organique, mais toujours quinteux, pleureurs et moroses, n'offrez qu'une musique vive et légère; les boléro, tarentelles, saltarelles, tous les mouvements allegro, allegreto, vivace, *con brio*, me sembleront devoir être choisis de préférence. A un homme atteint dans ses plus chères affections, fuyant la société de ses semblables, recherchant la solitude, le silence et l'obscurité, malade par excès de douleur, et dont le malheur est tout récent, iriez-vous faire entendre une musique d'un caractère vif et léger, vous seriez d'une maladresse insigne et vous feriez chasser comme un vil histrion. Sachez d'abord attendre, puis, saisissant le moment favorable, produisez des sons en rapport avec la situation de l'âme: je suppose bien entendu que l'indication bien précise de cet agent thérapeutique vous aura été révélé, soit par l'éducation, les habitudes du malade, ou indiqué par la tendresse des parents, comme devant offrir quelques chances heureuses; car il ne faut pas perdre de vue qu'on ne saurait essayer de l'influence musicale chez tous les malades indistinctement.

Un ecclésiastique en proie à l'une des maladies nerveuses rentrant dans le groupe qui comporte plus volontiers l'action musicale comme indication thérapeutique, et dont

nous avons parlé il y a quelques instants, n'allégerait ses maux ni par la mise en scène de nos grands opéras, ni par les mélodies trop sensuelles de nos soprani. Les chefs-d'œuvre de Palestrina, les mottets d'Allegri, le *Stabat* de Pergolèse, les psaumes de Marcello, tous ces chants majestueux et solennels, soutenus par les orgues de nos grandes cathédrales, accompagnant les voix graves des basses, conviendraient parfaitement dans le cas où vous croiriez utile d'en appeler à la thérapeutique musicale. A une jeune fille irréprochable et pure dont l'imagination, surexcitée par des écarts de différente nature, exalte le système nerveux jusqu'à produire des désordres morbides, ne faites entendre, ni les accents passionnés de la musique dramatique, ni l'harmonie expressive de nos opéras lyriques ; par ce choix malheureux vous feriez naître, avant le temps, des passions suscitées et développées par un tempérament trop ardent, mais contenues par l'éducation, la morale et l'instruction religieuse. Les mélodies les plus simples, un chant à une ou deux voix, avec accompagnement de piano, harpe ou quatuor, apporteront aux prédispositions malades nerveuses de cet âge, le seul élément de succès qu'on puisse leur emprunter. Si vous aviez affaire, au contraire, à des gens du monde à demi blasés sur tous les plaisirs, et que vous voudriez impressionner vivement, vous n'auriez rien à redouter des mouvements pathétiques, des chants passionnés et dramatiques de nos plus beaux opéras. Tout ce que vous pourriez craindre serait peut-être de les trouver froids devant les plus admirables compositions. S'ils restaient complètement insensibles à l'audition des chefs-d'œuvre de Rossini, Meyerbeer, Auber, etc., vous pourriez les envoyer promener..... à toutes les eaux du monde; la cure par l'agent musical ne serait plus de votre compétence, car ce seraient des corps à galvaniser et dont la fibre

épuisée pourrait même encore n'éprouver aucune secousse à la plus riche étincelle que vous essayeriez vainement de tirer de leur organisme, à moitié mort. Si vous consultiez toujours le tempérament, le caractère, les préjugés, l'éducation, les antipathies, les sympathies, les impressions des individus que vous voudriez soumettre à l'empire de la musique, vous reconnaitriez, après quelques expériences, que rien n'est plus difficile que d'administrer un pareil médicament, d'en régler savamment l'emploi, d'en fixer les conditions, et de le doser d'une manière convenable. A l'appui de cette opinion je termine par le fait suivant cette esquisse déjà bien longue.

Choron, l'un de nos plus grands musiciens, aurait fort mal vu celui qui, pour le charmer ou consoler ses ennuis, se serait avisé de lui faire entendre les chefs-d'œuvre des plus grands compositeurs modernes. Il disait un jour à Duprez : Tu seras certainement le premier chanteur de France, si tu ne vas pas brailler à l'Académie royale de musique. Heureusement la prophétie fut démentie par le fait ; car nous avons tous eu le bonheur de l'entendre *brailler* pendant longtemps sur notre première scène lyrique. Il y avait cependant dans cette boutade quelque raison, car on ne peut nier que la vaste salle de l'Opéra, en exigeant de la part des chanteurs un déploiement considérable de forces, les contraind, en quelque sorte, à sacrifier le sentiment à l'éclat, dans les efforts continuels de la voix, pour lutter contre l'ampleur de la salle et la puissance de l'orchestre. Si Duprez ne laissa ni son goût ni sa méthode, il perdit beaucoup sous le rapport et de la force et de l'intensité du timbre. Choron dédaignait la musique instrumentale ; mais les voix qui réunissaient le sentiment à la justesse, avaient toutes ses sympathies. Il n'avait également d'éloges que pour les compositions des grands maîtres du XVI<sup>e</sup> et du

XVII<sup>e</sup> siècle. Prêt à mourir, il disait au docteur Descurets, son médecin : Savez-vous ce que c'est que Palestrina ? c'est, lui répondit celui-ci, l'un des plus grands maîtres de l'école italienne ; c'est bien autre chose, reprit-il avec feu, rappelez-vous ce que je vais vous dire et faites-le connaître ; c'est neuf ! Figurez-vous un immense océan dont les flots roulent avec calme et majesté, c'est la musique antique ; d'un autre côté, voyez cet océan dont les vagues furieuses s'élancent jusques aux nues pour retomber dans l'abîme : c'est la musique moderne ; eh bien ! Palestrina, c'est le point de jonction, le confluent de ces deux océans. Palestrina c'est le Racine, c'est le Raphaël, c'est le Jésus-Christ de la musique.

Maintenant, si à un homme de ce caractère vous aviez offert toutes les richesses harmoniques de nos plus grands compositeurs modernes, alors même que chez lui s'en serait présentée l'indication comme moyen de soulagement ou de guérison, vous auriez échoué misérablement, parce que, avant tout, il faut, dans la recherche des agents propres à émouvoir ou ébranler favorablement l'organisation humaine, tenir compte de mille circonstances, et que c'est justement sur cette appréciation, plus ou moins exacte, que se fondent les revers ou les succès qui infirment ou justifient le choix des méthodes thérapeutiques.

ROLLAND (DE SENS),  
D<sup>r</sup> MÉDECIN.

## SÉANCE DU 5 JUILLET 1852.

PRÉSIDENTE DE M. LALLIER.

*Présents*: MM. Lallier, Chauveau, Tonnellier, Deligand aîné, Pichenot, Lefort, Giguët, Michel, Provent, Poly, Salleron, Tibaud, Leroux, Rolland, Tisserand, Dubois, Gaultry et Salmon, membres titulaires; MM. Thiollet, Michaud, juge à Paris, et Deligand jeune, membres correspondants.

M. Deligand aîné est appelé au bureau, en l'absence du secrétaire.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Budget de la ville de Sens, exercice 1852.

2° Bulletin de la société des Antiquaires de Picardie.

3° Convocation à la dix-neuvième session du congrès scientifique de France à Toulouse.

4° Journal de la société d'archéologie et du comité du Musée Lorrain.

5° Sujets des prix proposés par l'Académie de Toulouse.

6° Ce qu'on dit et ce qu'on pense, poésies de M. Michaud.

7° Journal de la société de Sphragistique.

Il communique une lettre de M. le Maire de Sens qui lui transmet une copie d'une lettre de M. le Préfet, concernant l'inventaire des anciens titres des corporations religieuses. Le renvoi au président de la commission est prononcé.

MM. Thiollet et Dubois font, au sujet de la statue de Jean Cousin, des propositions qui sont renvoyées à la commission.

M. Thiollet propose à la société d'acquérir plusieurs



pierres lithographiques contenant les dessins de diverses sculptures du musée de Sens. Cette proposition est renvoyée au bureau.

MM. Thiollet et Leroux rendent compte du Congrès de Dijon auquel ils ont assisté.

M. l'abbé Pichenot lit un compte-rendu de l'histoire de l'abbaye de Sainte-Colombe par M. l'abbé Brullée.

M. Deligand informe la société de la découverte de divers objets gallo-romains, faite chez M. Guillaume, à Sens. Il est nommé pour les examiner et en rendre compte une commission composée de MM. Salleron, Chauveau, Leroux, Lefort, Deligand aîné et Deligand jeune.

M. Lefort propose de demander à la ville d'arrêter toute extraction de matériaux à la Motte du Ciar. La discussion de cette proposition est ajournée.

La séance est levée à 9 heures.

## SÉANCE DU 2 AOUT 1852.

PRÉSIDENCE DE M. GIGUET, VICE-PRÉSIDENT.

*Présents :* MM. Giguet, Tonnellier, Prou, Gaultry, Morel, Lefort, Brullée, Pichenot, Bidault, Ponpon, Deligand, Salleron, Rolland, Dubois, Jacob, de Canchy et Poly, membres titulaires; Louis Rose et Prunier, membres correspondants.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Le bureau propose la nomination de M. Dequen, chef d'institution à Auteuil, et de M. l'abbé Cochet, inspecteur des monuments historiques de la Seine-Inférieure, comme membres correspondants.

M. le président dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1° Annuaire de la société des Antiquaires de France.  
(1852.)

2° Bulletin de la société archéologique de l'Orléanais.  
(1852, nos 7 et 8.)

3° Recueil des documents relatifs aux sceaux du moyen-âge.

4° Journal de la société d'archéologie et du comité du Musée Lorrain.

5° Bulletin de la société des sciences naturelles et historiques de l'Yonne.

6° Etrétat, par M. l'abbé Cochet.

7° Notice sur l'église de Saint-Hildevert, par le même.

8° Rapport sur les fouilles du bois des Loges, par le même.

9° Note sur l'église de Veulette, par le même.

10° Salines du pays de Caux, par le même.

11° Note sur cinq monnaies mérovingiennes, par le même.

12° Société archéologique de Béziers, séance publique de 1852.

Sur la proposition du Président, la société nomme M. l'abbé Carlier, membre de la commission des archives en remplacement de M. de Cénival, et M. Salleron, membre de la commission des travaux de Saint-Maurice, en remplacement de M. Chaperon.

M. Giguet lit une notice intitulée : *Histoire de huit vers de Boileau*.

M. l'abbé Prunier lit une notice sur le collège de Sens en 1651.

La séance est levée à 9 heures.

## SÉANCE DU 4 OCTOBRE 1852.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

*Présents*: MM. Lallier, Prou, Poly, Gaultry, Dubois, Carlier, Tisserand, Deligand, de Canchy, Salleron, Tibaud, Vignon, Duchemin, Brullée, Lefort, Morel, Provent, Jacob, Rolland, Leclair, Giguët, membres titulaires, et Prunier, membre correspondant.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants :

1° Ampélographie universelle, ou traité des Cépages, par M. le comte Odart.

2° Des œuvres littéraires et artistiques inspirées par Jeanne Darc.

3° L'Aquis Segeste de la carte de Peutinger doit être placé à Montbouy.

Ces deux derniers écrits offerts par l'auteur, M. Dupuis, vice-président du tribunal civil d'Orléans.

4° Bulletin de la société archéologique de l'Orléanais, (1852, n° 9).

5° Bulletin de l'Athénée de Beauvoisis (1852, 1<sup>er</sup> semestre).

6° Journal de la société d'archéologie du comité du Musée Lorrain (août 1852).

7° Compte-rendu des travaux de l'Académie du Gard.

La société nomme membres correspondants M. Dequen, chef d'institution à Auteuil, et M. l'abbé Cochet, de Dieppe.

MM. Gaultry, Morel, Prou, Deligand et Tibaud, présentent, comme membre correspondant, M. le comte Odart, auteur de l'Ampélographie.

MM. Deligand, Tibaud et Gaultry, présentent comme membre correspondant M. Le Poitevin de la Croix, président de l'Académie belge, à Anvers.

M. Lallier présente comme membre correspondant M. l'abbé Sarrazin, curé de Pantin.

M. Lallier annonce à la société que le Conseil général, dans sa dernière session, a voté en faveur de cette compagnie une subvention de 300 fr.

La société accueille avec la plus vive reconnaissance ce témoignage de sympathie donné à ses travaux par les représentants du département.

M. Poly lit un mémoire sur la photographie.

M. Prou exprime le vœu que la société fasse reproduire par la photographie les pierres sculptées du musée de Sens, et les publie dans son bulletin avec le catalogue général des pierres de ce musée.

M. Poly présente à la société le dessin d'une charrue inventée par le sieur Lair, dit Beauceron, ancien serrurier à Sens, et cultivateur à la Postolle.

La société nomme pour examiner cette charrue une commission composée de MM. de Canchy, Leclair, Lefort et Poly.

M. l'abbé Prunier lit une notice ayant pour titre : *les Vendanges de M. Fenel*.

M. de Vigan, membre correspondant, fait offrir à la société des échantillons de minéraux provenant des Vosges.

La séance est levée à 9 heures.

## SÉANCE DU 8 NOVEMBRE.

PRÉSIDENCE DE M. GIGUET, VICE-PRÉSIDENT.

*Présents*: MM. Giguet, Prou, Poly, Tonnellier, Lefort, Ponpon, Carlier, de Canchy, Morel, Gaultry, Pichenot,

Dubois , Rolland , Deligand , Leclair, Jacob , Duchemin , Salmon, Tibaud , Moreau , Provent , de Billy , Tisserand , membres titulaires, et Prunier, membre correspondant.

Le procès-verbal de la séance précédente est adopté.

MM. le comte Odart , Sarrazin , curé de Pantin , et Le Poitevin de la Croix , sont nommés membres correspondants.

MM. Salmon , Prou , Poly et Tonnellier présentent comme membre correspondant M. Duchalais, premier employé du cabinet des antiques et des médailles de la bibliothèque nationale.

MM. de Canchy, Prou et Tonnellier présentent comme membre correspondant M. de Fontaine fils.

M. de Canchy, au nom de la commission chargée d'examiner et de faire fonctionner la charrue inventée par le sieur Lair, fait son rapport terminé par le résumé suivant :

« La charrue de M. Lair, comparée à celle dont on se  
 « sert dans notre pays, a sur elle deux avantages qui doi-  
 « vent être principalement recherchés dans l'intérêt de  
 « l'agriculture. Elle obtient une sensible diminution de la  
 « force motrice, une amélioration visible de labour. Ces  
 « deux résultats suffiraient pour mériter à M. Lair l'appui  
 « de vos suffrages, et pourtant sa charrue offre encore  
 « d'autres avantages qui, pour avoir une moindre impor-  
 « tance, n'en sont pas moins précieux. Elle procure une  
 « grande économie en raison de la plus longue durée des  
 « pièces. Elle diminue les pertes de temps, puisque cinq  
 « lames mises à la disposition du laboureur qui peut les  
 « remplacer lui-même, l'empêchent d'en manquer jamais,  
 « et que cette lame rejetant toute la terre qu'elle déplace,  
 « lui permet de travailler même après la plus grande pluie.  
 « La vis qui sert à régler la jauge fait pénétrer le soc dans

« la terre exactement à la profondeur cherchée. Le piton  
 « qui sert à relever la charrue, la roulette sur laquelle elle  
 « marche, rendent plus faciles les moyens de transporter  
 « d'un lieu à un autre cette charrue à laquelle aucune su-  
 « périeurité ne manque sur celle dont on s'est servi jusqu'à  
 « ce jour. Je n'ai point le droit d'exprimer ici d'avance à  
 « M. Lair les sentiments de votre société sur son utile dé-  
 « couverte. Je ne puis que lui dire que j'appelle de tous  
 « mes vœux un succès auquel il a des droits si légitimement  
 « acquis. »

La société s'associe à son rapporteur pour exprimer à M. Lair le désir de voir adopter par nos agriculteurs, les perfectionnements par lui réalisés.

La société, après discussion de la proposition faite par M. Prou, de publier dans le bulletin un catalogue du musée lapidaire illustré par la reproduction photographique des pierres sculptées, adopte cette proposition.

M. Prunier lit un compte-rendu des Mémoires de la Société des Antiquaires de France.

M. Prou rend compte de la découverte faite chez M. Guillaume de deux statuettes et de divers objets gallo-romains.

La séance est levée à 9 heures.

## SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1852.

PRÉSIDENCE DE M. LALLIER.

*Présents:* MM. Lallier, Chauveau, Prou, Tonnellier, Giguët, Ponpon, Duchemin, Poly, Bidault, Brullée, Pichenot, Tisserand, de Billy, Rolland, Salleron, Lefort, de Canchy, Gaultry, Morel, Dubois, Deligand, Rétif, Jacob,

Provent, Leclair, membres titulaires, et Prunier, membre correspondant.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants adressés à la société.

1° Programme des prix proposés par la société libre d'émulation de Rouen.

2° Bulletin de la société des Antiquaires de Picardie (1852, n° 2 et 3).

3° Congrès archéologique de France, séances générales de 1851.

4° Sur les sceaux de Marguerite de Bourgogne, par M. Lemaistre.

5° Numéro du journal de l'Aube annonçant l'ouverture du Congrès de 1852, à Troyes.

6° Séance publique de la société d'agriculture de la Marne.

7° Bulletin de la société archéologique de l'Orléanais, n° 10.

8° Mémoires de la société de statistique.

9° Travaux de l'académie de Reims.

M. l'abbé Chauveau offre à la société, 1° une médaille frappée à Rome en mémoire de la rentrée de Pie IX;

2° Une lampe antique trouvée dans les environs de Pompéi;

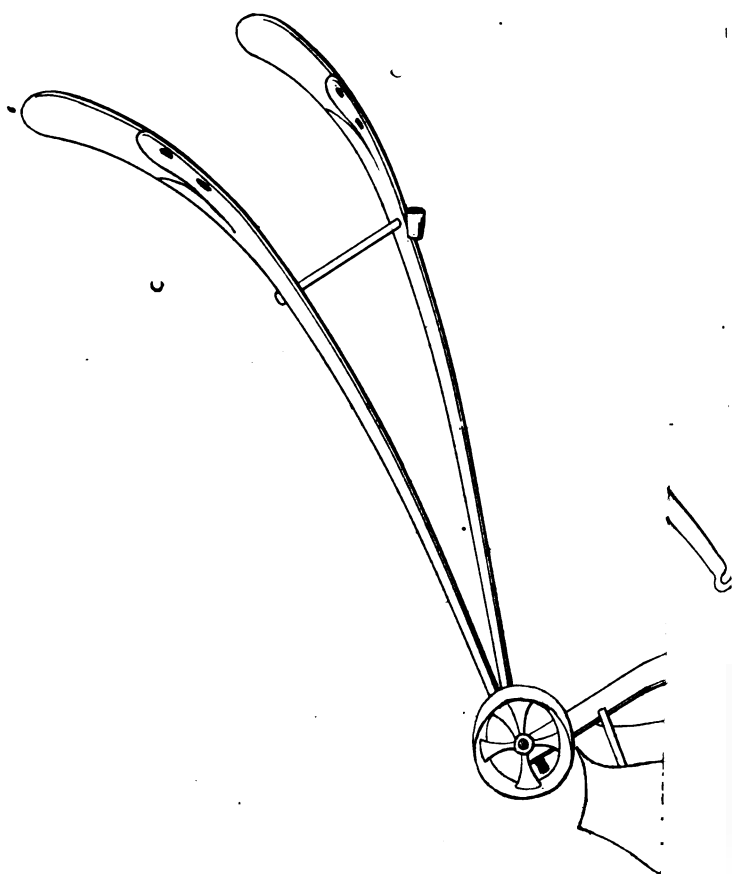
3° Des échantillons de soufre natif, par lui recueillis à la Solfatarra.

M. Bidault, de la part de M. Louis Rose, membre correspondant, offre à la société deux médailles trouvées à Lambessa (Afrique), l'une, en argent, de Commode, l'autre, en billon, de Constantin.

MM. Adolphe Du Chalais et de Fontaine fils aîné, sont élus membres correspondants.

157





MM. Lallier, Prou, Tonnellier et de Canchy présentent M. Chaulay, comme membre titulaire.

M. l'abbé Prunier lit une notice sur les voyages des archevêques de Sens à Rome.

M. Lefort demande que la société sollicite de l'administration municipale la suspension des démolitions faites à la Motte du Ciar. La société ajourne le vote sur cette proposition.

La séance est levée à 9 heures.

## RAPPORT

FAIT PAR M. DE CANCHY,

AU NOM DE LA COMMISSION CHARGÉE D'EXAMINER UN NOUVEAU MODÈLE  
DE CHARRUE, PRÉSENTÉ PAR M. LAIR.

( Voir la Planche. )

Un ouvrier intelligent et habile, M. Lair, après avoir longtemps exercé à Sens la serrurerie en voitures, s'est retiré à La Postolle avec le projet d'y cultiver quelques arpents de terre qu'il possède. Quoique étranger à l'agriculture, il ne tarda pas à s'apercevoir que le plus utile des instruments qu'elle emploie, la charrue, était loin de posséder toutes les qualités qu'elle doit obtenir. Il devina ce qu'ont proclamé tous les hommes spéciaux qui ont écrit sur cet art, le plus grand et le plus utile de tous, que les perfectionnements dont la charrue est susceptible doivent avoir deux résultats :

- 1° La diminution de la force motrice ;
- 2° L'amélioration du labour.

Il fit une charrue qu'il est venu vous présenter. La commission que vous avez choisie pour assister aux expériences qui devaient faire connaître les résultats qu'obtiendrait son nouvel instrument, a réuni le plus grand nombre possible de propriétaires, d'agriculteurs, de laboureurs, afin de profiter de toutes les lumières. Elle vient vous faire connaître l'heureux résultat de cette épreuve. Le terrain choisi était un pré à défricher ; l'opération présentait d'assez grandes difficultés.

Je me bornerai à comparer cette charrue à celle dont on se sert en ce pays, et j'espère vous montrer qu'elle a de grands avantages sur celle-ci. Je ne m'occuperai nullement de toutes les autres inventions connues et appréciées déjà dans le monde agricole. Une pareille recherche serait au-dessus de mes forces.

Il existe deux modèles de l'instrument dont j'ai à vous rendre compte. Le premier en fer, d'une élégance parfaite, d'une longue durée, d'une grande légèreté, mais d'un prix assez élevé (200 francs). L'autre en bois, comme nos charrues ordinaires, n'est pas d'un prix plus élevé qu'elles (70 francs). Il a l'avantage d'une plus longue durée, de réparations moins nombreuses et moins coûteuses. Et ceci est tellement vrai, qu'en adaptant sur un train ordinaire le nouveau procédé, ce qui a lieu moyennant 45 francs, cette dépense sera économisée sur l'entretien et les réparations dans l'espace de deux années.

Premier avantage : diminution de la force motrice.

Le pré que nous avons vu défricher demande ordinairement la force de trois chevaux. La charrue de M. Lair marchait avec la plus grande facilité attelée de deux chevaux seulement. M. Thorailleur, propriétaire à La Postolle, qui emploie cette charrue depuis cinq mois, nous a assuré que, dans des terrains montueux et pierreux, il défriche des

luzernes en employant toujours un cheval, et quelquefois deux, de moins qu'il ne le faisait avec son autre charrue. Nous avons pu vérifier la vérité de cette assertion; car les deux chevaux qui faisaient très-facilement marcher la charrue Lair dans le pré qu'elle défrichait, avaient la plus grande peine à en mettre une autre en mouvement, et n'eussent pas résisté longtemps aux efforts qu'elle exigeait d'eux.

Le premier avantage, la diminution de la force motrice, est donc obtenu. Il est dû, au moins pour une grande partie, je le crois, à l'action puissante produite par la situation du coutre, et à celle de la lame dont je vous parlerai tout à l'heure.

2° L'amélioration du labour ne nous a pas semblé moins évidente.

Le terrain retourné dans le pré paraissait avoir été travaillé à la bêche, tant le travail offrait de netteté et de propreté. Un seul laboureur ayant prétendu que la nouvelle charrue *bavait* plus que l'autre, c'est-à-dire qu'elle jetait plus de terre du côté opposé à celui où elle doit être renversée, nous avons voulu comparer immédiatement l'effet des deux charrues, pour apprécier la valeur de cette critique, la seule qui ait été faite. Nous avons obtenu de l'obligeance d'un cultivateur qu'il fit fonctionner à l'instant même sa charrue, reconnue comme très-bonne; et l'avantage est toujours évidemment resté à la charrue *Lair*. C'est alors que nous avons remarqué avec quelle extrême difficulté les deux mêmes chevaux qui, sans effort, travaillaient depuis une heure au moins avec la nouvelle charrue, parvenaient à mettre en mouvement la dernière.

En démontrant ces deux avantages, j'ai déjà établi tous les droits de M. Lair à vos bienveillants suffrages. Il me reste à vous faire connaître les améliorations qui ont amené ces beaux résultats, à vous montrer que M. Lair a fait plus encore.

Sans fouler autant le terrain que les autres charrues, la sienne fait, dans un jour, beaucoup plus d'ouvrage. Cela tient à la plus grande largeur du sillon, creusé avec tant de régularité et de netteté, qu'après les plus grandes pluies il n'est pas exposé à être raviné, ce qui n'arrivait que trop souvent dans certaines terres. Cela peut venir aussi de ce que les chevaux ayant un travail moins pénible, marchent un peu plus rapidement.

Le laboureur n'a pas besoin d'employer de forces; il lui suffit de maintenir la direction sans appuyer sur les manches. Quelle heureuse diminution dans les fatigues réservées à l'homme! Cet avantage, nous ont dit les hommes du métier, provient de la situation du coutre, qui n'est pas, comme dans nos charrues ordinaires, placé en avant du soc et traversant la perche, mais adhérent à la charrue elle même. De là sa force, la supériorité de son travail dans les terres à défricher. Son immobilité le fait résister dans les terrains pierreux et pleins de racines.

Le sep est remplacé par une lame de fer, ou plutôt d'acier, qui, suivant les personnes qui se servent de la charrue, peut durer environ cinq mois. Chaque charrue a cinq lames. La lame peut être changée par le laboureur qui n'est plus arrêté dans son travail par la nécessité de porter le sep au charron. Cette lame coupe la terre avec un aplomb et une régularité tels, qu'elle détruit la plus grosse comme la plus petite des racines. Les grandes pluies n'arrêtent point le travail, la terre ne pouvant se fixer sur cette lame, comme elle le fait dans le sep.

La pointe est la même que celle de nos charrues. Sa durée est plus longue, car elle a plus de parties d'acier; M. Thoraille la fixe à quinze jours au moins, quand les autres peuvent à peine résister pendant quatre jours.

La jauge est remplacée par une petite mécanique prise

sur la perche ; on s'en sert sans arrêter les chevaux. On remonte la sellette sur laquelle pose la perche, à l'aide d'une vis placée au-dessus de l'essieu.

L'avantage de ce mécanisme, c'est qu'avec son aide on peut allonger ou raccourcir la jauge dans les plus petites proportions, et pénétrer ainsi dans la terre précisément à la profondeur cherchée, ce qui était impossible auparavant.

Une roulette placée au bas des manches sert à transporter la charrue.

Un petit piton placé sous le milieu de la perche, entrant dans un trou fait sur la sellette, relève la charrue, et dispense le laboureur de la démonter quand il veut quitter le champ qu'il laboure.

Je me résume et dis :

La charrue de M. Lair, comparée à celle dont on se sert dans notre pays, a, sur elle, les deux avantages qui doivent être principalement recherchés dans l'intérêt de l'agriculture :

Elle obtient une sensible diminution de la force motrice ;  
Une amélioration visible du labour.

Ces deux résultats suffiraient pour mériter à M. Lair l'appui de vos suffrages, et pourtant sa charrue offre encore d'autres avantages qui, pour avoir une moindre importance, n'en sont pas moins précieux.

Elle procure une grande économie, en raison de la plus longue durée de chacune des pièces.

Elle diminue les pertes de temps, puisque cinq lames mises à la disposition du laboureur, qui peut les remplacer lui-même, l'empêchent d'en manquer jamais.

De plus, la lame rejetant toute la terre qu'elle déplace, lui permet de travailler même après les plus grandes pluies.

**La vis qui sert à régler la jauge, fait pénétrer le soc dans la terre exactement à la profondeur cherchée.**

**Le piton qui sert à relever la charrue, la roulette sur laquelle elle marche, rendent plus faciles les moyens de transporter d'un lieu à un autre cette charrue, à laquelle, vous le comprenez maintenant, Messieurs, aucun genre de supériorité ne manque sur celle dont on s'est servi jusqu'à ce jour.**

**Je n'ai point le droit d'exprimer ici d'avance à M. Lair les sentiments de votre société sur son utile découverte. Je ne puis que lui dire que j'appelle de tous mes vœux un succès auquel il a des droits si légitimement acquis.**



## TABLE DES MATIÈRES.

---

### Procès-verbaux des séances tenues pendant l'année 1852.

|                          |     |
|--------------------------|-----|
| Séance du 5 Janvier..... | 5   |
| — du 2 Février.....      | 6   |
| — du 8 Mars.....         | 7   |
| — du 5 Avril.....        | 9   |
| — du 3 Mai.....          | 10  |
| — du 7 Juin.....         | 12  |
| — du 5 Juillet.....      | 145 |
| — du 2 Août.....         | 146 |
| — du 4 Octobre.....      | 148 |
| — du 8 Novembre.....     | 149 |
| — du 6 Décembre.....     | 151 |

|                                                                                                        |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Procès-verbal de la séance publique des Sociétés réunies<br>d'Auxerre et de Sens, du 28 Juin 1852..... | 14 |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

|                                                                                                      |    |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Des relations historiques et archéologiques de la Bourgogne<br>et du Sénonais, par M. TISSERAND..... | 16 |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|

|                                                                                        |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------|----|
| Saint Louis à Sens, esquisse de son règne, par M. le baron<br>CHAILLOU DES BARRES..... | 96 |
|----------------------------------------------------------------------------------------|----|

|                                                   |     |
|---------------------------------------------------|-----|
| Le Maçon de Versailles, fable, par M. GIGUET..... | 115 |
|---------------------------------------------------|-----|

|                                                                                              |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Influence de la musique sur la guérison des maladies, par<br>M. le Dr ROLLAND (de Sens)..... | 117 |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

|                                                                                                       |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Rapport sur un nouveau modèle de charrue présenté par<br>M. Lair, par M. DE CANCHY, avec planche..... | 153 |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|

---







ER  
JL













